This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLT[illegible]ATION FUND

by Holbach

SYSTEME
DE LA
NATURE.

PREMIERE PARTIE.

SYSTEME
DE LA
NATURE,
OU
Des Loix du Monde Phyſique & du Monde Moral.

PAR M. MIRABAUD,

Secrétaire perpétuel, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe.

NOUVELLE ÉDITION.

Naturæ rerum vis atque majeſtas in omnibus momentis fide caret, ſi quis modo partes ejus, ac non totam complectatur animo.

PLIN. HIST. NATUR. *Lib. VII.*

PREMIERE PARTIE.

A LONDRES.

1781.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 APR 1989
OF OXFORD
LIBRARY

AVIS DE L'ÉDITEUR.

LE manuſcrit de cet ouvrage s'eſt trouvé parmi pluſieurs autres dans la collection d'un ſavant, curieux de raſſembler des productions de ce genre. Voici ce que nous apprend au ſujet de ce Livre une note placée à la copie ſur laquelle il a été imprimé.

„ CET ouvrage eſt attribué à feu M. Mira-
" baud, Secrétaire perpétuel de l'Académie
„ Françaiſe, par des perſonnes très-liées avec
„ lui-même, & avec ſon ami M. de Matha,
„ que la mort ſeule en a pu ſéparer. On leur
„ doit les particularités ſuivantes ſur l'Auteur &
„ ſes écrits.

„ INDEPENDAMMENT des ouvrages avoués
„ & connu, qui ont mérité une très-grande
„ réputation à M. Mirabaud, il en avoit,
„ dit-on, compoſé beaucoup d'autres dans ſa
„ jeuneſſe, au ſortir de la Congrégation des
„ prêtres de l'Oratoire, dans laquelle il avoit

„ vécu quelques années. Ces écrits très-hardis
„ n'étoient point deſtinés à voir le jour, au
„ moins du vivant de l'Auteur : celui-ci même.
„ ayant été nommé à la place d'inſtituteurs
„ des Princeſſes de la maiſon d'Orléans, prit
„ le parti d'anéantir la plupart des manuſcrits
„ capables de compromettre ſon repos. Mais
„ l'infidélité de quelques amis, auxquels il
„ avoit confié ſes ouvrages, rendit cette pré-
„ caution inutile, & en a du moins conſervé
„ la plus grande partie : quelques-uns même
„ d'entre eux ont été très-imprudemment pu-
„ bliés à l'inſu & durant la vie de notre phi-
„ loſophe ; de ce nombre eſt *le Monde, ſon*
„ *Origine & ſon Antiquité*, en trois parties,
„ qui parut en 1751. On trouve encore quel-
„ ques morceaux attribués à la même main
„ dans un petit recueil imprimé furtivement
„ & d'une façon très-peu correcte en 1743,
„ ſous le titre de *Nouvelles libertés de Penſer.*
„ Quoi qu'il en ſoit, M. Mirabaud, étant de-
„ venu plus libre, reprit ſes études Philoſo-
„ phiques, & même, s'y livra tout entier ; ce
„ fut, dit-on, alors qu'il compoſa le *SYSTEME*
„ *DE LA NATURE* ouvrage auquel il ne ceſſa
„ juſqu'à ſa mort de donner tous ſes ſoins, &

„ que parmi ſes amis les plus intimes il appel-
„ loit ſon *TESTAMENT*. En effet M. M.
„ ſemble avoir voulu ſe perſuader lui-même
„ dans cet ouvrage, le plus hardi & le plus
„ extraordinaire que l'Eſprit humain ait oſé
„ produire juſqu'à préſent. Il y a tout lieu de
„ croire, par les connoiſſances dont il eſt rem-
„ pli, que l'Auteur a fait uſage des lumieres
„ de ſes amis & même que pluſieurs des notes
„ y ont été ajoutées après coup."

„ VOICI les titres des autres ouvrages non-
„ publiés que l'on attribue au même Auteur.
„ 1. *La vie de Jéſus-Chriſt.* 2. *Réflexions impar-*
„ *tiales ſur l'Evangile.* 3. *La Morale de la nature.*
„ 4. *Hiſtoire abrégée du Sacerdoce ancien &*
„ *moderne* 5. *Opinions des anciens ſur les*
„ *Juifs* (*), ce dernier ſe trouve imprimé, mais
„ totalement défiguré, dans un recueil publié
„ en 1740, à Amſterdam chez J. F. Bernard
„ en 2 petits volumes in-12, ſous le titre de
„ *diſſertations mêlées.*

„ QUEL qu'aient été les ſentimens de Mira-

(*) Les Réflexions impartiales ſur l'Evangile & l'Opinion des anciens ſur les Juifs, *ont été imprimées en 1769.*

„ baud, tous ceux qui l'ont connu rendent le
„ témoignage le plus éclatant à ſa probité, à
„ ſa franchiſe, à ſa droiture, en un mot à ſes
„ vertus ſociales & à l'innocence de ſes mœurs.
„ Il mourut à Paris âgé de 85 ans, le 24 de
„ Juin 1760.

PREFACE

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'HOMME n'eſt malheureux que parce qu'il ne connoît la Nature. Son Eſprit eſt tellement infecté de préjugés qu'on le croiroit pour toujours condamné à l'erreur : le bandeau de l'opinion dont on le couvre dès l'enfance lui eſt ſi fortement attaché que c'eſt avec la plus grande difficulté qu'on peut le lui ôter. Un levain dangereux ſe mêle à toutes ſes connoiſſances & les rend néceſſairement flotantes, obſcures & fauſſes : il voulut pour ſon malheur, franchir les bornes de ſa ſphere, il tenta de s'élancer au-delà du monde viſible ; & ſans ceſſe des chûtes cruelles & réitérées l'ont inutilement averti de la folie de ſon entrepriſe : il voulut être Métaphyſicien ; avant d'être Phyſicien ; il mépriſa les réalités, pour méditer des chimeres ; il négligea l'expérience, pour ſe repaître de ſyſtêmes & de conjectures, il n'oſa cultiver ſa raiſon, contre laquelle on eût ſoin de le prévenir de bonne heure ; il prétendit connoître ſon ſort dans les Régions imaginaires d'une autre vie, avant que de ſonger à ſe rendre heureux dans le ſéjour où il vivoit. En un mot l'homme dédaigna l'étude de la nature pour courir après des phantômes, qui ſemblables à ſes feux trompeurs que le voyageur rencontre pendant la nuit, l'effrayerent, l'éblouirent, & lui firent quitter la route ſimple du vrai, ſans laquelle il ne peut parvenir au bonheur.

Il eſt donc important de chercher à détruire des

preſtiges qui ne ſont propres qu'à nous égarer. Il eſt temps de puiſer dans la nature des remedes contre les maux que l'Enthouſiaſme nous a fait : la raiſon guidée par l'expérience doit enfin attaquer dans leur ſource des préjugés dont le genre-humain fut ſi long-tems la victime. Il eſt tems que cette raiſon, injuſtement dégradée, quitte un ton puſillanime qui la rendroit complice du menſonge, & du délire. La vérité eſt une ; elle eſt néceſſaire à l'homme, elle ne peut jamais lui nuire, ſon pouvoir invincible ſe fera ſentir tôt ou tard. Il faut donc la découvrir aux mortels, il faut leur montrer ſes charmes afin de les dégoûter du culte honteux qu'ils rendent à l'erreur, qui trop ſouvent uſurpe leurs hommages ſous les traits de la vérité, ſon éclat ne peut bleſſer que les ennemis du genre-humain, dont le pouvoir ne ſubſiſte que par la nuit obſcure qu'ils répandent ſur les eſprits.

Ce n'eſt point à ces hommes pervers que la vérité doit parler ; ſa voix n'eſt entendue que par des cœurs honnêtes, accoutumés à penſer, aſſez ſenſibles pour gémir des calamités ſans nombre que la Tyrannie religieuſe & politique fait éprouver à la terre ; aſſez éclairés pour appercevoir la chaîne immenſe des maux que l'erreur fit ſouffrir en tout tems aux humains conſternés. C'eſt à l'erreur que ſont dues les chaînes accablantes que les Tyrans & les prêtres forgent partout aux nations. C'eſt à l'erreur qu'eſt dû l'eſclavage où, preſqu'en tout pays, ſont tombés les peuples, que la nature deſtinoit à travailler librement à leur bonheur. C'eſt à l'erreur que ſont dues

ces terreurs religieuſes qui font partout ſécher les hommes dans la crainte, ou s'égorger pour des chimeres. C'eſt à l'erreur que ſont dues ces haines invétérées, ces perſécutions barbares, ces maſſacres continuels, ces tragédies révoltantes dont, ſous prétexte des intérêts du ciel, la terre eſt tant de fois devenue le théâtre. Enfin c'eſt aux erreurs conſacrées par la Religion que ſont dus l'ignorance & l'incertitude où l'homme eſt de ſes devoirs les plus évidens, de ſes droits les plus clairs, des vérités les plus démontrées : il n'eſt preſqu'en tout climat qu'un captif dégradé, dépourvu de grandeur d'ame, de raiſon, de vertu, à qui des Geoliers inhumains ne permettent jamais de voir le jour.

Tâchons donc d'écarter les nuages qui empêchent l'homme de marcher d'un pas ſûr dans le ſentier de la vie ; inſpirons-lui du courage & du reſpect pour ſa raiſon ; qu'il apprenne à connoître ſon eſſence & ſes droits légitimes ; qu'il conſulte l'expérience, & non une imagination égarée par l'autorité ; qu'il renonce aux préjugés de ſon enfance ; qu'il fonde ſa morale ſur ſa nature, ſur ſes beſoins, ſur ſes avantages réels que la ſociété lui procure ; qu'il oſe s'aimer lui-même ; qu'il travaille à ſon propre bonheur en faiſant celui des autres ; en un mot qu'il ſoit raiſonnable & vertueux, pour être heureux ici bas, & qu'il ne s'occupe plus de rêveries ou dangereuſes ou inutiles. S'il lui faut des chimeres qu'il permette au moins à d'autres de ſe peindre les leurs différemment des ſiennes ; qu'il ſe perſuade enfin qu'il eſt très-important aux habitans de ce monde d'être

justes, bienfaisans, pacifiques, & que rien n'est plus indifférent que leur façon de penser sur des objets inaccessibles à la raison.

Ainsi le but de cet ouvrage est de ramener l'homme à la Nature, de lui rendre la raison chere, de lui faire adorer la vertu, de dissiper des ombres qui lui cachent la seule voie propre à le conduire sûrement à la félicité qu'il désire; telles sont les vues sinceres de l'Auteur. De bonne foi avec lui-même, il ne présente aux Lecteur que les idées qu'une réflexion sérieuse & longue lui a montrées comme utiles au repos & au bien-être des hommes, & comme favorables aux progrès de l'esprit humain; il l'incite donc à discuter ses principes; loin de vouloir briser pour lui les nœuds sacrés de la morale, il prétend les resserrer, & placer la vertu sur les autels que jusqu'ici l'imposture, l'enthousiasme & la crainte ont élevés à des phantômes dangereux.

Prêt à descendre au tombeau, que les années lui creusent depuis long-tems, l'Auteur proteste de la façon la plus solemnelle ne s'être proposé dans son travail que le bien de ses semblables. Sa seule ambition est de mériter les suffrages du petit nombre des Partisans de la vérité, & des ames honnêtes qui la cherchent sincérement. Il n'écrit point, pour ces hommes endurcis à la voix de la raison, qui ne jugent que d'après leurs vils intérêts ou leurs funestes préjugés: ses cendres froides ne craindront ni leurs clameurs ni leur ressentiment, si terribles pour tous ceux qui osent de leur vivant annoncer la Vérité.

SYSTÊME

SYSTEME DE LA NATURE.

PREMIERE PARTIE.

De la Nature & de ſes loix. De l'Homme. De l'Ame & de ſes facultés. Du dogme de l'immortalité. Du bonheur.

CHAPITRE PREMIER.

De la Nature.

LES HOMMES ſe tromperont toujours quand ils abandonneront l'expérience pour des ſyſtêmes enfantés par l'imagination. L'homme eſt l'ouvrage de la nature, il exiſte dans la nature, il eſt ſoumis à ſes loix, il ne peut s'en affranchir, il ne peut même par la penſée en ſortir;

c'eſt envain que ſon eſprit veut s'élancer au-delà des bornes du monde viſible, il eſt toujours forcé d'y rentrer. Pour un être formé par la nature & circonſcrit par elle, il n'exiſte rien au-delà du grand tout dont il fait partie, & dont il éprouve les influences; les êtres que l'on ſuppoſe au-deſſus de la nature ou diſtingués d'elle-même ſeront toujours des chimères, dont il ne nous ſera jamais poſſible de nous former des idées véritables, non plus que du lieu qu'elles occupent & de leur façon d'agir. Il n'eſt & il ne peut rien y avoir hors de l'enceinte qui renferme tous les êtres.

QUE l'homme ceſſe donc de chercher hors du monde qu'il habite des êtres qui lui procurent un bonheur que la nature lui refuſe: qu'il étudie cette nature, qu'il apprenne ſes loix, qu'il contemple ſon énergie & la façon immuable dont elle agit; qu'il applique ſes découvertes à ſa propre félicité, & qu'il ſe ſoumette en ſilence à des loix auxquelles rien ne peut le ſouſtraire; qu'il conſente à ignorer les cauſes entourées pour lui d'un voile impénérable; qu'il ſubiſſe ſans murmurer les arrêts d'une force univerſelle qui ne peut revenir ſur ſes pas, ou qui jamais ne peut s'écarter des régles que ſon eſſence lui impoſe.

ON a viſiblement abuſé de la diſtinction que l'on a faite ſi ſouvent de l'homme *phyſique* & de l'homme *moral*. L'homme eſt un être purement phyſique; l'homme moral n'eſt que cet être phyſique conſidéré ſous un certain point de vue, c'eſt-à-dire, relativement à quelques-unes de ſes façons d'agir, dûes à ſon organiſation particuliere. Mais cette organiſation n'eſt-elle pas l'ouvrage de la nature? Les mouvemens ou façons d'agir dont elle eſt ſuſceptible ne ſont ils pas phyſiques? Ses actions viſibles ainſi que les mouvemens inviſibles excités dans ſon intérieur, qui viennent de ſa volonté ou de ſa penſée, ſont également des effets naturels, des ſuites néceſſaires de ſon méchaniſme propre, & des impulſions qu'il reçoit des êtres dont il eſt entouré. Tout ce que l'eſprit humain a ſucceſſivement inventé pour changer ou perfectionner ſa façon d'être & pour

la rendre plus heureuſe, ne fut jamais qu'une conſéquence néceſſaire de l'eſſence propre de l'homme & de celle des êtres qui agiſſent ſur lui. Toutes nos inſtitutions, nos réflexions, nos connoiſſances n'ont pour objet que de nous procurer un bonheur vers lequel notre propre nature nous force de tendre ſans ceſſe. Tout ce que nous faiſons ou penſons, tout ce que nous ſommes & ce que nous ſerons n'eſt jamais qu'une ſuite de ce que la nature univerſelle nous a faits. Toutes nos idées, nos volontés, nos actions ſont des effets néceſſaires de l'eſſence & des qualités que cette nature a miſes en nous, & des circonſtances par leſquelles elle nous oblige de paſſer & d'être modifiés. En un mot, L'ART n'eſt que la Nature agiſſante à l'aide des inſtrumens qu'elle a faits.

LA nature envoie l'homme nud & deſtitué de ſecours dans ce monde qui doit être ſon ſéjour, bientôt il parvient à ſe vêtir de peau; peu-à-peu nous le voyons filer l'or & la ſoie. Pour un être élevé au-deſſus de notre globe, & qui du haut de l'atmoſphère contempleroit l'eſpece humaine avec tous ſes progrès & changemens, les hommes ne paroitroient pas moins ſoumis aux loix de la nature lorſqu'ils errent tout nuds dans les forêts, pour y chercher péniblement leur nourriture, que lorſque vivant dans des ſociétés civiliſées, c'eſt-à-dire enrichies d'un plus grand nombre d'expériences, finiſſant par ſe plonger dans le luxe ils inventent de jour en jour mille beſoins nouveaux & découvrent mille moyens de les ſatisfaire. Tout les pas que nous faiſons pour modifier notre être ne peuvent être regardés que comme une longue ſuite de cauſes & d'effets, qui ne ſont que les développemens des premieres impulſions que la nature nous a données. Le même animal, en vertu de ſon organiſation, paſſe ſucceſſivement de beſoins ſimples à des beſoins plus compliqués, mais qui n'en ſont pas moins des ſuites de ſa nature. C'eſt ainſi que le papillon, dont nous admirons la beauté, commence par être un œuf inanimé, duquel la chaleur fait ſortir un ver, qui devient chryſalide, & puis ſe

change en un insecte ailé, que nous voyons s'orner des plus vives couleurs ; parvenu à cette forme, il se reproduit & se propage ; enfin dépouillé de ses ornemens, il est forcé de disparoître après avoir rempli la tâche que la nature lui imposoit, ou décrit le cercle des changemens qu'elle a tracés aux êtres de son espece.

Nous voyons des changemens & des progrès analogues dans tous les végétaux. C'est par une suite de la combinaison, du tissu, de l'énergie primitive donnés à l'aloës par la nature, que cette plante insensiblement accrue & modifiée, produit au bout d'un grand nombre d'années des fleurs qui sont les annonces de sa mort.

Il en est de même de l'homme qui, dans tous ses progrès, dans toutes les variations qu'il éprouve, n'agit jamais que d'après les loix propres à son organisation & aux matieres dont la nature l'a composé. L'homme physique est l'homme agissant par l'impulsion de causes que nos sens nous font connoître ; l'homme moral est l'homme agissant par des causes physiques que nos préjugés nous empêchent de connoître. L'homme sauvage est un enfant dénué d'expérience, incapable de travailler à sa félicité. L'homme policé est celui que l'expérience & la vie sociale mettent à portée de tirer parti de la nature pour son propre bonheur. L'homme de bien éclairé est l'homme dans sa maturité ou dans sa perfection. [*] L'homme heureux est celui qui sait jouir des bienfaits de la nature ; l'homme malheureux est celui qui se trouve dans l'incapacité de profiter de ses bienfaits.

C'est donc à la physique & à l'expérience que l'homme doit recourir dans toutes ses recherches : ce sont elles qu'il doit consulter dans sa religion, dans sa morale, dans sa législation, dans son gouvernement politique, dans les sciences & dans les arts, dans ses plaisirs, dans ses peines. La nature agit par des loix simples, uniformes, invariables que l'expérience nous met à portée de connoître. C'est par nos sens que nous sommes liés à la

[*] Ciceron dit, *est autem virtus nihil aliud quam in se perfecta & ad summum perducta natura.* DE LEGIBUS, *Cap. I.*

nature univerſelle : c'eſt par nos ſens que nous pouvons la mettre en expérience & découvrir ſes ſecrets ; dès que nous quittons l'expérience nous tombons dans le vuide où notre imagination nous égare.

TOUTES les erreurs des hommes ſont des erreurs de phyſique ; ils ne ſe trompent jamais que lorſqu'ils négligent de remonter à la nature, de conſulter ſes régles, d'appeller l'expérience à leur ſecours. C'eſt ainſi que faute d'expérience ils ſe ſont formés des idées imparfaites de la matiere, de ſes propriétés, de ſes combinaiſons, de ſes forces, de ſa façon d'agir ou de l'énergie qui réſulte de ſon eſſence ; dès lors tout l'univers n'eſt devenu pour eux qu'une ſcène d'illuſions. Ils ont ignoré la nature, ils ont méconnu ſes loix, ils n'ont point vu les routes néceſſaires qu'elle trace à tout ce qu'elle renferme. Que dis-je ! ils ſe ſont méconnus eux-mêmes ; tous leurs ſyſtêmes, leurs conjectures, leurs raiſonnemens, dont l'expérience fut bannie ne furent qu'un long tiſſu d'erreurs & d'abſurdités.

TOUTE erreur eſt nuiſible ; c'eſt pour s'être trompé que le genre humain s'eſt rendu malheureux. Faute de connoître la nature, il ſe forma des Dieux, qui ſont devenus les ſeuls objets de ſes eſpérances & de ſes craintes. Les hommes n'ont point ſenti que cette nature, dépourvue de bonté comme de malice, ne fait que ſuivre des loix néceſſaires & immuables en produiſant & détruiſant des êtres, en faiſant tantôt ſouffrir ceux qu'elle a rendu ſenſibles, en leur diſtribuant des biens & des maux, en les altérant ſans ceſſe : ils n'ont point vu que c'étoit dans la nature elle-même & dans ſes propres forces que l'homme devoit chercher ſes beſoins, des remèdes contre ſes peines & des moyens de ſe rendre heureux ; ils ont attendu ces choſes de quelques êtres imaginaires qu'ils ont ſuppoſé les auteurs de leurs plaiſirs & de leurs infortunes. D'où l'on voit que c'eſt à l'ignorance de la nature que ſont dûes ces puiſſances inconnues, ſous leſquelles le genre humain a ſi long-tems tremblé, & ces cultes ſuperſtitieux qui furent les ſources de tous ſes maux.

C'EST faute de connoître ſa propre nature, ſa propre tendance, ſes beſoins & ſes droits, que l'homme en ſociété eſt tombé de la liberté dans l'eſclavage. Il méconnut ou ſe crut forcé d'étouffer les deſirs de ſon cœur, & de ſacrifier ſon bien-être aux caprices de ſes chefs, il ignora le but de l'aſſociation & du gouvernement; il ſe ſoumit ſans réſerve à des hommes comme lui, que ſes préjugés lui firent regarder comme des êtres d'un ordre ſupérieur, comme des Dieux ſur la terre; ceux-ci profitèrent de ſon erreur pour l'aſſervir, le corrompre, le rendre vicieux & miſerable. Ainſi c'eſt pour avoir ignoré ſa propre nature que le genre humain tomba dans la ſervitude, & fut mal gouverné.

C'EST pour s'être méconnu lui-même & pour avoir ignoré les rapports néceſſaires qui ſubſiſtent entre lui & les êtres de ſon eſpèce, que l'homme a méconnu ſes devoirs envers les autres. Il ne ſentit point qu'ils étoient néceſſaires à ſa propre félicité. Il ne vit pas plus ce qu'il ſe devoit à lui-même, les excès qu'il devoit éviter pour ſe rendre ſolidement heureux, les paſſions auxquelles il devoit réſiſter ou ſe livrer pour ſon propre bonheur; en un mot il ne connut point ſes véritables intérêts. De-là tous ſes déréglemens, ſon intempérance, ſes voluptés honteuſes, & tous les vices auxquels il ſe livra aux dépens de ſa conſervation propre & de ſon bien-être durable. Ainſi c'eſt l'ignorance de la nature humaine qui empêcha l'homme de s'éclairer ſur la morale. D'ailleurs les gouvernemens dépravés auxquels il fut ſoumis l'empêchèrent toujours de la pratiquer quand même il l'auroit connue.

C'EST encore faute d'étudier la nature & ſes loix, de chercher à découvrir ſes reſſources & ſes propriétés que l'homme croupit dans l'ignorance, ou fait des pas ſi lents & ſi incertains pour améliorer ſon ſort. Sa pareſſe trouve ſon compte à ſe laiſſer guider par l'exemple, par la routine, par l'autorité plutôt que par l'expérience, qui demande de l'activité, & par la raiſon qui exige de la réflexion. De-là cette averſion que les hommes montrent pour tout ce qui leur paroît

s'écarter des regles auxquelles ils ſont accoutumés ; de-là leur reſpect ſtupide & ſcrupuleux pour l'antiquité & pour les inſtitutions les plus inſenſées de leurs peres ; de-là les craintes qui les ſaiſiſſent quand on leur propoſe les changemens les plus avantageux ou les tentatives les plus probables. Voilà pourquoi nous voyons les nations languir dans une honteuſe léthargie, gemir ſous des abus tranſmis de ſiecle en ſiecle, & frémir de l'idée même de ce qui pourroit remédier à leurs maux. C'eſt par cette même inertie & par le défaut d'expérience que la médecine, la phyſique, l'agriculture, en un mot toutes les ſciences utiles ſont des progrès ſi peu ſenſibles & demeurent ſi longtems dans les entraves de l'autorité. Ceux qui profeſſent ces ſciences aiment mieux ſuivre les routes qui leur ſont tracées que de s'en frayer de nouvelles. Ils préférent les délires de leur imagination & leurs conjectures gratuites à des expériences laborieuſes, qui ſeules ſeroient capables d'arracher à la nature ſes ſecrets.

En un mot, les hommes, ſoit par pareſſe, ſoit par crainte, ayant renoncé au témoignage de leurs ſens, n'ont plus été guidés dans toutes leurs actions & leurs entrepriſes que par l'imagination, l'enthouſiaſme, l'habitude, le préjugé & ſur-tout par l'autorité, qui ſut profiter de leur ignorance pour les tromper. Des ſyſtêmes imaginaires prirent la place de l'expérience, de la réflexion, de la raiſon : des ames ébranlées par la terreur, & enivrées du merveilleux, ou engourdies par la pareſſe, & guidées par la crédulité, que produit l'inexpérience, ſe créèrent des opinions ridicules ou adoptèrent ſans examen toutes les chimères dont on voulut les repaître.

C'est ainſi que pour avoir méconnu la nature & ſes voies, pour avoir dédaigné l'expérience, pour avoir mépriſé la raiſon ; pour avoir deſiré du merveilleux & du ſurnaturel ; enfin pour avoir tremblé, le genre humain eſt demeuré dans une longue enfance dont il a tant de peine à ſe tirer. Il n'eut que des

hypothèſes puériles dont il n'oſa jamais examiner les fondemens & les preuves ; il s'étoit accoutumé à les regarder comme ſacrées, comme des vérités reconnues dont il ne lui étoit point permis de douter un inſtant. Son ignorance le rendit crédule ; ſa curioſité lui fit avaler à longs traits le merveilleux ; le tems le confirma dans ſes opinions & fit paſſer de race en race ſes conjectures pour des réalités. La force tyrannique le maintint dans ſes notions devenues néceſſaires pour aſſervir la ſociété ; enfin la ſcience des hommes en tout genre ne fut qu'un amas de menſonges, d'obſcurités, de contradictions, entremêlé quelquefois de foibles lueurs de vérité, fournies par la nature dont l'on ne put jamais totalement s'écarter, parce que la néceſſité y ramena toujours.

ÉLEVONS-NOUS donc au-deſſus du nuage du préjugé. Sortons de l'athmoſphère épaiſſe qui nous entoure pour conſidérer les opinions des hommes & leurs ſyſtêmes divers. Défions-nous d'une imagination déréglée, prenons l'expérience pour guide ; conſultons la nature ; tâchons de puiſer en elle-même des idées vraies ſur les objets qu'elle renferme ; recourons à nos ſens que l'on nous a fauſſement fait regarder comme ſuſpects ; interrogeons la raiſon que l'on a honteuſement calomniée & dégradée ; contemplons attentivement le monde viſible, & voyons s'il ne ſuffit point pour nous faire juger des terres inconnues du monde intellectuel ; peut-être trouverons-nous que l'on n'a point eu de raiſons pour les diſtinguer, & que c'eſt ſans motifs que l'on a ſéparé deux empires qui ſont également du domaine de la nature.

L'UNIVERS, ce vaſte aſſemblage de tout ce qui exiſte, ne nous offre par-tout que de la matiere & du mouvement : ſon enſemble ne nous montre qu'une chaîne immenſe & non interrompue de cauſes & d'effets : quelques-unes de ces cauſes nous ſont connues parce qu'elles frappent immédiatement nos ſens ; d'autres nous ſont inconnues, parce qu'elles n'agiſſent

ſur nous que par des effets ſouvent très-éloignés de leurs premières cauſes.

DES matieres très-variées & combinées d'une infinité de façons reçoivent & communiquent ſans ceſſe des mouvemens divers. Les différentes propriétés de ces matieres, leurs différentes combinaiſons, leurs façons d'agir ſi variées qui en ſont des ſuites néceſſaires, conſtituent pour nous les *eſſences* des êtres; & c'eſt de ces eſſences diverſifiées que réſultent les différens ordres, rangs ou ſyſtêmes que ces êtres occupent, dont la ſomme totale fait ce que nous appellons *la nature*.

AINSI la nature, dans ſa ſignification la plus étendue, eſt le grand tout qui réſulte de l'aſſemblage des différentes matieres, de leurs différentes combinaiſons, & des différens mouvemens que nous voyons dans l'univers. La nature, dans un ſens moins étendu, ou conſidérée dans chaque être, eſt le tout qui réſulte de l'eſſence, c'eſt-à-dire, des propriétés, des combinaiſons, des mouvemens ou façons d'agir qui le diſtinguent des autres êtres. C'eſt ainſi que l'homme eſt un tout, réſultant des combinaiſons de certaines matieres, douées de propriétés particulières, dont l'arrangement ſe nomme *organiſation*, & dont l'eſſence eſt de ſentir, de penſer, d'agir, en un mot de ſe mouvoir d'une façon qui le diſtingue des autres êtres avec leſquels il ſe compare : d'après cette comparaiſon l'homme ſe range dans un ordre, un ſyſtême, une claſſe à part, qui différe de celle des animaux dans leſquels il ne voit pas les mêmes propriétés qui ſont en lui. Les différens ſyſtêmes des êtres, ou, ſi l'on veut, leurs *natures particulières*, dépendent du ſyſtême général, du grand tout, de la nature univerſelle dont ils ſont partie, & à qui tout ce qui exiſte eſt néceſſairement lié.

NB. APRÈS avoir fixé le ſens que l'on doit attacher au mot *Nature*; je crois devoir avertir le lecteur, une fois pour toutes, que lorſque dans le cours

de cet ouvrage, je dis que la nature produit un effet ; je ne prétends point perſonifier cette nature, qui eſt un être abſtrait ; mais j'entends que l'effet dont je parle eſt le réſultat néceſſaire des propriétés de quelqu'un des êtres qui compoſent le grand enſemble que nous voyons. Ainſi quand je dis *la nature veut que l'homme travaille à ſon bonheur*, c'eſt pour éviter les circonlocutions & les redites, & j'entends par-là qu'il eſt de l'eſſence d'un être qui ſent, qui penſe, qui veut, qui agit, de travailler à ſon bonheur. Enfin j'appelle *naturel* ce qui eſt conforme à l'eſſence des choſes ou aux loix que la nature preſcrit à tous les êtres qu'elle renferme, dans les ordres différens que ces êtres occupent, & dans les différentes circonſtances par leſquelles ils ſont obligés de paſſer. Ainſi la ſanté eſt *naturelle* à l'homme dans un certain état ; la maladie eſt un état *naturel* pour lui dans d'autres circonſtances, la mort eſt un état *naturel* du corps privé de quelques-unes des choſes néceſſaires au maintien, à l'exiſtence de l'animal, &c. Par *eſſence*, j'entends ce qui conſtitue un être ce qu'il eſt, la ſomme de ſes propriétés ou des qualités d'après leſquelles il exiſte & agit comme il fait. Quand on dit qu'il eſt de *l'eſſence de la pierre de tomber*, c'eſt comme ſi l'on diſoit que ſa chûte eſt un effet néceſſaire de ſon poids, de ſa denſité, de la liaiſon de ſes parties, des élémens dont elle eſt compoſée. En un mot *l'eſſence* d'un être eſt ſa nature individuelle & particulière.

CHAPITRE II.

Du mouvement & de ſon origine.

Le mouvement eſt un effort par lequel un corps change, ou tend à changer de place, c'eſt-à-dire à correſpondre ſucceſſivement à différentes parties de l'eſpace, ou bien à changer de diſtance relativement à d'autres corps. C'eſt le mouvement qui ſeul établit des rapports entre nos organes & les êtres qui ſont au-dedans ou hors de nous ; ce n'eſt que par les mouvemens que ces êtres nous impriment, que nous connoiſſons leur exiſtence, que nous jugeons de leurs propriétés, que nous les diſtinguons les uns des autres, que nous les diſtribuons en différentes claſſes.

Les êtres, les ſubſtances ou les corps variés dont la nature eſt l'aſſemblage, effets eux-mêmes de certaines combinaiſons ou cauſes, deviennent des cauſes à leur tour. Une *Cauſe*, eſt un être qui en met un autre en mouvement, ou qui produit quelque changement en lui. *L'effet* eſt le changement qu'un corps produit dans un autre à l'aide du mouvement.

Chaque être, en raiſon de ſon eſſence ou de ſa nature particulière, eſt ſuſceptible de produire, de recevoir & de communiquer des mouvemens divers ; par-là quelques êtres ſont propres à frapper nos organes, & ceux-ci ſont capables d'en recevoir les impreſſions, ou de ſubir des changemens à leur préſence. Ceux qui ne peuvent agir ſur aucun de nos organes, ſoit immédiatement & par eux-mêmes, ſoit immédiatement ou par l'intervention d'autres corps, n'exiſtent point pour nous, puiſqu'ils ne peuvent ni nous remuer, ni par conſéquent nous fournir des idées ; ni être connus & jugés par nous. Connoître un objet, c'eſt l'avoir ſenti ; le ſentir, c'eſt en avoir été remué. Voir, c'eſt être

remué par l'organe de la vue ; entendre, c'eſt être frappé par l'organe de l'ouie, &c. Enfin de quelque maniere qu'un corps agiſſe ſur nous, nous n'en avons connoiſſance que par quelque changement qu'il a produit en nous.

La nature, comme on a dit, eſt l'aſſemblage de tous les êtres & de tous les mouvemens que nous connoiſſons, ainſi que de beaucoup d'autres que nous ne pouvons connoître parce qu'ils ſont inacceſſibles à nos ſens. De l'action & de la réaction continuelle de tous les êtres que la nature renferme, il réſulte une ſuite de cauſes & d'effets ou de mouvemens, guidés par des loix conſtantes & invariables, propres à chaque être, néceſſaires ou inhérentes à ſa nature particuliere qui font toujours qu'il agit ou qu'il ſe meut d'une façon déterminée. Les différens principes de chacun de ces mouvemens nous ſont inconnus, parce que nous ignorons ce qui conſtitue primitivement les eſſences de ces êtres. Les élémens des corps échapent à nos organes, nous ne les connoiſſons qu'en maſſe, nous ignorons leurs combinaiſons intimes, les proportions de ces mêmes combinaiſons, d'où doivent néceſſairement réſulter des façons d'agir, des mouvemens ou des effets très-différens.

Nos ſens nous montrent en général deux ſortes de mouvemens dans les êtres qui nous entourent : l'un eſt un mouvement de maſſe par lequel un corps entier eſt transféré d'un lieu dans un autre. Le mouvement de ce genre eſt ſenſible pour nous. C'eſt ainſi que nous voyons une pierre tomber, une boule rouler, un bras ſe mouvoir ou changer de poſition. L'autre eſt un mouvement interne & caché, qui dépend de l'énergie propre à un corps, c'eſt-à-dire de l'eſſence, de la combinaiſon, de l'action & de la réaction des molécules inſenſibles de matiere dont ce corps eſt compoſé. Ce mouvement ne ſe montre point à nous, nous ne le connoiſſons que par les altérations ou changemens que nous remarquons au bout de quelque tems ſur les corps

ou ſur les mélanges. De ce genre ſont les mouvemens cachés que la fermentation fait éprouver aux molécules de la farine, qui d'éparſes & ſéparées qu'elles étoient, deviennent liées & forment une maſſe totale que nous nommons du *pain*. Tels ſont encore les mouvemens imperceptibles par leſquels nous voyons une plante ou un animal s'accroître, ſe fortifier, s'altérer, acquérir des qualités nouvelles, ſans que nos yeux aient été capables de ſuivre les mouvemens progreſſifs des cauſes qui ont produit ces effets. Enfin tels ſont encore les mouvemens internes qui ſe paſſent dans l'homme que nous avons nommés ſes *facultés intellectuelles*, *ſes penſées*, *ſes paſſions*, *ſes volontés* dont nous ne ſommes à portée de juger que par les actions, c'eſt-à-dire par les effets ſenſibles qui les accompagnent ou les ſuivent. C'eſt ainſi que lorſque nous voyons un homme fuir, nous jugeons qu'il eſt intérieurement agité de la paſſion, de la crainte, &c.

LES mouvemens, ſoit viſibles, ſoit cachés, ſont appelés mouvemens *acquis* quand ils ſont imprimés à un corps par une cauſe étrangère ou par une force exiſtante hors de lui, que nos ſens nous font appercevoir. C'eſt ainſi que nous nommons *acquis* le mouvement que le vent fait prendre aux voiles d'un vaiſſeau. Nous appelons *ſpontanés* les mouvemens excités dans un corps qui renferme en lui-même la cauſe des changemens que nous voyons s'opérer en lui. Alors nous diſons que ce corps agit & ſe meut par ſa propre énergie. De cette eſpece ſont les mouvemens de l'homme qui marche, qui parle, qui penſe, & cependant, ſi nous regardons la choſe de plus près, nous ſerons convaincus, qu'à parler ſtrictement, il n'y a point de mouvemens ſpontanés dans les différens corps de la nature, vû qu'ils agiſſent continuellement les uns ſur les autres, & que tous leurs changemens ſont dûs à des cauſes ſoit viſibles ſoit cachées qui les remuent. La volonté de l'homme eſt remuée ou déterminée ſécrettement par des cauſes extérieures qui produiſent un changement en lui; nous croyons qu'elle ſe meut d'elle-même, parce que nous

ne voyons ni la cauſe qui la détermine, ni la façon dont elle agit, ni l'organe qu'elle met en action.

NOUS appelons mouvemens *ſimples* ceux qui ſont excités dans un corps par une cauſe ou force unique : nous appelons *compoſés* les mouvemens produits par pluſieurs cauſes ou forces diſtinguées, ſoit que ces forces ſoient égales ou inégales, conſpirantes ou contraires, ſimultanées ou ſucceſſives, connues ou inconnues.

DE quelque nature que ſoient les mouvemens des êtres, ils ſont toujours des ſuites néceſſaires de leurs eſſences ou des propriétés qui les conſtituent, & de celles des cauſes dont ils éprouvent l'action. Chaque être ne peut agir & ſe mouvoir que d'une façon particuliere, c'eſt-à-dire ſuivant des loix qui dépendent de ſa propre eſſence, de ſa propre combinaiſon, de ſa propre nature, en un mot de ſa propre énergie & de celle des corps dont il reçoit l'impulſion. C'eſt-là ce qui conſtitue les loix invariables du mouvement ; je dis *invariables*, parce qu'elles ne pourroient changer ſans qu'il ſe fît un renverſement dans l'eſſence même des êtres. C'eſt ainſi qu'un corps peſant doit néceſſairement tomber, s'il ne rencontre un obſtacle propre à l'arrêter dans ſa chûte. C'eſt ainſi qu'un être ſenſible doit néceſſairement chercher le plaiſir & fuir la douleur. C'eſt ainſi que la matiere du feu doit néceſſairement brûler & répandre de la clarté, &c.

CHAQUE être a donc des loix du mouvement qui lui ſont propres, & agit conſtamment ſuivant ces loix, à moins qu'une cauſe plus forte n'interrompe ſon action. C'eſt ainſi que le feu ceſſe de brûler des matieres combuſtibles dès qu'on ſe ſert de l'eau pour arrêter ſes progrès. C'eſt ainſi que l'être ſenſible ceſſe de chercher le plaiſir, dès qu'il craint qu'il n'en réſulte un mal pour lui.

LA communication du mouvement ou le paſſage de l'action d'un corps dans un autre ſe fait encore ſuivant des loix certaines & néceſſaires ; chaque être ne peut communiquer du mouvement qu'en raiſon des rapports

de la reſſemblance, de la conformité, de l'analogie ou des points de contact qu'il a avec d'autres êtres. Le feu ne ſe propage que lorſqu'il rencontre des matieres renfermant des principes analogues à lui; il s'éteint quand il rencontre des corps qu'il ne peut embraſer, c'eſt-à-dire qui n'ont point un certain rapport avec lui.

TOUT eſt en mouvement dans l'univers. L'eſſence de la nature eſt d'agir; & ſi nous conſidérons attentivement ſes parties, nous verrons qu'il n'en eſt pas une ſeule qui jouiſſe d'un repos abſolu; celles qui nous paroiſſent privées de mouvement ne ſont dans le fait que dans un repos relatif ou apparent; elles éprouvent un mouvement ſi imperceptible & ſi peu marqué que nous ne pouvons appercevoir leurs changemens [*]. Tout ce qui nous ſemble en repos ne reſte pourtant pas un inſtant au même état: tous les êtres ne font continuellement que naître, s'accroître, décroître & ſe diſſiper avec plus ou moins de lenteur ou de rapidité. L'inſecte *éphémère* naît & périt le même jour: par conſéquent il éprouve très-promptement des changemens conſidérables dans ſon être. Les combinaiſons formées par les corps les plus ſolides & qui paroiſſent jouir du plus parfait repos ſe diſſolvent & ſe décompoſent à la longue; les pierres les plus dures ſe détruiſent peu-à-peu par le contact de l'air; une maſſe de fer, que nous voyons rouillée & rongée par le tems, a dû être en mouvement depuis le moment de ſa formation dans le ſein de la terre, juſqu'à celui où nous la voyons dans cet état de diſſolution.

LES Phyſiciens, pour la plupart, ne ſemblent point avoir aſſez réfléchi ſur ce qu'ils ont appelé le *niſus*, c'eſt-à-dire ſur les efforts continuels que font les uns

[*] Cette vérité, dont tant de ſpéculateurs affectent encore de douter, a été portée juſqu'à la démonſtration dans un ouvrage du célèbre Toland, qui parut en Anglais au commencement de ce ſiécle ſous le titre de *letters to Serena*; ceux qui entendent cette langue pourront le conſulter en cas qu'il leur reſtât encore quelques doutes là-deſſus. *Note ajoutée.*

ſur les autres des corps qui paroiſſent d'ailleurs jouir du repos. Une pierre de cinq cent livres nous paroît en repos ſur la terre, cependant elle ne ceſſe un inſtant de peſer avec force ſur cette terre, qui lui réſiſte ou qui la repouſſe à ſon tour. Dira-t-on que cette pierre & cette terre n'agiſſent point? Pour s'en détromper il ſuffiroit d'interpoſer la main entre la pierre & la terre, & l'on reconnoîtroit que cette pierre a néanmoins la force de briſer notre main malgré le repos dont elle ſemble jouir. Il ne peut y avoir dans les corps d'action ſans réaction. Un corps qui éprouve une impulſion, une attraction, ou une preſſion quelconque, auxquelles il réſiſte, nous montre qu'il réagit par cette réſiſtance même; d'où il ſuit qu'il y a pour lors une force cachée (*vis inertiæ*) qui ſe déploie contre une autre force; ce qui prouve clairement que cette force d'inertie eſt capable d'agir & réagit effectivement. Enfin on ſentira que les forces que l'on appelle *mortes* & les forces que l'on appelle *vives* ou *mouvantes* ſont des forces de même eſpece qui ſe déploient d'une façon différente [*].

NE pourroit-on pas aller plus loin encore & dire que dans les corps & les maſſes dont l'enſemble nous paroît dans le repos, il y a pourtant une action & une réaction continuelles, des efforts conſtans, des réſiſtances & des impulſions non interrompues, en un mot des *niſus*, par leſquels les parties de ces corps ſe preſſent les unes les autres, ſe réſiſtent réciproquement,

---

[*] *Actioni æqualis & contraria eſt reactio.* V. BILFINGER, DE DEO ANIMA ET MUNDO, §. 218. PAG. 241. Sur quoi le Commentateur ajoute: *reactio diciteur actio patientis in agens, ſeu corporis in quod agiteur actio in illud quod in ipſum agit. Nulla autem datur in corporibus actio ſine reactione, dum enim corpus ad motum ſollicitatur, reſiſtit motui, atque hac ipſa reſiſtentia reagit in agens. Niſus ſeſe exerens adverſus niſum agentis, ſeu vis illa corporis, quatenus reſiſtit, internum reſiſtentiæ principium, vocatur vis inertiæ, ſeu paſſiva. Ergo corpus reagit vi inertiæ. Vis igitur inertiæ & vis motrix in corporibus una eademque eſt vis, diverſo tamen modo ſe exerens.... Vis autem inertiæ conſiſtit in niſi adverſus niſum agentis ſe exerens.* &c. IBIDEM.

agiſſent

agiſſent & réagiſſent ſans ceſſe, ce qui les retient en ſemble & fait que ces parties forment une maſſe, un corps, une combinaiſon dont l'enſemble nous paroît en repos, tandis qu'aucune de leurs parties ne ceſſe d'être réellement en action? Les corps ne paroiſſent en repos que par l'égalité de l'action des forces qui agiſſent en eux.

AINSI les corps même qui ſemblent jouir du plus parfait repos reçoivent pourtant réellement, ſoit à leur ſurface, ſoit à leur intérieur des impulſions continuelles de la part des corps qui les entourent, ou de ceux qui les pénétrent, qui les dilatent, qui les raréfient, les condenſent, enfin de ceux même qui les compoſent. Par-là les parties de ces corps ſont réellement dans une action & une réaction ou dans un mouvement continuel, dont les effets ſe montrent à la fin par des changemens très-marqués. La chaleur dilate & raréfie les métaux, d'où l'on voit qu'une barre de fer, par les ſeules variations de l'atmoſphère, doit être dans un mouvement continuel, & qu'il n'eſt point en elle de particule qui jouiſſe un inſtant d'un vrai repos. En effet dans des corps durs, dont toutes les parties ſont rapprochées & contigues, comment concevoir que l'air, que le froid & le chaud puiſſent agir ſur une ſeule de leurs parties, même extérieurs, ſans que le mouvement ſe communique de proche en proche juſqu'à leurs parties les plus intimes? Comment ſans mouvement concevoir la façon dont notre odorat eſt frappé par des émanations échappées des corps les plus compacts dont toutes les parties nous paroiſſent en repos? Enfin nos yeux verroient-ils à l'aide d'un Téleſcope les aſtres les plus éloignés de nous, s'il n'y avoit un mouvement progreſſif depuis ces aſtres juſqu'à notre rétine?

EN un mot, l'obſervation réfléchie doit nous convaincre que tout dans la nature eſt dans un mouvement continuel. Qu'il n'eſt aucune de ſes parties qui ſoit dans un vrai repos; enfin que la nature eſt un tout agiſſant, qui ceſſeroit d'être nature ſi elle n'a-

giſſoit pas, ou dans laquelle, ſans mouvement, rien ne pourroit ſe produire, rien ne pourroit ſe conſerver, rien ne pourroit agir. Ainſi l'idée de la nature renferme néceſſairement l'idée du mouvement. Mais, nous dira-t-on, d'où cette nature a-t-elle reçu ſon mouvement? nous répondrons que c'eſt d'elle-même, puiſqu'elle eſt le grand tout, hors duquel conſéquemment rien ne peut exiſter. Nous dirons que le mouvement eſt une façon d'être qui découle néceſſairement de l'eſſence de la matiere; qu'elle ſe meut par ſa propre énergie; que ſes mouvemens ſont dûs aux forces qui lui ſont inhérantes; que la variété de ſes mouvemens & des phénomènes qui en réſultent viennent de la diverſité des propriétés, des qualités, des combinaiſons qui ſe trouvent originairement dansles différentes matieres primitives dont la nature eſtl'aſſemblage.

LES Phyſiciens, pour la plupart, ont regardé comme inanimés ou comme privés de la faculté de ſe mouvoir les corps qui n'étoient mus qu'à l'aide de quelque agent ou cauſe extérieure; ils ont cru pouvoir en conclure que la matiere qui conſtitue ces corps étoit parfaitement inerte de ſa nature; ils n'ont point été détrompés de cette erreur, quoiqu'ils viſſent que toutes les fois qu'un corps étoit abandonné à lui-même ou dégagé des obſtacles qui s'oppoſent à ſon action, il tendoit à tomber ou à s'approcher du centre de la terre par un mouvement uniformément accéléré; ils ont mieux aimé ſuppoſer une cauſe extérieure imaginaire, dont ils n'avoient nulle idée que d'admettre que ces corps tenoient leur mouvement de leur propre nature.

DE même quoique ces philoſophes viſſent au deſſus de leurs têtes un nombre infini de globes immenſes qui ſe mouvoient très-rapidement au tour d'un centre commun, ils n'ont ceſſé de ſuppoſer des cauſes chimériques de ces mouvemens, juſqu'à ce que l'immortel Newton eût démontré qu'ils étoient l'effet de la *gravitation* de ces corps céleſtes les uns vers les

autres [4]. Une obſervation très-ſimple eût cependant ſuffit pour faire ſentir aux phyſiciens antérieurs à Newton, combien les cauſes qu'ils admettoient devoient être inſuffiſantes pour opérer de ſi grands effets; *ils* avoient lieu de ſe convaincre dans le choc des corps qu'ils pouvoient obſerver, & par les loix connues du mouvement, que celui-ci ſe communiquoit toujours en raiſon de la denſité des corps, d'où ils auroient dû naturellement inférer que la denſité de la matiere *ſubtile* ou *éthérée*, étant infiniment moindre que celle des planettes, ne pouvoit leur communiquer qu'un très-foible mouvement.

Si l'on eût obſervé la nature ſans préjugé, on ſe ſeroit depuis long-tems convaincu que la matiere agit par ſes propres forces, & n'a beſoin d'aucune impulſion extérieure pour être miſe en mouvement : on ſe ſeroit apperçu que toutes les fois que des mixtes ſont mis à portée d'agir les uns ſur les autres, le mouvement s'y engendre ſur le champ, & que ces mélanges agiſſent avec une force capable de produire les effets les plus ſurprenans. En mêlant enſemble de la *limaille* de fer, du ſouffre & de l'eau; ces matieres ainſi miſes à portée d'agir les unes ſur les autres, s'é-

[4] Les Phyſiciens, & Newton lui-même, ont regardé la cauſe de la gravitation comme inexplicable; cependant il paroît qu'on pourroit la déduire du mouvement de la matiere par lequel les corps ſont diverſement déterminés. La gravitation n'eſt qu'un mode du mouvement, une tendance vers un centre; à parler ſtrictement tout mouvement eſt une gravitation rélative; ce qui tombe rélativement à nous, s'éleve rélativement à d'autres corps. D'où il ſuit que tout mouvement dans l'univers eſt l'effet d'une garvitation, vû qu'il n'y a dans l'univers ni haut, ni bas, ni centre poſitif. Il ſemble que la peſanteur des corps dépend de leur configuration tant extérieure qu'intérieure, qui leur donne le mode de mouvement qu'on nomme *gravitation*. Une balle de plomb, étant ſphérique, tombe promptement & tout droit. Cette balle réduite en une lame très-mince ſe ſoutiendra plus longtems en l'air: l'action du feu forcera ce plomb de s'élever dans l'atmoſphère. Voilà le même plomb modifié diverſement: & dès lors agiſſant d'une façon toute diverſe.

chauffent peu à peu & finiſſent par produire un embraſement. En humectant de la farine avec de l'eau & renfermant ce mélange, on trouve au bout de quelque tems à l'aide du microſcope qu'il a produit des êtres organiſés qui jouiſſent d'une vie dont on croyoit la farine & l'eau incapables [5]. C'eſt ainſi que la matiere inanimée peut paſſer à la vie qui n'eſt elle-même qu'un aſſemblage de mouvemens.

ON peut ſur-tout remarquer la génération du mouvement ou ſon développement, ainſi que l'énergie de la matiere, dans toutes les combinaiſons où le feu, l'air & l'eau ſe trouvent joints enſemble. Ces élémens, ou plutôt ces mixtes, qui ſont les plus volatils & les plus fugitifs des êtres, ſont néanmoins dans les mains de la nature les principaux agens dont elle ſe ſert pour opérer ſes phénomènes les plus frappans; c'eſt à eux que ſont dûs les effets du tonnerre, les éruptions des volcans, les tremblemens de la terre. L'art nous offre un agent d'une force étonnante dans la poudre à canon, dès que le feu vient à s'y joindre. En un mot, les effets les plus terribles ſe font en combinant des matieres que l'on croit mortes & inertes.

TOUS ces faits nous prouvent invinciblement que le mouvement ſe produit, s'augmente & s'accélere dans la matiere ſans le concours d'aucun agent extérieur; & nous ſommes forcés d'en conclure que ce mouvement eſt une ſuite néceſſaire des loix immuables, de l'eſſence & des propriétés inhérantes aux élémens divers & aux combinaiſons variées de ces élémens.

---

[5] Voyez les *obſervations microſcopiques* de M. Needham, qui confirment pleinement ce ſentiment. Pour un homme qui réfléchit, la production d'un homme, indépendamment des voies ordinaires, ſeroit-elle donc plus merveilleuſe que celle d'un inſecte avec de la farine & de l'eau? La fermentation & la putréfaction produiſent viſiblement des animaux vivans. La génération que l'on a nommée *équivoque* ne l'eſt que pour ceux qui ne ſe ſont pas permis d'obſerver attentivement la nature. *Note ajoutée.*

N'eſt-on pas encore en droit de conclure de ces exemples qu'il peut y avoir une infinité d'autres combinaiſons capables de produire des mouvemens différens dans la matiere, ſans qu'il ſoit beſoin pour les expliquer de recourir à des agens plus difficiles à connoître que les effets qu'on leur attribue ?

SI les hommes euſſent fait attention à ce qui ſe paſſe ſous leurs yeux, ils n'auroient point été chercher hors de la nature une force diſtinguée d'elle-même qui la mit en action, & ſans laquelle ils ont cru qu'elle ne pouvoit ſe mouvoir. Si par la nature nous entendons un amas de matieres mortes, dépourvues de toutes propriétés purement paſſives, nous ſerons, ſans doute, forcés de chercher hors de cette nature le principe de ſes mouvemens ; mais ſi par la nature nous entendons ce qu'elle eſt réellement, un tout dont les parties diverſes ont des propriétés diverſes, qui dès-lors agiſſent ſuivant ces mêmes propriétés, qui ſont dans une action & une réaction perpétuelles les unes ſur les autres, qui peſent, qui gravitent vers un centre commun, tandis que d'autres s'éloignent & vont à la circonférence, qui s'attirent & ſe repouſſent, qui s'uniſſent & ſe ſéparent, & qui par leurs colliſions & leurs rapprochemens continuels produiſent & décompenſent tous les corps que nous voyons, alors rien ne nous obligera de recourir à des forces ſurnaturelles pour nous rendre compte de la formation des choſes & des phénomènes que nous voyons [6].

CEUX qui admettent une cauſe extérieure à la matiere ſont obligés de ſuppoſer que cette cauſe a produit tout le mouvement dans cette matiere en lui donnant l'exiſtence ; cette ſuppoſition eſt fondée ſur une autre, ſavoir, que la matiere a pu commencer d'exiſter, hypotèſe qui juſqu'ici n'a jamais été dé-

[6] Pluſieurs Théologiens ont reconnu que la nature étoit un tout actif. *Natura eſt vis activa ſeu motrix ; hic natura etiam dicitur vis totius mundi, ſeu vis univerſa in mundo.* V. BILFINGER DE DEO ANIMA ET MUNDO. PAG. 278.

montrée par des preuves valables. L'eduction du Néant ou la *Création* n'eſt qu'un mot qui ne peut nous donner une idée de la formation de l'univers ; il ne préſente aucun ſens auquel l'eſprit puiſſe s'arrêter [7].

CETTE notion devient plus obſcure encore quand on attribue la création ou la formation de la matiere à un être *ſpirituel*, c'eſt-à-dire, à un être qui n'a aucune analogie, aucun point de contact avec elle, & qui, comme nous le ferons voir bientôt, étant privé d'étendue & de parties ne peut être ſuſceptible du

---

(7) Preſque tous les anciens philoſophes ont été d'accord pour regarder le monde comme éternel. Ocellus Lucanus dit formellement en parlant de l'univers ὡς ἀεὶ γὰρ ἦν καὶ ἔσται : *il a toujours été & il ſera toujours.* Tous ceux qui renonceront au préjugé ſentiront la force du principe *que rien ne ſe fait de rien.* Vérité que rien ne peut ébranler. La création dans le ſens que les modernes lui attachent, eſt une ſubtilité Théologique Le mot hébreu *barah* eſt rendu en grec dans la verſion des ſeptante par ἐποίησεν. Vatable & Grotius aſſurent que pour rendre la phraſe hébraique du premier verſet de la Geneſe il faut dire ; *lorſque Dieu fit le ciel & la terre la matiere étoit informe.* Voyez *le monde ſon origine & ſon antiquité. chap. 2. pag. 59.* D'où l'on voit que le mot hébreu que l'on a rendu par *créer* ne ſignifie que *former, façonner, arranger*, Κτίζω & ποιῶ, *créer & faire* ont toujours indiqué la même choſe. Selon S. Jérome *creare* c'eſt la même choſe que *condere* fonder, bâtir. La Bible ne dit nulle part d'une façon claire que le monde ait été fait de rien. Tertullien en convient, & le Pere Pétau dit que cette vérité s'établit plus par le raiſonnement que par l'autorité. *Voyez Beauſobre hiſt. du Manichéiſme, tom. I. pag.* 178. 206. 218. *S.* Juſtin paroît avoir regardé la matiere comme éternelle ; puiſqu'il loue Platon d'avoir dit que Dieu dans la création du monde n'avoit fait que donner l'impulſion à la matiere & la façonner. Enfin Burnet dit en termes formels ; *creatio & annihilatio hodierno ſenſu ſunt voces fictitiæ ; neque enim occurrit apud Hebræos, Græcos aut Latinos, vox ulla ſingularis, quæ vim iſtam olim habuerit.* V. *Archæolog. philoſoph. lib. 1. cap. 7. pag. 374. edit. amſt.* 1699. „ Il eſt très-difficile, dit un anonnyme, de ne pas ſe perſuader „ que la matiere ſoit éternelle, étant impoſſible à l'eſprit humain „ de comprendre qu'il y ait jamais eu un tems, & qu'il y en „ ait jamais un autre, où il n'y ait eu & où il n'y aura ni „ eſpace, ni étendue, ni lieu, ni abime & où tout ſoit néant. „ *Voyez Diſſertations mêlées, tom. 2. pag. 74.*

mouvement, celui-ci n'étant que le changement d'un corps rélativement à d'autres corps, dans lequel le corps mu préſente ſucceſſivement différentes parties à différens points de l'eſpace. D'ailleurs tout le monde convient que la matiere ne peut point s'anéantir totalement ou ceſſer d'exiſter; or comment comprendra-t-on que ce qui ne peut ceſſer d'être ait pu jamais commencer?

AINSI lorſqu'on demandera d'où eſt venu la matiere? Nous dirons qu'elle a toujours exiſté. Si l'on demande d'où eſt venu le mouvement dans la matiere? Nous répondrons que par la même raiſon elle a dû ſe mouvoir de toute éternité, vû que le mouvement eſt une ſuite néceſſaire de ſon exiſtence, de ſon eſſence & de ſes propriétés primitives, telles que ſon étendue, ſa peſenteur, ſon impénétrabilité, ſa figure &c. En vertu de ces propriétés eſſentielles, conſtitutives, inhérentes à toute matiere & ſans leſquelles il eſt impoſſible de s'en former une idée, les différentes matieres dont l'univers eſt compoſé, ont dû de toute éternité peſer les unes ſur les autres, graviter vers un centre, ſe heurter, ſe rencontrer, être attirées & repouſſées, ſe combiner & ſe ſéparer, en un mot agir & ſe mouvoir de différentes manieres, ſuivant l'eſſence & l'énergie propres à chaque genre de matiere & à chacune de leurs combinaiſons. L'exiſtence ſuppoſe des propriétés dans la choſe qui exiſte; dès qu'elle a des propriétés, ſes façons d'agir doivent néceſſairement découler de ſa façon d'être. Dès qu'un corps a de la peſanteur il doit tomber; dès qu'il tombe il doit frapper les corps qu'il rencontre dans ſa chûte; dès qu'il eſt denſe & ſolide, il doit en raiſon de ſa propre denſité communiquer du mouvement aux corps qu'il va heurter; dès qu'il a de l'analogie & de l'affinité avec eux, il doit s'y unir; dès qu'il n'a point d'analogie, il doit être repouſſé &c.

D'OU l'on voit qu'en ſuppoſant, comme on y eſt forcé, l'exiſtence de la matiere, on doit lui ſuppoſer des qualités quelconques, deſquelles les mou-

vemens ou les façons d'agir, déterminées par ces mêmes qualités, doivent néceſſairement découler. Pour former l'univers, Deſcartes ne demandoit que de la matiere & du mouvement. Une matiere variée lui ſuffiſoit, les mouvemens divers étoient des ſuites de ſon exiſtence, de ſon eſſence & de ſes propriétés; ſes différentes façons d'agir ſont des ſuites néceſſaires de ſes différentes façons d'être. Une matiere ſans propriétés eſt un pur néant. Ainſi dès que la matiere exiſte, elle doit agir; dès qu'elle eſt diverſe, elle doit agir diverſement; dès qu'elle n'a pu commencer d'exiſter, elle exiſte depuis l'éternité, elle ne ceſſera jamais d'être & d'agir par ſa propre énergie, & le mouvement eſt un mode qu'elle tient de ſa propre exiſtence.

L'EXISTENCE de la matiere eſt un fait; l'exiſtence du mouvement eſt un autre fait. Nos yeux nous montrent des matieres d'eſſences différentes, douées de propriétés qui les diſtinguent entre elles, formant des combinaiſons diverſes. En effet, c'eſt une erreur de croire que la matiere ſoit un corps homogène, dont les parties ne diffèrent entre elles que par leurs différentes modifications. Parmi les individus que nous connoiſſons, dans une même eſpece, il n'en eſt point qui ſe reſſemblent exactement; & cela doit être ainſi, la ſeule différence du ſite doit néceſſairement entraîner une diverſité plus ou moins ſenſible non ſeulement dans les modifications, mais encore dans l'eſſence, dans les propriétés, dans le ſyſtême entier des êtres [8].

(8) Ceux qui ont obſervé la nature de près ſavent que deux grains de ſable ne ſont point ſtrictement egaux. Dès que les circonſtances ou les modifications ne ſont point les mêmes pour les êtres de la même eſpece il ne peut point y avoir de reſſemblance exacte entr'eux. *Voyez le Chapitre VI.* Cette vérité a été très-bien ſentie par le profond & ſubtil Leibnitz. Voici comment s'explique un de ſes diſciples. *Ex principio indiſcernibilium patet elementa rerum materialium ſingula ſingulis eſſe diſſimilia, adeòque unum ab altero diſtingui, convenienter omnia extra ſe invicem exiſtere, in quo differunt a punctis mathematicis, cum illa uti hæc nunquam coincidere poſſint.* BILFINGER, DE DEO, ANIMA ET MUNDO, PAG. 276.

Si l'on péſe ce principe, que l'expérience ſemble toujours conſtater, on ſera convaincu que les élémens ou matieres primitives dont les corps ſont compoſés ne ſont point de la même nature & ne peuvent par conſéquent avoir ni les mêmes propriétés, ni les mêmes modifications, ni les mêmes façons de ſe mouvoir & d'agir. Leur activité ou leurs mouvemens, déjà différens, ſe diverſifient encore à l'infini, augmentent ou diminuent, s'accélèrent ou ſe retardent, en raiſon des combinaiſons, des proportions, du poids, de la denſité, du voulume, & des matieres qui entrent dans leur compoſition. L'élément du feu eſt viſiblement plus actif & plus mobile que l'élément de la terre, celle-ci eſt plus ſolide & plus peſante que le feu, que l'air, que l'eau: ſuivant la quantité de ces élémens qui entrent dans la combinaiſon des corps, ceux-ci doivent agir diverſement, & leur mouvemens doivent être en quelque raiſon compoſés des élémens dont ils ſont formés. Le feu élémentaire ſemble être dans la nature le principe de l'activité; il eſt, pour ainſi dire, un levain fécond qui met en fermentation la maſſe & qui lui donne la vie. La terre paroît être le principe de la ſolidité des corps par ſon impénétrabilité ou par la forte liaiſon dont ſes parties ſont ſuſceptibles. L'eau eſt une véhicule propre à favoriſer la combinaiſon des corps, dans laquelle elle entre elle-même comme partie conſtituante, enfin l'air eſt un fluide qui fournit aux autres élémens l'eſpace néceſſaire pour exercer leurs mouvemens, & qui de plus ſe trouve propre à ſe combiner avec eux. Ces élémens que nos ſens ne nous montrent jamais purs, étant mis continuellement en action les uns par les autres, toujours agiſſant & réagiſſant, toujours ſe combinant & ſe ſéparant s'attirant & ſe repouſſant, ſuffiſent pour nous expliquer la formation de tous les êtres que nous voyons; leurs mouvemens naiſſent ſans interruption les uns des autres; ils ſont alternativement des cauſes & des effets; ils forment ainſi un vaſte cercle de générations & de deſtructions, de combinaiſons & de

décompoſitions, qui n'a pu avoir de commencement & qui n'aura jamais de fin. En un mot la nature n'eſt qu'une chaîne immenſe de cauſes & d'effets qui découlent ſans ceſſe les uns des autres. Les mouvemens des êtres particuliers dépendent du mouvement général, qui lui-même eſt entretenu par les mouvemens des êtres particuliers. Ceux-ci ſont fortifiés ou affoiblis, accélérés ou retardés, ſimplifiés ou compliqués, engendrés ou anéantis par les différentes combinaiſons ou circonſtances qui changent à chaque moment les directions, les tendances, les loix, les façons d'être & d'agir des différens corps qui ſont mus [9]. Vouloir remonter au-delà pour trouver le principe de l'action dans la matiere & l'origine des choſes, ce n'eſt jamais que reculer la difficulté, & la ſouſtraire abſolument à l'examen de nos ſens, qui ne peuvent nous faire connoître & juger que les cauſes à portée d'agir ſur eux ou de leur imprimer des mouvemens. Ainſi contentons-nous de dire que la matiere a toujours exiſté, qu'elle ſe meut en vertu de ſon eſſence, que tous les phénomènes de la nature ſont dus aux mouvemens divers des matieres variées qu'elle renferme,

(9) S'il étoit vrai qne tout tendit à former une maſſe ſeule & unique, & ſi dans cette maſſe unique il arrivoit un inſtant que tout fut *in niſus*, tout reſteroit éternellement dans cet état, & il n'y auroit plus à toute éternité qu'une matiere & un effort, un *Niſus*, ce qui ſeroit une mort éternelle & univerſelle. Les phyſiciens entendent par *Niſus* l'effort d'un corps contre un autre corps ſans tranſlation locale; or dans cette ſuppoſition il ne pourroit y avoir de Cauſe de diſſolution, vu que ſuivant l'axiome des chymiſtes les corps n'agiſſent que lorſqu'ils ſont diſſous. *Corpora non agunt niſi ſint ſoluta.*

& qui font que, ſemblable au Phénix, elle renaît continuellement de ſes cendres (10).

---

[10] *Omnium quæ in ſempiterno iſto mundo ſemper fuerunt futuraque ſunt, aiunt principiam fuiſſe nullum, ſed orbem eſſe quemdam generantium naſcentiumque, in quo uniuſcujuſque geniti initium ſimul & finis eſſe videotur.*

V. CENSORIN. DE DIE NATALI.

Le Poëte Manilius s'exprime de la même façon dans ces beaux vers :

Omnia mutantur mortali lege creata,
Nec ſe cognoſcunt terræ vertentibus annis,
Exutas variam faciem per ſæcula gentes.
At manet incolumis Mundus ſuaque omnia ſervat,
Quæ nec longa dies auget, minuitque ſenectus,
Nec motus puncto currit, curſuſque fatigat:
Idem ſemper erit, quoniam ſemper fuit idem.

MANILII ASTRONOM. LIB. I.

Ce fut encore le ſentiment de Pythagore, tel qu'il eſt expoſé par Ovide au livre XV. De ſes Métamorphoſes, Vers 165 & ſuiv.

Omnia mutantur, nihil interit; errat & illinc
Huc venit, hinc illuc. &c.

CHAPITRE III.

De la matiere, de ſes combinaiſons différentes & de ſes mouvemens divers; ou de la marche de la Nature.

NOUS ne connoiſſons point les élémens des corps, mais nous connoiſſons quelques-unes de leurs propriétés ou qualités, & nous diſtinguons leurs différentes matieres par les effets ou changemens qu'elles produiſent ſur nos ſens, c'eſt-à-dire, par les différens mouvemens que leur préſence fait naître en nous. Nous leur trouvons en conſéquence de l'étendue, de la mobilité, de la diviſibilité, de la ſolidité, de la gravité, de la force d'inertie. De ces propriétés générales & primitives il en découle d'autres, telles que la denſité, la figure, la couleur, le poids, &c. Ainſi rélativement à nous la matiere en général eſt tout ce qui affecte nos ſens d'une façon quelconque; & les qualités que nous attribuons aux différentes matieres ſont fondées ſur les différentes impreſſions, ou ſur les changemens qu'elles produiſent en nous-mêmes.

L'ON n'a pas juſqu'ici donné de la matiere une définition ſatisfaiſante; les hommes trompés par leurs préjugés n'en ont eu que des notions imparfaites, vagues & ſuperficielles. Ils ont regardé cette matiere comme un être unique, groſſier, paſſif, incapable de ſe mouvoir, de ſe combiner, de rien produire par lui-même; au lieu qu'ils auroient dû la regarder comme un genre d'êtres, dont tous les individus divers, quoiqu'ils euſſent quelques propriétés communes telles que l'étendue, la diviſibilité, la figure, &c., ne devoient cependant point être rangés ſous une même claſſe, ni être compris ſous une même dénomination.

UN exemple peut ſervir à éclaircir ce que nous venons de dire, à en faire ſentir l'exactitude, & à en faciliter l'application : les propriétés communes à toute matiere ſont l'étendue, la diviſibilité, l'impénétrabilité, la figurabilité, la mobilité ou la propriété d'être mue d'un mouvement de maſſe ; la matiere du feu, outre ces propriétés générales & communes à toute matiere, jouit encore de la propriété particuliere d'être mue d'un mouvement qui produit ſur nos organes le ſentiment de la chaleur, ainſi que d'un autre mouvement qui produit dans nos yeux la ſenſation de la lumière. Le fer, en tant que matiere en général, eſt étendu diviſible, figurable, mobile en maſſe ; ſi la matiere du feu vient ſe combiner avec lui dans une certaine proportion ou quantité, le fer acquiert alors deux nouvelles propriétés, ſavoir, celles d'exciter en nous les ſenſations de la chaleur & de la lumière qu'il n'avoit point auparavant, &c. Toutes ces propriétés diſtinctives en ſont inſéparables, & les phénoménes qui en réſultent, en réſultent néceſſairement dans la rigueur du mot.

POUR peu que l'on conſidére les voies de la nature ; pour peu que l'on ſuive les êtres dans les différens états par leſquels, en raiſon de leurs propriétés, ils ſont forcés de paſſer, on reconnoîtra que c'eſt au mouvement ſeul que ſont dûs les changemens, les combinaiſons, les formes, en un mot toutes les modifications de la matiere. C'eſt par le mouvement que tout ce qui exiſte ſe produit, s'altére, s'accroît & ſe détruit ; c'eſt lui qui change l'aſpect des êtres, qui leur ajoute ou leur ôte des propriétés, & qui fait qu'après avoir occupé un certain rang ou ordre, chacun d'eux eſt forcé par une ſuite de ſa nature d'en ſortir pour en occuper un autre, & de contribuer à la naiſſance, à l'entretien, à la décompoſition d'autres êtres totalement différens pour l'eſſence, le rang & l'eſpace.

DANS ce que les Phyſiciens ont nommé les trois *régnes de la nature*, il ſe fait à l'aide du mouvement

une tranſmigration, un échange, une circulation continuelle des molécules de la matiere ; la nature a beſoin dans un lieu de celles qu'elles avoient placées pour un tems dans un autre : ces molécules, après avoir par des combinaiſons particulières conſtitué des êtres doués d'eſſences, de propriétés, de façons d'agir déterminées, ſe diſſolvent ou ſe ſéparent plus ou moins aiſément ; & en ſe combinant d'une nouvelle maniere elles forment des êtres nouveaux. L'obſervateur attentif voit cette loi s'exécuter, d'une façon plus ou moins ſenſible, par tous les êtres qui l'entourent : il voit la nature remplie de germes errans, dont les uns ſe développent, tandis que d'autres attendent que le mouvement les place dans les ſphères, dans les matrices, dans les circonſtances néceſſaires pour les étendre, les accroître, les rendre plus ſenſibles par l'addition de ſubſtances ou de matieres analogues à leur être primitif. En tout cela nous ne voyons que des effets du mouvement, néceſſairement dirigé, modifié, accéléré ou ralenti, fortifié ou affoibli en raiſon des différentes propriétés que les êtres acquiérent & perdent ſucceſſivement ; ce qui produit infailliblement à chaque inſtant des altérations plus ou moins marquées dans tous les corps, ceux-ci ne peuvent être rigoureuſement les mêmes dans deux inſtans ſucceſſifs de leur durée ; ils ſont à chaque moment forcés d'acquérir ou de perdre, en un mot obligés de ſubir des variations continuelles dans leurs eſſences, dans leurs propriétés, dans leurs forces, dans leurs maſſes, dans leurs façons d'être, dans leurs qualités.

Les animaux, après avoir été développés dans la matrice qui convient aux élémens de leur machine, s'accroiſſent, ſe fortifient, acquiérent de nouvelles propriétés, une nouvelle énergie, de nouvelles facultés, ſoit en ſe nourriſſant de plantes analogues à leur être, ſoit en dévorant d'autres animaux, dont la ſubſiſtance ſe trouve propre à les conſerver, c'eſt-à-dire, à réparer la déperdition continuelle de quelques portions de leur propre ſubſiſtance qui s'en dé-

gagent à chaque inſtant. Ces mêmes animaux ſe nourriſſent, ſe conſervent, s'accroiſſent & ſe fortifient à l'aide de l'air, de l'eau, de la terre & du feu. Privés de l'air, ou de ce fluide qui les environne, qui les preſſe, qui les pénétre, qui leur donne du reſſort, ils ceſſeroient bientôt de vivre. L'eau combinée avec cet air entre dans tout leur méchaniſme dont elle facilite le jeu. La terre leur ſert de baſe en donnant la ſolidité à leur tiſſu; elle eſt chariée par l'air & l'eau qui la portent aux parties du corps avec leſquelles elle peut ſe combiner. Enfin le feu lui-même, déguiſé ſous une infinité de formes & d'enveloppes, & continuellement reçu dans l'animal, lui procure la chaleur & la vie & le rend propre à exercer ſes fonctions. Les alimens, chargés de tous ces divers principes, en entrant dans l'eſtomac, rétabliſſent le mouvement dans le ſyſtême des nerfs, & remontent, en raiſon de leur propre activité & des élémens qui les compoſent, la machine qui commençoit à languir & à s'affaiſer par les pertes qu'elle avoit ſouffertes. Auſſitôt tout change dans l'animal; il a plus d'énergie & d'activité, il prend de la vigueur & montre plus de gaieté; il agit, il ſe meut, il penſe d'une façon différente, toutes ſes facultés s'exercent avec plus d'aiſance [11]. D'où l'on voit que ce qu'on appelle les *élémens* ou les parties primitives de la matiere, diverſement combinés, ſont

(11) Il eſt bon de remarquer ici d'avance que toutes les ſubſtances ſpiritueuſes, c'eſt-à-dire qui contiennent une grande abondance de matieres inflammables & ignees, telles que le vin, l'eau-de-vie, les liqueurs, &c. ſont celles qui accélérent le plus les mouvemens organiques des animaux en leur communiquant de la chaleur. C'eſt ainſi que le vin donne du courage & même de l'eſprit, quoique le vin ſoit un être matériel. Le printems & l'été ne font éclore tant d'inſectes & d'animaux, ne favoriſent la végétation, ne rendent la nature vivante que parcequ'alors la matiere du feu ſe trouve plus abondante que dans l'hyver. La matiere ignée eſt évidemment la cauſe de la fermentation, de la génération, de la vie: c'eſt le *Jupiter* des anciens. *Voyez partie II. chapitre 1. vers la fin.*

à l'aide du mouvement continuellement unis & assimilés à la substance des animaux, modifient visiblement leur être, influent sur leurs actions, c'est-à-dire sur les mouvemens soit sensibles soit cachés qui s'opérent en eux.

Les mêmes élémens qui servent à nourrir, à fortifier, à conserver l'animal, deviennent dans de certaines circonstances les principes & les instrumens de sa dissolution, de son affoiblissement de sa mort : ils opérent sa destruction, dès qu'ils ne sont point dans cette juste proportion qui les rend propres à maintenir son être. C'est ainsi que l'eau devenue trop abondante dans le corps de l'animal, l'énerve, relâche ses fibres & empêche l'action nécessaire des autres élémens. C'est ainsi que le feu admis en trop grande quantité excite en lui des mouvemens désordonnés & destructifs pour sa machine ; c'est ainsi que l'air chargé de principes peu analogues à son méchanisme lui porte des contagions & des maladies dangereuses. Enfin les alimens modifiées de certaines façons, au lieu de le nourrir, le détruisent & le conduisent à sa perte ; toutes ces substances ne conservent l'animal qu'autant qu'elles sont analogues à lui ; elles le ruinent lorsqu'elles ne sont plus dans le juste équilibre qui les rendoit propres à maintenir son existence.

Les plantes qui, comme on a vu, servent à nourrir & réparer les animaux, se nourrissent elles-mêmes de la terre, se développent dans son sein, s'accroissent & se fortifient à ses dépens, reçoivent continuellement dans leur tissu par les racines & les pores l'eau, l'air & la matiere ignée. L'eau les ranime visiblement toutes les fois que leur végétation ou leur genre de vie languit ; elle leur porte les principes analogues qui peuvent les perfectionner ; l'air leur est nécessaire pour s'étendre & leur fournir de l'eau, de la terre & du feu avec lesquels il est lui-même combiné. Enfin elles reçoivent plus ou moins de matieres inflammables, & les différentes proportions de ces principes constituent les différentes *familles* ou *classes* dans lesquelles

quelles les botaniſtes ont diviſé les plantes, d'après leurs formes & leurs combinaiſons, d'où réſultent une infinité de propriétés très-variées. C'eſt ainſi que croiſſent le cedre & l'hyſſope, dont l'un s'éleve juſqu'aux nues, tandis que l'autre rampe humblement ſur la terre. C'eſt ainſi que d'un gland ſort peu-à-peu le chêne qui nous couvre de ſon feuillage; c'eſt ainſi qu'un grain de bled, après s'être nourri des ſucs de la terre, ſert à la nourriture de l'homme, en qui il va porter les élémens ou principes dont il s'eſt accrû lui-même, modifiés & combinés de la maniere qui rend ce végétal le plus propre à s'aſſimiler & ſe combiner avec la machine humaine, c'eſt-à-dire avec les fluides & les ſolides dont elle eſt compoſée.

NOUS retrouvons les mêmes élémens ou principes dans la formation des minéraux, ainſi que dans leur décompoſition, ſoit naturelle ſoit artificielle. Nous voyons que des terres diverſement élaborées, modifiées & combinées ſervent à les accroître, à leur donner plus ou moins de poids & de denſité. Nous voyons l'air & l'eau contribuer à lier leurs parties; la matiere ignée ou le principe inflammable leur donner leurs couleurs, & ſe montrer quelquefois à nud par les étincelles brillantes que le mouvement en fait ſortir. Ces corps ſi ſolides, ces pierres, ces métaux ſe détruiſent & ſe diſſolvent à l'aide de l'air, de l'eau & du feu, comme le prouvent l'analyſe la plus ordinaire ainſi qu'une foule d'expériences dont nos yeux ſont témoins tous les jours.

LES animaux, les plantes & les minéraux rendent au bout d'un certain tems à la nature, c'eſt-à-dire à la maſſe générale des choſes, au magaſin univerſel, les élémens ou principes qu'ils en ont empruntés. La terre reprend alors la portion du corps dont elle faiſoit la baſe & la ſolidité; l'air ſe charge des parties analogues à lui-même & de celles qui ſont les plus ſubtiles & légères, l'eau entraîne celles qu'elle eſt propre à diſſoudre; le feu rompant ſes liens, ſe dégage pour aller ſe combiner avec d'autres corps. Les parties élé-

mentaires de l'animal ainſi déſunies, diſſoutes, élaborées, diſperſées, vont former de nouvelles combinaiſons ; elles ſervent à nourrir, à conſerver ou à détruire de nouveaux êtres, & entr'autres des plantes, qui parvenues à leur maturité nourriſſent & conſervent de nouveaux animaux ; ceux-ci ſubiſſent à leur tour le même ſort que les premiers.

TELLE eſt la marche conſtante de la nature ; tel eſt le cercle éternel que tout ce qui exiſte eſt forcé de décrire. C'eſt ainſi que le mouvement fait naître, conſerve quelque tems & détruit ſucceſſivement les parties de l'univers les unes par les autres, tandis que la ſomme de l'exiſtence demeure toujours la même. La nature par ſes combinaiſons enfante des ſoleils, qui vont ſe placer aux centres d'autant de ſyſtêmes ; elle produit des planettes qui par leur propre eſſence gravitent & décrivent leurs révolutions autour de ces ſoleils ; peu-à-peu le mouvement altere & les uns & les autres ; il diſperſera peut-être un jour les parties dont il a compoſé ces maſſes merveilleuſes, que l'homme dans le court eſpace de ſon exiſtence ne fait qu'entrevoir en paſſant.

C'EST dont le mouvement continuel inhérent à la matiere qui altére & détruit tous les êtres, qui leur enlève à chaque inſtant quelques-unes de leurs propriétés pour leur en ſubſtituer d'autres : c'eſt lui qui, en changeant ainſi leurs eſſences actuelles, change auſſi leurs ordres, leurs directions, leurs tendances, les loix qui réglent leurs façons d'être & d'agir. Depuis la pierre formée dans les entrailles de la terre, par la combinaiſon intime de molécules analogues & ſimilaires qui ſe ſont rapprochées, juſqu'au ſoleil, ce vaſte réſervoir de particules enflammées qui éclaire le firmament ; depuis l'huître engourdie juſqu'à l'homme actif & penſant, nous voyons une progreſſion non interrompue, une chaîne perpétuelle de combinaiſons & de mouvemens, dont il réſulte des êtres, qui ne différent entr'eux que par la variété de leurs matieres élémentaires, des combinaiſons & des proportions de

ces mêmes élémens, d'où naiſſent des façons d'exiſter & d'agir infiniment diverſifiées. Dans la génération, dans la nutrition, dans la conſervation, nous ne verrons jamais que des matieres diverſement combinées, qui chacune ont des mouvemens qui leur ſont propres, réglés par des loix fixes & déterminées, & qui leurs font ſubir des changemens néceſſaires. Nous ne trouverons dans la formation, la croiſſance & la vie inſtantanée des animaux, des végétaux & des minéraux que des matieres qui ſe combinent, qui s'aggrégent, qui s'accumulent, qui s'étendent & qui forment peu-à-peu des êtres ſentans, vivans, végétans, ou dépourvus de ces facultés, & qui, après avoir exiſté quelque tems ſous une forme particuliere, ſont forcés de contribuer par leur ruine à la production d'une autre [12].

---

(12) *Deſtructio unius, generatio alterius.* A parler exactement rien ne naît & ne meurt dans la nature, vérité qui a été ſentie par pluſieurs anciens Philoſophes. Empédocle dit, „ il n'y a ni naiſſance ni mort pour chacun des mortels; mais ſeulement une „ combinaiſon, & une ſéparation de ce qui étoit combiné, & „ c'eſt ce que parmi les hommes l'on appelle naiſſance & mort. „ Le même Philoſophe dit encore, „ ceux-là ſont des enfans, ou „ des gens dont les vues ſont bornées, qui s'imaginent qu'il naiſſe „ quelque choſe qui n'exiſtoit pas auparavant, ou que quelque „ choſe puiſſe mourir ou périr totalement. „ VOYEZ PLUTARQUE CONTR. COLOT. Platon avoue que ſuivant une ancienne tradition, „ les vivans naiſſoient des morts, de même que les morts „ venoient des vivans & que c'eſt là le cercle conſtant de la nature. „ Il ajoute ailleurs de lui-même, „ qui ſait ſi vivre n'eſt point „ mourir, & ſi mourir n'eſt point vivre? „ C'étoit encore la „ doctrine de Pythagore, à qui Ovide fait dire.

> .... *naſcique vocatur*
> *incipere eſſe aliud quàm quod fuit ante, morique*
> *deſinere illud idem.*
>
> V. METAMORPH. LIB. XV. v. 254.

CHAPITRE IV.

Des loix du mouvement communes à tous les êtres de la nature. De l'attraction & de la répulsion. De la force d'inertie. De la néceſſité.

LES hommes ne ſont point ſurpris des effets dont ils connoiſſent les cauſes ; ils croient connoître ces cauſes dès qu'ils les voient agir d'une maniere uniforme & immédiate ; ou dès que les mouvemens qu'elles produiſent ſont ſimples : la chûte d'une pierre qui tombe par ſon propre poids, n'eſt un objet de méditation que pour un philoſophe, pour qui la façon d'agir des cauſes les plus immédiates, & les mouvemens les plus ſimples ne ſont pas des myſteres moins impénétrables que la façon dont agiſſent les cauſes les plus éloignées & que les mouvemens les plus compliqués. Le vulgaire n'eſt jamais tenté d'approfondir les effets qui lui ſont familiers ni de remonter à leurs premiers principes. Il ne voit rien dans la chûte de la pierre qui doivent le ſurprendre ou mériter ſes recherches ; il faut un Newton pour ſentir que la chûte des corps graves eſt un phénomène digne de toute ſon attention ; il faut la ſagacité d'un phyſicien profond pour découvrir les loix ſuivant leſquelles les corps tombent & communiquent à d'autres leurs propres mouvemens, enfin l'eſprit le plus exercé a ſouvent le chagrin de voir que les effets les plus ſimples & les plus ordinaires échappent à toutes ſes recherches & demeurent inexplicables pour lui.

NOUS ne ſommes tentés de rêver & de méditer ſur les effets que nous voyons que lorſqu'ils ſont extraordinaires, inuſités, c'eſt-à-dire, lorſque nos yeux n'y ſont point accoutumés ou quand nous ignorons l'énergie de la cauſe que nous voyons agir. Il n'eſt point d'Européen qui n'ait vû quelques-uns des effets de la

poudre à canon ; l'ouvrier qui travaille à la faire n'y ſoupçonne rien de merveilleux, parce qu'il manie tous les jours les matieres, qui entrent dans la compoſition de cette poudre ; l'Américain regardoit autrefois ſa façon d'agir comme l'effet d'un pouvoir *divin* & ſa force comme *ſurnaturelle*. Le Tonnerre, dont le vulgaire ignore la vraie cauſe, eſt regardé par lui comme l'inſtrument de la vengeance céleſte ; le phyſicien le regarde comme un effet naturel de la matiere électrique qui eſt cependant elle-même une cauſe qu'il eſt bien éloigné de connoître parfaitement.

QUOIQU'IL en ſoit, dès que nous voyons une cauſe agir nous regardons ſes effets comme naturels ; dès que nous nous ſommes accoutumés à la voir ou familiariſés avec elle, nous croyons la connoître & ſes effets ne nous ſurprennent plus. Mais dès que nous apperçevons un effet inuſité ſans en découvrir la cauſe, notre eſprit ſe met en travail, il s'inquiette en raiſon de l'étendue de cet effet ; il s'agite ſur-tout lorſqu'il y croit notre conſervation intéreſſée, & ſa perplexité augmente à meſure qu'il ſe perſuade qu'il eſt eſſentiel pour nous de connoître cette cauſe dont nous ſommes vivement affectés. Au défaut de nos ſens, qui ſouvent ne peuvent rien nous apprendre ſur les cauſes & les effets que nous cherchons avec le plus d'ardeur, ou qui nous intéreſſent le plus, nous avons recours à notre imagination, qui troublée par la crainte devient un guide ſuſpect, & nous crée des chimères ou des cauſes fictives auxquelles elle fait honneur des phénomènes qui nous allarment. C'eſt à ces diſpoſitions de l'eſprit humain que ſont dues, comme nous verrons par la ſuite, toutes les erreurs religieuſes des hommes, qui, dans le déſeſpoir de ne pouvoir remonter aux cauſes naturelles des phénomènes inquiétans dont ils étoient les témoins & ſouvent les victimes, ont créé dans leur cerveau des cauſes imaginaires, devenues pour eux des ſources de folies.

NÉANMOINS dans la nature il ne peut y avoir que des cauſes & des effets naturels. Tous les mouve-

TAYLOR INST. OXFORD

riens qui s'y excitent ſuivent des loix conſtantes & néceſſaires ; celles des opérations naturelles que nous ſommes à portée de juger ou de connoître ſuffiſent pour nous faire découvrir celles qui ſe dérobent à notre vue ; nous pouvons au moins en juger par analogie ; & ſi nous étudions la nature avec attention, les façons d'agir qu'elle nous montre nous apprendront à n'être point ſi déconcertés de celles qu'elle refuſe de nous montrer. Les cauſes les plus éloignées de leurs effets agiſſent indubitablement par des cauſes intermédiaires, à l'aide deſquelles nous pouvons quelquefois remonter aux premières : ſi dans la chaîne de ces cauſes il ſe trouve quelques obſtacles qui s'oppoſent à nos recherches, nous devons tâcher de les vaincre ; & ſi nous ne pouvons y réuſſir, nous ne ſommes jamais en droit d'en conclure que la chaîne eſt briſée, ou que la cauſe qui agit eſt *ſurnaturelle* ; contentons-nous pour lors d'avouer que la nature a des reſſources que nous ne connoiſſons pas ; mais ne ſubſtituons jamais des phantômes, des fictions ou des mots vuides de ſens aux cauſes qui nous échappent ; nous ne ferions par-là que nous confirmer dans l'ignorance, nous arrêter dans nos recherches, & nous obſtiner à croupir dans nos erreurs.

MALGRÉ l'ignorance où nous ſommes des voies de la nature ou de l'eſſence des êtres, de leurs propriétés, de leurs élémens, de leurs proportions & combinaiſons, nous connoiſſons pourtant les loix ſimples & générales ſuivant leſquelles les corps ſe meuvent, & nous voyons que quelques-unes de ces loix, communes à tous les êtres ne ſe démentent jamais ; lorſqu'elles ſemblent ſe démentir dans quelques occaſions, nous ſommes ſouvent à portée de découvrir les cauſes qui, venant à ſe compliquer en ſe combinant avec d'autres, empêchent qu'elles n'agiſſent de la façon que nous nous croyions en droit d'en attendre. Nous ſavons que le feu appliqué à la poudre doit néceſſairement l'allumer : dès que cet effet ne s'opére point, quand même nos ſens ne nous l'apprendroient pas, nous ſommes en droit de conclure que cette poudre eſt mouillée ou ſe

trouve jointe à quelque ſubſtance qui empêche ſon exploſion. Nous ſavons que l'homme dans toutes ſes actions tend à ſe rendre heureux ; quand nous le voyons travailler à ſe détruire ou à ſe nuire à lui-même, nous devons en conclure qu'il eſt mu par quelque cauſe qui s'oppoſe à ſa tendance naturelle, qu'il eſt trompé par quelque préjugé, que faute d'expériences il ne voit point où ſes actions peuvent le mener.

Si tous les mouvemens des êtres étoient ſimples ils ſeroient très-faciles à connoître, & nous ſerions aſſurés des effets que les cauſes doivent produire, ſi leurs actions ne ſe confondoient point. Je ſais qu'une pierre qui tombe, doit tomber perpendiculairement ; je ſais qu'elle ſera forcée de ſuivre une route oblique ſi elle rencontre un autre corps qui change ſa direction ; mais je ne ſais plus qu'elle eſt la ligne qu'elle décrira ſi elle eſt troublée dans ſa chûte par pluſieurs forces contraires qui agiſſent alternativement ſur elle : il peut ſe faire que ces forces l'obligent à décrire une ligne parabolique, circulaire, ſpirale, elliptique, &c.

Les mouvemens les plus compoſés ne ſont pourtant jamais que les réſultats de mouvemens ſimples qui ſe ſont combinés ; ainſi dès que nous connoîtrons les loix générales des êtres & de leurs mouvemens, nous n'aurons qu'à décompoſer & analyſer pour découvrir ceux qui ſont combinés ; & l'expérience nous apprendra les effets que nous pouvons en attendre : nous verrons alors que des mouvemens très-ſimples ſont les cauſes de la rencontre néceſſaire des différentes matieres dont tous les corps ſont compoſés ; que des matieres variées pour l'eſſence & les propriétés ont chacune des façons d'agir ou des mouvemens qui leur ſont propres, & que leur mouvement total eſt la ſomme des mouvemens particuliers qui ſe ſont combinés.

Parmi les matieres que nous voyons, les unes ſont conſtamment diſpoſées à s'unir, tandis que d'autres ſont incapables d'union : celles qui ſont propres à s'unir, forment des combinaiſons plus ou moins intimes & durables, c'eſt-à-dire plus ou moins capables

de perſévérer dans leur état & réſiſter à la diſſolution. Les corps que nous nommons *ſolides* ſont compoſés d'un plus grand nombre de parties homogènes, ſimilaire, analogues diſpoſées à s'unir, & dont les forces conſpirent ou tendent à une même fin. Les êtres primitifs ou les élémens des corps ont beſoin de s'étayer, pour ainſi dire, les uns les autres afin de ſe conſerver, d'acquérir de la conſiſtence & de la ſolidité ; vérité également conſtante dans ce qu'on appelle le *phyſique* & & dans ce qu'on appelle le *moral*.

C'EST ſur cette diſpoſition des matieres & des corps les uns rélativement aux autres que ſont fondées les façons d'agir que les phyſiciens déſignent ſous les noms *d'attraction* & de *répulſion*, de *ſympathie*, & *d'antipathie*, *d'affinités* ou de *rapports* [13]. Les moraliſtes déſignent cette diſpoſition & les effets qu'elle produit ſous le nom *d'amour* & de *haine*, *d'amitié* ou *d'averſion*. Les hommes comme tous les êtres de la nature, éprouvent des mouvemens d'attraction & de répulſion ; ceux qui ſe paſſent en eux ne différent des autres que parce qu'ils ſont plus cachés, & que ſouvent nous ne connoiſſons point les cauſes qui les excitent, ni leur façon d'agir.

QUOIQU'IL en ſoit, il nous ſuffit de ſavoir que par une loi conſtante certains corps ſont diſpoſés à s'unir avec plus ou moins de facilité, tandis que d'au-

---

[13] Empédocle diſoit, ſelon Diogéne Laërce, *qu'il y avoit une ſorte d'amitié par laquelle les élémens s'uniſſoient, & une ſorte de diſcorde par laquelle ils s'éloignoient.* D'où l'on voit que le ſyſtême de l'attraction eſt fort ancien ; mais il falloit un Newton pour le développer. L'amour à qui les anciens attribuoient le débrouillement du *Cahos*, ne paroît être que l'attraction perſonnifiée. Toutes les allégories & les fables des anciens ſur le *cahos* n'indiquent viſiblement que l'accord & l'union qui ſe trouvent entre les ſubſtances analogues ou homogénes, d'où réſulte l'exiſtence de l'univers, tandis que la répulſion ou la diſcorde, que les anciens nommoient *ſpis* étoit la cauſe de la diſſolution, de la confuſion, du déſordre. Voilà ſans doute l'origine du dogme des *deux principes*.

tres ne peuvent point ſe combiner. L'eau ſe combine avec les ſels & ne ſe combine point avec les huiles. Quelques combinaiſons ſont très-fortes, comme dans les métaux, d'autres ſont plus foibles & très-faciles à décompoſer. Quelques corps, incapables par eux-mêmes de s'unir, en deviennent ſuſceptibles à l'aide de nouveaux corps qui leur ſervent *d'intermédes* ou de liens communs; c'eſt ainſi que l'huile & l'eau ſe combinent & font du ſavon à l'aide d'un ſel alcalin. De tous ces êtres diverſement combinés dans des proportions très variées, il réſulte des corps, des tous phyſiques ou moraux dont les propriétés & les égalités ſont eſſentiellement différentes, & dont les façons d'agir ſont plus ou moins compliquées ou difficiles à connoitre en raiſon des élémens ou matieres qui ſont entrées dans leur compoſition, & des modifications diverſes de ces mêmes matieres.

C'EST ainſi qu'en s'attirant réciproquement, les molécules primitives & inſenſibles dont tous les corps ſont formés, deviennent ſenſibles, forment des mixtes, des maſſes aggrégatives, par l'union de matieres analogues & ſimilaires que leur eſſence rend propres à ſe raſſembler pour former un tout. Ces mêmes corps ſe diſſolvent, ou leur union eſt rompue, lorſqu'ils éprouvent l'action de quelque ſubſtance ennemie de cette union. C'eſt ainſi que peu-à-peu ſe forment une plante, un métal, un animal, un homme, qui chacun dans le ſyſtême ou le rang qu'ils occupent, s'accroiſſent, ſe ſoutiennent dans leur exiſtence reſpective, par l'attraction continuelle de matieres analogues ou ſimilaires qui s'uniſſent à leur être, qui le conſervent & le fortifient. C'eſt ainſi que certains alimens conviennent à l'homme tandis que d'autres le tuent; quelques-uns lui plaiſent & le fortifient; d'autres lui répugnent & l'affoibliſſent. Enfin, pour ne jamais ſéparer les loix de la phyſique de celles de la morale, c'eſt ainſi que les hommes, attirés par leurs beſoins les uns vers les autres, forment des unions que l'on nomme *mariages*, *familles*, *ſociétés*, *amitiés*, *liaiſons*, & que la

vertu entretient & fortifie, mais que le vice relâche ou diſſout totalement.

QUELS que ſoient la nature & les combinaiſons des êtres, les mouvemens ont toujours une direction ou tendance : ſans direction, nous ne pouvons avoir d'idée du mouvement : cette direction eſt réglée par les propriétés de chaque être ; dès qu'il a des propriétés données, il agit néceſſairement, c'eſt-à-dire il ſuit la loi invariablement déterminée par ces mêmes propriétés, qui conſtituent l'être ce qu'il eſt & ſa façon d'agir, qui eſt toujours une ſuite de ſa façon d'exiſter. Mais quelle eſt la direction ou tendance générale ou commune que nous voyons dans tous les êtres ? Quel eſt le but viſible & connu de tous leurs mouvemens ? C'eſt de conſerver leur exiſtence actuelle, c'eſt d'y perſévérer, c'eſt de la fortifier, c'eſt d'attirer ce qui lui eſt favorable, c'eſt de repouſſer ce qui peut lui nuire, c'eſt de réſiſter aux impulſions contraires à ſa façon d'être & ſa tendance naturelle.

EXISTER, c'eſt éprouver les mouvemens propres à une eſſence déterminée. Se conſerver, c'eſt donner & recevoir des mouvemens dont réſulte le maintien de l'exiſtence, c'eſt attirer les matieres propres à corroborer ſon être, c'eſt écarter ceux qui peuvent l'affoiblir ou l'endommager. Ainſi tous les êtres que nous connoiſſons tendent à ſe conſerver chacun à leur maniere. La pierre par la forte adhéſion de ſes parties oppoſe de la réſiſtance à ſa deſtruction. Les êtres organiſés ſe conſervent par des moyens plus compliqués, mais qui ſont propres à maintenir leur exiſtence contre ce qui pourroit lui nuire. L'homme tant phyſique que moral, être vivant, ſentant, penſant & agiſſant ne tend à chaque inſtant de ſa durée qu'à ſe procurer ce qui lui plaît, ou ce qui eſt conforme à ſon être, & s'efforce d'écarter de lui ce qui peut lui nuire [14].

[14] S. Auguſtin admet, comme nous, une tendance à ſe conſerver dans tous les êtres ſoit organiſés ſoit non organiſés. *Voyez ſon traité de Civitate Dei Lib. XI. cap. 28.*

LA conſervation eſt dont le but commun vers lequel toutes les énergies, les forces, les facultés des êtres ſemblent continuellement dirigées. Les phyſiciens ont nommé cette tendance ou direction, *gravitation ſur ſoi*. Newton l'appelle *force d'inertie*; les moraliſtes l'ont appellé dans l'homme *amour de ſoi*; qui n'eſt que la tendance à ſe conſerver, le deſir du bonheur, l'amour du bien être & du plaiſir, la promptitude à ſaiſir tout ce qui paroit favorable à ſon être, & l'averſion marquée pour tout ce qui le trouble ou le menace: ſentimens primitifs & communs de tous les êtres de l'eſpece humaine, que toutes leurs facultés s'efforcent de ſatisfaire, que toutes leurs paſſions, leurs volontés, leurs actions ont continuellement pour objet & pour fin. Cette *gravitation ſur ſoi* eſt dono une diſpoſition néceſſaire dans l'homme & dans tous les êtres, qui, par des moyens divers, tendent à perſévérer dans l'exiſtence qu'ils ont reçue, tant que rien ne dérange l'ordre de leur machine ou ſa tendance primitive.

TOUTE cauſe produit un effet; il ne peut y avoir d'effet ſans cauſe. Toute impulſion eſt ſuivie de quelque mouvement plus ou moins ſenſible, de quelque changement plus ou moins remarquable, dans le corps qui la reçoit. Mais tous les mouvemens, toutes les façons d'agir ſont, comme on a vu, déterminées par leurs natures, leurs eſſences, leurs propriétés, leurs combinaiſons; il faut donc en conclure que tous les mouvemens ou toutes les façons d'agir des êtres étant dûs à quelques cauſes, & ces cauſes ne pouvant agir & ſe mouvoir que d'après leur façon d'être ou leurs propriétés eſſentielles, il faut en conclure, dis-je, que tous les phénomènes ſont néceſſaires, & que chaque être de la nature dans des circonſtances & d'après des propriétés données ne peut agir autrement qu'il le fait.

LA néceſſité eſt la liaiſon infaillible & conſtante des cauſes avec leurs effets. Le feu brûle néceſſairement les matieres combuſtibles qui ſont placées dans la ſphère de ſon action. L'homme deſire néceſſairement ce qui eſt, ou ce qui paroit utile à ſon bien-être,

La nature dans tous ſes phénomènes agit néceſſairement d'après l'eſſence qui lui eſt propre; tous les êtres qu'elle renferme agiſſent néceſſairement d'après leurs eſſences particulieres ; c'eſt par le mouvement que le tout a des rapports avec ſes parties & celles-ci avec le tout; c'eſt ainſi que tout eſt lié dans l'univers; il n'eſt lui-même qu'une chaîne immenſe de cauſes & d'effets, qui ſans ceſſe découlent les unes des autres. Pour peu que nous réfléchiſſions, nous ſerons donc forcés de reconnoître que tout ce que nous voyons eſt *néceſſaire*, ou ne peut être autrement qu'il n'eſt ; que tous les êtres que nous appercevons, ainſi que ceux qui ſe dérobent à notre vue agiſſent par des loix certaines. D'après ces loix les corps graves tombent, les corps légers s'élevent, les ſubſtances analogues s'attirent, tous les êtres tendent à ſe conſerver, l'homme ſe chérit lui-même, il aime ce qui lui eſt avantageux dès qu'il le connoît, & déteſte ce qui peut lui être défavorable. Enfin nous ſommes forcés d'avouer qu'il ne peut y avoir d'énergie indépendante, de cauſe iſolée, d'action détachée dans une nature où tous les êtres agiſſent ſans interruption les uns ſur les autres, & qui n'eſt elle-même qu'un cercle éternel de mouvemens donnés & reçus ſuivant des loix néceſſaires.

DEUX exemples ſerviront à nous rendre plus ſenſible le principe qui vient d'être poſé ; nous emprunterons l'un du phyſique & l'autre du moral. Dans un tourbillon de pouſſiere qu'éléve un vent impétueux, quelque confus qu'il paroiſſe à nos yeux ; dans la plus affreuſe tempête excitée par des vents oppoſés qui ſoulevent les flots, il n'y a pas une ſeule molécule de pouſſiere ou d'eau qui ſoit placée au *hazard*, qui n'ait ſa cauſe ſuffiſante pour occuper le lieu où elle ſe trouve, & qui n'agiſſe rigoureuſement de la maniere dont elle doit agir. Un géometre, qui connoîtroit exactement les différentes forces qui agiſſent dans ces deux cas, & les propriétés des molécules qui ſont mues, démontreroit que, d'après des cauſes

données, chaque molécule agit précisément comme elle doit agir, & ne peut agir autrement qu'elle ne fait.

DANS les convulsions terribles qui agitent quelquefois les sociétés politiques, & qui produisent souvent le renversement d'un empire, il n'y a pas une seule action, une seule parole, une seule pensée, une seule volonté, une seule passion dans les agens qui concourent à la révolution comme destructeurs ou comme victimes, qui ne soit nécessaire, qui n'agisse comme elle doit agir, qui n'opere infailliblement les effets qu'elle doit opérer, suivant la place qu'occupent ces agens dans ce tourbillon moral. Cela paroitroit évident pour une intelligence qui seroit en état de saisir & d'apprécier toutes les actions & réactions des esprits & des corps de ceux qui contribuent à cette révolution.

ENFIN, si tout est lié dans la nature; si tous les mouvemens y naissent les uns des autres, quoique leurs communications secrettes échappent souvent à notre vue, nous devons être assurés qu'il n'est point de cause si petite ou si éloignée qui ne produise quelquefois les effets les plus grands & les plus immédiats sur nous-mêmes C'est peut-être dans les plaines arrides de la Lybie que s'amassent les premiers élémens d'un orage, qui porté par les vents viendra vers nous. appesentira notre atmosphere, influera sur le tempéramment & sur les passions d'un homme que ses circonstances mettent à portée d'influer sur beaucoup d'autres, & qui décidera d'après ses volontés du sort de plusieurs nations.

L'HOMME en effet se trouve dans la nature & en fait une partie; il y agit suivant des loix qui lui sont propres, & il reçoit d'une façon plus ou moins marquée l'action ou l'impulsion des êtres qui agissent sur lui d'après les loix propres à leur essence. C'est ainsi qu'il est diversement modifié, mais ses actions sont toujours en raison composée de sa propre énergie & de celle des êtres qui agissent sur lui, & qui

le modifient. Voilà ce qui détermine ſi diverſement & ſouvent ſi contradictoirement ſes penſées, ſes opinions, ſes volontés, ſes actions, en un mot les mouvemens ſoit viſibles ſoit cachés qui ſe paſſent en lui. Nous aurons occaſion par la ſuite de mettre cette vérité, aujourd'hui ſi conteſtée, dans un plus grand jour; il nous ſuffit ici de prouver en géneral que tout dans la nature eſt néceſſaire, & que rien de ce qui s'y trouve ne peut agir autrement qu'il n'agit.

C'EST le mouvement communiqué & reçu de proche en proche, qui établit de la liaiſon & des rapports entre les différens ſyſtêmes des êtres; l'attraction les rapproche lorſqu'ils ſont dans la ſphere de leur action réciproque, la répulſion les diſſout & les ſépare; l'une les conſerve & les fortifie, l'autre les affoiblit & les détruit. Une fois combinés, ils tendent à perſévérer dans leur façon d'exiſter en vertu de leur *force d'inertie*; mais ils ne peuvent y réuſſir, parce qu'ils ſont ſous l'influence continuelle de tous les autres êtres qui agiſſent ſucceſſivement & perpétuellement ſur eux: leurs changemens de formes, leurs diſſolutions, ſont néceſſaires à la conſervation de la nature, qui eſt le ſeul but que nous puiſſions lui aſſigner, vers lequel nous la voyons tendre ſans ceſſe, qu'elle ſuit ſans interruption par la deſtruction & la réproduction de tous les êtres ſubordonnés, forcés de ſubir ſes loix, & de concourir à leur maniere au maintien de l'exiſtence active eſſentielle au grand tout.

AINSI chaque être eſt un individu, qui, dans la grande famille, remplit ſa tâche néceſſaire dans le travail général. Tous les corps agiſſent ſuivant des loix inhérentes à leur propre eſſence, ſans pouvoir s'écarter un ſeul inſtant de celles ſuivant leſquelles la nature agit elle-même: force centrale à laquelle toutes les forces, toutes les eſſences, toutes les énergies ſont ſoumiſes, elle régle les mouvemens de tous les êtres; par la néceſſité de ſa propre eſſence, elle les fait concourir de différentes manieres à ſon plan général; & ce plan

ne peut être que la vie, l'action, le maintien du tout par les changemens continuels de ces parties. Elle remplit cet objet en les remuant les uns par les autres; ce qui établit & détruit les rapports ſubſiſtans entre eux, ce qui leur donne & leur ôte des formes, des combinaiſons, des qualités d'après leſquelles ils agiſſent pour un tems, & qui leur ſont enlevées bientôt après pour les faire agir d'une autre maniere. C'eſt ainſi que la nature les accroît & les altere, les augmente & les diminue, les rapproche & les éloigne, les forme & les détruit ſuivant qu'il eſt néceſſaire pour le maintient de ſon enſemble, vers lequel cette nature eſt eſſentiellement néceſſitée de tendre.

CETTE force irréſiſtible, cette néceſſité univerſelle, cette énergie générale, n'eſt donc qu'une ſuite de la nature des choſes en vertu de laquelle tout agit ſans relâche d'après des loix conſtantes & immuables; ces loix ne varient pas plus pour la nature totale que pour les êtres qu'elle renferme. La nature eſt un tout agiſſant ou vivant, dont toutes les parties concourent néceſſairement & à leur inſçu à maintenir l'action, l'exiſtence & la vie; la nature exiſte & agit néceſſairement, & tout ce qu'elle contient conſpire néceſſairement à la perpétuité de ſon être agiſſant (15). Nous verrons par la ſuite combien l'imagination des hommes travaille pour ſe faire une idée de l'énergie de la nature

---

[15] Platon dit que *la matiere & la néceſſité ſont la même choſe, & que cette néceſſité eſt la mère du monde.* En effet la matiere agit parce qu'elle exiſte, & elle exiſte pour agir; nous ne pouvons aller au-dèla. Si l'on demande comment ou pourquoi la matiere exiſte? Nous dirons qu'elle exiſte néceſſairement ou parce qu'elle renferme la raiſon ſuffiſante de ſon exiſtence. En la ſuppoſant produite ou créée par un être diſtingué d'elle-même & plus inconnu qu'elle, il faudra toujours dire que cet être, quel qu'il ſoit, eſt néceſſaire ou renferme la cauſe ſuffiſante de ſa propre exiſtence. En ſubſtituant la matiere ou la nature à cet être, on ne fait que ſubſtituer un agent connu, ou poſſible à connoître, au moins à quelques égards, à un agent inconnu, totalement impoſſible à connoître, & dont l'exiſtence eſt impoſſible à démontrer.

qu'ils ont perſonnifiée, & diſtinguée d'elle-même. Enfin nous examinerons les inventions ridicules & nuiſibles que, faute de connoître la Nature, ils ont imaginées pour arrêter ſon cours, pour ſuſpendre ſes loix éternelles, pour mettre des obſtacles à la néceſſité des choſes.

CHAPITRE V.

De l'ordre & du déſordre, de l'intelligence, du hazard.

LA vue des mouvemens néceſſaires, périodique & réglés qui ſe paſſent dans l'univers fit naître dans l'eſprit des hommes l'idée de *l'ordre*. Ce mot, dans ſa ſignification primitive, ne repréſente qu'une façon d'enviſager & d'appercevoir avec facilité l'enſemble & les différens rapports d'un tout, dans lequel nous trouvons par ſa façon d'être & d'agir une certaine convenance ou conformité avec la nôtre. L'homme, en étendant cette idée, a tranſporté dans l'univers les façons d'enviſager les choſes qui lui ſont particulières; il a ſuppoſé qu'il exiſtoit réellement dans la nature des rapports & des convenances tels que ceux qu'il avoit déſignés ſous le nom *d'ordre*, & conſéquemment il a donné le nom de *déſordre* à tous les rapports qui ne lui paroiſſoient pas conformes à ces premiers.

IL eſt aiſé de conclure de cette idée de l'ordre & du déſordre qu'ils n'exiſtent point réellement dans une nature où tout eſt néceſſaire, qui ſuit des loix conſtantes, & qui force tous les êtres à ſuivre dans chaque inſtant de leur durée les régles qui découlent de leur propre exiſtence. C'eſt donc dans notre eſprit ſeul qu'eſt le modèle de ce que nous nommons *ordre*

ou

ou déſordre ; comme toutes les idées abſtraites & métaphyſiques, il ne ſuppoſe rien hors de nous. En un mot l'ordre ne ſera jamais que la faculté de nous co-ordonner avec les êtres qui nous environnent ou avec le tout dont nous faiſons partie.

CEPENDANT, ſi l'on veut appliquer l'idée de l'ordre à la nature, cet ordre ne ſera qu'une ſuite d'actions ou de mouvemens que nous jugeons conſpirer à une fin commune. Ainſi dans un corps qui ſe meut, l'ordre eſt la ſérie, la chaîne des actions ou des mouvemens propres à le conſtituer ce qu'il eſt, & à le maintenir dans ſon exiſtence actuelle. L'ordre rélativement à la nature entiere, eſt la chaîne des cauſes & des effets néceſſaires à ſon exiſtence active, & au maintien de ſon enſemble éternel. Mais, comme on vient de le prouver dans le chapitre qui précéde, tous les êtres particuliers dans le rang qu'ils occupent ſont forcés de concourir à ce but; d'où l'on eſt obligé de conclure que ce que nous appellons *l'ordre de la nature* ne peut être jamais qu'une façon d'enviſager la néceſſité des choſes à laquelle tout ce que nous connoiſſons eſt ſoumis. Ce que nous appellons *déſordre* n'eſt qu'un terme rélatif fait pour déſigner les actions ou mouvemens néceſſaires par leſquels des êtres particuliers ſont néceſſairement altérés & troublés dans leur façon d'exiſter inſtantanée, & forcés de changer de façon d'agir, mais aucunes de ces actions, aucuns de ces mouvemens ne peuvent un ſeul inſtant contredire ou déranger l'ordre général de la nature de laquelle tous les êtres tiennent leurs exiſtences, leurs propriétés, leurs mouvemens particuliers. Le déſordre pour un être n'eſt jamais que ſon paſſage à un ordre nouveau, à une nouvelle façon d'exiſter, qui entraîne néceſſairement une nouvelle ſuite d'actions ou de mouvemens, différens de ceux dont cet être ſe trouvoit précédemment ſuſceptible.

CE que nous appellons *ordre dans la nature* eſt une façon d'être ou une diſpoſition de ſes parties rigou-

ſeulement *néceſſaire*. Dans tout autre aſſemblage de cauſes, d'effets, de forces ou d'univers que celui que nous voyons; dans tout autre ſyſtême de matieres s'il étoit poſſible, il s'établiroit néceſſairement un arrangement quelconque. Suppoſez les ſubſtances les plus hétérogènes & les plus diſcordantes miſes en action raſſemblées, par un enchainement de phénomènes néceſſaires, il ſe formera entr'elles un ordre total quelconque; & voilà la vraie notion d'une propriété, que l'on peut définir une aptitude à conſtituer un être tel qu'il eſt en lui-même & tel qu'il eſt dans le tout dont il fait partie.

AINSI, je le répéte, *l'ordre* n'eſt que la néceſſité, enviſagée rélativement à la ſuite des actions, où la chaine liée des cauſes & des effets qu'elle produit dans l'univers. Qu'eſt-ce en effet que *l'ordre* dans notre ſyſtême planétaire, le ſeul dont nous ayons quelque idée, ſinon la ſuite des phénomènes qui s'opérent ſuivant des loix néceſſaires d'après leſquelles nous voyons agir les corps qui le compoſent? En conſéquence de ces loix le ſoleil occupe le centre; les planettes gravitent ſur lui & décrivent autour de lui en des tems réglés des révolutions continuelles. Les ſatellites de ces mêmes planettes gravitent ſur celles qui ſont au centre de leur ſphere d'action, & décrivent autour d'elles leurs routes périodiques. L'une de ces planettes, la terre que nous habitons, tourne autour d'elle-même, & par les différens aſpects que ſa révolutions annuelle l'oblige de préſenter au ſoleil, elle éprouve des variations réglées que nous nommons *ſaiſons*; par une ſuite néceſſaire de l'action du ſoleil ſur différentes parties de notre globe, toutes ſes productions éprouvent des viciſſitudes; les plantes, les animaux, les hommes ſont en hyver dans une ſorte de léthargie; au printems tous les êtres ſemblent ſe ranimer & ſortir d'un long aſſoupiſſement. En un mot la façon dont la terre reçoit les rayons du ſoleil influe ſur toutes ſes productions; ces rayons dardés oblique-

ment n'agiſſent point comme s'ils tomboient à plomb; leur abſence périodique, cauſée par la révolution de notre globe ſur lui-même, produit le jour & la nuit. En tout cela nous ne verrons jamais que des effets néceſſaires, fondés ſur l'eſſence des choſes, & qui, tant qu'elles demeureront les mêmes, ne peuvent jamais ſe démentir. Tous ces effets ſont dûs à la gravitation, a l'attraction, à la force centrifuge, &c.

D'UN autre côté cet ordre, que nous admirons comme un effet ſurnaturel, vient quelquefois à ſe troubler, ou ſe change en déſordre; mais ce déſordre lui-même eſt toujours une ſuite des loix de la nature, dans laquelle il eſt néceſſaire que quelques-unes de ſes parties pour le maintien du tout, ſoient dérangées dans leur marche ordinaire. C'eſt ainſi que des cométes s'offrent inopinément à nos yeux ſurpris; leur courſe excentrique vient troubler la tranquilité de notre ſyſtême planétaire; elles excitent la terreur du vulgaire, pour qui tout eſt merveille; le phyſicien lui-même conjecture que jadis ces cométes ont renverſé la ſurface de notre globe & cauſé les plus grandes révolutions ſur la terre. Indépendamment de ces déſordres extraordinaires, il en eſt de plus communs auxquels nous ſommes expoſés; tantôt les ſaiſons ſemblent déplacées; tantôt les élémens en diſcorde ſemblent ſe diſputer le domaine de notre monde; la mer ſort de ſes limites, la terre ſolide s'ébranle, les montagnes s'embrâſent, la contagion détruit les hommes & les animaux, la ſtérilité déſole les campagnes; alors les mortels effrayés rappellent à grands cris l'ordre, & levent leurs mains tremblantes vers l'être qu'ils en ſuppoſent l'auteur, tandis que ces déſordres affligeans ſont des effets néceſſaires, produits par des cauſes naturelles, qui agiſſent d'après des loix fixes déterminées par leur propres eſſences, & par l'eſſence univerſelle d'une nature dans laquelle tout doit s'altérer, ſe mouvoir, ſe diſſoudre & où ce que nous appellons *l'ordre* doit être quelquefois troublé & ſe changer

en une façon d'être nouvelle qui pour nous eſt un déſordre.

L'ORDRE & le déſordre de la nature n'exiſtent point ; nous trouvons de *l'ordre* dans tout ce qui eſt conforme à notre être, & du *déſordre* dans tout ce qui lui eſt oppoſé. Cependant tout eſt dans l'ordre dans une nature dont toutes les parties ne peuvent jamais s'écarter des régles certaines & néceſſaires qui découlent de l'eſſence qu'elles ont reçue ; il n'y a point de déſordre dans un tout au maintien duquel le déſordre eſt néceſſaire, dont la marche générale ne peut jamais ſe déranger, où tous les effets ſont des ſuites de cauſes naturelles qui agiſſent comme elles doivent infailliblement agir.

IL ſuit encore qu'il ne peut y avoir ni monſtres, ni prodiges, ni merveilles, ni miracles dans la nature. Ce que nous appellons des monſtres ſont des combinaiſons avec leſquelles nos yeux ne ſont point familiariſés, & qui n'en ſont pas moins des effets néceſſaires. Ce que nous nommons des *prodiges*, des *merveilles*, des effets *ſurnaturels* ſont des phénomènes de la nature dont notre ignorance ne connoît point les principes ni la façon d'agir, & que faute d'en connoître les cauſes véritables nous attribuons follement à des cauſes fictives, qui, ainſi que l'idée de l'ordre, n'exiſtent que dans nous-mêmes tandis que nous les plaçons hors d'une nature au-delà de laquelle il ne peut rien y avoir.

QUANT à ce que l'on nomme des *miracles*, c'eſt-à-dire des effets contraires aux loix immuables de la nature ; on ſent que de telles œuvres ſont impoſſibles, & que rien ne pourroit ſuſpendre un inſtant la marche néceſſaire des êtres ſans que la nature entière ne fût arrêtée & troublée dans ſa tendance. Il n'y a de merveilles & de miracles dans la nature que pour ceux qui ne l'ont point ſuffiſamment étudiée, ou qui ne ſentent point que ſes loix ne peuvent jamais ſe démentir dans la moindre de ſes parties ſans que le tout

ne fût anéanti, ou du moins ne changeât d'eſſence & de façon d'exiſter [16].

L'ORDRE & le déſordre ne ſont donc que des mots par leſquels nous déſignons des états dans leſquels êtres des particuliers ſe trouvent. Un être eſt dans l'ordre lorſque tous ſes mouvemens conſpirent au maintien de ſon exiſtence actuelle & favoriſent ſa tendance à s'y conſerver; il eſt dans le déſordre lorſque les cauſes qui le remuent troublent ou détruiſent l'harmonie ou l'équilibre néceſſaires à la conſervation de ſon état actuel. Cependant le déſordre dans un être n'eſt, comme on a vu, que ſon paſſage à un ordre nouveau. Plus ce paſſage eſt rapide, & plus le déſordre eſt grand pour l'être qui l'éprouve; ce qui conduit l'homme à la mort eſt pour lui le plus grand des déſordres; cependant la mort n'eſt pour lui qu'un paſſage à une nouvelle façon d'exiſter, elle eſt dans l'ordre de la nature.

NOUS diſons que le corps humain eſt dans l'ordre, lorſque les différentes parties qui le compoſent agiſſent d'une maniere dont réſulte la conſervation du tout, ce qui eſt le but de ſon exiſtence actuelle; nous diſons qu'il eſt en ſanté, lorſque les ſolides & les fluides de ſon corps concourent à ce but & ſe prêtent des ſecours mutuels pour y arrivér; nous diſons que ce corps eſt en déſordre auſſitôt que ſa tendance eſt troublée, lorſque quelques-unes de ſes parties ceſſent de concourir à ſa conſervation, & de remplir les fonctions qui lui ſont propres. C'eſt ce qui arrive dans

[16] Un miracle, ſelon quelques métaphyciens, eſt un effet qui n'eſt point dû à des forces ſuffiſantes dans la nature. *Miraculum vocamus effectum qui nullas ſui vires ſufficientes in natura agnoſcit.* Voyez *Bilfinger de Deo, anima & mundo.* On en conclut qu'il faut chercher la cauſe au-dèla de la nature ou hors de ſon enceinte; cependant la raiſon nous ſuggére que nous ne devrions point recourir à une cauſe ſurnaturelle, ou placée hors de la nature avant que de connoître parfaitement toutes les cauſes naturelles, ou les forces que la nature renferme.

l'état de maladie, dans lequel néanmoins les mouvemens qui s'excitent dans la machine humaine sont auſſi néceſſaires, ſont réglés par des loix auſſi certaines, auſſi naturelles, auſſi invariables que ceux dont le concours produit la ſanté : la maladie ne fait que produire en lui une nouvelle ſuite, un nouvel ordre de mouvemens & de choſes. L'homme vient-il à mourir, ce qui nous paroît pour lui le plus grand des déſordres, ſon corps n'eſt plus le même, ſes parties ne concourent plus au même but, ſon ſang ne circule plus, il ne ſent plus, il n'a plus d'idées, il ne penſe plus, il ne deſire plus, la mort eſt l'époque de la ceſſation de ſon exiſtence humaine ; ſa machine devient une maſſe inanimée par la ſouſtraction des principes qui le faiſoient agir d'une façon déterminée ; ſa tendance eſt changée, & tous les mouvemens qui s'excitent dans ſes débris conſpirent à une fin nouvelle : à ceux dont l'ordre & l'harmonie produiſoient la vie, le ſentiment, la penſée, les paſſions, la ſanté, il ſuccede une ſuite de mouvemens d'un autre genre, qui ſe font ſuivant des loix auſſi néceſſaires que les premiers : toutes les parties de l'homme mort conſpirent à produire ceux que l'on nomme diſſolution, fermentation, pourriture ; & ces nouvelles façons d'être & d'agir ſont auſſi naturelles à l'homme réduit en cet état que la ſenſibilité, la penſée, le mouvement périodique du ſang, &c. l'étoient à l'homme vivant : ſon eſſence étant changée, ſa façon d'agir ne peut être la même ; aux mouvemens réglés & néceſſaires qui conſpirent à produire ce que nous appellons la *vie*, ſuccedent des mouvemens déterminés qui concourent à produire la diſſolution du cadavre, la diſperſion de ſes parties, la formation de nouvelles combinaiſons d'où réſultent de nouveaux êtres, ce qui, comme on a vu ci-devant, eſt dans l'ordre immuable d'une nature toujours agiſſante [17].

[17] „ On s'eſt accoutumé, dit un auteur anonyme, que la „ vie eſt le contraire de la mort, qui paroiſſant ſous l'idée de la

On ne peut donc trop répéter, rélativement au grand enſemble, tous les mouvemens des êtres, toutes leurs façons d'agir ne peuvent être que dans l'ordre & ſont toujours conformes à la nature; dans tous les états par leſquels ces êtres ſont forcés de paſſer, ils agiſſent conſtamment d'une façon néceſſairement ſubordonnée à l'enſemble univerſel. Bien plus, chaque être particulier agit toujours dans l'ordre; toutes ſes actions, tout le ſyſtême de ſes mouvemens, ſont toujours une ſuite néceſſaire de ſa façon d'exiſter durable ou momentanée. L'ordre dans une ſociété politique eſt l'effet d'une ſuite néceſſaire d'idées, de volontés, d'actions dans ceux qui la compoſent, dont les mouvemens ſont réglés de maniere à concourir au maintien de ſon enſemble ou à ſa diſſolution. L'homme conſtitué ou modifié de la maniere qui fait ce que nous appellons *un homme vertueux* agit néceſſairement d'une façon dont réſulte le bien-être de ſes aſſociés; celui que nous appellons *méchant* agit néceſſairement d'une maniere dont réſulte leur malheur. Leurs natures & leurs modifications étant différentes ils doivent agir différemment; le ſyſtême de leurs actions, ou leur *ordre rélatif*, eſt dès-lors eſſentiellement différent.

Ainsi l'ordre & le déſordre dans les êtres particuliers ne ſont que des manieres d'enviſager les effets naturels & néceſſaires qu'ils produiſent rélativement à nous-mêmes. Nous craignons le méchant & nous diſons qu'il porte le déſordre dans la ſociété, parce

---

„ deſtruction abſolue a fait qu'on s'eſt empreſſé de chercher des „ raiſons d'en exempter l'ame comme ſi l'ame étoit eſſentiellement „ autre choſe que la vie..... mais la ſimple perception nous „ apprend que les oppoſés de ce genre ſont *l'animé* & *l'inanimé*. „ La mort eſt ſi peu oppoſée à la vie qu'elle en eſt le principe: „ du corps d'un ſeul animal qui a ceſſé de vivre, il s'en forme „ mille autres vivans; tant il eſt évident que la vie eſt dans la „ puiſſance de la nature" *Voyez diſſertations mêlées*, imprimées à Amſterdam en 1740. pag. 252 & 253.

qu'il trouble ſa tendance & met obſtacle à ſon bonheur. Nous evitons une pierre qui tombe, parce qu'elle dérangeroit en nous l'ordre des mouvemens néceſſaires à notre conſervation. Cependant l'ordre & le déſordre ſont toujours, comme on a vu, des ſuites également néceſſaires de l'état durable ou paſſager des êtres. Il eſt dans l'ordre que le feu nous brûle, parce qu'il eſt de ſon eſſence de brûler; il eſt de ſon eſſence de nuire; mais d'un autre côté il eſt dans l'ordre qu'un être intelligent s'éloigne de ce qui peut le troubler dans ſa façon d'exiſter. Un être que ſon organiſation rend ſenſible, doit, d'après ſon eſſence, fuir tout ce qui peut endommager ſes organes, & mettre ſon exiſtence en danger.

NOUS appellons *intelligens* les êtres organiſés à notre maniere, dans leſquels nous voyons des facultés propres à ſe conſerver, à ſe maintenir dans l'ordre qui leur convient, à prendre les moyens néceſſaires pour parvenir à cette fin, avec la conſcience de leurs mouvemens propres. D'où l'on voit que la faculté que nous nommons *intelligence*, conſiſte dans le pouvoir d'agir conformément à un but que nous connoiſſons dans l'être à qui nous l'attribuons; nous regardons comme privés d'intelligence les êtres dans leſquels nous ne trouvons ni la même conformation qu'à nous-mêmes, ni les mêmes organes, ni les mêmes facultés, en un mot dont nous ignorons l'eſſence, l'énergie, le but & conſéquemment l'ordre qui leur convient. Le tout ne peut point avoir de but, puiſqu'il n'y a hors de lui rien où il puiſſe tendre; les parties qu'il renferme on un but. Si c'eſt en nous-mêmes que nous puiſons l'idée de *l'ordre*, c'eſt encore en nous-mêmes que nous puiſons celle de *l'intelligence*. Nous la refuſons à tous les êtres qui n'agiſſent point à notre maniere, nous l'accordons à ceux que nous ſuppoſons agir comme nous; nous nommons ceux-ci des *agens intelligens*, nous diſons que les autres ſont des cauſes aveugles, des agens intelligens qui agiſſent au *hazard*; mot vuide de ſens que nous oppoſons tou-

jours à celui d'intelligence, ſans y attacher d'idée certaine.

En effet nous attribuons au hazard tous les effets dont nous ne voyons point la liaiſon avec leurs cauſes. Ainſi nous nous ſervons du mot *hazard* pour couvrir notre ignorance de la cauſe naturelle qui produit les effets que nous voyons par des moyens dont nous n'avons point d'idées, ou qui agit d'une maniere dans laquelle nous ne voyons point d'ordre ou de ſyſtême ſuivi d'actions ſemblables aux nôtres. Dès que nous voyons ou croyons voir de l'ordre, nous attribuons cet ordre à une *intelligence*, qualité pareillement empruntée de nous-mêmes & de notre façon propre d'agir & d'être affecté.

Un être *intelligent* c'eſt un être qui penſe, qui veut, qui agit pour parvenir à une fin. Or, pour penſer, pour vouloir, pour agir à notre maniere il faut avoir des organes & un but ſemblables aux nôtres. Ainſi dire que la nature eſt gouvernée par une intelligence, c'eſt prétendre qu'elle eſt gouvernée par un être pourvu d'organes, attendu que ſans organes il ne peut y avoir ni perceptions, ni idées, ni intuition, ni penſées, ni volontés, ni plan, ni actions.

L'Homme ſe fait toujours le centre de l'univers; c'eſt à lui-même qu'il rapporte tout ce qu'il y voit; dès qu'il croit entrevoir une façon d'agir qui a quelques points de conformité avec la ſienne, ou quelques phénomènes qui l'intéreſſent, il les attribue à une cauſe qui lui reſſemble, qui agit comme lui, qui a ſes mêmes facultés, ſes mêmes intérêts, ſes mêmes projets, ſa même tendance, en un mot il s'en fait le modèle. C'eſt ainſi que l'homme ne voyant hors de ſon eſpèce que des êtres agiſſans différemment de lui, & croyant cependant remarquer dans la nature un ordre analogue à ſes propres idées, des vues conformes aux ſiennes, s'imagina que cette nature étoit gouvernée par une cauſe intelligente à ſa maniere, à laquelle il fit honneur de cet ordre qu'il crut voir, & des vues qu'il avoit lui-même. Il eſt vrai que l'homme ſe ſen-

tant incapable de produire les effets vaſtes & multipliés qu'il voyoit s'opérer dans l'univers, fut forcé de mettre une différence entre lui & cette cauſe inviſible qui produiſoit de ſi grands effets ; il crut lever la difficulté en exagérant en elle toutes les facultés qu'il poſſédoit lui-même. C'eſt ainſi que peu-à-peu il parvint à ſe former une idée de la cauſe intelligente qu'il plaça au-deſſus de la nature pour préſider à tous ſes mouvemens, dont il l'a crut incapable par elle-même : il s'obſtina toujours à la regarder comme un amas informe de matieres mortes & inertes, qui ne pouvoit produire aucuns des grands effets, des phénomènes réglés, dont réſulte ce qu'il appelle *l'ordre de l'univers* [18].

D'OU l'on voit que c'eſt faute de connoître les forces de la nature ou les propriétés de la matiere que l'on a multiplié les êtres ſans néceſſité, & qu'on a ſuppoſé l'univers ſous l'empire d'une cauſe intelligente dont l'homme fut & ſera toujours le modele ; il ne ſera que la rendre inconcevable lorſqu'il en voudra trop étendre les facultés ; il l'anéantira ou la rendra tout-à-fait impoſſible, quand dans cette intelligence il voudra ſuppoſer des qualités incompatibles, comme il y ſera forcé pour ſe rendre raiſon des effets contradictoires & déſordonnés que l'on voit dans le monde : en effet nous voyons des déſordres dans ce monde dont le bel ordre oblige, nous dit-on, de reconnoître l'ouvrage d'une intelligence ſouveraine ; cependant ces déſordres démentent & le plan, & le pouvoir, & la ſageſſe, & la bonté qu'on lui ſuppoſe, & l'ordre merveilleux dont on lui fait honneur.

ON nous dira ſans doute, que la nature renfermant

---

[18] Anaxagore fut, dit-on, le premier qui ſuppoſa l'univers créé & gouverné par une *intelligence* ou par un *entendement*. Ariſtote lui reprochoit d'employer cette intelligence à la production des choſes comme *un Dieu-Machine*, c'eſt-à-dire lorſque toutes les bonnes raiſons lui manquoient. *Voyez le dictionnaire de Bayle article* ANAXAGORAS, *Note E.* On eſt, ſans doute, fondé à faire le même reproche à tous ceux qui ſe ſervent du mot *intelligence*, pour trancher les difficultés.

& produiſant des êtres intelligens, on doit être intelligente elle-même, ou doit être gouvernée par une cauſe intelligente. Nous répondrons que l'intelligence eſt une faculté propre à des êtres organiſés, c'eſt-à-dire, conſtitués & combinés d'une maniere déterminée, d'où réſultent de certaines façons d'agir que nous déſignons ſous des noms particuliers d'après les différens effets que ces êtres produiſent. Le vin n'a pas les qualités que nous appellons *eſprit* ou *courage*, cependant nous voyons qu'il en donne quelquefois à des hommes que nous en ſuppoſions totalement dépourvus. Nous ne pouvons appeller la nature *intelligente* à la maniere de quelques-uns des êtres qu'elle renferme, mais elle peut produire des êtres intelligens en raſſemblant des matieres propres à former des corps organiſés d'une façon particuliere, d'où réſulte la faculté que nous nommons *intelligence* & les façons d'agir qui ſont des ſuites néceſſaires de cette propriété. Je le répéte, pour avoir de l'intelligence, des deſſeins & des vues, il faut avoir des idées ; pour avoir des idées, il faut avoir des organes & des ſens, ce que l'on ne dira point de la nature ni de la cauſe que l'on ſuppoſe préſider à ſes mouvemens. Enfin l'expérience nous prouve que les matieres que nous regardons comme inertes & mortes prennent de l'action, de l'intelligence, de la vie quand elles ſont combinées de certaines façons.

Il faut conclure de tout ce qui vient d'être dit, que *l'ordre* n'eſt jamais que l'enchaînement uniforme & néceſſaire des cauſes & des effets ou la ſuite des actions qui découlent des propriétés des êtres tant qu'ils demeurent dans un état donné ; que le *déſordre* eſt le changement de cet état ; que tout eſt néceſſairement en ordre dans l'univers, où tout agit & ſe meut d'après les propriétés des êtres ; qu'il ne peut y avoir ni déſordre ni mal réel dans une nature où tout ſuit les loix de ſa propre exiſtence. Qu'il n'y a ni *haſard* ni rien de fortuit dans cette nature, où il n'eſt point d'effet ſans cauſe ſuffiſante, & où toutes les cauſes

agiſſent ſuivant des loix fixes, certaines, dépendantes de leurs propriétés eſſentielles, ainſi que des combinaiſons & des modifications qui conſtituent leur état permanent ou paſſager. Que l'intelligence eſt une façon d'être & d'agir propre à quelques êtres particuliers, & que ſi nous voulons l'attribuer à la nature, elle ne ſeroit en elle que la faculté de ſe conſerver par des moyens néceſſaires dans ſon exiſtence agiſſante. En refuſant à la nature l'intelligence dont nous jouiſſons nous-mêmes ; en rejettant la cauſe intelligente que l'on ſuppoſe ſon moteur ou le principe de l'ordre que nous y trouvons, nous ne donnons rien au hazard, ni à une force aveugle ; mais nous attribuons tout ce que nous voyons à des cauſes réelles & connues, ou faciles à connoître. Nous reconnoiſſons que tout ce qui exiſte eſt une ſuite des propriétés inhérentes à la matiere éternelle, qui par ſes mélanges, ſes combinaiſons & ſes changemens de formes produit l'ordre, le déſordre & les variétés que nous voyons. C'eſt nous qui ſommes aveugles lorſque nous imaginons des cauſes aveugles ; nous ignorons les forces & les loix de la nature lorſque nous attribuons ſes effets au *hazard* ; nous ne ſommes pas plus inſtruits lorſque nous les donnons à une intelligence, dont l'idée n'eſt jamais empruntée que de nous-mêmes & ne s'accorde jamais avec les effets que nous lui attribuons : nous imaginons des mots pour ſupléer aux choſes, & nous croyons nous entendre à force d'obſcurcir des idées que nous n'oſons jamais nous définir ni nous analyſer.

CHAPITRE VI.

De l'homme ; de sa distinction en homme physique & en homme moral ; de son origine.

APPLIQUONS maintenant aux êtres de la nature qui nous intéressent le plus, les loix générales qui viennent d'être examinées ; voyons en quoi l'homme peut différer des autres êtres qui l'entourent ; examinons s'il n'a pas avec eux des points généraux de conformités qui font que, nonobstant les différentes substances entr'eux & lui à certains égards, il ne laisse pas d'agir suivant les regles universelles auxquelles tout est soumis. Enfin voyons si les idées qu'il s'est faites de lui-même en méditant son propre être, sont chimériques ou fondées.

L'HOMME occupe une place parmi cette foule d'êtres dont la nature est l'assemblage : son essence, c'est-à-dire la façon d'être qui le distingue, le rend susceptible de différentes façons d'agir ou de mouvemens dont les uns sont simples & visibles ! tandis que les autres sont compliqués & cachés. Sa vie n'est qu'une longue suite de mouvemens nécessaires & liés, qui ont pour principes soit des causes renfermées au-dedans de lui-même, telles que son sang, ses nerfs, ses fibres ; ses chairs, ses os, en un mot les matieres tant solides que fluides dont son ensemble, ou son corps est composé ; soit des causes extérieures qui en agissant sur lui ; le modifient diversement, telles que l'air dont il est environné, les alimens dont il se nourrit, & tous les objets dont ses sens sont continuellement frappés & qui par conséquent opérent en lui des changemens continuels.

AINSI que tous les êtres, l'homme tend à sa destruction, il éprouve la force d'inertie ; il gravite sur

lui-même ; il eſt attiré par les objets qui lui ſont contraires ; il cherche les uns, il fuit, ou s'éfforce d'écarter les autres. Ce ſont ces différentes façons d'agir & d'être modifié, dont l'homme eſt ſuſceptible, que l'on a déſignées ſous des noms divers ; nous aurons bientôt occaſion de les examiner en détail.

QUELQUE merveilleuſes, quelques cachées, quelques compliquées que paroiſſent ou que ſoient les façons d'agir tant viſibles qu'intérieures de la machine humaine, ſi nous les examinons de près, nous verrons que toutes ſes opérations ; ſes mouvemens, ſes changemens, ſes différens états, ſes révolutions ſont régles conſtamment par les mêmes loix que la nature preſcrit à tous les êtres qu'elle fait naitre, qu'elle développe, qu'elle enrichit de facultés, qu'elle accroit, qu'elle conſerve pendant un tems, & qu'elle finit par détruire ou décompoſer en leur faiſant changer de forme.

L'HOMME dans ſon origine n'eſt qu'un point imperceptible, dont les parties ſont informes, dont la mobilité & la vie échappent à nos regards, en un mot dans lequel nous n'appercevons aucuns ſignes des qualités que nous appellons *ſentiment*, *intelligence*, *penſée*, *force*, *raiſon*, &c. Placé dans la matrice qui lui convient, ce point ſe développe ! il s'étend, il s'accroit par l'addition continuelle de matieres analogues à ſon être qu'il attire, qui ſe combinent & s'aſſimilent avec lui. Sorti de ce lieu propre à conſerver, à développer, à fortifier pendant quelque tems les foibles rudimens de ſa machine, il devient adulte ; ſon corps a pris alors une étendue conſidérable, ſes mouvemens ſont marqués, il eſt ſenſible dans toutes ſes parties, il eſt devenu une maſſe vivante & agiſſante, c'eſt-à-dire, qui ſent, qui penſe, qui remplit les fonctions propres aux êtres de l'eſpece humaine ; elle n'en eſt devenue ſuſceptible que parce qu'elle s'eſt peu-à-peu accrue, nourrie, réparée, à l'aide de l'attraction & de la combinaiſon continuelle

qui s'eſt faite en elle de matieres du genre de celles que nous jugeons inertes, inſenſibles, inanimées; ces matieres néanmoins ſont parvenues à former un tout agiſſant, vivant, ſentant, jugeant, raiſonnant, voulant, délibérant, choiſiſſant capable de travailler plus ou moins efficacement à ſa propre conſervation, c'eſt-à-dire au maintien de l'harmonie dans ſa propre exiſtence.

TOUS les mouvemens ou changemens que l'homme éprouve dans le cours de ſa vie, ſoit de la part des objets extérieurs, ſoit de la part des ſubſtances renfermées en lui-même, ſont ou favorables ou nuiſibles à ſon être, le maintiennent dans l'ordre ou le jettent dans le déſordre, ſont tantôt conformes & tantôt contraires à la tendance eſſentielle à cette façon d'exiſter, en un mot ſont agréables ou fâcheux; il eſt forcé par ſa nature d'approuver les uns & de déſaprouver les autres; les uns le rendent heureux, les autres le rendent malheureux; les uns deviennent les objets de ſes deſirs, les autres de ſes craintes.

DANS tous les phénomènes que l'homme nous préſente depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa fin, nous ne voyons qu'une ſuite de cauſes & d'effets néceſſaires & conformes aux loix communes à tous les êtres de la nature. Toutes ſes façons d'agir, ſes ſenſations, ſes idées, ſes paſſions, ſes volontés, ſes actions ſont des ſuites néceſſaires de ſes propriétés & de celles qui ſe trouvent dans les êtres qui le remuent. Tout ce qu'il fait & tout ce qui ſe paſſe en lui ſont des effets de la force d'inertie, de la gravitation ſur ſoi, de la vertu attractive & répulſive, de la tendence à ſe conſerver, en un mot de l'énergie qui lui eſt commune avec tous les êtres que nous voyons; elle ne fait que ſe montrer dans l'homme d'une façon particulière, qui eſt due à ſa nature particulière, par laquelle il eſt diſtingué des êtres d'un ſyſtême ou d'un ordre différent.

LA ſource des erreurs dans leſquelles l'homme eſt tombé, lorſqu'il s'eſt enviſagé lui-même, eſt venue,

comme nous aurons bientôt occaſion de le montrer ; de ce qu'il a cru ſe mouvoir de lui-même, agir toujours par ſa propre énergie ; dans ſes actions & dans les volontés, qui en ſont les mobiles, être indépendant des loix générales de la nature & des objets que, ſouvent à ſon inſçu & toujours malgré lui, cette nature fait agir ſur lui : s'il ſe fût attentivement examiné, il eût reconnu que tous ſes mouvemens ne ſont rien moins que ſpontanés ; il eût trouvé que ſa naiſſance dépend de cauſes entiérement hors de ſon pouvoir, que c'eſt ſans ſon aveu qu'il entre dans un ſyſtême où il occupe une place ; que depuis le moment où il naît juſqu'à celui où il meurt il eſt continuellement modifié par des cauſes qui, malgré lui, influent ſur ſa machine, modifient ſon être, & diſpoſent de ſa conduite. La moindre réflexion ne ſuffit-elle pas pour lui prouver que les ſolides & les fluides dont ſon corps eſt compoſé, & que ſon méchaniſme caché qu'il croit indépendant des cauſes extérieures, ſont perpétuellement ſous l'influence de ces cauſes, & ſeroient ſans elles dans une incapacité totale d'agir ? Ne voit-il pas que ſon tempérament ne dépend aucunement de lui-même, que ſes paſſions ſont des ſuites néceſſaires de ce tempérament, que ſes volontés & ſes actions ſont déterminées par ces mêmes paſſions & par des opinions qu'il ne s'eſt pas données ? ſon ſang plus ou moins abondant ou échauffé, ſes nerfs & ſes fibres plus ou moins tendus ou relâchés, ces diſpoſitions durables ou paſſagères, ne décident-elles pas à chaque inſtant de ſes idées, de ſes penſées, de ſes deſirs & de ſes craintes, de ſes mouvemens ſoit viſibles, ſoit cachés, & l'état où il ſe trouve ne dépend-il pas néceſſairement de l'air diverſement modifié, des alimens qui le nourriſſent, des combinaiſons ſecrettes qui ſe font en lui-même, & qui conſervent l'ordre ou portent le déſordre dans ſa machine ? en un mot tout auroit dû convaincre l'homme qu'il eſt dans chaque inſtant de ſa durée un inſtrument paſſif entre les mains de la néceſſité.

DANS un monde où tout eſt lié, où toutes les cauſes ſont enchaînées les unes aux autres, il ne peut y avoir d'énergie ou de force indépendante & iſolée. C'eſt donc la nature toujours agiſſante qui marque à l'homme chacun des points de la ligne qu'il doit décrire ; c'eſt elle qui élabore & combine les élémens dont il doit être compoſé ; c'eſt elle qui lui donne ſon être, ſa tendance, ſa façon particuliere d'agir ; c'eſt elle qui le développe, qui l'accroit, qui le conſerve pour un tems, pendant lequel il eſt forcé de remplir ſa tâche ; c'eſt elle qui place ſur ſon chemin les objets & les évènemens qui le modifient d'une façon tantôt agréable & tantôt nuiſible pour lui. C'eſt elle qui lui donnant le ſentiment, le met à portée de choiſir les objets & de prendre les moyens les plus propres à ſe conſerver ; c'eſt elle qui lorſqu'il a fourni ſa carière, le conduit à ſa perte & lui fait ainſi ſubir une loi générale & conſtante dont rien n'eſt exempté. C'eſt ainſi que le mouvement fait naître l'homme, le ſoutient quelque tems & enfin le détruit, ou l'oblige de rentrer dans le ſein d'une nature, qui bientôt le reproduira épaiſſ ſous une infinité de formes nouvelles, dont chacune de ſes parties parcourera de même les différens périodes auſſi néceſſairement que le tout avoit parcouru ceux de ſon exiſtence précédente.

LES êtres de l'eſpece humaine ſont, ainſi que tous les autres, ſuſceptibles de deux ſortes de mouvemens ; les uns ſont des mouvemens de maſſe par leſquels le corps entier ou quelques-unes de ſes parties ſont viſiblement transférées d'un lieu dans un autre ; les autres ſont des mouvemens internes & cachés, dont quelques-uns ſont ſenſibles pour nous tandis que d'autres ſe font à notre inſu & ne ſe font deviner que par les effets qu'ils produiſent au dehors. Dans une machine très-compoſée, formée par la combinaiſon d'un grand nombre de matieres, variées pour les propriétés, pour les proportions, pour les façons d'agir, les mouvemens deviennent néceſſairement très compliqués,

leur lenteur auſſi bien que leur rapidité les dérobent ſouvent aux obſervations de celui même dans lequel ils ſe paſſent.

Ne ſoyons donc pas ſurpris ſi l'homme rencontra tant d'obſtacles lorſqu'ils voulut ſe rendre compte de ſon être & de ſa façon d'agir ; & s'il imagina de ſi étranges hypotheſes pour expliquer les jeux cachés de ſa machine, qu'il vit ſe mouvoir d'une façon qui lui parut ſi différente de celle des autres êtres de la nature. Il vit bien que ſon corps & ſes différentes parties agiſſoient, mais ſouvent il ne put voir ce qui les portoit à l'action ; il crut donc renfermer au-dedans de lui-même un principe moteur, diſtingué de ſa machine, qui donnoit ſecrettement l'impulſion aux reſſorts de cette machine, ſe mouvoit par ſa propre énergie ; & agiſſoit ſuivant des loix totalement différentes de celles qui reglent les mouvemens de tous les autres êtres. Il avoit la conſcience de certains mouvemens internes qui ſe faiſoient ſentir à lui ; mais comment concevoir que ces mouvens inviſibles puiſſent ſouvent produire des effets ſi frappans ? comment comprendre qu'une idée fugitive, qu'un acte imperceptible de la penſée puſſent ſouvent porter le trouble & le déſordre dans tout ſon être ? En un mot il crut appercevoir en lui-même une ſubſtance diſtinguée de lui, douée d'une force ſecrette dans laquelle il ſuppoſe des caractères entiérement différens de ceux des cauſes viſibles qui agiſſoient ſur ſes organes, ou de ceux de ces organes mêmes. Il ne fit point attention que la cauſe primitive qui fait qu'une pierre tombe, ou que ſon bras ſe meut eſt, peut-être, auſſi difficile à concevoir ou à expliquer que celle du mouvement interne dont la penſée & la volonté ſont les effets. Ainſi faute de méditer la nature, de l'enviſager ſous ſes vrais point de vue, de remarquer la conformité & la ſimultanéité des mouvemens de ce prétendu moteur & de ceux de ſon corps ou de ſes organes matériels, il jugea qu'il étoit non ſeulement un être à part, mais encore d'une nature différente, de tous les êtres de la nature, d'une

ſſence plus ſimple & qui n'avoit rien de commun avec tout ce qu'il voyoit [19].

C'EST de là que ſont venues ſucceſſivement les notions de *ſpiritualité*, *d'immatérialité*, *d'immortaliré* & tous les mots vagues que l'on inventa peu-à-peu à force de ſubtiliſer, pour marquer les attributs de la ſubſtance inconnue que l'homme croyoit renfermer en lui-même, & qu'il jugeoit être le principe caché de ſes actions viſibles. Pour couronner les conjectures haſardées que l'on avoit faites ſur cette force, motrice, on ſuppoſa que différente de tous les autres êtres & du corps qui lui ſervoit d'enveloppe, elle ne devoit point comme eux ſubir de diſſolution ; que ſa parfaite ſimplicité l'empêchoit de pouvoir ſe décompoſer ou changer de formes, en un mot qu'elle étoit par ſon eſſence exempte des révolutions auxquelles on voyoit le corps ſujet, ainſi que tous les êtres compoſés dont la nature eſt remplie.

Ainſi l'homme devint double ; il ſe regarda comme un tout compoſé par l'aſſemblage inconcevable de deux natures différentes, & qui n'avoient point d'analogie entr'elles. Il diſtingua deux ſubſtances en lui-même ; l'une viſiblement ſoumiſe aux influences des êtres groſſiers & compoſés de matieres groſſières & inertes, fut nommé *corps* ; l'autre que l'on ſuppoſa ſimple, d'une eſſence plus pure, fut regardée comme agiſſante par elle-même & donnant le mouvement au corps avec lequel elle ſe trouvoit miraculeuſement unie ; celle-ci fut nommée *ame*, ou *eſprit* ; & les fonctions de l'une furent nommées *phyſiques*, *corporelles*, *matérielles* ;

---

[19] „ Il faudroit, dit un auteur anonyme, définir la vie avant „ de raiſonner de l'ame ; mais c'eſt ce que j'eſtime impoſſible, „ parce que dans la nature il y a des choſes uniques & ſi ſimples que l'imagination ne peut ni les diviſer ni les réduire à „ des choſes plus ſimples qu'elle-même ; telles ſont la vie, la „ blancheur, la lumiere que l'on n'a pu définir que par leurs „ effets. „ Voyez *diſſertations mêlées pag. 232.* La vie eſt l'aſſemblage des mouvemens propres à l'être organiſé & le mouvement ne peut-être qu'une propriété de la matiere.

les fonctions de l'autre furent appellées *ſpirituelles* & *intellectuelles ;* l'homme conſidéré relativement aux premiers fut appellé *l'homme phyſique* : & quand on le conſidéra rélativement aux dernieres, il fut déſigné ſous le nom *d'homme moral.*

Ces diſtinctions adoptées aujourd'hui par la plûpart des philoſophes, ne ſont fondées que ſur des ſuppoſitions gratuites. Les hommes ont toujours cru remédier à l'ignorance des choſes en inventant des mots, auquels ils ne purent jamais attacher un vrai ſens. On s'imagina que l'on connoiſſoit la matiere, toutes ſes propriétés, toutes ſes facultés, ſes reſſources & ſes différentes combinaiſons, parce qu'on en avoit entrevu quelques qualités ſuperficielles ; l'on ne fit réellement qu'obſcurcir les foibles idées que l'on avoit pu s'en former en lui aſſociant une ſubſtance beaucoup moins intelligible qu'elle-même. C'eſt ainſi que des ſpéculateurs en créant des mots & en multipliant les êtres, n'ont fait que ſe plonger dans des embarras plus grands que ceux qu'ils vouloient éviter, & mettre des obſtacles aux progrès des connoiſſances : dès que les faits leur ont manqué ils ont eu recours à des conjectures, qui bientôt pour eux ſe ſont changées en réalités, & leur imagination, que l'expérience ne guidoit plus, s'eſt enfoncée ſans retour dans le labyrinthe d'un monde idéal & intellectuel qu'elle ſeule avoit enfanté, il fut preſqu'impoſſible de l'en tirer pour la remettre dans le bon chemin dont il n'y a que de l'expérience qui puiſſe donner le fil. Elle nous montrera que dans nous-mêmes, ainſi que dans tous les objets qui agiſſent ſur nous, il n'y a jamais que de la matiere douée de propriétés différentes, diverſement modifiée, & qui agit en raiſon de ſes propriétés. En un mot, l'homme eſt un tout organiſé compoſé de différentes matieres ; de même que toutes les autres productions de la nature il ſuit des loix générales & connues ainſi que des loix ou des façons d'agir qui lui ſont particulieres & inconnues.

Ainsi lorſqu'on demandera ce que c'eſt que l'hom-

me ? Nous dirons que c'eſt un être matériel organiſé, ou conformé de maniere à ſentir, à penſer, à être modifié de certaines façons propres à lui ſeul, à ſon organiſation, aux combinaiſons particulieres des matieres qui ſe trouvent raſſemblées en lui. Si l'on nous demande quelle origine nous donnons aux êtres de l'eſpece humaine ? Nous dirons que, de même que tous les autres, l'homme eſt une production de la nature qui leur reſſemble à quelques égards & ſe trouve ſoumiſe aux mêmes loix, & qui en differe à d'autres égards & ſuit des loix particulieres, déterminées par la diverſité de ſa conformation. Si l'on demande d'où l'homme eſt venu ? Nous répondrons que l'expérience ne nous met point à portée de réſoudre cette queſtion, & qu'elle ne peut nous intéreſſer véritablement ; il nous ſuffit de ſavoir que l'homme exiſte & qu'il eſt conſtitué de maniere à produire les effets dont nous le voyons ſuſceptible.

MAIS, dira-t-on, l'homme a-t-il toujours exiſté ? L'eſpece humaine a-t-elle été produite de toute éternité ? Ou bien n'eſt-elle qu'une production inſtantanée de la nature ? Y a-t-il eu de tout tems des hommes ſemblables à nous, & y en aura-t-il toujours ? Y a-t-il eu de tout tems des mâles & des femelles ? Y a-t-il eu un premier homme dont tous les autres ſont deſcendus ? L'animal a-t il été antérieur à l'œuf ou l'œuf a-t-il précédé l'animal ? Les eſpeces ſans commencement ſeront-elles auſſi ſans fin ? Ces eſpeces ſont-elles indeſtructibles, ou paſſent-elles comme les individus ? l'homme a-t-il toujours été ce qu'il eſt, ou bien avant de parvenir à l'état où nous le voyons a-t-il été obligé de paſſer par une infinité de développemens ſucceſſifs ? L'homme peut-il enfin ſe flatter d'être parvenu à un être fixe, ou bien l'eſpece humaine doit-elle encore changer ? Si l'homme eſt le produit de la nature, on nous demandera ſi nous croyons que cette nature puiſſe produire des êtres nouveaux & faire diſparoître les eſpeces anciennes ? Enfin dans cette ſuppoſition l'on voudra ſavoir pourquoi la nature ne produit pas ſous nos

yeux des êtres nouveaux ou des eſpeces nouvelles?

Il paroît que l'on peut prendre ſur toutes ces queſtions, indifférentes au fond de la choſe, tel parti que l'on voudra. Au défaut de l'expérience c'eſt à l'hypothèſe à fixer une curioſité, qui s'élance toujours au-delà des bornes preſcrites à notre eſprit. Cela poſé, le contemplateur de la nature dira qu'il ne voit aucune contradiction à ſuppoſer que l'eſpece humaine telle qu'elle eſt aujourd'hui a été produite ſoit dans le tems ſoit de toute éternité; il n'en voit pas davantage à ſuppoſer que cette eſpece ſoit arrivée par différens paſſages ou développement ſucceſſifs à l'état où nous la voyons. La matiere eſt éternelle & néceſſaire, mais ſes combinaiſons & ſes formes ſont paſſageres & contingentes, & l'homme eſt-il autre choſe que de la matiere combinée, dont la forme varie à chaque inſtant?

Cependant quelques réflexions ſemblent favoriſer ou rendre plus probable l'hypothèſe que l'homme eſt une production faite dans le tems, particuliere au globe que nous habitons, qui par conſéquent ne peut dater que la formation de ce globe lui-même, & qui eſt un réſultat des loix particulieres qui le dirigent. L'exiſtence eſt eſſentielle à l'univers, ou à l'aſſemblage total de matieres eſſentiellement diverſes que nous voyons, mais les combinaiſons & les formes ne leur ſont point eſſentielles. Cela poſé, quoique les matieres qui compoſent notre terre aient toujours exiſté, cette terre n'a point toujours eu ſa forme & ſes propriétés actuelles: peut-être cette terre eſt-elle une maſſe détachée dans le tems de quelqu'autre corps céleſte: peut-être eſt-elle le réſultat de ces taches ou de ces croûtes que les aſtronomes apperçoivent ſur le diſque du ſoleil, qui delà ont pu ſe répandre dans notre ſyſtême planétaire: peut-être ce globe eſt-il une comete éteinte & déplacée, qui occupoit autrefois une autre place dans les régions de l'eſpace, & qui conſéquemment étoit alors en état de produire des êtres très-différens de ceux que nous y trouvons maintenant, vû que pour lors ſa poſition & ſa nature dé-

voit rendre toutes ſes productions différentes de celles qu'il nous offre aujourd'hui.

QUEL QUE ſoit la ſuppoſition que l'on adopte, les plantes, les animaux, les hommes peuvent être regardés comme des productions particulierement inhérentes & propres à notre globe, dans la poſition ou dans les circonſtances où il ſe trouve actuellement; ces productions changeroient ſi ce globe par quelque révolution venoit à changer de place. Ce qui paroit fortifier cette hypothèſe c'eſt que ſur notre globe lui-même toutes les productions varient en raiſon de ſes différens climats. Les hommes, les animaux, les végétaux & les minéraux ne ſont point les mêmes par-tout, ils varient quelquefois d'une façon très-ſenſible à une diſtance peu conſidérable. L'Eléphant eſt indigene à la zône torride; le renne eſt propre aux climats glacés du Nord; l'Indoſtan eſt la partie du diamant, qui ne ſe rencontre point dans nos contrées; l'ananas croit en Amérique à l'air libre, il ne vient dans nos pays que lorſque l'art lui fournit un ſoleil analogue à celui qu'il exige; enfin les hommes varient dans les différens climats pour la couleur, pour la taille, pour la conformation, pour la force, pour l'induſtrie, pour le courage, pour les facultés de l'eſprit: mais qu'eſt-ce qui conſtitue le climat? C'eſt la différente poſition des parties du même globe relativement au ſoleil; poſition qui ſuffit pour mettre une variété ſenſible entre ſes productions.

L'ON peut donc conjecturer avec aſſez de fondement que, ſi par quelqu'accident notre globe venoit à ſe déplacer, toutes ſes productions ſeroient forcées de changer, vu que les cauſes n'étant plus les mêmes ou n'agiſſant plus de la même façon, les effets devroient néceſſairement changer. Toutes les productions pour pouvoir ſe conſerver ou ſe maintenir dans l'exiſtence ont beſoin de ſe co-ordonner avec le tout dont elles ſont émanées; ſans cela elles ne peuvent ſubſiſter. C'eſt cette faculté de ſe co-ordonner, c'eſt cette co-ordination relative que nous appellons *l'ordre*

de l'univers, c'eſt ſon défaut que nous nommons *déſordre*. Les productions que nous traitons de *monſtreuſes* ſont celles qui ne peuvent ſe co-ordonner avec les loix générales ou particulieres des êtres qui les entourent ou des touts où elles ſe trouvent; elles ont pu dans leur formation s'accommoder de ces loix, mais ces loix ſe ſont oppoſées à leur perfection, ce qui fait qu'elles ne peuvent ſubſiſter. C'eſt ainſi qu'une certaine analogie de conformation entre des animaux d'eſpeces différentes produit bien des mulets, mais ces mulets ne peuvent ſe propager. L'homme ne peut vivre qu'à l'air & le poiſſon dans l'eau; mettez l'homme dans l'eau & le poiſſon à l'air, bientôt, faute de pouvoir ſe co-ordonner avec les fluides qui les entourent, ces animaux ſeront détruits. Tranſportez en imagination un homme de notre planette dans *Saturne* bientôt ſa poitrine ſera déchirée par un air trop raréfié, ſes membres ſeront glacés par le froid, il périra faute de trouver les élémens analogues à ſon exiſtence actuelle: tranſportez un autre homme dans *Mercure*, & lexcès de la chaleur l'aura bientôt détruit.

AINSI tout ſemble nous autoriſer à conjecturer que l'eſpece humaine eſt une production propre à notre globe, dans la poſition où il ſe trouve, & que cette poſition venant à changer, l'eſpece humaine changeroit ou ſeroit forcée de diſparoitre, vû qu'il n'y a que ce qui peut ſe co-ordonner avec le tout ou s'enchaîner avec lui qui puiſſe ſubſiſter. C'eſt cette aptitude dans l'homme à ſe co-ordonnner avec le tout, qui non-ſeulement lui donne l'idée de l'ordre, mais encore qui lui fait dire que *tout eſt bien*, tandis que tout n'eſt que ce qu'il peut être; tandis que ce tout eſt néceſſairement ce qu'il eſt, tandis qu'il n'eſt *poſitivement* ni bien ni mal. Il ne faut que déplacer un homme pour lui faire accuſer l'univers de déſordre.

Ces réflexions ſemblent contrarier les idées de ceux qui ont voulu conjecturer que les autres Planettes étoient habitées comme la nôtre par des êtres ſemblables à nous. Mais ſi le *Lapon* différe d'une façon

la marquée du *Hottentot*, qu'elle différence ne devons-nous pas ſuppoſer entre un habitant de notre Planette & un habitant de *Saturne* ou de *Vénus*?

QUOIQU'IL en ſoit, ſi l'on nous oblige de remonter par l'imagination à l'origine des choſes & au berceau du genre humain, nous dirons qu'il eſt probable que l'homme fut une ſuite néceſſaire du débrouillement de notre globe, ou l'un des réſultats des qualités, des propriétés, de l'énergie dont il fut ſuſceptible dans ſa poſition préſente; qu'il naquit mâle & femelle; que ſon exiſtence eſt co-ordonnée avec celle de ce globe; que tant que cette co-ordination ſubſiſtera, l'eſpece humaine ſe conſervera, ſe propagera d'après l'impulſion & les loix primitives qui l'ont jadis fait éclore: que ſi cette co-ordination venoit à ceſſer, ou ſi la terre déplacée ceſſoit de recevoir les mêmes impulſions, ou influences de la part des cauſes qui agiſſent actuellement ſur elle & qui lui donnent ſon énergie, l'eſpece humaine changeroit pour faire place à des êtres nouveaux propres à ſe co-ordonner avec l'état qui ſuccéderoit à celui que nous voyons ſubſiſter maintenant.

EN ſuppoſant donc des changemens dans la poſition de notre globe, l'homme primitif différoit, peut-être, plus de l'homme actuel, que le quadrupede ne differe de l'inſect. Ainſi l'homme, de même que tout ce qui exiſte ſur notre globe & dans tous les autres, peut être regardé comme dans une viciſſitude continuelle. Ainſi le dernier terme de l'exiſtence de l'homme nous eſt auſſi inconnu & auſſi indifférent que le premier. Ainſi il n'y a nulle contradiction à croire que les eſpeces varient ſans ceſſe, & il nous eſt auſſi impoſſible de ſavoir ce qu'elles deviendront que de ſavoir ce qu'elles ont été.

A l'égard de ceux qui demandent pourquoi la nature ne produit pas des êtres nouveaux, nous leur demanderons à notre tour ſur quel fondement ils ſup-

poſent ce fait ? Qu'eſt-ce qui les autoriſe à croire cette ſtérilité de la nature ? ſavent-ils ſi dans les combinaiſons qui ſe font à chaque inſtant, la nature n'eſt point occupée à produire des êtres nouveaux à l'inſçu de ſes obſervateurs ? qui leur a dit ſi cette nature ne raſſemble point actuellement dans ſon laboratoire immenſe les élémens propres à faire éclore des générations toutes nouvelles, qui n'auront rien de commun avec celles des eſpeces exiſtantes à préſent ? Quelle abſurdité ou quelle inconſéquence y a-t-il donc à imaginer que l'homme, le cheval, le poiſſon, l'oiſeau ne ſeront plus ? Ces animaux ſont-ils donc d'une néceſſité indiſpenſable à la nature, & ne pourroit-elle ſans eux continuer ſa marche éternelle ? Tout ne change-t-il pas autour de nous ? Ne changeons-nous pas nous mêmes ? N'eſt il pas évident que l'univers entier n'a pas été dans ſon éternelle durée antérieure, rigoureuſement le même qu'il eſt, & qu'il n'eſt pas poſſible que dans ſon éternelle durée poſtérieure il ſoit à la rigueur un inſtant le même qu'il eſt ? Comment donc prétendre deviner ce que la ſucceſſion infinie de deſtructions & de réproductions, des combinaiſons & des diſſolutions, de métamorphoſes, de changemens, de tranſpoſitions pourra par la ſuite amener ? Des ſoleils s'éteignent & s'encroûtent, des planettes périſſent & ſe diſperſent dans les plaines des airs ; d'autres ſoleils s'allument, de nouvelles planettes ſe forment pour faire leurs révolutions ou pour décrire de nouvelles routes, & l'homme, portion infiniment petite d'un globe, qui n'eſt lui-même qu'un point imperceptible dans l'immenſité, croit que c'eſt pour lui que l'univers eſt fait, s'imagine qu'il doit être le confident de la nature, ſe flatte d'être éternel, ſe dit le Roi de l'univers !

O HOMME ! ne concevras-tu jamais que tu n'es qu'un Ephémère ? Tout change dans l'univers ; la nature ne renferme aucunes formes conſtantes ; & tu prétendois que ton eſpece ne peut point diſparoître, & doit être exceptée de la loi générale qui veut que

tout s'altére ! hélas ; dans ton être actuel n'es-tu pas soumis à des altérations continuelles ? Toi qui dans ta folie prends arrogamment le titre de *Roi de la nature* ! Toi qui mesures & la terre & les cieux ! Toi, pour qui ta vanité s'imagine que le tout a été fait, parce que tu es intelligent, il ne faut qu'un léger accident, qu'un atôme déplacé, pour te faire périr, pour te dégrader, pour te ravir cette intelligence dont tu parois si fier !

Si l'on se refusoit à toutes les conjectures précédentes, & si l'on prétendoit que la nature agit par une certaine somme de loix immuables & générales ; si l'on croyoit que, l'homme, le quadrupede, le poisson, l'insect, la plante, &c. sont de toute éternité & demeurent éternellement ce qu'ils sont ; si l'on vouloit que de toute éternité les astres eussent brillé au firmament ; si l'on disoit qu'il ne faut pas plus demander pourquoi l'homme est tel qu'il est, que demander pourquoi la nature est telle que nous la voyons, ou pourquoi le monde existe, nous ne nous y opposerons pas. Quel que soit le systême qu'on adopte, il répondra peut-être également bien aux difficultés dont on s'embarasse, & considérées de prés on verra qu'elles ne font rien aux vérités que nous avons posées d'après l'expérience. Il n'est pas donné à l'homme de tout savoir ; il ne lui est pas donné de connoître son origine ; il ne lui est pas donné de pénétrer dans l'essence des choses ni de remonter aux premiers principes ; mais il lui est donné d'avoir de la raison, de la bonne foi, de convenir ingénument qu'il ignore ce qu'il ne peut savoir & de ne point substituer des mots intelligibles & des suppositions absurdes à ses incertitudes. Ainsi nous dirons à ceux qui, pour trancher les difficultés prétendent que l'espece humaine descend d'un premier homme & d'une premiere femme, crées par la divinité, que nous avons quelques idées de la nature & que nous n'en avons aucune de la divinité ni de la création, & que se servir de ces mots c'est dire en d'autres termes que l'on ignore l'énergie

de la nature & qu'on ne ſait point comment elle a pu produire les hommes que nous voyons [20].

CONCLUONS donc que l'homme n'a point de raiſons pour ſe croire un être privilégié dans la nature; il eſt ſujet aux mêmes viciſſitudes que toutes ſes autres productions. Ses prétendues prérogatives ne ſont fondées que ſur une erreur. Qu'il s'élève par la penſée au deſſus du globe qu'il habite & il enviſagera ſon eſpece du même œil que tous les autres êtres: il verra que, de même que chaque arbre produit des fruits en raiſon de ſon eſpece, chaque homme agit en raiſon de ſon énergie particuliere & produit des fruits, des actions, des ouvrages également néceſſaires. Il ſentira que l'illuſion qui le prévient en faveur de lui-même vient de ce qu'il eſt ſpectateur à la fois & partie de l'univers. Il reconnoîtra que l'idée d'excellence qu'il attache à ſon être n'a d'autre fondement que ſon intérêt propre & la prédilection qu'il a pour lui-même.

CHAPITRE VII.

De l'ame & du ſyſtême de la ſpiritualité.

APRÈS avoir gratuitement ſuppoſé deux ſubſtances diſtinguée dans l'homme, on prétendit, comme on a vu, que celle qui agiſſoit inviſiblement au-dedans de lui-même étoit eſſentiellement différente de celle qui agiſſoit au-dehors; on déſigna la premiere, comme nous avons dit, ſous le nom *d'eſprit* ou *d'ame*. Mais

[20] *Ut Tragici poëta confugiunt ad Deum aliquem, cum aliter explicare argumenti exitum non poſſunt.* CICERO DE DIVINATIONE LIB. II. Il dit encore: *magna ſtultitia eſt earum rerum Deos facere effectores, cauſas rerum non quærere.* IBIDEM.

ſi nous demandons ce que c'eſt qu'un *eſprit* ? Les modernes nous répondent que le fruit de toutes leurs recherches métaphyſiques s'eſt borné à leur apprendre que ce qui fait agir l'homme eſt une ſubſtance d'une nature inconnue, tellement ſimple, indiviſible, privée d'étendue, inviſible, impoſſible à ſaiſir par les ſens, que ſes parties ne peuvent être ſéparée même par abſtraction ou par la penſée. Mais comment concevoir une pareille ſubſtance qui n'eſt qu'une négociation de tout ce que nous connoiſſons ? Comment ſe faire une idée d'une ſubſtance privée d'étendue & néanmoins agiſſante ſur nos ſens, c'eſt-à-dire ſur des organes matériels qui ont de l'étendue ? Comment un être ſans étendue peut-il être mobile & mettre de la matiere en mouvement ? comment une ſubſtance dépourvue de parties peut-elle répondre ſucceſſivement à différentes parties de l'eſpace ?

En effet, comme tout le monde en convient, le mouvement eſt le changement ſucceſſif des rapports d'un corps avec différens points d'un lieu ou de l'eſpace ou avec d'autres corps ; ſi ce qu'on appelle *eſprit* eſt ſuſceptible de recevoir ou de communiquer du mouvement, s'il agit, s'il met en jeu les organes du corps, pour produire ces effets, il faut que cet être change ſucceſſivement ſes rapports, ſa tendance, ſa correſpondance, la poſition de ſes parties relativement aux différens points de l'eſpace, ou relativement aux différens organes de ce corps qu'il met en action : mais pour changer ſes rapports avec l'eſpace & les organes qu'il meut, il faut que cet *eſprit* ait de l'étendue, de la ſolidité & par conſéquent des parties diſtinctes, dès qu'une ſubſtance a ſes qualités elle eſt ce que nous appellons de la *matiere* & ne peut être regardée comme être ſimple au ſens des modernes [21].

---

[21] Ceux qui prétendent que l'ame eſt un être ſimple ne manqueront pas de nous dire que les matérialiſtes & les phyſiciens eux-mêmes admettent des élémens, des atômes, des êtres ſimples & indiviſibles dont tous les corps ſont compoſés ; mais ces

AINSI l'on voit que ceux qui ont ſuppoſé dans l'homme une ſubſtance immatérielle diſtinguée de ſon corps ne ſe ſont point entendus eux-mêmes, & n'ont fait qu'immaginé une qualité négative dont ils n'ont point eu de véritable idée; la matiere ſeule peut agir ſur nos ſens, ſans leſquels il nous eſt impoſſible que rien ſe faſſe connoître à nous. Ils n'ont point vu qu'un être privé d'étendue ne pouvoit ſe mouvoir lui-même ni communiquer le mouvement au corps, puiſqu'un tel être n'ayant point de parties, eſt dans l'impoſſibilité de changer ſes rapports de diſtance rélativement à d'autres corps, ni d'exciter le mouvement dans le corps humain qui eſt matériel. Ce qu'on appelle notre *ame* ſe meût avec nous; or le mouvement eſt une propriété de la matiere. Cette *ame* fait mouvoir notre bras, & notre bras mu par elle fait une impreſſion, un choc qui ſuit la loi générale du mouvement. Enſorte que ſi la force reſtant la même, la maſſe étoit double, le choc ſeroit double. Cette ame ſe montre encore matérielles dans les obſtacles invincible qu'elle éprouve de la part des corps. Si elle fait mouvoir mon bras, quand rien ne s'y oppoſe; elle ne fera plus mouvoir ce bras ſi on le charge d'un trop grand poids. Voilà donc une maſſe de matiere qui anéantit l'impulſion donnée par une cauſe ſpirituelle qui n'ayant nulle analogie avec la matiere devroit ne pas trouver plus de difficulté à remuer le monde entier qu'à remuer un atôme, & un atôme que le monde entier. D'où l'on peut conclure qu'un tel être eſt une chi-

---

êtres ſimples ou atômes des phyſiciens ne ſont pas la même choſe que les *ames* des métaphyſiciens modernes. Lorſque nous diſons que les atômes ſont des êtres ſimples, nous indiquons par-là qu'ils ſont purs, homogenés, ſans mêlanges, mais néanmoins qu'ils ont de l'étendue & par conſéquent des parties, ſéparables par-là penſée, quoiqu'aucun agent naturel ne puiſſe les ſéparer: des êtres ſimples de cette eſpece ſont ſuſcepribles de mouvement, tandis qu'il eſt impoſſible de concevoir comment les êtres ſimples inventés par les théologiens pourroient ſe mouvoir eux-mêmes ou mouvoir d'autres corps.

nière, un être de raiſon. C'eſt néanmoins d'un pareil être ſimple ou d'un eſprit ſemblable que l'on a fait le moteur de la nature entière ! [22]

DÈS que j'apperçois ou que j'éprouve du mouvement, je ſuis forcé de reconnoître de l'étendue, de la ſolidité, de la denſité, de l'impénétrabilité dans la ſubſtance que je vois ſe mouvoir ou de laquelle je reçois du mouvement ; ainſi dès qu'on attribue de l'action à une cauſe quelconque, je ſuis obligé de la regarder comme matérielle. Je puis ignorer ſa nature particulière & ſa façon d'agir, mais je ne puis me tromper aux propriétés générales & communes à toute matiere ; d'ailleurs cette ignorance ne fera que redoubler, lorſque je la ſuppoſerai d'une nature, dont je ne puis me former aucune idée & qui de plus la priveroit totalement de la faculté de ſe mouvoir & d'agir. Ainſi une ſubſtance ſpirituelle qui ſe meut & qui agit, implique contradiction, d'ou je conclus qu'elle eſt totalement impoſſible.

LES partiſans de la ſpiritualité croient réſoudre les difficultés dont on les accable en diſant que *l'ame eſt toute entiere ſous chaque point de ſon étendue.* Mais il eſt aiſé de ſentir que ce n'eſt réſoudre la difficulté que par une réponſe abſurde. Car il faut, après tout, que ce point, quelqu'inſenſible & quelque petit qu'on le ſuppoſe, demeure pourtant quelque choſe [23].

---

[22] On a imaginé *l'eſprit univerſel* d'après l'ame humaine, l'intelligence infinie d'après l'intelligence finie ; puis on s'eſt ſervi de la premiere pour expliquer la liaiſon de l'ame humaine avec le Corps. On ne s'eſt point apperçu que ce n'étoit là qu'un cercle vicieux ; & l'on n'a pas vu non plus que *l'eſprit* ou *l'intelligence*, ſoit qu'on les ſuppoſe finis ou infinis n'en ſeront pas plus propres à mouvoir la matiere.

[23] On voit que, ſuivant cette réponſe, une infinité d'inétendues ou la même inétendue répétée une infinité de fois, conſtitueroit de l'étendue, ce qui eſt abſurde ; d'ailleurs on prouveroit aiſément d'après ce principe que l'ame humaine eſt auſſi infinie que Dieu, vû que Dieu eſt un être inétendu qui eſt une infinité de fois tout entier ſous chaque partie de l'univers ou de ſon éten-

Mais quand il y auroit dans cette réponſe autant de ſolidité qu'il y en a peu, de quelque façon que mon *Eſprit* ou mon *ame* ſe trouve dans ſon étendue, lorſque mon corps ſe meut en avant, mon ame ne reſte point en arrière ; elle a donc alors une qualité tout-à-fait commune avec mon corps & propre à la matiere, puiſqu'elle eſt transférée conjointement avec lui. Ainſi quand même l'ame ſeroit immatérielle, que pourroit-on en conclure ? Soumiſe entiérement aux mouvement du corps, elle reſteroit morte, inerte ſans lui. Cette ame ne ſeroit qu'une double machine néceſſairement entraînée par l'enchaînement du tout : elle reſſembleroit à un oiſeau qu'un enfant conduit à ſon gré par le fil qui le tient attaché.

C'EST faute de conſulter l'expérience & d'écouter la raiſon que les hommes ont obſcurcis leurs idées ſur le principe caché de leur mouvemens. Si dégagés de préjugés, nous voulons enviſager notre ame, ou le mobile qui agit en nous-mêmes, nous demeurerons convaincus qu'elle fait partie de notre corps, qu'elle ne peut être diſtinguée de lui que par l'abſtraction, qu'elle n'eſt que le corps lui-même conſidéré rélativement à quelques-unes des fonctions ou facultés dont ſa nature & ſon organiſation particuliére le rendent ſuſceptible. Nous verrons que cette ame eſt forcée de ſubir les mêmes changemens que le Corps, qu'elle nait & ſe développe avec lui, qu'elle paſſe comme lui par un état d'enfance, de foibleſſe, d'inexpérience ;

---

due, de même que l'ame humaine ; d'où l'on ſeroit forcé de conclure que Dieu & l'ame de l'homme ſont également infinis ; à moins que l'on ne ſuppoſât des inétendues de différentes étendues, ou un Dieu inétendu plus étendu que l'ame humaine. Ce ſont pourtant de pareilles inepties que l'on voudroit faire admettre à des êtres penſans ! Dans l'idée de rendre l'ame humaine immortelle les Théologiens en ont fait un être ſpirituel & inintelligible ; Eh ! que n'en faiſoient-ils le dernier terme poſſible de la diviſion de la matiere ; au-moins eût-elle été pour lors intelligible ; elle eût encore été immortelle, puiſque elle eût été un *atôme*, un élément indiſſoluble.

qu'elle

qu'elle s'accroît & ſe fortifie dans la même progreſſion que lui, que c'eſt alors qu'elle devient capable de remplir certaines fonctions, qu'elle jouit de la raiſon, qu'elle montre plus ou moins d'eſprit, de jugement, d'activité. Elle eſt ſujette comme le corps aux viciſſitudes que lui font ſubir les cauſes extérieures qui influent ſur lui; elle jouit & elle ſouffre conjointement avec lui; elle partage ſes plaiſirs & ſes peines, elle eſt ſaine lorſque le corps eſt ſain, elle eſt malade lorſque le corps eſt accablé par la maladie; elle eſt, ainſi que lui continuellement modifiée par les différens degrés de peſanteur de l'air, par les variétés des ſaiſons, par les alimens qui entrent dans l'eſtomac; enfin nous ne pouvons nous empêcher de reconnoître que dans quelques périodes elle montre les ſignes viſibles de l'engourdiſſement de la décrépitude & de la mort.

MALGRÉ cette analogie ou plutôt cette identité continuelle des états de l'ame & du corps, on a voulu les diſtinguer pour l'eſſence, & l'on a fait de cette ame un être inconcevable donc pour s'en former quelque idée, l'on fut pourtant obligé de recourir à des êtres matériels & à leur façon d'agir. En effet le mot *eſprit* ne nous préſente d'autre idée que celle du ſoufle, de la reſpiration, du vent; ainſi quand on nous dit que *l'ame eſt un eſprit*, cela ſignifie que ſa façon d'agir eſt ſemblable à celle du ſoufle qui inviſible lui-même, opére des effets viſibles, ou qui agit ſans être vu. Mais le ſoufle eſt une cauſe matérielle, c'eſt de l'air modifié; ce n'eſt point une ſubſtance ſimple telle que celle que les modernes déſignent ſous le nom d'*Eſprit* [24].

[24] Le mot hébreu *Rovah* ſignifie *ſpiritus*, *ſpiraculum vitæ*, ſoufle, reſpiration. Le mot grec ΠΝΕΥΜΑ ſignifie la même choſe & vient de ΠΝΕΥΩ. *ſpiro*. Lactance prétend que le mot latin *anima* vient du mot grec Ανεμος qui ſignifie *vent*. Quelques philoſophes, craignant, ſans doute, de voir trop clair dans la nature humaine, l'ont fait triple, & ont prétendu que l'homme étoit compoſé de corps, d'ame & d'entendement; Σωμα ψυχη Νους. V. MARC-ANTONIN., LIB. III, §. 16.

QUOIQUE le mot *eſprit* ſoit fort ancien parmi les hommes, le ſens qu'on y attache eſt nouveau, & l'idée de la ſpiritualité qu'on admet aujourd'hui eſt une production récente de l'imagination. Il ne paroît point en effet que Pythagore ni Platon, quelqu'ait été d'ailleurs la chaleur de leur cerveau & leur goût pour le merveilleux, aient jamais entendu par un *eſprit* une ſubſtance immatérielle ou privée d'étendue, telle que celle dont les modernes ont compoſé l'ame humaine & le moteur caché de l'univers. Les anciens par le mot *eſprit* ont voulu déſigner une matiere très-ſubtile & plus pure que celle qui agit groſſiérement ſur nos ſens. En conſéquence les uns ont regardé l'ame comme une ſubſtance aërienne, les autres en ont fait une matiere ignée; d'autres l'ont comparée à la lumiere. Démocrite la faiſoit conſiſter dans le mouvement & par conſéquent il en faiſoit un mode. Ariſtoxène, muſicien lui-même, en fit une harmonie. Ariſtote a regardé l'ame comme une force motrice de laquelle dépendoient les mouvemens des corps vivans.

IL eſt évident que les premiers docteurs du [25] chriſtianiſme n'ont eu pareillement de l'ame que des idées matérielles; Tertullien, Arnobe, Clément d'Alexandrie, Origene, Juſtin, Irenée, &c. en ont parlé comme d'une ſubſtance corporelle. Ce fut à leurs ſucceſſeurs qu'il étoit réſervé de faire longtems après de l'ame humaine & de la divinité, ou de l'ame du monde, de *purs eſprits*, c'eſt-à-dire, des ſubſtances immatérielles dont il eſt impoſſible de ſe former une idée véritable: peu-à-peu le dogme incompréhenſible de la ſpiritualité, plus conforme, ſans doute, aux

---

[25] Selon Origene ΑΣΩΜΑΤΟΣ *incorporeus*, épithete qu'on donne à Dieu, ſignifie une ſubſtance plus ſubtile que celle des corps groſſiers. Tertullien dit poſitivement, *quis autem negabit Deum eſſe corpus, etſi Deus ſpiritus?* Le même Tertullien dit; *Nos autem animam corpóralem & hic profitemur, & in ſuo volumine probámus, habentem proprii genus ſubſtantiæ, ſolidítatis, per quam quid & ſentire & pati poſſit. V. de reſurrectione Carnis.*

vues d'une Théologie qui ſe fait un principe d'anéantir la raiſon, l'emporta ſur toutes les autres [26]; on crut ce dogme divin & ſurnaturel parce qu'il étoit inconcevable pour l'homme; l'on regarda comme des téméraires & des inſenſés tous ceux qui oſérent croire que l'ame ou la divinité pouvoient être matérielles. Quand les hommes ont une fois renoncé à l'expérience & abjuré la raiſon, ils ne font plus que ſubtiliſer de jour en jour les délires de leur imagination, ils ſe plaiſent à s'enfoncer de plus en plus dans l'erreur; ils ſe félicitent de leurs découvertes & de leurs lumieres prétendues, à meſure que leur entendement eſt plus environné de nuages. C'eſt ainſi qu'à force de raiſonner d'après de faux principes, l'ame ou le principe moteur de l'homme, de même que le moteur caché de la nature, ſont devenus de pures chimeres, de purs eſprits, de purs êtres de raiſon [27].

---

[26] Le ſyſtême de la ſpiritualité tel qu'on l'admet aujourd'hui doit à Deſcartes toutes ſes prétendues preuves: quoiqu'avant lui l'on eût regardé l'ame comme ſpirituelle, il eſt le premier qui ait établi *que ce qui penſe doit être diſtingué de la matiere*, d'où il conclut que notre ame, ou ce qui penſe en nous, eſt un eſprit, c'eſt-à-dire, une ſubſtance ſimple & indiviſible. N'eût-il pas été plus naturel de conclure que puiſque l'homme, qui eſt matiere & qui n'a d'idées que de la matiere, jouit de la faculté de penſer, la matiere peut penſer ou eſt ſuſceptible de la modification particuliere que nous nommons penſée. *Voyez le Dictionn. de Bayle aux articles Pomponace & Simonide.*

[27] S'il y a peu de raiſon & de philoſophie dans le ſyſtême de la *ſpiritualité*, on ne peut diſconvenir que ce ſyſtême ne ſoit l'effet d'une politique très-profonde & très-intéreſſée dans les théologiens. Il fallut imaginer un moyen pour ſouſtraire une portion de l'homme à la diſſolution afin de la rendre ſuſceptible de récompenſes & de châtimens. D'où l'on voit que ce dogme étoit très-utile aux Prêtres pour intimider, gouverner & dépouiller les ignorans & même pour embrouiller les idées des perſonnes plus éclairées, qui ſont également incapables de rien comprendre à ce qu'on leur dit ſur l'ame & ſur la divinité. Cependant les prêtres aſſurent que cette ame immatérielle ſera brulée ou ſouffrira l'action du feu matériel dans l'enfer, ou dans le purgatoire, & on les croit *ſur leur parole!*

Le dogme de la ſpiritualité ne nous offre en effet qu'une idée vague ou plutôt qu'une abſence d'idées. Qu'eſt-ce que préſente à l'eſprit une ſubſtance qui n'eſt rien de ce que nos ſens nous mettent à portée de connoître ? Eſt-il donc vrai que l'on puiſſe ſe figurer un être qui, n'etant point matiere, agit pourtant ſur la matiere ſans avoir ni point ni contact ni analogie avec elle, & reçoit elle-même les impulſions de la matiere par les organes matériels qui l'avertiſſent de la préſence des êtres ? Eſt-il poſſible de concevoir l'union de l'ame & du corps, & comment ce corps matériel peut-il lier, renfermer contraindre, déterminer un être fugitif qui échappe à tous les ſens ? Eſt-ce de bonne foi réſoudre ces difficultés que de dire que ce ſont là des myſteres, que ce ſont des effet de la toute puiſſance d'un être encore plus inconcevable que l'ame humaine & que ſa façon d'agir ? Réſoudre ces problêmes par des miracles & faire intervenir la divinité n'eſt-ce par avouer ſon ignorance ou le deſſein de nous tromper ?

Ne ſoyons donc point ſurpris des hypotheſes ſubtiles, auſſi ingénieuſes que peu ſatisfaiſantes, auxquelles les préjugés théologiques ont forcé les plus profonds des ſpéculateurs modernes de recourir ; toutes les fois qu'ils ont tâché de concilier la ſpiritualité de l'ame avec l'action phyſique des êtres matériels ſur cette ſubſtance incorporelle, ſa réaction ſur ces êtres, ſon union avec le Corps. L'eſprit humain ne peut que s'égarer lorſque renonçant au témoignage de ſes ſens, il ſe laiſſera guider par l'enthouſiaſme & l'autorité [28].

---

[28] Si l'on veut ſe faire une idée des entraves que la Théologie a données aux génies des philoſophes chrétiens, l'on n'a qu'à lire les romens métaphyſiques de Leibnitz, de Deſcartes, de Malebranche, du Cudworth &c. & examiner de ſang froid les ingénieuſes chimeres connues ſous les noms de ſyſtême de *l'harmonie préétablie*, des *cauſes occaſionnelles*, de la *prémotion phyſique* &c.

Si nous voulons nous faire des idées claires de notre ame, ſoumettons la donc à l'expérience, renonçons à nos préjugés, écartons les conjectures théologiques, déchirons des voiles ſacrés qui n'ont pour objet que d'aveugler nos yeux & de confondre notre raiſon. Que le phyſicien, que l'anatomiſte, que le médecin réuniſſent leurs expériences & leurs obſervations pour nous montrer ce que nous devons penſer d'une ſubſtance qu'on s'eſt plû à rendre méconnoiſſable ; que leurs découvertes apprennent au moraliſtes les vrais mobiles qui peuvent influer ſur les actions des hommes ; aux légiſlateurs les motifs qu'ils doivent mettre en uſage pour les exciter à travailler au bien-être général de la ſociété ; aux ſouverains les moyens de rendre véritablement & ſolidement heureuſes les nations ſoumiſes à leur pouvoir. Des ames phyſiques & des beſoins phyſiques demandent un bonheur phyſique & des objets réels & préférables aux chimeres dont depuis tant de ſiécles on repaît nos eſprits. Travaillons au *phyſique* de l'homme rendons le agréable pour lui, & bientôt nous verrons ſon *moral* devenir & meilleur & plus fortuné ; ſon ame rendue paiſible & ſereine, ſa volonté déterminée à la vertu, par les motifs naturels & palpables qu'on lui préſentera. Les ſoins que le legiſlateur donnera au phyſique formeront des citoyens ſains, robuſtes & bien conſtitués qui, ſe trouvant heureux, ſe prêteront aux impulſions utiles que l'on voudra donner à leurs ames. Ces ames ſeront toujours vicieuſes quand les corps ſeront ſouffrans & les nations malheureuſes. *Mens ſana in corpore ſano.* Voilà ce qui peut conſtituer un bon citoyen.

PLUS nous réfléchirons & plus nous demeurerons convaincus que l'ame, bien loin de devoir être diſtinguée du corps, n'eſt que ce corps lui-même enviſagé rélativement à quelques-unes de ſes fonctions, ou à quelques façons d'être & d'agir dont il eſt ſuſceptible tant qu'il jouit de la vie. Ainſi l'ame eſt l'homme conſidéré rélativement à la faculté qu'il a de ſentir, de penſer &

d'agir d'une façon réſultante de ſa nature propre, c'eſt-à-dire, de ſes propriétés, de ſon organiſation particulière & des modifications durables ou tranſitoires que ſa machine éprouve de la part des êtres qui agiſſent ſur elle [29].

CEUX qui ont diſtingué l'ame du corps, ne ſemblent avoir fait que diſtinguer ſon cerveau de lui-même. En effet le cerveau eſt le centre commun où viennent aboutir & ſe confondre tous les nerfs répandus dans toutes les parties du corps humain : c'eſt à l'aide de cet organe intérieur que ſe font toutes les opérations que l'on attribue à l'ame ; ce ſont des impreſſions, des changemens, des mouvemens communiqués aux nerfs qui modifient le cerveau ; en conſéquence il réagit, & met en jeu les organes du corps, ou bien il agit ſur lui-même & devient capable de produire au-dedans de ſa propre enceinte une grande variété de mouvemens, que l'on a déſignés ſous le nom de *facultés intellectuelles.*

D'OU l'on voit que c'eſt de ce cerveau que quelques penſeurs ont voulu faire une ſubſtance ſpirituelle. Il eſt évident que c'eſt l'ignorance qui a fait naître & accréditer ce ſyſtême ſi peu naturel. C'eſt pour n'avoir point étudié l'homme que l'on a ſuppoſé dans lui un

---

[29] Lorſqu'on demande aux théologiens, obſtinés à admettre deux ſubſtances eſſentiellement différentes, pourquoi ils multiplient les être ſans néceſſité, c'eſt, diſent-ils, parce que la penſée ne peut-être une propriété de la matiere. On leur demande alors ſi Dieu ne peut pas donner à la matiere la faculté de penſer, ils répondent que non, vû que Dieu ne peut pas faire des choſes impoſſibles. Mais dans ce cas les théologiens d'après ces aſſertions ſe reconnoiſſent pour de vrais Athés ; en effet d'après leurs principes il eſt auſſi impoſſible que *l'eſprit* ou la *penſée* produiſe la matiere qu'il eſt impoſſible que la matiere produiſe l'eſprit ou la penſée ; & l'on en conclura contre eux que le monde n'a point été fait par un eſprit, pas plus qu'un eſprit par le monde ; que le monde eſt éternel ; & que s'il exiſte un eſprit éternel il y a deux être éternels, ſelon eux, ce qui ſeroit abſurde ; ou s'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance éternelle, c'eſt le monde, vû que le monde exiſte comme on n'en peut douter.

agent d'une nature différente de ſon corps : en examinant ce corps on trouvera que pour expliquer tous les phénomènes qu'il préſente, il eſt très-inutile de recourir à des hypothèſes qui ne peuvent jamais que nous écarter du droit chemin. Ce qui met de l'obſcurité dans cette queſtion c'eſt que l'homme ne peut ſe voir lui-même ; en effet il faudroit pour cela qu'il fut à la fois en lui & hors de lui. Il peut être comparé à une harpe ſenſible qui rend des ſons d'elle-même & qui ſe demande qu'eſt-ce qui les lui fait rendre ; elle ne voit pas qu'en ſa qûalité d'être ſenſible elle ſe pince elle-même & qu'elle eſt pincée & rendue ſonore par tout ce qui la touche.

PLUS nous ferons d'expériences & plus nous aurons occaſion de nous convaincre que le mot *eſprit* ne préſente aucun ſens, même à ceux qui l'ont inventé, & ne peut être d'aucun uſage ni dans la phyſique ni dans la morale ; ce que les métaphyſiciens modernes croient entendre par ce mot, n'eſt dans le vrai qu'une force *occulte*, imaginée pour expliquer des qualités & des actions occultes, & qui au fond n'explique rien. Les nations ſauvages admettent des eſprits pour ſe rendre compte des effets qu'ils ne ſavent à qui attribuer ou qui leur ſemblent merveilleux. En attribuant à des *eſprits* les phénomènes de la nature & ceux du corps humain, faiſons-nous autre choſe que raiſonner en ſauvages ? Les hommes ont rempli la nature d'*eſprits*, parce qu'ils ont preſque toujours ignoré les vraies cauſes. Faute de connoître les forces de la nature on l'a cru animée par un *grand eſprit* : faute de connoître l'énergie de la machine humaine on l'a ſuppoſée pareillement animée par un *eſprit*. D'où l'on voit que par le mot *eſprit* l'on ne veut indiquer que la cauſe ignorée d'un phénomène qu'on ne ſait point expliquer d'une façon naturelle. C'eſt d'après ces principes que les Américains ont cru que c'étoient leurs *eſprits* ou *divinités* qui produiſoient les effets terribles de la poudre à canon. D'après les mêmes principes l'on croit encore aujourd'hui aux

TAYLOR OXFOR

Anges, aux *Démons*, & nos Ancêtres ont cru jadis aux Dieux, aux Mânes, aux Génies & en marchant ſur leurs traces nous devons attribuer à des *eſprits* la gravitation, l'électricité, les effets du Magnétiſme. [30] &c.

CHAPITRE VIII.

Des facultés intellectuelles ; toutes ſont dérivées de la faculté de ſentir.

POUR nous convaincre que les facultés que l'on nomme *intellectuelles* ne ſont que des modes ou des façons d'être & d'agir réſultantes de l'organiſation de notre corps, nous n'avons qu'à les analyſer, & nous verrons que toutes les opérations que l'on attribue à notre ame ne ſont que des modifications dont une ſubſtance inétendue ou immatérielle ne peut point être ſuſceptible.

LA premiere faculté que nous voyons dans l'homme vivant, & celle d'où découlent toutes les autres, c'eſt le *ſentiment*. Quelqu'inexplicable que cette faculté paroiſſe au premier coup d'œil, ſi nous l'examinons de près nous trouverons qu'elle eſt une ſuite de l'eſſence & des propriétés des êtres organiſés, de

[30] Il eſt évident que la notion des *Eſprits*, imaginée par des ſauvages & adoptée par des ignorans, eſt de nature à retarder nos connoiſſances, vû qu'elle nous empêche de chercher les vraies cauſes des effets que nous voyons, & qu'elle entretient l'eſprit humain dans ſa pareſſe. Cette pareſſe & l'ignorance peuvent être très-utiles aux Théologiens, mais elles ſont très-déſavantageuſes à la ſocieté. Les Prêtres ont de tous tems perſécuté ceux qui ont les premiers donné des explications naturelles des Phénomens de la nature, témoins Anaxagore, Ariſtote, Galilée Deſcartes, &c. La vraie phyſique ne peut qu'amener la ruine de la Théologie.

même que que la gravité, le magnétiſme, l'élaſticité, l'électricité, &c. réſultent de l'eſſence ou de la nature de quelques autres, & nous verrons que ces derniers phénomènes ne ſont pas moins inexplicables que ceux du ſentiment. Cependant ſi nous voulons nous en faire une idée préciſe, nous trouverons que *ſentir* eſt cette façon particuliere d'être remué propre à certains organes des corps animés, accaſionnée par la préſence d'un objet matériel qui agit ſur ces organes, dont les mouvemens ou les ébranlemens ſe tranſmettent au cerveau. Nous ne ſentons qu'à l'aide des nerfs répandus dans notre corps qui n'eſt, pour ainſi dire, qu'un grand nerf ou qui reſſemble à un grand arbre, dont les rameaux éprouvent l'action des racines, communiquée par le tronc. Dans l'homme les nerfs viennent ſe réunir & ſe perdre dans le cerveau; ce viſcere eſt le vrai ſiege du ſentiment; celui-ci, de même que l'araignée que nous voyons ſuſpendue au centre de ſa toile eſt promptement averti de tous les changemens marqués qui ſurviennent aux corps, juſqu'aux extrémités duquel il envoie ſes filets ou rameaux. L'expérience nous démontre que l'homme ceſſe de ſentir dans les parties de ſon corps dont la communication avec le cerveau ſe trouve interceptée; il ſent imparfaitement ou ne ſent point du tout dès que cet organe lui-même eſt dérangé ou trop vivement affecté [31].

[31] Les *mémoires de l'académie royale des ſciences de Paris* nous fourniſſent des preuves de ce qu'on avance ici; ils nous parlent d'un homme à qui on avoit enlevé le crâne, à la place duquel ſon cerveau s'étoit recouvert de la peau; à meſure que l'on preſſoit avec la main ſur ſon cerveau, l'homme tomboit dans une eſpece de l'étargie qui le privoit de tout ſentiment. Cette expérience eſt dûe à Mr. de la Peyronie. Borelli, dans ſon traité *de motu animalium*, appelle le cerveau *Regia animæ*. Il y a tout lieu de croire que c'eſt ſurtout dans le cerveau que conſiſte la différence qui ſe trouve, non ſeulement entre l'homme & les bêtes, mais encore entre un homme d'eſprit & un ſot, entre un homme qui penſe & un ignorant, entre un homme ſenſé & un fou. Bartolin dit que le cerveau de l'homme eſt double de celui d'un bœuf; obſervation qu'Ariſtote avoit déja faite avant lui.

QUOIQU'IL en ſoit la ſenſibilité du cerveau & de toutes ſes parties eſt un fait. Si l'on nous demande d'où vient cette propriété ? Nous dirons qu'elle eſt le réſultat d'un arrangement, d'une combinaiſon propre à l'animal, enſorte qu'une matiere brute & inſenſible ceſſe d'être brute pour devenir ſenſible en *s'animaliſant*, c'eſt-à-dire, en ſe combinant & s'identifiant avec l'animal. C'eſt ainſi que le lait, le pain & le vin ſe changent en la ſubſtance de l'homme qui eſt un être ſenſible ; ces matieres brutes deviennent ſenſibles en ſe combinant avec un tout ſenſible. Quelques philoſophes penſent que la ſenſibilité eſt une qualité univerſelle de la matiere, dans ce cas il ſeroit inutile de chercher d'où lui vient cette propriété que nous connoiſſons par ſes effets. Si l'on admet cette hypothèſe, de même qu'on diſtingue en nature deux ſortes de mouvemens, l'un connu ſous le nom de force *vive*, & l'autre ſous le nom de force *morte*, on diſtinguera deux ſortes de ſenſibilité ; l'une active ou vive & l'autre inerte ou morte, & alors animaliſer une ſubſtance ce ne ſera que détruire les obſtacles qui l'empêchent d'être active & ſenſible. En un mot, la ſenſibilité eſt ou une qualité qui ſe communique comme le mouvement & qui s'acquiert par la combinaiſon, ou cette ſenſibilité eſt une qualité inhérente à toute matiere,

---

Willis, ayant diſſéqué le cadavre d'un imbécille, lui trouva le cerveau plus petit qu'à l'ordinaire ; il dit que la plus grande différence qu'il ait remarqué entre les parties du corps de cet imbécille & celles d'un homme ſage, c'eſt que le plexus du nerf intercoſtal [qu'il a dit être l'entremetteur entre le cœur & le cerveau, & particulier à l'homme] étoit fort petit, & accompagné d'un plus petit nombre de nerfs qu'à l'ordinaire. Suivant le même Willis le ſinge eſt de tous les animaux celui dont le cerveau eſt le plus grand ; rélativement à ſa taille, auſſi c'eſt, après l'homme, celui qui a le plus d'intelligence, *V. Willis Anatom. cerebri C. 26.* & *idem Nervor. deſcriptio C. 26.* L'on a de plus remarqué que les perſonnes accoutumées à faire uſage de leurs facultés intellectuelles, ont le cerveau plus étendu que les autres, de même que l'on a remarqué que les rameurs ont les bras beaucoup plus gros que les autres hommes.

& dans l'un & l'autre cas, un être inétendu, tel que l'on ſuppoſe l'ame humaine, ne peut en être le ſujet [32].

La conformation, l'arrangement, le tiſſu, la délicateſſe des organes tant extérieurs qu'interieurs qui compoſent l'homme & les animaux, rendent leurs parties très-mobiles, & font que leur machine eſt ſuſceptible d'être remuée avec une très-grande promptitude. Dans un corps qui n'eſt qu'un amas de fibres & de nerfs, réunis dans un centre commun, toujours prêts à jouer, contigus les uns aux autres : dans un tout compoſé de fluides & de ſolides dont les parties ſont, pour ainſi dire, en équilibre, dont les plus petites ſe touchent, ſont actives & rapides dans leurs mouvemens, ſe communiquent réciproquement & de proche en proche les impreſſions, les oſcillations, les ſecouſſes qui lui ſont données ; dans un tel compoſé, dis-je, il n'eſt point ſurprenant que le moindre mouvement ſe propage avec célérité, & que les ébranlemens excités dans les parties les plus éloignées ne ſe faſſent très-promptement ſentir dans le cerveau que ſon tiſſu délicat rend ſuſceptible d'être très-aiſément

---

[32] „ Toutes les parties de la nature peuvent parvenir à „ l'animation ; l'oppoſition eſt ſeulement d'état & non de natu„ re..... Si l'on demande ce qui eſt néceſſaire pour animer „ un corps ? Je répons qu'il ne faut rien d'étranger, & qu'il „ ſuffit de la puiſſance de la nature jointe à l'organiſation. La „ vie eſt la perfection de la nature, elle n'a point de parties „ qui n'y tendent & qui n'y parviennent par la même voie..... „ L'acte de la vie eſt équivoque. Vivre dans un inſecte, un „ chien, un homme ne ſignifie rien de différent, mais cet acte „ eſt plus parfait [rélativement a nous] à proportion de la ſtructure „ des organes ; & cette ſtructure eſt caractériſée dans les ſemen„ ces qui contiennent les principes de la vie plus prochainement „ que toute autre partie de la matiere. Il eſt donc vrai que le „ ſentiment, les paſſions, la perception des objets, des idées, „ leur formation, leur comparaiſon, l'acquieſcement ou la volonté „ ſont des facultés organiques, dépendantes d'une diſpoſition plus „ ou moins excellente des parties de l'animal." *Voyez diſſertations „ mêlées ſur divers ſujets importans.* Imprimées à Amſterdam en „ 1740, pag. 254.

modifié lui-même. L'air, le feu & l'eau, ces agens si mobiles, circulent continuellement dans les fibres & les nerfs qu'ils pénetrent & contribuent, sans doute, à la promptitude incroyable avec laquelle le cerveau est averti de ce qui se passe aux extrémités du corps.

MALGRÉ la grande mobilité dont son organisation rend l'homme susceptible ; quoique des causes tant intérieures qu'extérieures agissent continuement sur lui ; il ne sent pas toujours d'une maniere distincte ou marquée les impressions qui se font sur ses organes, il ne les sent que lorsqu'elles ont produit un changement ou quelque secousse dans son cerveau. C'est ainsi que, quoique l'air nous environne de toutes parts, nous ne sentons son action que lorsqu'il est modifié de façon à frapper avec assez de force nos organes & notre peau pour que notre cerveau soit averti de sa présence. C'est ainsi que dans un sommeil profond & tranquille, qui n'est troublé par aucun rêve, l'homme cesse de sentir : enfin c'est ainsi que malgré les mouvemens continuels qui se font dans la machine humaine, l'homme paroît ne rien sentir, lorsque tous ces mouvemens se font dans un ordre convenable ; il ne s'apperçoit pas de l'état de santé, mais il s'apperçoit de l'état de douleur ou de maladie, parce que dans l'un son cerveau n'est point trop vivement remué, au lieu que dans l'autre ses nerfs éprouvent des contractions, des secousses, des mouvemens violens & désordonnés qui l'avertissent que quelque cause agit fortement sur eux, & d'une façon peu analogue à leur nature habituelle ; voilà ce qui constitue la façon d'être que nous nommons *douleur*.

D'UN autre côté il arrive quelquefois que des objets extérieurs produisent des changemens très-considérables sur notre corps, sans que nous nous en apercevions au moment où ils se font. Souvent dans la chaleur d'un combat un soldat ne s'apperçoit point d'une blessure dangereuse, parce qu'alors les mouvemens impétueux, multipliés & rapides dont son cerveau est assailli, l'empêchent de distinguer les changemens

particuliers qui ſe font dans une partie de ſon corps. Enfin lorſqu'un grand nombre de cauſes agiſſent à la fois & trop vivement ſur l'homme, il ſuccombe, il tombe en défaillance, il perd la connoiſſance, il eſt privé du ſentiment.

En général le ſentiment n'a lieu que lorſque le cerveau peut diſtinguer les impreſſions faites ſur les organes; c'eſt la ſecouſſe diſtincte, ou la modification marquée qu'il éprouve, qui conſtitue la *conſcience* [33]. D'où l'on voit que le ſentiment eſt une façon d'être ou changement marqué produit dans notre cerveau à l'occaſion des impulſions que nos organes reçoivent, ſoit de la part des cauſes intérieures ſoit de la part des cauſes extérieures qui les modifient d'une façon durable ou momentanée. En effet ſans qu'aucun objet extérieur vienne remuer les organes de l'homme il ſe ſent lui-même, il a la conſcience des changemens qui s'opérent en lui; ſon cerveau eſt alors modifié; ou bien il ſe renouvelle des modifications antérieures. n'en ſoyons point étonnés; dans une machine auſſi compliquée que le corps humain, dont les parties ſont cependant toutes contigues au cerveau, celui-ci doit être néceſſairement averti des chocs, des embarras, des changemens qui ſurviennent dans un tout, dont les parties ſenſibles de la nature ſont dans une action & une réaction continuelles & viennent toutes ſe concentrer en lui.

Lorsqu'un homme éprouve les douleurs de la goutte, il a la conſcience, c'eſt-à-dire, il ſent intérieurement qu'il ſe fait en lui des changemens très-marqués, ſans qu'aucune cauſe extérieure agiſſent immédiatement ſur lui; cependant en remontant à la vraie ſource de ces changemens, nous trouverons que ce ſont des cauſes extérieures qui les produiſent, tels que

[33] Selon le Dr. Clarcke, »la conſcience eſt l'acte réfléchi par » le moyen duquel je ſais que je penſe, & que mes penſées ou mes » actions ſont à moi & non pas à un autre." *V. ſa Lettre contre Dodwel.*

l'organiſation & le tempérament reçus de nos parens ; certains alimens, & mille cauſes inappréciables & légeres qui, en s'amaſſant peu-à-peu produiſent l'humeur de la goutte, dont l'effet eſt de ſe faire ſentir très-vivement. La douleur de la goutte fait naître dans le cerveau une idée ou une modification qu'il a le pouvoir de ſe repréſenter ou de réitérer en lui, même lorſqu'il n'a plus la goutte : ſon cerveau par une ſérie de mouvemens ſe remet alors dans un état analogue à celui où il étoit, quand il éprouvoit réellement cette douleur ; il n'en auroit aucune idée ſi jamais il ne l'avoit ſentie.

L'ON appelle *ſens* les organes viſibles de notre corps par l'intermede deſquels le cerveau eſt modifié. On donne différens noms aux modifications qu'il reçoit. Les noms de *ſenſations* de *perceptions*, *d'idées* ne déſignent que des changemens produits dans l'organe intérieur à l'occaſion des impreſſions que font ſur les organes extérieurs les corps qui agiſſent ſur eux. Ces changemens conſidérés en eux-mêmes ſe nomment *ſenſations* ; ils ſe nomment *perceptions* dès que l'organe intérieur les apperçoit ou en eſt averti ; ils ſe nomment *idées* lorſque l'organe intérieur rapporte ces changemens à l'objet qui les a produits.

TOUTE *ſenſation* n'eſt donc qu'une ſecouſſe donnée à nos organes ; toute *perception* eſt cette ſecouſſe propagée juſqu'au cerveau ; toute *idée* eſt l'image de l'objet à qui la ſenſation & la perception ſont dues. D'où l'on voit que ſi nos ſens ne ſont remués, nous ne pouvons avoir ni ſenſations, ni perceptions, ni idées ; comme nous aurons occaſion de le prouver à ceux qui pourroient encore douter d'une vérité ſi frappante.

C'EST la grande mobilité dont l'organiſation de l'homme le rend capable qui le diſtingue des autres êtres que nous nommons inſenſibles & inanimés ; ce ſont les différens dégrés de mobilité dont l'organiſation particuliere des individus de notre eſpece les rend ſuſceptibles, qui mettent entr'eux les différences infi-

nles & des variétés incroyables tant pour les facultés corporelles que pour celles qu'on nomme *mentales* ou *intellectuelles*. De cette mobilité plus ou moins grande réſulte l'eſprit, la ſenſibilité, limagination, le goût, &c..... Mais ſuivons pour le préſent les opérations de nos ſens, & voyons la maniere dont les objets extérieurs agiſſent ſur eux & les modifient; nous examinerons enſuite la réaction de l'organe intérieur.

LES yeux ſont des organes très-mobiles & très-délicats, par le moyen deſquels nous éprouvons la ſenſation de la lumiere ou de la couleur, qui donne au cerveau une perception diſtincte, à la ſuite de laquelle le corps lumineux ou coloré fait naître en nous une idée. Dès que j'ouvre ma paupière, ma rétine eſt affectée d'une façon particuliere, il s'excite dans la liqueur, des fibres & des nerfs dont mes yeux ſont compoſés, des ébranlemens, qui ſe communiquent au cerveau & y peignent l'image du corps qui agit ſur nos yeux; par là, nous avons l'idée de la couleur de ce corps, de ſa grandeur, de ſa forme, de ſa diſtance, eſt c'eſt ainſi que s'explique le méchaniſme de *la vue*.

LA mobilité & l'élaſticité dont les fibres & les nerfs qui forment le tiſſu de la peau la rendent ſuſceptible, fait que cette enveloppe du corps humain appliquée à un autre corps en eſt très-proprement affectée; ainſi elle avertit le cerveau de ſa préſence, de ſon étendue, de ſon aſpérité ou de ſon égalité, de ſa peſanteur, &c. qualités qui lui donnent des perceptions diſtinctes, & qui font naître en lui des idées diverſes; c'eſt-là ce qui conſtitue *le toucher*.

LA délicateſſe de la membrane qui tapiſſe l'intérieur des narines la rend ſuſceptible d'être irritée, même par les corpuſcules inviſibles & impalpable qui émanent des corps odorans, & qui portent des ſenſations, des perceptions, des idées au cerveau; c'eſt-là ce qui conſtitue le ſens de *l'odorat*.

LA bouche, étant remplie de houpes nerveuſes ſenſibles, mobiles, irritables, qui contiennent des ſucs propres à diſſoudre les ſubſtances ſalines, eſt très pro-

prement affectée par les alimens qui y paſſent, & tranſmet au cerveau les impreſſions qu'elle a reçues ; c'eſt de ce méchaniſme que réſulte le *goût*.

ENFIN l'oreille, que ſa conformation rend propre à recevoir les différentes impreſſions de l'air diverſement modifié, communique au cerveau des ébranlemens ou des ſenſations qui font naître la perception des ſons & l'idée des corps ſonores ; voilà ce qui conſtitue *l'ouie*.

TELLES ſont les ſeules voies par leſquelles nous recevons des ſenſations, des perceptions, des idées. Ces modifications ſucceſſives de notre cerveau, ſont des effets produits par les objets qui remuent nos ſens, deviennent des cauſes elles-mêmes, & produiſent dans l'ame de nouvelles modifications, que l'on nomme *penſées*, *réflexions*, *mémoire*, *imagination*, *jugemens*, *volontés*, *actions*, & qui toutes ont la ſenſation pour baſe.

POUR me faire une notion préciſe de la *penſée*, il faut examiner pied-à-pied ce qui ſe paſſe en moi à la préſence d'un objet quelconque. Suppoſons pour un moment que cet objet ſoit une pêche ; ce fruit fait d'abord ſur mes yeux deux impreſſions différentes ; c'eſt-à-dire, y produit deux modifications qui ſe tranſmettent juſqu'au cerveau ; à cette occaſion celui-ci éprouve deux nouvelles façons d'être, ou perceptions que je déſigne ſous les noms de *couleur* & de *rondeur* ; en conſéquence j'ai l'idée d'un corps rond & coloré. En portant la main à ce fruit j'y applique l'organe du toucher ; auſſitôt ma main éprouve trois nouvelles impreſſions que je déſigne ſous les noms de *moleſſe*, de *fraîcheur*, de *peſanteur*, d'où réſultent trois nouvelles perceptions dans le cerveau & trois nouvelles idées. Si j'approche ce fruit de l'organe de l'odorat, celui-ci éprouve une nouvelle modification, qui tranſmet au cerveau une nouvelle perception & une nouvelle idée que l'on appelle *odeur*. Enfin ſi je porte ce fruit à ma bauche, l'organe du goût eſt affecté d'une maniere nouvelle, ſuivie d'une perception qui fait

fait naître en moi l'idée de la *saveur*. En réuniſſant toutes ces impreſſions ou modifications différentes de mes organes tranſmiſes à mon cerveau, c'eſt-à-dire, en combinant toutes les ſenſations, les perceptions & les idées que j'ai reçues, j'ai l'idée d'un tout que je déſigne ſous le nom de *pêche*, dont ma penſée peut s'occuper ou dont j'ai une notion [34].

Ce qui vient d'être dit ſuffit pour nous montrer la génération des ſenſations, des perceptions & des idées & leur aſſociation ou liaiſon dans le cerveau : on voit que ces différentes modifications ne ſont que des ſuites des impulſions ſucceſſives que nos organes extérieurs tranſmettent à notre organe intérieur, qui jouit de ce que nous appellons la *faculté de penſer*, c'eſt-à-dire, d'appercevoir en lui-même ou de ſentir les différentes modifications ou idées qu'il a reçues, de les combiner & de les ſéparer, de les étendre & de les reſtreindre, de les comparer, de les renouveller, &c. D'où l'on voit que la penſée n'eſt que la perception des modifications que notre cerveau a reçues de la part des objets extérieurs, ou qu'il ſe donne à lui-même.

En effet, non-ſeulement notre organe intérieur apperçoit les modifications qu'il reçoit du dehors, mais encore il a le pouvoir de ſe modifier lui-même, & de conſidérer les changemens ou les mouvemens

[34] Ce qui vient d'être dit prouve que la penſée a un commencement, une durée, une fin; ou bien une génération, une ſucceſſion, une diſſolution, comme tous les autres modes de la matiere; comme eux la penſée eſt excitée, déterminée, accrue, diviſée, compoſée, ſimplifiée, &c. Cependant ſi l'Ame, ou le principe qui penſe, eſt indiviſible, comment cette ame peut-elle penſer ſucceſſivement; diviſer, abſtraire, combiner, étendre ſes idées, les retenir & les perdre, avoir de la mémoire & oublier? Comment ceſſe-t-elle de penſer? Si les formes paroiſſent diviſibles dans la matiere, ce n'eſt qu'en la conſidérant par abſtraction, à la façon des Géometres, mais cette diviſibilité des forme n'exiſte point dans la nature où il n'y a point ni atôme ni forme parfaitement réguliers. Il faut donc en conclure que les formes de la matiere ne ſont pas moins indiviſibles que la *penſée*.

qui ſe paſſent en lui ou ſes propres opérations ; ce qui lui donne de nouvelles perceptions & de nouvelles idées. C'eſt l'exercice de ce pouvoir de ſe replier ſur lui-même que l'on nomme *réflexion.*

D'ou l'on voit que penſer & réfléchir c'eſt ſentir ou appercevoir en nous-mêmes les impreſſions, les ſenſations, les idées que nous donnent les objets qui agiſſent ſur nos ſens, & les divers changemens que notre cerveau ou organe intérieur produit ſur lui-même.

La *mémoire* eſt la faculté que l'organe intérieur a de renouveller en lui-même les modifications qu'il a reçues, ou de ſe remettre dans un état ſemblable à celui où l'on mis les perceptions, les ſenſations, les idées que les objets extérieurs ont produites en lui, & dans l'ordre qu'il les a reçues, ſans nouvelle action de la part de ces objets, ou même lorſque ces objets ſont abſens. Notre organe intérieur apperçoit que ces modifications ſont les mêmes que celles qu'il a ci-devant éprouvées à la préſence des objets auxquels il les rapporte ou les attribue. La mémoire eſt fidelle lorſque ces modifications ſont les mêmes, elle eſt infidelle lorſqu'elles different de celles que l'organe a antérieurement éprouvées.

L'imagination n'eſt en nous qua la faculté que le cerveau a de ſe modifier ou de ſe former des perceptions nouvelles, ſur le modèle de celles qu'il a reçues par l'action des objets extérieurs ſur ſes ſens. Notre cerveau ne fait alors que combiner des idées qu'il a reçues & qu'il ſe rappelle, pour en former un enſemble ou un amas de modifications qu'il n'a point vû, quoiqu'il connoiſſe les idées particulieres ou les parties dont il compoſe cet enſemble idéal qui n'exiſte qu'en lui-même. C'eſt ainſi qu'il ſe fait les idées des Centaures, des Hyppogryphes, des Dieux & des Démons, &c. Par la mémoire notre cerveau ſe renouvelle des ſenſations, des perceptions, des idées qu'il a reçues & ſe repréſente des objets qui ont vraiment remué ſes organes, au lieu que par l'imagination il combine pour en faire des objets ou des touts qui

n'ont point remué ſes organes, quoiqu'il connoiſſe les élémens ou les idées dont il les compoſe. C'eſt ainſi que les hommes en combinant un grand nombre d'idées empruntées d'eux-mêmes telles que celles de juſtice, de ſageſſe, de bonté, d'intelligence, &c. ſont à l'aide de l'imagination parvenus à en former un tout idéal qu'ils ont nommé la Divinité.

L'ON a donné le non de *jugement* à la faculté qu'a le cerveau de comparer entre-elles les modifications ou les idées qu'il reçoit ou qu'il a le pouvoir de réveiller en lui-même, afin d'en découvrir les rapports ou les effets.

LA *volonté* eſt une modification de notre cerveau par laquelle il eſt diſpoſé à l'action, c'eſt-à-dire, à mouvoir les organes du corps de maniere à ſe procurer ce qui le modifie d'une façon analogue à ſon être ou à écarter ce qui lui nuit. *Vouloir*, c'eſt être diſpoſé à l'action. Les objets extérieurs ou les idées intérieures qui font naître cette diſpoſition dans notre cerveau s'appellent *motifs* parce que ce ſont les reſſorts ou mobiles qui le déterminent à l'action, c'eſt-à-dire, à mettre en jeu les organes du corps. Ainſi les *actions volontaires* ſont des mouvemens du corps déterminés par les modifications du cerveau. La vue d'un fruit modifie mon cerveau d'une façon qui le diſpoſe à faire mouvoir mon bras pour cueillir le fruit que j'ai vu & le porter à ma bouche.

TOUTES les modifications que reçoit l'organe intérieure ou le cerveau; toutes les ſenſations, perceptions & idées que les objets qui remuent les ſens lui donnent ou qu'il renouvelle en lui-même, ſont agréables ou déſagréables, ſont favorables ou nuiſibles à notre façon d'être habituelle ou paſſagère, & diſpoſent l'organe intérieur à agir, ce qu'il fait en raiſon de ſa propre énergie; qui n'eſt point la même dans tous les êtres de l'eſpece humaine, & qui dépend de leurs tempéramens. De-là naiſſent les *paſſions* plus ou moins fortes, qui ne ſont que des mouvemens de la volonté déterminée par les objets qui la remuent

en raiſon compoſée de l'analogie ou de la diſcordance qui ſe trouvent entre eux & notre propre façon d'être, & de la force de notre tempéramment. D'où l'on voit que les paſſions ſont des façons d'être ou des modifications de l'organe intérieur, attiré ou repouſſé par les objets, & qui, par conſéquent, eſt ſoumis à ſa maniere aux loix phyſiques de l'attraction & de la répulſion.

LA faculté d'appercevoir ou d'être modifié tant par les objets extérieurs que par lui-même, dont notre origine intérieur jouit, ſe déſigne quelquefois ſous le nom *d'entendement*. L'on a donné le nom *d'intelligence* à l'aſſemblage des facultés diverſes dont cet organe eſt ſuſceptible, On donne le nom de *raiſon* à une façon déterminée dont il exerce ſes facultés. L'on nomme *eſprit*, *ſageſſe*, *bonté*, *prudence*, *vertu*, &c. des diſpoſitions ou des modifications conſtantes ou paſſagéres de l'organe intérieur qui fait agir les êtres de l'eſpece humaine.

EN un mot, comme nous aurons bientôt occaſion de le prouver, toutes les facultés intellectuelles, c'eſt-à-dire, toutes les façons d'agir que l'on attribue à l'ame, ſe réduiſent à des modifications, à des qualités, à des façons d'être, à des changemens produits par les mouvemens dans le cerveau, qui eſt viſiblement en nous le ſiege du ſentiment, & le principe de toutes nos actions. Ces modifications ſont dues aux objets qui frappent nos ſens, dont les impulſions ſe tranſmettent au cerveau, ou bien aux idées que ces objets y ont fait naître & qu'il a le pouvoir de reproduire; celui-ci ſe meut donc à ſon tour, réagit ſur lui-même & met en jeu les organes qui viennent ſe concentrer en lui, ou qui plutôt ne ſont qu'une extenſion de ſa propre ſubſtance. C'eſt ainſi que les mouvemens cachés de l'organe intérieur ſe rendent ſenſibles au dehors par des ſignes viſibles. Le cerveau, affecté par une modification que nous nommons *la crainte*, excite un tremblement dans les membres, & répand la pâleur ſur le viſage. Ce cerveau affecté d'un ſen-

timent de douleur fait ſortir des larmes de nos yeux, même ſans qu'aucun objet le remue ; une idée qu'il ſe retrace fortement ſuffit pour qu'il éprouve des modifications très-vives qui influent viſiblement ſur toute la machine.

En tout cela nous ne voyons qu'une même ſubſtance qui agit diverſement dans ſes différentes parties. Si l'on ſe plaint que ce méchaniſme ne ſuffit pas pour expliquer le principe des mouvemens ou des facultés de notre ame, nous dirons qu'elle eſt dans le même cas que tous les corps de la nature dans leſquels les mouvemens les plus ſimples, les phénomènes les plus ordinaires, les façons d'agir les plus communes ſont des myſteres inexplicables, dont jamais nous ne connoîtrons les premiers principes. En effet comment nous flatterons-nous de connoître le vrai principe de la gravité en vertu de laquelle une pierre tombe ? Connoiſſons-nous le méchaniſme qui produit l'attraction dans quelques ſubſtances & la répulſion dans d'autres ? Sommes-nous en état d'expliquer la communication du mouvement d'un corps à un autre ? D'ailleurs les difficultés que nous avons ſur la maniere dont l'ame agit ſeront-elles levées en la faiſant un *être ſpirituel* dont nous n'avons aucune idée, & qui par conſéquent doit dérouter toutes les notions que nous pourrions nous en former ? Qu'il nous ſuffiſe donc de ſavoir que l'ame ſe meut & qu'elle ſe modifie par les cauſes matérielles qui agiſſent ſur elle. D'où nous ſommes autoriſés à conclure que toutes ſes opérations & ſes facultés prouvent qu'elle eſt matérielle.

CHAPITRE IX.

De la diverſité des facultés intellectuelles; elles dépendent de cauſes phyſiques ainſi que leurs qualités morales. Principes naturels de la Sociabilité, de la Morale & de la Politique.

LA nature eſt forcée de diverſifier tous ſes ouvrages ; des matieres élémentaires différentes pour l'eſſence doivent former des êtres différens par leurs combinaiſons & leurs propriétés, par leurs façons d'être & d'agir. Il n'eſt point, & il ne peut y avoir dans la nature deux êtres & deux combinaiſons qui ſoient mathématiquement & rigoureuſement les mêmes, vû que le lieu, les circonſtances, les rapports, les proportions, les modifications n'étant jamais exactement ſemblables, les êtres qui en réſultent ne peuvent point avoir entre eux une reſſemblance parfaite, & leurs façons d'agir doivent différer en quelque choſe lors même que nous croyons trouver entre elles la plus grande conformité [35].

EN conſéquence de ce principe, que tout conſpire à nous prouver, il n'eſt pas deux individus de l'eſpece humaine qui aient les mêmes traits, qui ſentent préciſément de la même maniere, qui penſent d'une façon conforme, qui voyent les choſes des mêmes yeux, qui aient les mêmes idées ni par conſéquent le même ſyſtême de conduite. Les organes viſibles des hommes, ainſi que leurs organes cachés, ont bien une analogie ou des points généraux de reſſemblance & de conformité qui font qu'ils paroiſſent en gros affectés de la même maniere par de certaines cauſes, mais leurs différences ſont infinies dans les détails. Les ames humaines peuvent être comparées

[35] Voyez ce qui a été dit à la fin du chapitre VI.

& des inſtrumens dont les cordes, déjà diverſes par elles-mêmes ou par les matieres dont elles ont été tiſſues, ſont encore montées ſur des tons différens: frappée par une même impulſion chaque corde rend le ſon qui lui eſt propre, c'eſt-à-dire qui dépend de ſon tiſſu, de ſa tenſion, de ſa groſſeur, de l'état momentané où la met l'air qui l'environne, &c. C'eſt là ce qui produit le ſpectacle ſi varié que nous offre le monde moral; c'eſt de là que réſulte cette diverſité ſi frappante que nous trouvons entre les eſprits, les facultés, les paſſions, les énergies, les goûts, les imaginations, les idées, les opinions des hommes; cette diverſité eſt auſſi grande que celles de leurs forces phyſiques, & dépend comme elles de leurs tempéremmens, auſſi variés que leurs phyſionomies: de cette diverſité réſulte l'action & la réaction continuelle qui fait la vie du monde moral; de cette diſcordance réſulte l'harmonie qui maintient & conſerve la race humaine.

La diverſité qui ſe trouve entre les individus de l'eſpece humaine met entre eux de l'inégalité & cette inégalité fait le ſoutien de la ſociété. Si tous les hommes étoient les mêmes pour les forces du corps & pour les talens de l'eſprit, ils n'auroient aucun beſoin les uns des autres: c'eſt la diverſité de leurs facultés & l'inégalité qu'elles mettent entre eux qui rendent les mortels néceſſaires les uns aux autres, ſans cela, ils vivroient iſolés. D'où l'on voit que cette inégalité, dont ſouvent nous nous plaignons à tort, & l'impoſſibilité où chacun de nous ſe trouve de travailler efficacement tout ſeul à ſe conſerver & à ſe procurer le bien-être, nous mettent dans l'heureuſe néceſſité de nous aſſocier, de dépendre de nos ſemblables, de mériter leurs ſecours, de les rendre favorables à nos vues, de les attirer à nous pour écarter par des efforts communs ce qui pourroit troubler l'ordre dans notre machine. En conſéquence de la diverſité des hommes & de leur inégalité, le foible eſt forcé de ſe mettre ſous la ſauve-garde du plus

fort ; c'eſt elle qui oblige celui-ci à recourir aux lumieres, aux talens, à l'induſtrie du plus foible, lorſqu'il les juge utiles pour lui-même, cette inégalité naturelle fait que les nations diſtinguent les citoyens qui leur rendent des ſervices, & en raiſon de leurs beſoins honorent & récompenſent les perſonnes dont les lumieres, les bienfaits, les ſecours & les vertus leur procurent des avantages réels ou imaginaires, des plaiſirs, des ſenſations agréables en tout genre ; c'eſt par elle que le génie prend de l'aſcendant ſur les hommes & force des peuples entiers à reconnoître ſon pouvoir. Ainſi la diverſité & l'inégalité des facultés tant corporelles que mentales, ou intellectuelles rendent l'homme néceſſaire à l'homme, le rendent ſociable, & lui prouvent évidemment la néceſſité de la morale.

D'APRÈS la diverſité de leurs facultés les êtres de notre eſpece ſe partagent en différentes claſſes ſuivant les effets qu'ils produiſent, & ſuivant les différentes qualités que l'on remarque en eux, qui découlent des propriétés individuelles de leurs ames ou des modifications particulieres de leur cerveau. C'eſt ainſi que l'eſprit, la ſenſibilité, l'imagination, les talens, &c. mettent des différences infinies entre les hommes. C'eſt ainſi que les uns ſont appellés *bons* & les autres *méchans*, *vertueux* & *vicieux*, *ſavans* & *ignorans*, *raiſonnables ou déraiſonnables*, &c.

SI nous examinons toutes les différentes facultés attribuées à l'ame, nous verrons que comme celles du corps, elles ſont dues à des cauſes phyſiques, auxquelles il ſera facile de remonter. Nous trouverons que les forces de l'ame ſont les mêmes que celles du corps, ou dépendent toujours de ſon organiſation, de ſes propriétés particulieres & des modifications conſtantes ou momentanées qu'il éprouve, en un mot du tempérament.

LE *tempéramment* dans chaque homme eſt l'état habituel où ſe trouvent les fluides & les ſolides dont ſon corps eſt compoſé. Les tempérammens varient en raiſon des élémens ou matieres qui dominent dans

chaque individu, & des différentes combinaiſons & modifications que ces matieres, diverſes par elles-mêmes, éprouvent dans ſa machine. C'eſt ainſi que chez les uns le ſang abonde, la bile dans les autres, le flegme dans quelques-uns, &c.

C'EST de la nature, c'eſt de nos parens, c'eſt des cauſes qui ſans ceſſe & depuis le premier moment de notre exiſtence nous ont modifiés, que nous avons reçu notre tempéramment. C'eſt dans le ſein de ſa Mere que chacun de nous a puiſé les matieres qui influeront toute la vie ſur ſes facultés intellectuelles, ſur ſon énergie, ſur ſes paſſions, ſur ſa conduite. La nourriture que nous prenons, la qualité de l'air que nous reſpirons, le climat que nous habitons, l'éducation que nous recevons, les idées qu'on nous préſente & les opinions qu'on nous donne, modifient ce tempéramment : & comme ces circonſtances ne peuvent jamais être rigoureuſement les mêmes en tout point pour deux hommes, il n'eſt pas ſurprenant qu'il y ait entre eux une ſi grande diverſité, ou qu'il y ait autant de tempérammens différens qu'il y a d'individus de l'eſpece humaine.

AINSI quoique les hommes aient entr'eux une reſſemblance générale, ils différent eſſentiellement tant par le tiſſu & l'arrangement des fibres & des nerfs, que par la nature, la qualité, la quantité des matieres qui mettent ces fibres en jeu & leur impriment des mouvemens. Un homme, déja différent d'un autre homme par la texture & la diſpoſition de ſes fibres, le devient encore plus lorſqu'il prend des alimens nourriſſans, lorſqu'il boit du vin, lorſqu'il fait de l'exercice, tandis que l'autre qui ne boira que de l'eau, ne prendra que des nourritures peu ſucculentes, languira dans l'inertie & l'oiſiveté.

TOUTES ces cauſes influent néceſſairement ſur l'eſprit, ſur les paſſions, ſur les volontés, en un mot ſur ce qu'on appelle les facultés intellectuelles. C'eſt ainſi que nous voyons qu'un homme ſanguin eſt communément ſpirituel, emporté, voluptueux, entrepre-

fiant, tandis qu'un homme flegmatique eſt d'une conception, lente & difficile à émouvoir, eſt d'une imagination peu vive, eſt puſillanime & incapable de vouloir fortement.

Si l'on conſultoit l'expérience au lieu du préjugé, la médecine fourniroit à la morale la clef du cœur humain, & en guériſſant le corps elle ſeroit quelquefois aſſurée de guérir l'eſprit. En faiſant de notre ame une ſubſtance *ſpirituelle* on ſe contente de lui adminiſtrer des remedes ſpirituels qui n'influent point ſur le tempérament ou qui ne font que lui nuire. Le dogme de la ſpiriritualité de l'ame a fait de la morale une ſcience conjecturale, qui ne nous fait nullement connoître les vrais mobiles que l'on doit employer pour agir ſur les hommes. Aidés de l'expérience, ſi nous connoiſſions les élémens qui font la baſe du tempérament d'un homme ou du plus grand nombre des individus dont un peuple eſt compoſé, nous ſaurions ce qui leur convient, les loix qui leur ſont néceſſaires, les inſtitutions qui leur ſont utiles. En un mot la morale & la politique pourroit retirer du *Matérialiſme* des avantages que le dogme de la ſpiritualité ne leur fournira jamais, & auxquels il les empêche même de ſonger. L'homme ſera toujours un myſtere pour ceux qui s'obſtineront à le voir avec les yeux prévenus de la Théologie, ou qui attribueront ſes actions à un principe dont jamais ils ne peuvent avoir d'idées. Lorſque nous voudrons connoître l'homme, tâchons donc de découvrir les matieres qui entrent dans ſa combinaiſon & qui conſtituent ſon tempérament; ces découvertes ſerviront à nous faire deviner la nature & la qualité de ſes paſſions & de ſes penchans, & preſſentir ſa conduite dans des occaſions donnée, elle nous indiqueront les remedes que nous pourrons employer avec ſuccès pour corriger les défauts d'une organiſation vicieuſe ou d'un tempérament auſſi nuiſible à la ſociété qu'à celui qui le poſſede.

En effet il n'eſt point douteux que le tempérament de l'homme ne puiſſe être corrigé, altéré, modifié

par des cauſes auſſi phyſiques que celles qui le conſtituent ; chacun de nous peut en quelque ſorte ſe faire un tempérament ; un homme d'un tempérament ſanguin, en prenant des nourritures moins ſucculentes ou en moindre quantité, en s'abſtenant de liqueurs fortes, &c. peut parvenir à corriger la nature, la qualité, la quantité du mouvement du fluide qui domine en lui. Un bilieu ou un mélancolique peut à l'aide de quelques remedes diminuer la maſſe de ce fluide, & corriger le vice de ſon humeur à l'aide de l'exercice, de la diſſipation, de la gaieté qui réſulte du mouvement. Un Européen tranſplanté dans l'Indoſtan deviendra peu-à-peu un homme tout différent pour l'humeur, pour les idées, pour le tempérament & le caractere.

QUOIQUE l'on ait peut fait d'expérience pour connoître ce qui conſtitue les tempéramens des hommes, on en auroit déjà un nombre ſuffiſant ſi l'on daignoit en faire uſage. Il paroit en général que le principe igné, que les chimiſtes ont déſigné ſous le nom de *phlogiſtique* ou de *matiere inflammable*, eſt celui qui dans l'homme lui donne le plus de vie & d'énergie, qui procure le plus de reſſort, de mobilité, d'activité à ſes fibres, de tenſion à ſes nerfs, de rapidité à ſes fluides. De ces cauſes matérielles nous voyons communément réſulter les diſpoſitions ou facultés que nous nommons ſenſibilité, eſprit, imagination, génie, vivacité, &c. qui donnent le ton aux paſſions, aux volontés, aux actions morales des hommes. Dans ce ſens c'eſt avec aſſez de juſteſſe que l'on ſe ſert des expreſſions de *chaleur d'ame*, d'imagination *ardente*, de *feu du génie*, &c. [36]

[36] Je ſerois aſſez tenté de croire que ce que les Médecins nomment *fluide nerveux* ou cette matiere ſi mobile qui avertit ſi promptement le cerveau de tout ce qui ſe paſſe en nous, n'eſt autre choſe que la matiere électrique & que c'eſt la différence de ſes doſes ou proportions qui eſt une des principales cauſes de la diverſité des hommes & de leurs facultés.

C'EST ce feu, répandu en doſes différentes dans les êtres de notre eſpece, qui leur donne le mouvement, l'activité, la chaleur animale & qui, pour ainſi dire, les rend plus ou moins vivans. Ce feu ſi mobile & ſi ſubtil, ſe diſſipe avec facilité, & pour lors il demande à être rétabli à l'aide des alimens qui le contiennent, & qui par-là ſe trouvent propres à remonter notre machine, à réchauffer le cerveau, à lui rendre l'activité néceſſaire pour remplir les fonctions que l'on nomme intellectuelles. C'eſt ce feu contenu dans le vin & dans les liqueurs fortes qui donne aux hommes les plus engourdis une vivacité dont ſans lui ils ſeroient incapables, & qui pouſſe les lâche même au combat. C'eſt ce feu qui trop abondant en nous dans certaines maladies nous jette dans le délire, & qui trop foible dans d'autres nous plongent dans l'affaiſſement. Enfin c'eſt ce feu qui diminue dans la vieilleſſe & qui ſe diſſipe totalement à la mort. [37]

SI nous examinons d'après nos principes les facultés intellectuelles des hommes ou leurs qualités morales, nous demeurerons convaincus qu'elles ſont dues à des cauſes matérielles qui influent ſur leur organiſation particuliere d'une façon plus ou moins durable & marquée. Mais d'où vient cette organiſation, ſinon des parens deſquels nous recevons les élémens d'une machine néceſſairement analogue à la leur; d'où vient le plus ou le moins de matiere ignée, ou de chaleur vivifiante qui décident de nos qualités mentales? C'eſt de la Mere qui nous a porté dans ſon ſein, qui nous a communiqué une portion du feu dont elle fut animée elle-même, & qui avec ſon ſang circuloit dans ſes veines. C'eſt des alimens qui nous ont nourris,

[37] Si nous voulons être de bonne foi nous trouverons que c'eſt la chaleur qui eſt le principe de la vie. C'eſt à l'aide de la chaleur que les êtres paſſent de l'inaction au-mouvement, du repos à la fermentation, de l'état inanimé à celui de la vie: nous en avons la preuve dans l'œuf que la chaleur fait éclore; en un mot point de génération ſans chaleur.

c'eſt du climat où nous vivons, c'eſt de l'atmoſphere qui nous entoure ; toutes ces cauſes influent ſur nos fluides & nos ſolides & décident de nos diſpoſitions naturelles. En examinant ces diſpoſitions, d'où dépendent nos facultés, nous les trouverons toujours corporelles & matérielles.

LA premiere de ces diſpoſitions eſt la *ſenſibilité* phyſique de laquelle nous verrons découler toutes nos autres qualités intellectuelles ou morales. Sentir, comme on l'a dit, c'eſt être remué & avoir la conſcience des changemens qui s'opérent en nous. Avoir de la ſenſibilité n'eſt donc autre choſe qu'être conformé de maniere à ſentir très-promptement & très-vivement les impreſſions des objets qui agiſſent ſur nous. Une ame ſenſible n'eſt donc que le cerveau d'un homme diſpoſé de maniere à recevoir avec facilité les mouvemens qui lui ſont communiqués. C'eſt ainſi que nous appellons *ſenſible* celui que la vue d'un malheureux ou le récit d'une cataſtrophe, ou l'idée d'un ſpectacle affligeant touchent aſſez vivement pour répandre des larmes, ſigne auquel nous reconnoiſſons les effets d'un grand trouble dans la machine humaine. Nous diſons d'un homme en qui les ſons de la muſique excitent un grand plaiſir ou produiſent des effets très-marqués, qu'il a *l'oreille ſenſible*. Enfin nous diſons d'un homme dans lequel, l'éloquence, les beautés des arts, tous les objets qui le frappent excitent des mouvemens, très-vifs, qu'il a *l'ame ſenſible*. [38]

L'ESPRIT eſt une ſuite de cette ſenſibilité phyſique. En effet nous appellons *eſprit* une facilité que quelques êtres de notre eſpece ont de ſaiſir avec promptitude l'enſemble & les différens rapports des

[38] On voit que la compaſſion dépend de la ſenſibilité phyſique qui n'eſt jamais la même dans tous les hommes ; on a donc eu tort de faire de la compaſſion la ſource de nos idées de morale & des ſentimens que nous éprouvons pour nos ſemblables. Non ſeulement tous les hommes ne ſont point ſenſibles, mais encore il y en a beaucoup en qui la ſenſibilité n'a point été développée. Tels ſont les Princes, les grands, les riches, &c.

objets. Nous appellons *Génie* la facilité de saisir cet enſemble & ces rapports dans les objets vaſtes, utiles, difficiles à connoître. L'eſprit peut être comparé à une vue perçante qui apperçoit les choſes promptement; le génie eſt une vue qui ſaiſit d'un coup d'œil tous les points d'un horiſon étendu. L'eſprit juſte eſt celui qui apperçoit les objets & les rapports tels qu'ils ſont: l'eſprit faux eſt celui qui ne ſaiſit que faux rapports, ce qui vient de quelque vice dans l'organiſation. L'eſprit juſte eſt une faculté qui reſſemble à l'adreſſe dans la main.

L'IMAGINATION étant la facilité de combiner avec promptitude des idées ou des images; elle conſiſte dans le pouvoir de reproduire aiſément les modifications de notre cerveau & de les lier enſemble ou de les attacher à des objets auxquels elle conviennent: c'eſt alors que l'imagination nous plaît, c'eſt alors que nous approuvons ſes fixions, & qu'elle embellit la nature & la vérité; nous la blâmons au contraire lorſqu'elle nous peint des phantômes déſagréables ou lorſqu'elle combine des idées qui ne ſont point faites pour s'aſſocier. C'eſt ainſi que la poëſie, faite pour rendre la nature plus touchante, nous plaît quand elle orne les objets qu'elle nous offre de toutes les beautés qui peuvent leur convenir, elle en fait alors des êtres idéaux; mais qui nous remuent agréablement & nous pardonnons à l'illuſion qu'on nous fait en faveur du plaiſir qu'on nous cauſe. Les hideuſes chimeres de la ſuperſtition nous déplaiſent, parce qu'elles ne ſont que les produits d'une imagination malade qui ne réveille en nous que des idées affligeantes.

L'IMAGINATION, quand elle s'égare, produit le fanatiſme, les terreurs religieuſes, le zele inconſidéré, des phrénéſies, les grands crimes. L'imagination réglée produit l'enthouſiaſme pour les choſes utiles, la paſſion forte pour la vertu, l'amour de la patrie, la chaleur de l'amitié, en un mot elle donne de l'énergie & de la vivacité à tous nos ſentimens; ceux qui ſont privés d'imagination ſont communément des

hommes en qui le flegme étoit le feu ſacré qui eſt en nous le principe de la mobilité, de la chaleur du ſentiment, & qui vivifie toutes nos facultés intellectuelles. Il faut de l'enthouſiaſme pour les grandes vertus ainſi que pour les grands crimes. L'enthouſiaſme met notre cerveau ou notre ame dans un etat ſemblable à celui de l'ivreſſe; l'un & l'autre excitent en nous des mouvemens rapides que les hommes approuvent quand il en réſulte du bien & qu'ils nomment *folie*, *délire*, *crime* ou *fureur* quand il en réſulte du déſordre.

L'ESPRIT n'eſt juſte, il n'eſt capable de juger ſainement des choſes; l'imagination n'eſt réglée que lorſque l'organiſation eſt diſpoſée de maniere à remplir ſes fonctions avec préciſion. A chaque inſtant de ſa vie l'homme fait des expériences; chaque ſenſation qu'il éprouve eſt un fait qui conſigne dans ſon cerveau une idée, que ſa mémoire lui rappelle avec plus ou moins d'exactitude ou de fidélité; ces faits ſe lient, ces idées s'aſſocient, & leur chaîne conſtituent *l'expérience* & la *ſcience*. Savoir, c'eſt être aſſuré par des expériences réitérées & faites avec préciſion, des idées, des ſenſations, des effets qu'un objet peut produire ſur nous-mêmes ou ſur les autres. Toute ſcience ne peut être fondée que ſur la vérité, & la vérité elle-même ne ſe fonde que ſur le rapport conſtant & fidèle de nos ſens. Ainſi la *vérité* eſt la conformité ou la convenance perpétuelle que nos ſens bien conſtitués nous montrent, à l'aide de l'expérience, entre les objets que nous connoiſſons & les qualités que nous leur attribuons. En un mot la vérité eſt l'aſſociation juſte & préciſe de nos idées. Mais comment ſans expérience s'aſſurer de la juſteſſe de cette aſſociation; & ſi l'on ne réitére ces expériences, comment les conſtater? Enfin ſi nos ſens ſont viciés, comment s'en rapporter aux exercices ou faits qu'ils conſignent dans notre cerveau? C'eſt par des expériences multipliées, diverſifiées, répétées, qu'on pourra rectifier les défauts des premieres.

NOUS ſommes dans l'erreur toutes les fois que des organes déjà peu ſains par leur nature, ou vicies par les modifications durables ou paſſagères qu'ils éprouvent, nous mettent hors d'état de bien juger les objets. *L'erreur* conſiſte dans une aſſociation fauſſe des idées, par laquelle nous attribuons aux objets des qualités qu'ils n'ont pas. Nous ſommes dans l'erreur, lorſque nous ſuppoſons comme exiſtans des êtres qui n'exiſtent point, ou lorſque nous aſſocions l'idée de bonheur à des objets capables de nous nuire, ſoit immédiatement, ſoit par des conſéquences éloignées que nous ſommes incapables de preſſentir.

MAIS comment preſſentir des effets que nous n'avons point encore éprouvés ? C'eſt encore à l'aide de l'expérience. Nous ſavons par ſon ſecours que des cauſes analogues ou ſemblables produiſent des effets analogues & ſemblables ; la mémoire, en nous rappellant les effets que nous avons éprouvés, nous met à portée de juger de ceux que nous pouvons attendre ſoit des mêmes cauſes ſoit des cauſes qui ont du rapport avec celles qui ont agi ſur nous. D'où l'on voit que la *prudence*, la *prévoyance* ſont des facultés qui ſont dues à l'expérience. J'ai ſenti que le feu excitoit dans mes organes une ſenſation douloureuſe, cette expérience ſuffit pour me faire preſſentir que le feu appliqué à quelques-uns de mes organes y excitera par la ſuite la même ſenſation. J'ai éprouvé qu'une action de ma part excitoit la haine ou le mépris des autres, cette expérience me fait preſſentir que toutes les fois que j'agirai de la ſorte je ſerai haï ou mépriſe.

LA faculté que nous avons de faire des expériences, de nous les rappeller, de préſſentir les effets, afin d'écarter ceux qui peuvent nous nuire ou de nous procurer ceux qui ſont utiles à la conſervation de notre être & à la félicité, ſeul but de toutes nos actions ſoit corporelles ſoit mentales, conſtitue ce qu'en un mot on déſigne ſous le nom de *raiſon*. Le ſentiment, notre nature, notre tempéramment peuvent

nous

nous égarer & nous tromper, mais l'expérience & la réflexion nous remettent dans le bon chemin, & nous apprennent ce qui peut véritablement nous conduire au bonheur. D'où l'on voit que la raiſon eſt notre nature modifiée par l'expérience, le jugement & la réflexion : elle ſuppoſe un tempéramment modéré, un eſprit juſte, une imagination réglée, la connoiſſance de la vérité fondée ſur des expériences ſûres, enfin de la prudence & de la prévoyance ; ce qui nous prouve que, quoiqu'on nous répète tous les jours que l'homme eſt *un être raiſonnable*, il n'y a qu'un très-petit nombre d'individus de l'eſpece humaine qui jouiſſent réellement de la raiſon ou qui aient les diſpoſitions & l'expérience qui la conſtituent.

N'EN ſoyons point ſurpris ; il eſt peu d'hommes en état de faire des expériences vraies ; tous apportent en naiſſant des organes ſuſceptibles d'être remué ou d'amaſſer des expériences, mais ſoit par le vice de leur organiſation, ſoit par les cauſes qui la modifient, leurs expériences ſont fauſſes, leurs idées ſont confuſes & mal aſſociées, leurs jugemens ſont erronés, leur cerveau ſe remplit de ſyſtêmes vicieux qui influent néceſſairement ſur toute leur conduite, & troublent continuellement la raiſon.

NOS ſens, comme on a vu, ſont les ſeuls moyens que nous ayons de connoître ſi nos opinions ſont vraies, ſi notre conduite eſt utile pour nous-mêmes, ſi les effets qui en réſulteront nous ſeront avantageux. Mais pour que nos ſens nous faſſent de fidèles rapports, ou portent des idées vraies au cerveau, il faut qu'ils ſoient ſains, c'eſt-à-dire dans l'état requis pour maintenir notre être dans l'ordre propre à lui procurer ſa conſervation & ſa félicité permanente. Il faut que notre cerveau ſoit ſain lui-même ou dans l'état néceſſaire pour remplir ſes fonctions & pour exercer ſes facultés ; il faut que la mémoire lui retrace fidélement ſes ſenſations ou ſes idées antérieures, afin de juger ou de preſſentir les effets qu'il doit eſpérer ou craindre des actions auxquelles ſa vo-

lonté ſe portera. Nos organes extérieurs ou intérieurs ſont-ils viciés, ſoit par leur conformation naturelle ſoit par les cauſes qui les modifient, nous ne ſentons qu'imparfaitement & d'une façon peu diſtincte, nos idées ſont fauſſes ou ſuſpectes, nous jugeons mal, nous ſommes dans une illuſion ou dans une ivreſſe qui nous empêche de ſaiſir les vrais rapports des choſes. En un mot la mémoire eſt fautive, la réflexion eſt nulle, l'imagination s'égare, l'eſprit nous trompe & la ſenſibilité de nos organes affaillis à la fois par une foule d'ébranlemens, s'oppoſe à la prudence, à la prévoyance & à l'exercice de la raiſon. D'un autre côté ſi la conformation de nos organes ne leur permet que de ſe mouvoir foiblement & avec lenteur, comme il arrive dans ceux qui ſont d'un tempéramment flegmatique, les expériences ſont tardives & ſouvent infructueuſes. La tortue & le papillon ſont également incapables d'éviter leur deſtruction. L'homme ſtupide & l'homme ivre ſont dans une égale impoſſibilité de parvenir à leur but.

MAIS quel eſt le but de l'homme dans la ſphere qu'il occupe ? C'eſt de ſe conſerver & de rendre ſon exiſtence heureuſe. Il eſt donc important qu'il en connoiſſe les vrais moyens, dont ſa prudence & ſa raiſon lui enſeignent à faire uſage pour parvenir ſûrement & conſtamment au but qu'il ſe propoſe. Ces moyens ſont ſes propres facultés, ſon eſprit, ſes talens, ſon induſtrie, ſes actions déterminées par les paſſions dont ſa nature le rend ſuſceptible, & qui donnent plus ou moins d'activité à ſa volonté. L'expérience & la raiſon lui montrent encore que les hommes avec leſquelles ils eſt aſſocié lui ſont néceſſaires, peuvent contribuer à ſon bonheur, à ſes plaiſirs, peuvent l'aider des facultés qui leur ſont propres : l'expérience lui apprend de quelle façon il peut les faire concourir à ſes deſſeins, les déterminer à vouloir & agir en ſa faveur, il voit les actions qu'ils approuvent & celles qui leurs déplaiſent, la conduite qui les attire & celle qui les repouſſe, les jugemens

qu'ils en portent, les effets avantageux ou nuiſibles qui réſultent des différentes façons d'être & d'agir. Toutes ces expériences lui donnent l'idée de la vertu & du vice, du juſte & de l'injuſtice, de la bonté & de la méchanceté, de la décence & de l'indécence, de la probité & de la fourberie, &c. en un mot il apprend à juger les hommes & leurs actions, à diſtinguer les ſentimens néceſſaires qui s'excitent en eux d'après la diverſité des effets qu'on leur fait éprouver.

C'eſt ſur la diverſité néceſſaire de ces effets qu'eſt fondée la diſtinction du bien & du mal, du vice & de la vertu; diſtinction qui; comme quelques penſeurs l'ont cru, n'eſt point fondée ſur des conventions entre les hommes, & encore bien moins ſur les volontés chimériques d'un être ſurnaturel, mais ſur les rapports éternels & invariables qui ſubſiſtent entre les êtres de l'eſpece humaine vivans en ſociété, & qui ſubſiſteront autant que l'homme & la ſociété. Ainſi la *vertu* eſt tout ce qui eſt vraiment & conſtamment utile aux êtres de l'eſpece humaine vivans en ſociété; le *vice* eſt tout ce qui leur eſt nuiſible. Les plus grandes vertus ſont celles qui leur procurent les avantages les plus grands & les plus durables; les plus grands vices ſont ceux qui troublent plus leur tendance au bonheur & l'ordre néceſſaire à la ſociété. L'homme *vertueux* eſt celui dont les actions tendent conſtamment au bien-être de ſes ſemblables; l'homme *vicieux* eſt celui dont la conduite tend au malheur de ceux avec qui il vit, d'où ſon propre malheur doit communément réſulter. Tout ce qui nous procure à nous-mêmes un bonheur véritable & permanent eſt raiſonnable; tout ce qui trouble notre propre félicité ou celle des êtres néceſſaires à notre bonheur eſt inſenſé ou déraiſonnable. Un homme qui nuit aux autres eſt un méchant; un homme qui ſe nuit à lui-même eſt un imprudent, qui ne connoit ni la raiſon, ni ſes propres intérêts, ni la vérité.

Nos *devoirs* ſont les moyens dont l'expérience & la raiſon nous montrent la néceſſité pour parvenir à

la fin que nous nous propoſons ; ces devoirs ſont une ſuite néceſſaire des rapports ſubſiſtans entre des hommes qui deſirent également le bonheur & la conſervation de leur être. Lorſqu'on dit que ces devoirs *nous obligent*, cela ſignifie que ſans prendre ces moyens, nous ne pouvons parvenir à la fin que notre nature ſe propoſe. Ainſi *l'obligation morale* eſt la néceſſité d'employer les moyens propres à rendre heureux les êtres avec qui nous vivons, afin de les déterminer à nous rendre heureux nous-mêmes ; nos obligations envers nous-mêmes ; ſont la néceſſité de prendre les moyens ſans leſquels nous ne pourrions nous conſerver ni rendre notre exiſtence ſolidement heureuſe. La morale eſt, comme l'univers, fondée ſur la néceſſité ou ſur les rapports éternels des choſes.

Le *bonheur* eſt une façon d'être dont nous ſouhaitons la durée ou dans laquelle nous voulons perſévérer. Il ſe meſure par ſa durée & ſa vivacité. Le bonheur le plus grand eſt celui qui eſt le plus durable ; le bonheur paſſager ou de peu de durée s'appelle *plaiſir* ; plus il eſt vif & plus il eſt fugitif, parce que nos ſens ne ſont ſuſceptibles que d'une certaine quantité de mouvemens ; tout plaiſir qui l'excède ſe change dès lors en *douleur* ou en une façon pénible d'exiſter, dont nous deſirons la ceſſation : voilà pourquoi le plaiſir & la douleur ſe touchent ſouvent de ſi près. Le plaiſir immodéré eſt ſuivi de regrets, d'ennuis & de dégoûts ; le bonheur paſſager ſe convertit en un malheur durable. d'après ce principe l'on voit que l'homme qui dans chaque inſtant de ſa durée cherche néceſſairement le bonheur, doit, quand il eſt raiſonnable, ménager ſes plaiſirs, ſe refuſer tous ceux qui pourroient ſe changer en peine, & tâcher de ſe procurer le bien-être le plus permanent.

Le bonheur ne peut être le même pour tous les êtres de l'eſpece humaine ; les mêmes plaiſirs ne peuvent affecter également des hommes diverſement conformés & modifiés. Voilà, ſans doute pourquoi la

plupart des moraliſtes ont été ſi peu d'accord ſur les objets dans leſquels ils ont fait conſiſter le bonheur, ainſi que ſur les moyens de les obtenir. Cependant le bonheur paroit être en général un état durable ou momentané auquel nous acquieſcons, parce que nous le trouvons conforme à notre être; cet état réſulte de l'accord qui ſe trouve entre l'homme & les circonſtances dans leſquelles la nature l'a placé; ou ſi l'on veut le bonheur eſt la co-ordination de l'homme avec les cauſes qui agiſſent ſur lui.

LES idées que les hommes ſe font du bonheur dépendent non ſeulement de leur tempéramment ou de leur conformation particuliere, mais encore des habitudes qu'ils ont contractées. *L'habitude* eſt dans l'homme une façon d'être, de penſer & d'agir que nos organes tant extérieurs qu'intérieurs contractent par la fréquence des mêmes mouvemens, d'où réſulte le pouvoir de faire ces mouvemens avec promptitude & facilité.

SI nous conſidérons attentivement les choſes, nous trouverons que preſque toute notre conduite, le ſyſtême de nos actions, nos occupations, nos liaiſons, nos études & nos amuſemens, nos manieres & nos uſages, nos vêtemens, nos alimens, ſont des effets de l'habitude. Nous lui devons pareillement l'exercice facile de nos facultés mentales, de la penſée, du jugement, de l'eſprit, de la raiſon, du goût, &c. C'eſt à l'habitude que nous devons la plupart de nos penchans, de nos deſirs, de nos opinions, de nos préjugés; les fauſſes idées que nous nous faiſons du bien-être, en un mot les erreurs dans leſquelles tout s'éfforce de nous faire tomber & de nous retenir. C'eſt l'habitude qui nous attache ſoit au vice ſoit à la vertu [39].

[39] L'expérience nous prouve qu'un premier crime coûte toujours plus qu'un ſecond, celui-ci qu'un troiſième, & ainſi de ſuite. Une premiere action eſt le commencement d'une habitude;

Nous ſommes tellement modifiés par l'habitude que ſouvent on la confond avec notre nature ; de-là, comme nous verrons bientôt, ces opinions ou ces idées que l'on a nommées *innées*, parce qu'on n'a pas voulu remonter à la ſource qui les avoit comme identifiées avec notre cerveau. Quoiqu'il en ſoit nous tenons très-fortement à toutes les choſes auxquelles nous ſommes habitués ; notre eſprit éprouve une ſorte de violence ou de révolution incommode toutes les fois qu'on veut lui faire changer le cours de ſes idées ; une pente fatale l'y ramène ſouvent en dépit de la raiſon.

C'est par un pur méchaniſme que nous pouvons expliquer les phénomènes tant phyſiques que moraux de l'habitude ; notre ame, malgré ſa prétendue ſpiritualité, ſe modifie tout comme le corps. L'habitude fait que les organes de la voix apprennent à exprimer promptement les idées conſignées dans le cerveau par le moyen de certains mouvemens que dans l'enfance notre langue acquiert le pouvoir d'exécuter avec facilité. Notre langue une fois habituée ou exercée à ſe mouvoir d'une certaine maniere, a beaucoup de peine à ſe mouvoir d'une autre, le goſier prend difficilement les inflexions qu'exigeroit un langage différent de celui auquel nous ſommes accoutumés. Il en eſt de même de nos idées ; notre cerveau, notre organe intérieur, notre ame accoutumée de bonne heure à être modifiée d'une certaine maniere, à attacher de certaines idées aux objets, à ſe faire un ſyſtême lié d'opinions vraies ou fauſſes, éprouve un ſentiment douloureux, lorſqu'on entreprend de donner une nouvelle impulſion ou direction à ſes mouvemens habituels. Il eſt preſque auſſi difficile de nous faire changer d'opinions que de langage [40].

à force de combattre les obſtacles qui nous détournent de commettre des actions criminelles, nous prevenons à les vaincre avec plus de facilité. C'eſt ainſi que l'on devient ſouvent méchant par habitude.

[40] Hobbes dit, „ qu'il eſt de la nature de tout être corporel

VOILÀ, ſans doûte, la cauſe de l'attachement preſqu'invincible que tant de gens nous montrent pour des uſages, des préjugés des inſtitutions dont vainement la raiſon, l'expérience, le bon ſens leur prouvent l'inutilité, ou même les dangers. L'habitude réſiſte aux démonſtrations les plus claires; elles ne peuvent rien contre les paſſions & les vices enracinés, contre les ſyſtêmes les plus ridicules, contre les coutumes les plus bizarres, ſur-tout quand on y attache l'idée de l'utilité, de l'intérêt commun, du bien de la ſociété. Telle eſt la ſource de l'opiniâtreté que les hommes montrent communément pour leurs religions, pour leurs uſages anciens & leurs coutumes déraiſonnables, pour leurs loix ſi peu juſtes, pour leurs abus dont ils ſouffrent très-ſouvent, pour leurs préjugés dont quelquefois on reconnoit l'abſurdité ſans vouloir s'en défaire. Voilà pourquoi les nations regardent comme dangereuſes les nouveautés les plus utiles, & ſe croiroient perdues ſi l'on remédioit à des maux qu'elles s'habituent à regarder comme néceſſaires à leur repos & comme dangereux à guérir [41].

L'ÉDUCATION n'eſt que l'art de faire contracter aux hommes de bonne heure, c'eſt-à-dire, quand leurs organes ſont très-flexibles, les habitudes, les opinions & les façons d'être adoptées par la ſociété où ils vivront. Les premiers momens de notre enfance ſont employés à faire des expériences; ceux qui ſont chargés du ſoin de nous élever, nous apprennent à les appliquer, ou développent la raiſon en nous; les premieres impulſions qu'ils nous donnent décident commu-

„ qui a ſouvent été mû de la même maniere, de recevoir continuellement une plus grande aptitude ou plus de facilité à „ produire les mêmes mouvemens „. C'eſt-là ce qui conſtitue l'habitude tant dans le moral que dans le phyſique. V. HOBBES ESSAI SUR LA NATURE HUMAINE.

[41] *Aſſiduitate quotidianâ & conſuetudine oculorum aſſuescunt animi, neque admirantur neque requirunt rationes earum rerum quas vident.* CICERO DE NATUR. DEORUM. LIB. II. CAP. 2.

nément de notre sort, de nos passions, des idées que nous nous faisons du bonheur, des moyens que nous employons pour nous le procurer, de nos vices & de nos vertus. Sous les yeux de ses maîtres l'enfant acquiert des idées, il apprend à les associer, à penser d'une certaine maniere, à juger bien ou mal. On lui montre différens objets qu'on l'accoutume à aimer ou haïr, à desirer ou fuir, à estimer ou mépriser. C'est ainsi que les opinions se transmettent des peres des meres, des nourrices, des maîtres aux enfans: c'est ainsi que l'esprit se remplit peu à peu de vérités ou d'erreurs, d'après lesquelles chacun regle sa conduite, qui le rend heureux ou malheureux, vertueux ou vicieux, estimable ou haïssable pour les autres, content ou mécontent de sa destinée, suivant les objets vers lesquels on a dirigé ses passions & l'énergie de son esprit, c'est-à-dire, dans lesquels on lui a montré son intérêt ou sa félicité: en conséquence il aime & cherche ce qu'on lui a dit d'aimer & de chercher; il a des goûts, des penchans, des fantaisies que dans tous le cours de sa vie il s'empresse de satisfaire, en raison de l'activité dont la nature l'a pourvu & que l'on a exercée en lui.

La *politique* devroit être l'art de régler les passions des hommes & de les diriger vers le bien de la société, mais elle n'est trop souvent que l'art d'armer les passions des membres de la société pour leur destruction mutuelle, & pour celle de l'association qui devroit faire leur bonheur. Elle est communément si vicieuse parce qu'elle n'est point fondée sur la nature, sur l'expérience, sur l'utilité générale; mais sur les passions, les caprices, l'utilité particuliere de ceux qui gouvernent la société.

La politique pour être utile qui doit fonder ses principes sur la nature, c'est-à-dire, se conformer à l'essence & au but de la société: celle-ci n'étant qu'un tout formé par la réunion d'un grand nombre de familles & d'individus, rassemblés pour se procurer plus facilement leurs besoins réciproques, les avantages

qu'ils desirent, des secours mutuels, & surtout la faculté de jouir en sûreté des biens, que la nature & l'industrie peuvent fournir, il s'ensuit que la politique destinée à maintenir la société doit entrer dans ces vues, en faciliter les moyens, écarter tous les obstacles qui pourroient les traverser.

LES hommes en se rapprochant les uns des autres, pour vivre en société, ont fait, soit formellement soit tacitement, un *PACTE*, par lequel ils se sont engagés à se rendre des services & à ne point se nuire. Mais comme la nature de chaque homme le porte à chercher tout moment son bien être dans la satisfaction de ses passions ou de ses caprices passagers, sans aucun égard pour ses semblables, il fallut une force, qui le ramenât à son devoir, l'obligeât de s'y conformer, & lui rappellât ses engagemens, que souvent la passion pouvoit lui faire oublier. Cette force, c'est *la Loi*; elle est la somme des volontés de la société, réunies pour fixer la conduite de ses membres, ou pour diriger leurs actions de maniere à concourir au but de l'association.

MAIS comme la société, surtout quand elle est nombreuse, ne pourroit que très-difficilement s'assembler, & sans tumulte faire connoître ses intentions, elle est obligée de choisir des citoyens à qui elle accorde sa confiance; elle en fait les interprêtes de ses volontés, elle les rend dépositaires du pouvoir nécessaire pour les faire exécuter. Telle est l'origine de tout *Gouvernement*, qui pour être légitime ne peut être fondé que sur le consentement libre de la société, sans lequel il n'est qu'une violence, une usurpation, un brigandage. Ceux qui sont chargés du soin de gouverner s'appellent *Souverains*, *Chefs*, *Législateurs*, & suivant la forme que la société a voulu donner à son gouvernement, ces souverains s'appellent *Monarques*, *Magistrats*, *Représentans*, &c. Le Gouvernement n'empruntant son pouvoir que de la société, & n'étant établi que pour son bien, il est évident qu'elle peut révoquer ce pouvoir quand son intérêt l'exige, chan-

ger la forme de ſon gouvernement, étendre ou limiter le pouvoir qu'elle confie à ſes chefs, ſur leſquels elle conſerve toujours une autorité ſuprême, par la Loi immuable de nature qui veut que la partie ſoit ſubornée au tout.

AINSI les Souverains ſont les miniſtres de la ſociété, ſes interprêtes, les dépoſitaires d'une portion plus ou moins grande de ſon pouvoir, & non ſes maîtres abſolus, ni les propriétaires des Nations. Par un Pacte, ſoit exprimé, ſoit tacite, ces ſouverains s'engagent à veiller au maintien & à s'occuper du bien-être de la ſociété; ce n'eſt qu'à ces conditions que cette ſociété conſent à obéir. Nulle ſociété ſur la terre n'a pu ni voulu conférer irrévocablement à ſes chefs le droit de lui nuire : une telle conceſſion ſeroit annullée par la nature, qui veut que chaque ſociété, ainſi que chaque individu de l'eſpece humaine, tende à ſe conſerver, & ne puiſſe conſentir à ſon malheur permanent.

LES Loix pour être juſtes doivent avoir pour but invariable l'intérêt général de la ſociété, c'eſt-à-dire, aſſurer au plus grand nombre des citoyens les avantages pour leſquels ils ſe ſont aſſociés. Ces avantages ſont la liberté, la propriété, la ſûreté. La *liberté* eſt la faculté de faire pour ſon propre bonheur tout ce qui ne nuit pas au bonheur de ſes aſſociés, en s'aſſociant, chaque individu a renoncé à l'exercice de la portion de ſa liberté naturelle qui pourroit préjudicier à celle des autres. L'exercice de la liberté nuiſible à la ſociété ſe nomme *licence*. La *propriété* eſt la faculté de jouir des avantages que le travail & l'induſtrie ont procurés à chaque membre de la ſociété. La *ſûreté* eſt la certitude que chaque membre doit avoir de jouir de ſa perſonne, & de ſes biens ſous la protection des Loix tant qu'il obſervera fidélement ſes engagemens avec la ſociété.

LA juſtice aſſure à tous les membres de la ſociété la poſſeſſion des avantages ou droits qui viennent d'être rapportés. D'où l'on voit que ſans juſtice la ſociété

eſt hors d'état de procurer aucun bonheur. La juſtice ſe nomme auſſi *Equité*, parce qu'à l'aide des Loix, faites pour commander à tous, elle égaliſe tous les membres de la ſociété, c'eſt-à-dire, les empêche de ſe prévaloir les uns contre les autres de l'inégalité que la nature ou l'induſtrie peuvent avoir mis entre leurs forces.

LES *droits* ſont tout ce que les Loix équitables de la ſociété permettent à ſes membres de faire pour leur propre félicité. Ces droits ſont évidemment limités par le but invariable de l'aſſociation ; la ſociété de ſon côté a des droits ſur tous ſes membres en vertu des avantages qu'elle leur procure, & tous ſes membres ſont en droit d'exiger d'elle ou de ſes miniſtres ces avantages, en faveur deſquels ils vivent en ſociété & renoncent à une portion de leur liberté naturelle. Une ſociété dont les chefs & les loix ne procurent aucuns biens à ſes membres, perd évidemment ſes droits ſur eux ; les chefs qui nuiſent à la ſociété perdent le droit de lui commander. Il n'eſt point de patrie ſans bien-être ; une ſociété ſans équité ne renferme que des ennemis, une ſociété opprimée ne contient que des oppreſſeurs & des eſclaves ; des eſclaves ne peuvent être citoyens ; c'eſt la liberté, la propriété, la ſûreté qui rendent la patrie chère, & c'eſt l'amour de la patrie qui fait le citoyen [42].

FAUTE de connoître ces vérités, ou de les appliquer, les nations ſont devenues malheureuſes, & n'ont renfermé qu'un vil amas d'eſclaves, ſéparés les uns des autres & détachés de la ſociété qui ne leur procuroit aucuns biens. Par une ſuite de l'imprudence de ces nations ou de la ruſe & de la violence de ceux à qui elles avoient confié le pouvoir de faire des loix & de les mettre en exécution, les ſouverains ſe ſont rendus les maîtres abſolus des ſociétés. Ceux-ci, méconnoiſſant la vraie ſource de leur pouvoir, préten-

[42] *Servorum nulla eſt unquam civitas*, a dit un ancien poëte.

dirent le tenir du ciel, n'être comptables qu'à lui de leurs actions, ne devoir rien à la ſociété ; en un mot, être des dieux ſur la terre & gouverner arbitrairement comme les dieux de l'Empyrée. Dès-lors la politique ſe corrompit & ne fut qu'un brigandage. Les nations furent avilies & n'oſerent réſiſter aux volontés de leurs chefs ; les loix ne furent que l'expreſſion de leurs caprices ; l'intérêt public fut ſacrifié à leurs intérêts particuliers ; la force de la ſociété fut tournée contre elle-même ; ſes membres la quitterent pour s'attacher à ſes oppreſſeurs, qui, pour les ſéduire, leur permirent de lui nuire & de profiter de ſes malheurs. Ainſi la liberté, la juſtice, la ſûreté, la vertu furent bannies des nations ; la politique ne fut que l'art de ſe ſervir de leurs forces & de leurs tréſors pour les ſubjuguer elles-mêmes, & de diviſer les ſujets d'intérêts pour en venir à bout ; enfin une habitude ſtupide & machinale leur fit chérir leurs chaînes.

TOUT homme qui n'a rien à craindre devient bientôt méchant : celui qui croit n'avoir beſoin de perſonne ſe perſuade qu'il peut ſans ménagement ſuivre tous les penchans de ſon cœur. La crainte eſt donc le ſeul obſtacle que la ſociété puiſſe oppoſer aux paſſions de ſes chefs, qui ſans cela, ſe corrompront eux-mêmes ; & ne tarderont pas à ſe ſervir des moyens que la ſociété leur met en main pour ſe faire des complices de leurs iniquités. Pour prévenir ces abus, il faut donc que la ſociété limite le pouvoir qu'elle confie à ſes chefs, & s'en réſerve une portion ſuffiſante pour les empêcher de lui nuire ; il faut que prudemment elle partage des forces, qui réunies, l'accableroient infailliblement. D'ailleurs, la réflexion la plus ſimple lui fera ſentir que le fardeau de l'adminiſtration eſt trop grand pour être porté par un ſeul homme, que l'étendue & la multiplicité de ſes devoirs rendront toujours négligent, que l'étendue de ſon pouvoir rendra toujours méchant. Enfin l'expérience de tous les âges convaincra les nations que l'homme eſt toujours tenté

d'abuſer du pouvoir ; que le ſouverain doit être ſoumis à la loi, & non la loi au ſouverain.

Le gourvernement influe néceſſairement & également ſur le phyſique & le moral des nations. De même que ſes ſoins produiſent le travail, l'activité, l'abondance, la ſalubrité ; ſa négligence & ſes injuſtices produiſent la pareſſe, le découragement, la diſette, la contagion, les vices & les crimes. Il dépend de lui de faire éclore ou d'étouffer les talens, l'induſtrie, la vertu. En effet le gouvernement, diſpenſateur des grandeurs, des richeſſes, des récompenſes & des châtimens ; en un mot, maître des objets dans leſquels les hommes ont appris dès l'enfance à placer leur félicité, acquiert une influence néceſſaire ſur leur conduite, il allume leurs paſſions, il les tourne du côté qu'il lui plaît, il les modifie & détermine leurs *mœurs*, qui ne ſont dans les peuples entiers, comme dans les individus que la conduite ou le ſyſtême général de volontés & d'actions qui réſulte néceſſairement de leur éducation, de leur gouvernement, de leurs loix, de leurs opinions religieuſes, de leurs inſtitutions ſenſées ou déraiſonnables. En un mot, les mœurs ſont les habitudes des peuples : ces mœurs ſont bonnes dès qu'il en réſulte un bonheur ſolide & véritable pour la ſociété : & malgré la ſanction des loix, de l'uſage, de la religion, de l'opinion publique & de l'exemple, ces mœurs peuvent être déteſtables aux yeux de la raiſon, quand elles n'ont pour elles que le ſuffrage de l'habitude & du préjugé qui conſulte rarement l'expérience & le bon ſens. Il n'y a pas d'action abominable qui n'ait, ou qui n'ait eu des applaudiſſemens dans quelque nation. Le parricide, le ſacrifice des enfans, le vol, l'uſurpation, la cruauté, l'intolérance, la proſtitution ont été des actions licites, & même louables & méritoires chez quelques peuples de la terre. La religion ſur-tout a conſacré les uſages les plus révoltans, & les plus déraiſonnables.

Les paſſions étant le mouvement d'attraction & de répulſion dont la nature rend l'homme ſuſceptible

pour les objets qui lui paroiſſent utiles ou nuiſibles, peuvent être retenues par les loix & dirigées par le gouvernement, qui tient l'aimant propre à les faire agir. Toutes les paſſions ſe bornent toujours à aimer ou à haïr, à chercher ou à fuir, à déſirer ou à craindre. Ces paſſions néceſſaires à la conſervation de l'homme ſont une ſuite de ſon organiſation, & ſe montrent avec plus ou moins d'énergie ſuivant ſon tempérament; l'éducation ou l'habitude les développent & les modifient, & le gouvernement les tourne vers les objets qu'il ſe croit intéreſſé à faire deſirer aux objets qui lui ſont ſoumis. Les différens noms que l'on donne aux paſſions ſont rélatifs aux différens objets qui les excitent, tels que les plaiſirs, la grandeur, les richeſſes, qui produiſent la volupté, l'ambition, la vanité, l'avarice. Si nous examinons attentivement la ſource des paſſions dominantes dans les nations, nous la trouvons communément dans leurs gouvernemens. Ce ſont les impulſions de leurs chefs qui les rendent tantôt guerrières & tantôt ſuperſtitieuſes; tantôt avides de gloires, tantôt avides d'argent; tantôt ſenſées, tantôt déraiſonnables; ſi les ſouverains, pour éclairer & rendre heureux leurs états, employoient la dixieme partie des dépenſes qu'ils font & des ſoins qu'ils ſe donnent pour les abrutir, les tromper & les affliger, leurs ſujets ſeroient bientôt auſſi ſages & fortunés qu'ils ſont aveugles & miſérables.

AINSI que l'on renonce au vain projet de détruire les paſſions dans les cœurs des hommes; qu'on les dirige vers des objets utiles pour eux-mêmes & pour leurs aſſociés. Que l'éducation, le gouvernement & les loix les habituent à les contenir dans les juſtes bornes fixées par l'expérience & la raiſon. Que l'ambieux ait des honneurs, des titres, des diſtinctions & du pouvoir, quand il ſervira utilement ſa patrie: que l'on donne des richeſſes à celui qui les deſire, quand il ſe rendra néceſſaire à ſes concitoyens; que l'on encourage par des louanges celui qui aimera la gloire; en un mot que les paſſions humaines aient un libre cours,

quand il en réſultera des avantages réels & durables pour la ſociété. Que l'éducation & la politique n'allument & ne favoriſent que celles qui ſont avantageuſes au genre humain & néceſſaires à ſon maintien. Les paſſions des hommes ſont ſi dangereuſes que parce que tout conſpire à les mal diriger.

La nature ne fait les hommes ni bons ni méchans: [43] elle en fait des machines plus ou moins actives, mobiles, énergiques; elle leur donne des corps, des organes, des tempéramens dont leurs paſſions & leurs deſirs plus ou moins impétueux ſont des ſuites néceſſaires; ces paſſions ont toujours le bonheur pour objet; par conſéquent elles ſont légitimes & naturelles & ne peuvent être appellées bonnes ou mauvaiſes que d'après leur influence ſur les êtres de l'eſpece humaine. La nature nous donne des jambes propres à nous ſoutenir & néceſſaires pour nous tranſporter d'un lieu dans un autre; les ſoins de ceux qui nous élèvent les fortifient, nous habituent à nous en ſervir ou à en faire un uſage bon ou mauvais. Le bras que j'ai reçu de la nature n'eſt ni bon, ni mauvais; il eſt néceſſaire à un grand nombre d'actions de la vie, mais l'uſage de ce bras devient une choſe criminelle, ſi j'ai contracté l'habitude de m'en ſervir pour voler ou pour aſſaſſiner en vue de me procurer de l'argent que l'on m'a dès l'enfance appris à deſirer, que la ſociété où je vis me rend néceſſaire, mais que mon induſtrie pourroit me faire obtenir ſans nuire à mon ſemblable.

Le cœur de l'homme eſt un terrein qui, ſuivant ſa nature, eſt également propre à produire des ronces ou des grains utiles, des poiſons ou des fruits agréables en raiſon des ſemences qu'on y aura jettées, & de la culture qu'on lui aura donnée. Dans notre enfance on nous montre les objets que nous devons

---

[43] Seneque a dit avec raiſon, *errat ſi exiſtimes vitia nobiſcum naſci; ſupervenerunt, ingeſta ſunt.* V. Senec. epist. 91, 95, 124.

eſtimer ou mépriſer, chercher ou éviter, aimer ou haïr. Ce ſont nos Parens & nos inſtituteurs qui nous rendent bons ou méchans, ſages ou déraiſonnables, ſtudieux ou diſſipés, ſolides ou légers & vains. Leurs exemples & leurs diſcours nous modifient pour toute la vie, en nous apprennant quelles ſont les choſes que nous devons déſirer ou craindre; nous les déſirons & nous tâchons de les obtenir ſuivant l'énergie de notre tempérament, qui décide toujours de la force de nos paſſions. C'eſt donc l'éducation qui, en nous inſpirant des opinions ou des idées vraies ou fauſſes, nous donne les impulſions primitives, d'après leſquelles nous agiſſons d'une façon avantageuſe ou nuiſible à nous-mêmes & aux autres. Nous n'apportons en naiſſant que le beſoin de nous conſerver & de rendre notre exiſtence heureuſe; l'inſtruction, l'exemple, la conſervation, l'uſage du monde nous en préſentent les moyens réels ou imaginaires, l'habitude nous procure la facilité de les employer, & nous attache fortement à ceux que nous jugeons les plus propres à nous mettre en poſſeſſion des objets que nous avons appris à déſirer. Lorſque notre éducation, les exemples qu'on nous donne, les moyens que l'on nous fournit ſont approuvés par la raiſon, tout concourt à nous rendre vertueux, l'habitude fortifie en nous ces diſpoſitions, & nous devenons des membres utiles de la ſociété, à laquelle tout devroit nous prouver que notre bien-être durable eſt néceſſairement lié. Si au contraire notre éducation, nos inſtitutions, les exemples qu'on nous donne, les opinions qu'on nous ſuggére dès l'enfance, nous montrent la vertu comme utile ou contraire & le vice comme utile & favorable à notre propre bonheur, alors nous deviendrons vicieux & nous nous croirons intéreſſés à nuire à nos aſſociés; nous ſuivrons le torrent général; nous renoncerons à cette vertu; qui ne ſera plus pour nous qu'une vaine idole que nous ne ſerons point tentés de ſuivre ou d'adorer quand elle exigera qu'on lui immole les objets que l'on nous a conſtamment

fait

fait regarder comme les plus chers & les plus désirables.

POUR que l'homme fût vertueux, il faudroit qu'il eût intérêt, ou qu'il trouvât des avantages à pratiquer la vertu. Il faudroit pour cela que l'éducation lui donnât des idées raisonnables, que l'opinion publique & l'exemple lui montrassent la vertu comme l'objet le plus digne d'estime; que le gouvernement la récompensât fidélement, que la gloire l'accompagnât toujours, que le vice ou le crime fussent constamment méprisés & punis. La vertu est-elle donc dans ce cas parmi nous? L'éducation nous donne-t-elle des idées bien vraies sur le bonheur, des notions justes sur la vertu, des dispositions vraiment favorables pour les êtres avec qui nous vivons? Les exemples que nous avons sous les yeux font-ils bien propres à nous faire respecter la décence, la probité, la bonne foi, l'équité, l'innocence des mœurs, la fidélité conjugale, l'exactitude à remplir nos devoirs? La religion, qui seule prétend régler nos mœurs, nous rend-elle sociables, pacifiques, humains? Les arbitres des sociétés sont-ils bien fidèles à récompenser ceux qui servent le mieux leur Patrie, & à punir ceux qui la pillent, la divisent, la ruinent. La Justice tient-elle sa balance d'une main bien sûre entre tous les citoyens? Les Loix ne favorisent-elles pas le puissant contre le foible, le riche contre le pauvre, l'heureux contre le misérable? Enfin ne voyons-nous pas le crime, souvent justifié ou couronné par le succès, triompher insolemment du mérite qu'il dédaigne & de la vertu qu'il outrage? Eh bien; dans des sociétés ainsi constituées la vertu ne peut-être écoutée que d'un petit nombre de citoyens paisibles qui connoissent son prix & en jouissent en secret; elle n'est qu'un objet déplaisant pour les autres, qui ne voient en elle que l'ennemie de leur bonheur, ou la censure de leur propre conduite.

Si l'homme d'après sa nature, est forcé de desirer son bien-être, il est forcé d'en aimer les moyens; il seroit inutile & peut-être injuste de demander à un homme d'être vertueux s'il ne peut l'être sans se rendre

des malheureux. Dès que le vice le rend heureux, il doit aimer le vice ; dès que l'inutilité ou le crime ſont honorés & récompenſés, quel intérêt trouveroit-il à s'occuper du bonheur de ſes ſemblables, ou à contenir la fougue de ſes paſſions ? Enfin dès que ſon eſprit s'eſt rempli d'idées fauſſes & d'opinions dangereuſes, il faut que ſa conduite devienne une longue ſuite d'égaremens & d'actions dépravées.

On nous dit que des ſauvages pour applatir la tête de leurs enfans la ſerrent entre deux planches, & l'empêchent par-là de prendre la forme que la nature lui deſtinoit. Il en eſt à-peu-près de même de toutes nos inſtitutions ; elles conſpirent communément à contrarier la nature, à gêner, détourner, à amortir les impulſions qu'elle nous donne, à leur en ſubſtituer d'autres qui ſont les ſources de nos malheurs. Dans preſque tous les pays de la tetre les peuples ſont privés de la vérité, ſont repûs de menſonges ou de merveilleuſes chimeres ; on les traite comme ces enfans dont les membres, par les ſoins imprudens de leurs nourrices, ſont ſerrés de bandelettes, qui leur ôtent le libre uſage de ſes membres, s'oppoſent à leur croiſſance, à leur activité, à leur ſanté.

Les opinions religieuſes des hommes n'ont pour objet que de leur montrer la ſuprême félicité dans des illuſions, pour leſquelles on allume leurs paſſions ; & comme les phantômes qu'on leur préſente ne peuvent point être vûs des mêmes yeux par tous ceux qui les contemplent, ils ſont perpétuellement en diſpute à leurs ſujets, ils ſe haïſſent, ils ſe perſécutent, & croient ſouvent bien faire en commettant des crimes pour ſoutenir les opinions. C'eſt ainſi que la religion enivre les hommes dès l'enfance, de vanité, de fanatiſme & de fureurs, s'ils ont une imagination échauffée ; ſi au contraire ils ſont flegmatiques & lâches, elle en fait des hommes inutiles à la ſociété ; s'ils ont de l'activité, elle en fait des frénétiques ſouvent auſſi cruels pour eux-mêmes qu'incommodes pour les autres.

L'OPINION publique nous donne à chaque inſtant de fauſſes idées de gloire & d'honneur ; elle attache notre eſtime non-ſeulement à des avantages frivoles, mais encore à des actions nuiſibles que l'exemple autoriſe, que le préjugé conſacre, que l'habitude nous empêche de voir avec l'horreur & le mépris qu'elles méritent. En effet l'habitude apprivoiſe notre eſprit avec les idées les plus abſurdes, les uſages les plus déraiſonnables, les actions les plus blâmables, les préjugés les plus contraires à nous-mêmes & à la ſociété où nous vivons. Nous ne trouverons étranges, ſinguliers, mépriſables, ridicules que les opinions & les objets auxquels nous ne ſommes pas accoutumés ; il eſt des pays ou les actions les plus louables paroiſſent très-blâmables & très-ridicules, & où les actions les plus noires paſſent pour être honnêtes & ſenſées. [44].

L'AUTORITÉ ſe croit communément intéreſſée à maintenir les opinions reçues ; les préjugés & les erreurs qu'elle juge néceſſaires pour aſſurer ſon pouvoir, ſont ſoutenus par la force, qui jamais ne raiſonne. Des princes remplis eux-mêmes de fauſſes idées de bonheur, de puiſſance, de grandeur & de gloire, ſont entourés par des courtiſans flatteurs, intéreſſés à ne jamais détromper leurs maîtres ; ces hommes avilis ne connoiſſent la vertu que pour l'outrager, & peu-à-peu ils corrompent le peuple, qui ſe voit obligé à ſe prêter aux vices de la grandeur, & qui ſe fait un mérite de l'imiter dans ſes déréglemens. Les cours ſont les vrais foyers de la corruption des peuples.

[44] Dans quelques nations l'on aſſomme les enfans étranglent leurs Pères. Les Phéniciens & immoloient leurs enfans à leur Dieu. Les Europé les Duels, & regardent celui qui refuſe d'en é comme un homme deshonoré. Les Eſpagnols trouvent très-honnête de brûler un hérétique. Les Cl qu'il eſt très-légitime d'égorger pour des opinions. pays les femmes ſe proſtituent ſans deshonneurs,

VOILA la véritable ſource du mal moral. C'eſt ainſi que tout conſpire à rendre les hommes vicieux, à donner à leurs ames des impulſions fatales, d'où réſulte un déſordre général dans la ſociété, qui devient malheureuſe par le malheur de preſque tous les membres qui la compoſent. Les mobiles les plus forts s'accordent à nous inſpirer des paſſions pour des objets futiles ou indifférens pour nous-mêmes, & qui deviennent dangereux à nos ſemblables par les moyens que nous ſommes forcés d'employer pour nous les procurer. Ceux qui ſont chargés de nous guider, ou impoſteurs ou dupes de leurs préjugés, nous défendent d'écouter la raiſon; ils nous montre la vérité comme dangereuſe, & l'erreur comme néceſſaire à notre bien-être dans ce monde & dans l'autre. Enfin l'habitude nous attache fortement à nos opinions inſenſées, à nos inclinations dangereuſes, à nos paſſions aveugles pour des objets inutiles ou dangereux. Voilà comment le plus grand nombre des hommes ſe trouve néceſſairement déterminé au mal. Voilà comment les paſſions inhérentes à notre nature & néceſſaires à notre conſervation, deviennent les inſtrumens de notre deſtruction & de celle de la ſociété qu'elles devroient conſerver. Voilà comment la ſociété devient un état de guerre, & ne fait que rapprocher des ennemis, des envieux, des rivaux toujours aux priſes. S'il ſe trouve parmi nous des êtres vertueux, l'on ne doit les chercher que dans le petit nombre de ceux qui, nés avec un tempérament flegmatique & des paſſions peu fortes, ne deſirent point, ou deſirent foiblement les objets dont leurs aſſociés ſont continuellement enivrés.

N[illegible] nature diverſement cultivée décide de nos [illegible]t corporelles qu'intellectuelles, de nos [illegible] phyſiques que morales. Un homme ſan[illegible]te doit avoir des paſſions fortes; un [illegible]x & mélancolique aura des paſſions bi[illegible]mbres; un homme d'une imagination en[illegible]des paſſions gayes; un homme en qui le

flegme abonde aura des paſſions douces & peu emportées. C'eſt de l'équilibre des humeurs que ſemble dépendre l'état de ceux que nous appellons *vertueux*; leur tempérament paroît le produit d'une combinaiſon dans laquelle les élémens ou principes ſe balancent avec aſſez de préciſion pour qu'aucune paſſion ne porte le trouble plus qu'une autre dans la machine. L'habitude, comme on a vu, eſt la nature de l'homme modifiée ; celle-ci fournit la matiere ; l'éducation, les mœurs nationales & domeſtiques, les exemples, &c. lui donnent la forme ; & du tempérament que la nature lui préſente, ils en font des hommes raiſonnables ou inſenſés, des fanatiques ou des héros, des enthouſiaſtes du bien public ou des criminels effrénés ; des hommes éclairés ou des ſtupides ; des ſages épris des avantages de la vertu ou des libertins plongés dans le vice. Toutes les variétés de l'homme moral dépendent des idées diverſes qui s'arrangent & ſe combinent diverſement dans les cerveaux divers par l'interméde des ſens. Le tempérament eſt le produit de ſubſtances phyſiques ; l'habitude eſt l'effet de modifications phyſiques ; les opinions bonnes ou mauvaiſes, vraies ou fauſſes qui s'arrangent dans l'eſprit humain, ne ſont jamais que les effets des impulſions phyſiques qu'il a reçues par ſes ſens.

CHAPITRE X.

Notre ame ne tire point ſes idées d'elle-même. Il n'y a point d'idées innées.

TOUT ce qui précéde ſuffit pour nous prouver que l'organe intérieur, que nous appellons *notre ame* eſt purement matériel. On a pu ſe convaincre de cette vérité par la maniere dont elle acquiert ſes idées d'après les impreſſions que les objets matériels font ſucceſſivement ſur nos organes, matériels eux-mêmes; nous avons vu que toutes les facultés que l'on nomme *intellectuelles*, ſont dues à la faculté de ſentir; enfin nous venons d'expliquer d'après les loix néceſſaires d'un méchaniſme très-ſimple les différentes qualités des êtres que l'on nomme *Moraux*; il nous reſte encore à répondre à ceux qui s'obſtinent à faire de l'ame une ſubſtance diſtinguée du corps ou d'une eſſence totalement différente de la ſienne; ils ſe fondent ſur ce qu'ils prétendent que cet organe intérieur a le pouvoir de tirer des idées de ſon propre fond; ils veulent que même en naiſſant l'homme apporte des idées, qu'ils ont appellées *Innées* d'après cette notion merveilleuſes [45]. Ils ont donc cru que l'ame par un privilege ſpécial jouiſſoit, dans une nature où

[45] Quelques anciens philoſophe ſe ſont imaginés que l'ame contenoit originairement les principes de pluſieurs notions ou doctrines: c'eſt ce que les Stoïciens appelloient *prolepſes*, & les mathématiens grecs Κοιναι Εννοιαι Scaliger les nomme *Zopyra, ſemina æternitatis.* Les Juifs ont une doctrine ſemblable qu'ils ont empruntée des Chaldéens: leurs Rabbins enſeignent que chaque ame, avant d'être unie à la ſemence qui doit former un enfant dans la matrice d'une femme, eſt confiée à un Ange, qui lui fait voir & le ciel, & la terre, & l'enfer; le tout à l'aide d'une lampe qui s'éteint dès que l'enfant vient au monde. V. GAULMIN DE VITA ET MORTE MOSIS.

tout eſt lié, de la faculté de ſe mouvoir d'elle-même, de ſe créer des idées, de penſer à quelque objet ſans y être déterminée par aucune cauſe extérieure, qui en remuant ſes organes lui fournit l'image de l'objet de ſes penſées. En conſéquence de ces prétentions, qu'il ſuffit d'expoſer pour les réfuter, quelques ſpéculateurs très-habiles, mais prévenus de leurs préjugés religieux, ont été juſqu'à dire que ſans modèle ou prototype qui agit ſur ſes ſens, l'ame étoit en état de ſe peindre l'univers entier & tous les êtres qu'il renferme. Deſcartes & ſes diſciples ont aſſuré que le corps n'entroit abſolument pour rien dans les ſenſations ou idées de notre ame, & qu'elle ſentiroit, verroit entendroit, goûteroit & toucheroit, quand même il n'exiſteroit rien de matériel ou de corporel hors de nous.

QUE dirons-nous d'un Berkeley, qui s'efforce de nous prouver que tout dans ce monde n'eſt qu'une illuſion chimérique; que l'univers entier n'exiſte que dans nous-mêmes & dans notre imagination, & qui rend l'exiſtence de toutes choſes problématique à l'aide de ſophiſmes inſolubles pour tous ceux qui ſoutiennent la ſpiritualité de l'ame. [46]

---

[46] *Voyez les entretiens de Hylas & de Philonoüs.* Cependant on ne peut nier que l'idée extravagante de l'Evêque de Cloyne, ainſi que le ſyſtême du P. Malebranche, (qui voyoit tout en Dieu, ou qui ſoutenoit les *idées innées*) ne ſe lient très-bien avec la notion extravagante de la ſpiritualité de l'ame. Les théologiens ayant imaginé une ſubſtance tout-à-fait hétérogène au corps de l'homme, à laquelle ils ont fait honneur de toutes ſes penſées, le corps eſt devenu ſuperflu; il a fallu tout voir en ſoi, il a fallu voir en Dieu; il a fallu que Dieu devint l'intermède, le lien commun de l'ame & du corps; il a fallu que l'univers entier, ſans excepter notre propre corps, ne fut qu'un rêve varié & néceſſaire, le rêve d'un ſeul homme: il a fallu que chaque homme ſe prit pour le tout, pour le ſeul être exiſtant & néceſſaire, pour Dieu lui-même. Enfin il a fallu que le plus extravagant des ſyſtêmes (celui de Berkeley) fût le plus difficile à combattre, *Abyſſus abyſſum invocat.* Mais ſi l'homme voit tout en lui-même, ou s'il voit tout en Dieu, ſi Dieu eſt le lien commun de l'ame

Pour justifier des opinions si monstrueuses on nous dit que les idées sont les seuls objets de la pensée. Mais en derniere analyse ces idées ne peuvent nous venir que des objets extérieurs qui en agissant sur nos sens ont modifié notre cerveau, ou des êtres matériels renfermés dans l'intérieur de notre machine qui font éprouver à quelques parties de notre corps des sensations dont nous nous appercevons, & qui nous fournissent des idées que nous rapportons bien ou mal à la cause qui nous remue. Chaque idée est un effet, mais quelque difficile qu'il puisse être de remonter à sa cause, pouvons-nous supposer qu'il ne soit point dû à une cause? Si nous ne pouvons avoir d'idées que de substances matérielles, comment pouvons-nous supposer que la cause de nos idées puisse être immatérielle? Prétendre que l'homme sans le secours des objets extérieurs & des sens peut avoir des idées de l'univers, c'est dire qu'un aveugle ne peut avoir l'idée vraie d'un tableau représentant quelque fait dont jamais il n'auroit entendu parler.

Il est facile de voir la source des erreurs dans lesquelles des hommes, profonds & très-éclairés d'ailleurs, sont tombés quand ils ont voulu parler de notre ame & de ses opérations. Forcés par leurs préjugés ou par la crainte de combattre les opinions d'une Théologie impérieuse, ils sont partis du principe que cet ame étoit un *pur esprit*, une substance immatérielle, d'une essence très-différente des corps ou de tout ce que nous voyons : cela posé, il n'ont jamais pû concevoir comment des objets matériels, des organes grossiers & corporels pouvoient agir sur une substance qui ne leur étoit nullement analogue, & la modifier en lui portant des idées; dans l'impos-

---

& du corps, d'où viennent tant d'idées fausses, tant d'erreur dont l'esprit humain se remplit? D'où viennent ces opinions qui, suivant les théologiens, sont si déplaisantes à Dieu? ne pourroit-on pas demander au P. Malebranche, si c'est en Dieu que Spinosa a pu voir son système?

ſibilité d'expliquer ce phénomène, & voyant pourtant que l'ame avoit des idées, ils en conclurent que cette ame devoit les tirer d'elle-même & non des êtres dont, ſuivant leur hypothèſe, ils ne pouvoient concevoir l'action ſur elle ; ils s'imaginèrent donc que toutes les modifications de cette ame étoient dues à ſa propre énergie, lui étoient imprimées dès le moment de ſa formation par l'auteur de la nature qui étoit immatériel comme elle, & ne dépendoit aucunement des êtres que nous connoiſſons ou qui agiſſent ſur nous par la voie groſſière des ſens.

Il eſt pourtant quelques phénomènes qui, enviſagés ſuperficiellement, ſembleroient appuyer l'opinion de ces philoſophes, & annoncer dans l'ame humaine la faculté de produire des idées en elle-même, ſans aucuns ſecours extérieurs ; ce ſont les *ſonges*, dans leſquels notre organe intérieur, privé d'objets qui le remuent viſiblement, ne laiſſe pas d'avoir des idées, d'être mis en action, & d'être modifié d'une façon aſſez ſenſible pour influer même ſur le corps. Mais pour peu qu'on réfléchiſſe, on trouvera la ſolution de cette difficulté ; nous verrons que durant le ſomeil même notre cerveau eſt meublé d'une foule d'idées que la veille lui a fournies ; ces idées lui ont été portées par les objets extérieurs & corporels, qui l'ont modifié ; nous trouverons que ces modifications ſe renouvellent en lui, non par quelque mouvement ſpontané ou volontaire de ſa part, mais par une ſuite des mouvemens involontaires qui ſe paſſent dans la machine & qui déterminent ou excitent ceux qui ſe font dans le cerveau ; ces modifications ſe renouvellent avec plus ou moins d'exactitude ou de conformité avec celles qu'il avoit antérieurement éprouvées. Quelque fois en rêvant nous avons de la mémoire, & nous nous retraçons pour lors fidélement des objets qui nous ont frappé ; d'autres fois ces modifications ſe renouvellent ſans ordre, ſans liaiſon ou différemment de celles que des objets réels ont excitées auparavant dans notre organe intérieur. Si dans

un rêve je crois voir un ami, mon cerveau ſe renouvelle les modifications ou les idées que cette ami excitoit en lui, dans le même ordre qu'elles ſe ſont arrangées lorſque mes yeux le voyoient, ce qui n'eſt qu'un effet de la mémoire. Si dans un rêve je vois un monſtre qui n'a point de modele dans la nature, mon cerveau eſt modifié de la même façon qu'il l'étoit par des idées particulières & détachées dont il ne fait alors que compoſer un tout idéal en rapprochant ou en aſſociant ridiculement des idées éparſes qui s'étoient conſignées en lui; & alors j'ai en rêvant de l'imagination.

Les rêves fâcheux, bizarres, découſus ſont communément les effets de quelque déſordre dans notre machine, tels qu'une digeſtion pénible, un ſang trop échauffé, une fermentation nuiſible, &c; ces cauſes matérielles excitent dans notte corps des mouvemens déſordonnés qui empêchent que le cerveau ne ſoit modifié de la même maniere qu'il l'avoit été durant la veille; en conſéquence de ces mouvemens peu réglés! le cerveau lui-même eſt troublé, il ne ſe repréſente ſes idées que confuſément & ſans liaiſon. Lorſqu'en rêve je crois voir un ſphinx, ou j'en ai vu la repréſentation éveillé, ou bien l'irrégularité des mouvemens de mon cerveau eſt cauſe qu'il combine des idées ou des parties dont il réſulte un tout ſans modele, ou dont les parties ne ſont pas faites pour être réunies. C'eſt ainſi que mon cerveau combine la tête d'une femme dont il a l'idée, avec le corps d'une lionne dont il a pareillement l'idée. En cela ma tête agit de la même maniere que lorſque par quelque vice dans l'organe mon imagination déréglée me peint quelques objets tandis que je ſuis éveillé, nous rêvons ſouvent ſans être endormis: nos ſonges ne produiſent jamais rien de ſi étrange qui n'ait quelque reſſemblance avec des objets qui ont agi ſur nos ſens ou qui ont porté des idées à notre cerveau. Les théologiens éveillés ont compoſé à loiſir les phantômes dont ils ſe ſervent pour effrayer les

hommes ; ils n'ont fait que raſſembler les traits épars qu'ils ont trouvés dans les êtres les plus terribles de notre eſpece ; en exagérant le pouvoir & les droits des tyrans que nous connoiſſons, ils ont fait les Dieux devant qui nous tremblons.

ON voit donc que les ſonges, loin de prouver que notre ame agiſſe par ſa propre énergie, ou tire des idées de ſon propre fond, prouvent au contraire que dans le ſomeil elle eſt totalement paſſive & qu'elle ne ſe renouvelle ſes modifications que d'après le déſordre involontaire que des cauſes phyſiques produiſent dans notre corps, dont tout nous montre l'identité & la conſubſtantialité avec l'ame. Ce qui paroît avoir donné le change à ceux qui ont ſoutenu que l'ame tiroit ſes idées d'elle-même, c'eſt qu'ils ont regardé ces idées comme des êtres réels, tandis que ce ne ſont que des modifications produites en nous par des objets étrangers à notre cerveau ; ce ſont ces objets qui ſont les vrais modèles ou les archétypes auxquelles il falloit remonter, voilà la ſource de leurs erreurs.

DANS l'homme qui rêve l'ame n'agit pas plus par elle-même que dans l'homme ivre, c'eſt-à-dire modifié par quelque liqueur ſpiritueuſe ; ou que dans le malade en délire, c'eſt-à-dire modifié par des cauſes phyſiques qui troublent ſa machine dans ſes fonctions, ou enfin que dans celui dont la cervelle eſt dérangée ; les rêves, ainſi que ces différens états, n'annoncent qu'un déſordre phyſique dans la machine humaine, d'après lequel le cerveau n'agit point d'une façon régulière & préciſe : ce déſordre eſt dû à des cauſes phyſiques telles que des alimens, des humeurs, des combinaiſons, des fermentations peu analogues à l'état ſalubre de l'homme, dont le cerveau eſt néceſſairement troublé, dès que ſon corps eſt agité d'une façon extraordinaire.

AINSI ne croyons point que notre ame agiſſe d'elle-même ou ſans cauſe dans aucun des inſtans de notre durée ; elle eſt conjointement avec notre corps

ſoumiſe aux impreſſions des êtres qui agiſſent en nous néceſſairement & d'après leurs propriétés. Le vin pris en trop grande quantité trouble néceſſairement nos idées & met le déſordre dans nos fonctions corporelles & intellectuelles.

S'IL exiſtoit dans la nature un être vraiment capable de ſe mouvoir par ſa propre énergie, c'eſt-à-dire de produire des mouvemens indépendans de toutes les autres cauſes, un pareil être auroit le pouvoir d'arrêter lui ſeul ou de ſuſpendre le mouvement dans l'univers, qui n'eſt qu'une chaîne immenſe & non interrompue de cauſes liées les unes aux autres, agiſſantes & réagiſſantes par des loix néceſſaires & immuables, loix qui ne peuvent être altérées ou ſuſpendues ſans que les eſſences & les propriétés de toutes les choſes ſoient changées ou même anéanties. Dans le ſyſtême général du monde nous ne voyons qu'une longue ſuite de mouvemens reçus & communiqués de proche en proche par les êtres mis à portée d'agir les uns ſur les autres; c'eſt ainſi que tout corps eſt mû par quelque corps qui le frappe ; les mouvemens cachés de notre ame ſont dûs à des cauſes cachées au-dedans de nous-mêmes ; nous croyons qu'elle ſe meut d'elle-même, parce que nous ne voyons point les reſſorts qui la remuent, ou parce que nous ſuppoſons ces mobiles incapables de produire les effets que nous admirons; mais concevons-nous beaucoup mieux comment une étincelle en allumant de la poudre eſt capable de produire les terribles effets que nous appercevons ? La ſource de nos erreurs vient de ce que nous regardons notre corps comme de la matiere brute & inerte tandis que ce corps eſt une machine ſenſible, qui a néceſſairement la conſcience momentanée dans l'inſtant qu'elle reçoit une impreſſion, & qui a la conſcience du *Moi* par la mémoire des impreſſions ſucceſſivement éprouvées; mémoire qui reſſuſcitant une impreſſion antérieurement reçue, ou arrêtant comme fixe, ou faiſant durer une impreſſion qu'on reçoit, tandis qu'on y en

aſſocie une autre, puis une troiſieme &c. donne tout le méchaniſme du *raiſonnement*.

UNE idée, qui n'eſt qu'une modification imperceptible de notre cerveau, met en jeu l'organe de la parole, ou ſe montre par les mouvemens qu'elle excite dans la langue ; celle-ci fait à ſon tour naître des idées, des penſées, des paſſions dans des êtres pourvus d'organes ſuſceptibles de recevoir des mouvemens analogues, en conſéquence deſquels, les volontés d'un grand nombre d'hommes font que leurs efforts combinés produiſent une révolution dans un état, ou même influent ſur notre globe entier. C'eſt ainſi qu'un Alexande décide du ſort de l'aſie, c'eſt ainſi que Mahomet change la face de la terre ; c'eſt ainſi que des cauſes imperceptibles produiſent les effets les plus terribles & les plus étendus par une ſuite néceſſaire des mouvemens imprimés aux cerveaux des hommes.

La difficulté de comprendre les effets de l'ame de l'homme lui a fait attribuer les qualités incompréhenſibles que l'on a examinées. A l'aide de l'imagination & de la penſée cette ame ſemble ſortir de nous-mêmes, ſe porter avec la plus grande facilité vers les objets les plus éloignés ; parcourir & rapprocher en un clin d'œil tous les points de l'univers : on crut donc qu'un être ſuſceptible de mouvemens ſi rapides devoit être d'une nature très-différente de tous les autres ; on ſe perſuada que cette ame faiſoit réellement tout le chemin immenſe & néceſſaire pour s'élancer juſqu'à ces objets divers ; on ne vit pas que pour le faire en un inſtant, elle n'avoit qu'à ſe parcourir elle-même, & rapprocher des idées conſignées dans elle par le moyen de ſes ſens.

EN effet ce n'eſt jamais que par nos ſens que les êtres nous ſont connus ou produiſent des idées en nous ; ce n'eſt qu'en conſéquence des mouvemens imprimés à notre corps que notre cerveau ſe modifie ou que notre ame penſe, veut & agit. Si comme, Ariſtote l'a dit il y a plus de deux mille ans, *rien*

n'entre dans notre eſprit que par la voie des ſens; tout ce qui ſort de notre eſprit doit trouver [47] quelque objet ſenſible auquel il puiſſe rattacher ſes idées, ſoit immédiatement, comme *homme*, *arbre*, *oiſeau*, &c; ſoit en dernière analyſe ou décompoſition comme *plaiſir*, *bonheur*, *vice* & *vertu*, &c. Or toutes les fois qu'un mot ou ſon idée ne fournit aucun objet ſenſible auquel on puiſſe le rapporter, ce mot ou cette idée ſont venus de rien; ſont vuides de ſens; il faudroit bannir l'idée de ſon eſprit & le mot de la langue, puiſqu'il ne ſignifieroit rien. Ce principe n'eſt que l'inverſe de l'axiome d'Ariſtote; la directe eſt évidente, il faut donc que l'inverſe le ſoit pareillement.

COMMENT le profond Locke qui, au grand regret des Théologiens, a mis le principe d'Ariſtote dans tout ſon jour; & comment tous ceux qui, comme lui, ont reconnu l'abſurdité du ſyſtême des *idées innées*, n'en ont ils point tiré les conſéquences immédiates & néceſſaires? Comment n'ont-ils pas eu le courage d'appliquer ce principe ſi clair à toutes les chimeres dont l'eſprit humain s'eſt ſi longtems & ſi vainement occupé? N'ont-ils pas vu que leur principe ſappoit les fondemens de cette Théologie qui n'occupe jamais les hommes que d'objets inacceſſibles aux ſens, & dont par conſéquent il leur étoit impoſſible de ſe faire des idées? Mais le préjugé, quand il eſt ſacré ſur-tout, empêche de voir les applications les plus ſimples des principes les plus évidens; en matiere de religion les plus grands hommes ne ſont ſou-

---

[47] Ce principe ſi vrai, ſi lumineux, ſi important par les conſéquences qui en découlent néceſſairement, a été développé & mis dans tout ſon jour par l'anonyme qui a fourni à l'Encyclopédie les articles *incompréhenſible*, & *Locke* (*philoſophie de*) on ne peut rien lire de plus ſenſé, de plus philoſophique & de plus propre à étendre la ſphere des idées & du vrai que ce ſavant anonyme dit à ce ſujet dans les deux articles que je viens d'indiquer, & auxquels je renvoie le lecteur pour ne point trop multiplier les citations. *Note de l'Editeur.*

vent que des enfans, incapables de preſſentir & de tirer les conſéquences de leurs principes!

M. LOCKE, & tous ceux qui ont adopté ſon ſyſtême ſi démontré, ou l'axiome d'Ariſtote, auroient dû en conclure que tous les êtres merveilleux dont la Théologie s'occupe ſont de pures chimeres; que *l'eſprit* ou la ſubſtance inétendue & immatérielle, n'eſt qu'une abſence d'idées; enfin ils auroient du ſentir que cette intelligence inéffable que l'on place au gouvernail du monde & dont nos ſens ne peuvent conſtater ni l'exiſtence ni les qualités, eſt un être de raiſon.

Les moraliſtes auroient dû, par la même raiſon, conclure que ce qu'ils nomment *ſentiment moral*, *inſtinct moral*, idées innées de la vertu antérieurs à toute expérience où aux effets bons ou mauvais qui en réſultent pour nous, ſont des notions chimériques, qui, comme bien d'autres, n'ont que la Théologie pour garent & pour baſe. [48] Avant de juger il faut ſentir, il faut comparer avant de pouvoir diſtinguer le bien du mal.

POUR nous détromper des idées *innées* ou des modifications imprimées à notre ame au moment de ſa naiſſance; il ne s'agit que de remonter à leur ſource, & nous verrons pour lors que celles qui nous ſont familières & qui ſe ſont comme identifiées avec nous, nous ſont venues par quelques-uns de nos ſens, ſe ſont gravées quelquefois très-difficilement dans

[48] C'eſt ſur cette baſe théologique ou imaginaire qu'un grand nombre de Philoſophes à prétendu fonder la morale, qui, comme nous le prouverons dans le Chapitre XV, ne peut être fondée que ſur l'intérêt, les beſoins, le bien-être de l'homme, connus par l'expérience, dont la nature nous a rendus ſuſceptibles. La morale eſt une ſcience de faits; c'eſt la rendre incertaine que de la fonder ſur des hypotheſes dont nos ſens ne peuvent pas conſtater la réalité, & ſur leſquelles les hommes ſe diſputerons ſans fin, parce qu'ils ne s'entendront jamais. Dire que les idées de morale ſont *innées* ou l'effet d'un *inſtinct*, c'eſt prétendre qu'un homme ſait lire avant de connoître les lettres de l'Alphabet.

notre cerveau, n'ont jamais été fixes, & ont perpétuellement varié en nous : nous verrons que ces prétendues idées inhérentes à notre ame ſont des effets de l'éducation, de l'exemple & ſurtout de l'habitude, qui par des mouvemens réitérés, fait que notre cerveau ſe familiariſe avec des ſyſtêmes & aſſocie ſes idées éclairées ou confuſes d'une certaine maniere. En un mot nous prenons pour des idées innées celles dont nous oublions l'origine; nous ne nous rappellons plus ni l'époque préciſe ni les circonſtances ſucceſſives où ces idées ſe ſont conſignées dans notre tête : parvenus à un certain âge nous croyons avoir toujours eu les mêmes notions: notre mémoire chargée pour lors d'une multitude d'expériences ou de faits, ne nous rappelle plus ou ne peut plus diſtinguer les circonſtances particulieres qui ont contribué à donner à notre cerveau ſa façon d'être & de penſer, ſes opinions actuelles. Perſonne de nous ne ſe ſouvient de la premiere fois que le mot *Dieu* par exemple a frappé ſon oreille, des premieres idées qu'il s'en eſt formé, des premieres penſées que ce ſon a produit en lui: cependant il eſt certain que dès-lors nous avons cherché dans la nature quelqu'être à qui rapporter les idées que nous nous en ſommes formé ou que l'on nous en a ſuggéré: accoutumés depuis à entendre toujours parler de Dieu, les perſonnes les plus éclairées d'ailleurs, regardent quelquefois ſon idée comme infuſe par la nature, tandis qu'elle eſt viſiblement dûe aux peintures que nos parens ou nos inſtituteurs nous en ont faites, & que nous avons enſuite modifiées d'après notre organiſation & nos circonſtances particulieres ; c'eſt ainſi que chacun ſe fait un Dieu dont lui-même eſt le modele ou qu'il modifie à ſa maniere [49].

Nos idées en morale, quoique plus réelles que celles de la Théologie, ne ſont pas plus que les

[49] Voyez la II. partie chapitre 4.

ſiennes,

siennes, des idées *innées*: les sentimens moraux, ou les jugemens que nous portons sur les volontés & les actions des hommes, sont fondés sur l'expérience, qui seule peut nous faire connoitre celles qui sont utiles ou nuisibles, vertueuses ou vicieuses, honnêtes ou déshonnêtes, dignes d'estime ou de blâme. Nos sentimens moraux sont les fruits d'une foule d'expériences souvent très-longues & très-compliquées. Nous les recueillons avec le tems; elles sont plus ou moint exactes en raison de notre organisation particulière & des causes qui la modifient, enfin nous appliquons ces expériences avec plus ou moins de facilité, ce qui est dû à l'habitude de juger. La célérité avec laquelle nous appliquons nos expériences où nous jugeons des actions morales des hommes est ce que l'on a nommé *l'instinct moral.*

Ce que l'on nomme *l'instinct* en physique n'est que l'effet de quelque besoin du corps, de quelque attraction ou répulsion dans les hommes ou dans les animaux. L'enfant qui vient de naitre tète pour une premiere fois; on lui met dans la bouche le bout de la mamelle, par l'analogie naturelle qui se trouve entre les houpes nerveuses dont sa bouche est tapissée & le lait qui découle du sein de la nourrice par le bout de cette mamelle, l'enfant presse cette partie pour en exprimer la liqueur appropriée à le nourrir dans l'âge tendre; de tout cela il résulte une expérience pour l'enfant, bientôt les idées du téton, du lait & du plaisir s'associent dans son cervau; & toutes les fois qu'il apperçoit le téton, il le saisit par instinct & en fait avec promptitude l'usage auquel il est destiné.

Ce qui vient d'être dit peut encore nous faire juger de ces sentimens prompts & subits que l'on a désigné sous le nom de *la force du sang.* Les sentimens d'amour que les peres & les meres ont pour leurs enfans, & que les enfans bien nés ont pour leurs parens, ne font point des sentimens innés, il sont des effets de l'expérience, de la réflexion, de l'habitude dans

les cœurs ſenſibles. Ces ſentimens ne ſubſiſtent point dans un grand nombre d'êtres de l'eſpece humaine. Nous ne voyons que trop ſouvent des parens tyranniques occuppés à ſe faire des ennemis de leurs enfans qu'ils ne ſemblent avoir faits que pour être la victime de leurs caprices inſenſés.

DEPUIS l'inſtant où nous commençons, juſqu'à celui où nous ceſſons d'exiſter, nous ſentons, nous ſommes agréablement ou déſagréablement remués, nous recueillons des faits, nous faiſons des expériences qui produiſent des idées riantes ou déplaiſantes dans notre cerveau : aucun de nous n'a ces expériences préſentes à la mémoire ou ne s'en repreſente tout le fil, ce ſont pourtant ces expériences qui nous dirigent machinalement ou à notre inſu dans toutes nos actions ; c'eſt pour déſigner la facilité avec laquelle nous appliquons ces expériences, dont ſouvent nous avons perdu la liaiſon & dont nous ne pouvons quelquefois pas nous rendre compte à nous-mêmes, que l'on a imaginé le mot *inſtinct* ; il paroit l'effet d'un pouvoir magique & ſurnaturel à la plûpart des hommes, c'eſt un mot vuide de ſens pour bien d'autres, mais pour le philoſophe c'eſt l'effet d'un ſentiment très-vif & il conſiſte dans la faculté de combiner promptement une foule d'expériences & d'idées très-compliquées. C'eſt le beſoin qui fait l'inſtinct inexplicable que nous voyons dans les animaux, que l'on a ſans raiſon privés d'une ame, tandis qu'ils ſont ſuſceptibles d'une infinité d'actions, qui prouvent qu'ils penſent, qu'ils jugent, qu'ils ont de la mémoire, qu'ils ſont ſuſceptibles d'expériences, qu'ils combinent des idées, qu'ils les appliquent avec plus ou moins de facilité pour ſatisfaire les beſoins que leur organiſation particuliére leur donne, enfin qu'ils ont des paſſions & ſont capable d'être modifiés. [50].

---

[50] C'eſt le comble de la folie de refuſer les facultés intellectuelles aux animaux, ils ſentent, ils ont des idées, ils jugent & comparent, ils choiſiſſent & délibérent, ils ont de la mémoire, ils

On ſait les embarras que les animaux ont donnés aux partiſans de la *ſpiritualité* : en effet en leur accordant une ame ſpirituelle ils ont craint de les élever à la condition humaine ; d'un autre côté en la leur refuſant ils autoriſoient leurs adverſaire à la refuſer pareillement à l'homme qui ſe trouvoit ainſi ravalé à la condition de l'animal. Les théologiens n'ont jamais ſu ſe tirer de cette difficulté : Deſcartes a cru la trancher en diſant que les bêtes n'ont point d'ames & ſont de pures machines. Il eſt aiſé de ſentir l'abſurdité de ce principe. Quiconque enviſagera la nature ſans préjugé reconnoitra facilement qu'il n'y a d'autre différence entre l'homme & la bête que celle qui eſt due à la diverſité de leur organiſation.

Dans quelques êtres de nôtre eſpece, qui paroiſſent doués d'une ſenſibilité d'organes plus grands que les autres, nous voyons un *inſtinct* à l'aide duquel ils jugent très-promptement des diſpoſitions les plus cachées des perſonnes à la ſeule inſpection de leurs traits. Ceux que l'on nomme *Phyſionomiſtes* ne ſont que des hommes d'un tact plus fin que les autres, qui ont fait des expériences dont ceux-ci, ſoit par la groſſiéreté de leurs organes, ſoit par leur peu d'attention, ſoit par quelque défaut dans leur ſens, ſont entiérement incapables ; ces derniers ne croient point à la ſcience des phyſionomies qui leur paroit totalement idéale. Cependant il eſt certain, que les mouvemens de cette ame, que l'on a fait ſpirituelle, font des impreſſions très-marquées ſur le corps ; ces impreſſions s'étant continuellement réitérées, leurs empreintes doivent reſter ; ainſi les paſſions habituelles des hommes ſe peignent ſur leurs viſages, & mettent un homme attentif & doué d'un tact fin à portée de juger très-promptement de leur façon d'être, &

montrent de l'amour & de la haine, & ſouvent leurs ſens ſont bien plus fins que les notres. Les poiſſons ſe rendent périodiquement à l'endroit où l'on eſt dans l'uſage de leur jetter du pain.

même de preſſentir leurs actions, leurs inclinations, leurs penchans, leur paſſion dominante, &c. Quoique la ſcience des phyſionomies paroiſſe une chimere à bien des gens, il en eſt peu qui n'aient des idées nettes d'un regard attendri, d'un œil dur, d'un air auſtere, d'un air faux & diſſimulé, d'un viſage ouvert, &c.; des yeux fins & exercés acquiérent, ſans doute, la faculté de reconnoître les mouvemens cachés de l'ame aux traces viſibles qu'ils laiſſent ſur un viſage qu'ils ont continuellement modifié. Nos yeux ſubiſſent ſur-tout des changemens très-prompts d'après les mouvemens qui s'excitent en nous; ces organes ſi délicats s'altérent viſiblement par les moindres ſecouſſes qu'éprouve notre cerveau. Des yeux ſereins, nous annoncent une ame tranquille: des yeux hagards nous indiquent une ame inquiete; des yeux enflammés nous annoncent un tempérament colérique & ſanguin; des yeux mobiles nous font ſoupçonner une ame allarmée ou diſſimulée. Ce ſont ces différentes nuances que ſaiſit un homme ſenſible & exercé; & ſur le champ il combine une foule d'expérience acquiſes pour porter ſon jugement ſur les perſonnes qu'il voit. Son jugement n'a rien de ſurnaturel & de merveilleux; un tel homme ne ſe diſtingue que par la fineſſe de ſes organes & par la rapidité avec laquelle ſon cerveau remplit ſes fonctions.

Il en eſt de même de quelques êtres de notre eſpece dans leſquels nous trouvons quelquefois une ſagacité extraordinaire, qui paroit divine & miraculeuſe au vulgaire [51]. En effet nous voyons des hommes ſuſceptibles d'apprécier en un clin d'œil une foule de circonſtances & de preſſentir quelquefois des événemens très-éloignés; cette eſpece de talens *prophétiques* n'a rien de ſurnaturel; il indique ſeulement

[51] Il paroit que les plus habiles praticiens dans la médecine ont été des hommes doués d'un tact très-fin, ſemblable à celui des phyſionomiſtes, à l'aide duquel ils jugeoient très-promptement des maladies & tiroient facilement leurs prognoſtiques.

de l'expérience & une organiſation très-délicate qui les mettent à portée de juger avec facilité des cauſe & de prévoir leurs effets de très-loin. Cette faculté ſe trouve pareillement dans les animaux, qui beaucoup mieux que les hommes preſſentent les variations de l'air & les changemens du tems. Les oiſeaux ont été longtems les prophètes & les guides de pluſieurs nations qui ſe prétendoient fort éclairées.

C'EST donc à leur organiſation particulière exercée que nous devons attribuer les facultés merveilleuſes qui diſtinguent quelques êtres. *Avoir de l'inſtinct* ne ſignifie que juger promptement & ſans avoir beſoin de faire de longs raiſonnemens. Nos idées ſur le vice & la vertu ne ſont point des idées *innées*; elles ſont acquiſes comme toutes les autres, & les jugemens que nous en portons ſont fondés ſur des expériences vraies ou fauſſes qui dépendent de notre conformation & des habitudes qui nous ont modifiés. L'enfant n'a point d'idées de la Divinité ni de la vertu; c'eſt de celui qui l'inſtruit qu'il reçoit ces idées; il en fait un uſage plus ou moins prompt ſuivant que ſon organiſation naturelle ou ſes diſpoſitions ont été plus ou moins exercées. La nature nous donne des jambes, la nourrice nous apprend à nous en ſervir, leur agilité dépend de leur conformations naturelle & de la maniere dont nous les avons exercées.

CE que l'on appelle le *goût* dans les beaux arts n'eſt dû pareillement qu'à la fineſſe de nos organes exercées par l'habitude de voir, de comparer & de juger certains objets, d'où réſulte dans quelques hommes la faculté d'en juger très-promptement ou d'en ſaiſir en un clin d'œil les rapports & l'enſemble. C'eſt à force de voir, de ſentir, de mettre les objets en expérience que nous apprenons à les connoître; c'eſt à force de réitérer ces expériences que nous acquérons le pouvoir & l'habitude de les juger avec célérité. Mais ces expériences ne nous ſont point *innées*; nous n'en avons point fait avant de naître, nous ne pouvons ni penſer, ni juger, ni avoir d'idées

avant que d'avoir ſenti ; nous ne pouvons ni aimer ni haïr ; ni approuver ni blâmer avant que d'avoir été agréablement ou déſagréablement remués. C'eſt néanmoins ce que doivent ſuppoſer ceux qui veulent nous faire admettre des notions *innées*, des opinions infuſes par la nature ſoit dans la morale ſoit dans la Théologie, ſoit dans quelque ſcience que ce puiſſe être. Pour que notre eſprit penſe & s'occupe d'un objet il faut qu'il connoiſſe ſes qualités ; pour qu'il ait connoiſſance de ces qualités il faut que quelques-uns de nos ſens en aient été frappés ; les objets dont nous ne connoiſſons aucunes qualités ſont nuls ou n'exiſtent point pour nous.

On nous dira peut-être que le conſentement univerſel des hommes ſur certaines propoſitions comme celle que *le tout eſt plus grand que ſa partie*, & comme toutes les démonſtrations géométriques, ſemble ſuppoſer en eux certaines notions premières, innées, non acquiſes. On peut répondre que ces notions ſont toujours acquiſes & ſont des fruits d'une expérience plus ou moins prompte, il faut avoir comparé le tout à ſa partie avant d'être convaincu que le tout eſt plus grand que ſa partie. L'homme n'apporte point en naiſſant l'idée que deux & deux ſont quatre, mais il en eſt très-promptement convaincu. Il faut avoir comparé avant de porter aucun jugement quelconque.

Il eſt évident que ceux qui ont ſuppoſé des idées innées ou des notions inhérentes à notre être, ont confondu l'organiſation de l'homme ou ſes diſpoſitions naturelles avec l'habitude qui le modifie, & le plus ou le moins d'aptitude qu'il a pour faire des expériences & pour les appliquer dans ſes jugemens. Un homme qui a du goût en peinture a ſans doute apporté en naiſſant des yeux plus fins & plus pénétrans qu'un autre, mais ces yeux ne le feront point juger avec promptitude s'il n'a point eu occaſion de les exercer ; bien plus, à quelques égards les diſpoſitions que nous nommons *naturelles* ne peuvent être elles-mêmes

regardées comme *innées*. L'homme n'eſt point à vingt ans le même qu'il étoit en venant au monde ; les cauſes phyſiques qui agiſſent continuellement ſur lui influent néceſſairement ſur ſon organiſation & font que ſes diſpoſition naturelles ne ſont point elles-mêmes dans un tems ce qu'elles étoient dans un autre [52]. Nous voyons tous les jours des enfans montrer juſqu'à un certain âge beaucoup d'eſprit, d'aptitude aux ſciences, & finir par tomber dans la ſtupidité. Nous en voyons d'autres qui après avoir montré dans l'enfance des diſpoſitions peu favorables ſe développent par la ſuite & nous étonnent par des qualités dont nous les avions jugés peu ſuſceptibles ; il vient un moment où leur eſprit fait uſage d'une foule d'expériences qu'il avoit amaſſées ſans s'en appercevoir, & pour ainſi dire à ſon inſu.

AINSI, on ne peut trop le répéter, toutes les idées, les notions, les façons d'être & de penſer des hommes ſont acquiſes. Notre eſprit ne peut agir & s'exercer que ſur ce qu'il connoit, & il ne peut connoître bien ou mal que les choſes qu'il a ſenties. Les idées qui ne ſuppoſent hors de nous aucun objet matériel qui en ſoit le modele, ou auquel on puiſſe les rapporter, & qu'on a nommé *idées abſtraites*, ne ſont que des façons dont notre organe intérieur enviſage ſes propres modifications, dont il choiſit quelques-unes ſans avoir égard aux autres. Les mots que nous employons pour déſigner ces idées tels que ceux de *bonté*, de *beauté*, d'*ordre*, d'*intelligence*, de *vertu*, &c. ne nous offrent aucun ſens, ſi nous ne les rapportons ou ſi nous ne les expliquons à des objets, que nos ſens nous ont montrés ſuſceptibles

[52] „ Nous penſons, dit la Motte le Vayer, bien autrement des choſes en un tems qu'en un autre ; jeunes que vieux, affamés que raſſaſiés ; de nuit que de jour ; fâchés que joyeux. „ Varians ainſi à toute heure par mille autres circonſtances qui „ nous tiennent en une perpétuelle inconſtance & inſtabilité. *Voyez le banquet ſceptique, pag. 17.*

de ces qualités, ou à des façons d'être & d'agir qui nous ſont connues. Qu'eſt-ce que me repréſente le mot vague de *beauté*, ſi je ne l'attache à quelque objet qui a frappé mes ſens d'une façon particulière & auquel en conſéquence j'ai attribué cette qualité? Qu'eſt-ce que me repréſente le mot *intelligence*, ſi je ne l'attache à une façon d'être & d'agir déterminée? Le mot *ordre* ſignifie-t-il quelque choſe; ſi je ne le rapporte à une ſuite d'actions ou de mouvemens qui m'affectent d'une certaine maniere? Le mot *vertu* n'eſt-il pas vuide de ſens, ſi je ne l'applique à des diſpoſitions dans les hommes qui produiſent des effets connus, différens de ceux qui partent d'autres diſpoſitions contraires? Qu'eſt-ce que les mots *douleur* & *plaiſir* offrent à mon eſprit au moment ou mes organes ne ſouffrent ni ne jouiſſent, ſinon des façons d'être dont j'ai été affecté, dont mon cerveau conſerve la réminiſcence ou l'impreſſion & que l'expérience m'a montré comme utiles ou nuiſibles? mais quand j'entends prononcer les mots *ſpiritualité*, *immatérialité*, *incorporeité*, *divinité*, &c. ni mes ſens, ni ma mémoire ne me ſont d'aucun ſecours; ils ne me fourniſſent aucun moyen d'avoir idée de ces qualités ni des objets auxquels je dois les appliquer; dans ce qui n'eſt point matiere, je ne vois que le néant & le vuide, qui ne peut être ſuſceptibles d'aucunes qualités.

TOUTES les erreurs & les diſputes des hommes viennent de ce qu'ils ont renoncé à l'expérience & au témoignage de leurs ſens, pour ſe laiſſer guider par des notions, qu'ils ont cru *infuſes* ou *innées*, quoiqu'elles ne fuſſent réellement que les effets d'une imagination troublée, des préjugés dont leur enfance s'eſt imbue, avec leſquels l'habitude les a familiariſés, & que l'autorité les a forcés de conſerver. Les langues ſe ſont remplies de mots abſtraits auxquels l'on attache des idées vagues & confuſes, & dont, quand on veut les examiner, l'on ne trouve aucun modele dans la nature ni d'objets auxquels on puiſſe les atracher.

Quand on ſe donne la peine d'analyſer les choſes, on eſt tout ſurpris de voir que les mots qui ſont continuellement dans la bouche des hommes, ne préſentent jamais une idée fixe & déterminée : nous les voyons ſans ceſſe parler *d'eſprits*, *d'ame* & de ſes facultés, de *divinité* & de ſes attributs, de *durée*, d'*eſpace*, d'*immenſité*, d'*infinité*, de *perfection*, de *vertu*, de *raiſon*, de *ſentiment*, d'*inſtinct* & de *goût*, &c. ſans qu'ils puiſſent nous dire préciſément ce qu'ils entendent par ces mots. Cependant les mots ne ſemblent inventés que pour être les images des choſes, ou pour peindre à l'aide des ſens, des objets connus que l'eſprit puiſſe juger, apprécier, comparer & méditer.

PENSER à des objets qui n'ont agi ſur aucuns de nos ſens, c'eſt penſer à des mots, c'eſt rêver à des ſens ; c'eſt chercher dans ſon imagination des objets auxquels on puiſſe les attacher. Aſſigner des qualités à ces mêmes objets, c'eſt, ſans doute, redoubler d'extravagance. Le mot *Dieu* eſt deſtiné à me repréſenter un objet qui ne peut agir ſur aucun de mes organes, & dont par conſéquent, il m'eſt impoſſible de conſtater ni l'exiſtence ni les qualités : cependant pour ſuppléer aux idées qui me manquent, mon imagination, à force de ſe creuſer, compoſera un tableau quelconque, avec les idées ou couleurs qu'elle eſt toujours forcée d'emprunter des objets que je connois par mes ſens. En conſéquence, je me peindrai ce Dieu ſous les traits d'un vieillard vénérable, ou ſous ceux d'un monarque puiſſant, ou ſous ceux d'un homme irrité, &c. l'on voit que c'eſt évidemment l'homme & quelques-unes de ſes qualités qui ont ſervi de modele à ce tableau. Mais ſi l'on me dit que ce Dieu eſt un pur eſprit, qui n'a point de corps, qu'il n'a point d'étendue, qu'il n'eſt point contenu dans l'eſpace, qu'il eſt hors de la nature qu'il meut, &c. me voilà replongé dans le néant, mon eſprit ne ſait plus ſurquoi il médite, il n'a plus aucune idée. Voilà, comme nous le verrons par la ſuite la ſource des notions informes que les hommes ſe feront

toujours ſur la divinité ; ils l'anéantiſſent eux-mêmes à force de raſſembler en elle des qualités incompatibles & des attributs contradictoires [53]. En lui donnant des qualités morales & connues, ils en font un homme ; en lui aſſignant les attributs négatifs de la Théologie, ils en font une chimere ; ils détruiſent toutes les idées antécédentes, ils en font un pur néant. D'où l'on voit que les ſciences ſublimes que l'on nomme *Théologique*, *Pſycologie*, *Métaphyſique* deviennent de pures ſciences de mots ; la morale & la politique, que trop ſouvent elles infectent, deviennent pour nous des énigmes inexplicables dont il n'y a que l'étude de la nature qui puiſſe nous tirer.

Les hommes ont beſoin de la vérité ; elles conſiſte a connoître les vrais rapports qu'ils ont avec les choſes qui peuvent influer ſur leur bien-être : ces rapports ne ſont connus qu'à l'aide de l'expérience ; ſans expérience il n'eſt point de raiſon ; ſans raiſon nous ne ſommes que des aveugles qui ſe conduiſent au hazard. Mais comment acquérir de l'expérience ſur des objets idéaux que jamais nos ſens ne peuvent ni connoître ni examiner ? Comment nous aſſurer de l'exiſtence & des qualités d'êtres que nous ne pouvons ſentir ? Comment juger ſi ces objets nous ſont favorables ou nuiſibles ? Comment ſavoir ce que nous devons aimer ou haïr, cherches ou fuir, éviter ou faire ? C'eſt pourtant de ces connoiſſances que notre ſort dépend dans ce monde, le ſeul dont nous ayons idée ; c'eſt ſur ces connoiſſances que toute morale eſt fondée. D'où l'on voit qu'en faiſant intervenir dans la morale ou dans la ſcience des rapports certains & invariables qui ſubſiſtent entre les êtres de l'eſpece humaine, les notions vagues de la théologie ; ou en fondant cette morale ſur des êtres chimériques qui n'exiſtent que dans notre imagination, on rend cette morale incertaine & arbitraire, on l'abandonne aux caprices de l'imagination, on ne lui donne aucune baſe ſolide.

[53] Voyez partie II. chapitre 4.

DES êtres eſſentiellement différens pour l'organiſation naturelle, pour les modifications qu'ils éprouvent, pour les habitudes qu'ils contractent, pour les opinions qu'ils acquiérent, doivent penſer différemment. Le tempérament, comme on a vu, décide des qualités mentales des hommes, & ce tempérament lui-même eſt diverſement modifié chez eux : d'où il ſuit néceſſairement que leur imagination ne peut être la même ni leur créer les mêmes phantômes. Chaque homme eſt un tout lié, dont toutes les parties ont une correſpondance néceſſaire, Des yeux différens doivent voir différemment & donner des idées très-variées ſur les objets, même réels, qu'ils enviſagent. Que ſera-ce donc ſi les objets n'agiſſent ſur aucun des ſens ! Tous les individus de l'eſpece ont en gros les mêmes idées des ſubſtances qui agiſſent vivement ſur leurs organes, ils ſont tous aſſez d'accord ſur quelques qualités qu'ils apperçoient à-peu-près de la même maniere ; je dis, *à-peu-près*, parce que l'intelligence, la notion, la conviction d'aucune propoſition, quelque ſimple, évidente & claire qu'on la ſuppoſe, ne ſont ni ne peuvent être rigoureuſement les mêmes dans deux hommes. En effet, un homme n'étant point un autre homme, le premier ne peut avoir rigoureuſement & mathématiquement la même notion de l'unité, par exemple, que le ſecond ; vû qu'un effet identique ne peut être le réſultat de deux cauſes différentes. Ainſi lorſque les hommes ſont d'accord dans leurs idées, leurs façons de penſer, leurs jugemens, leurs paſſions, leurs deſirs & leurs goûts, leur conſentement ne vient point de ce qu'ils voient ou ſentent les mêmes objets préciſément de la même maniere, mais à-peu-près de la même maniere, & de ce que leur langue n'eſt ni ne peut être aſſez abondante en nuances pour déſigner les différences imperceptibles qui ſe trouvent entre leurs façons de voir & de ſentir. Chaque homme a pour ainſi dire une langue pour lui tout ſeul, & cette langue eſt incommunicable aux autres. Quel accord peut-il donc y avoir entr'eux, lorſqu'ils s'entretien-

TAYLOR
OXFORD

ment d'êtres qu'ils ne connoiſſent que par leur imagination ? Cette imagination dans un individu peut-elle être jamais la même que dans un autre ? Comment peuvent-ils s'entendre lorſqu'à ces mêmes êtres ils aſſignent des qualités qui ne ſont dues qu'à la maniere dont leur cerveau eſt affecté ?

EXIGER d'un homme qu'il penſe comme nous, c'eſt exiger qu'il ſoit organiſé comme nous ; qu'il ait été modifié comme nous dans tous les inſtans de ſa durée ; qu'il ait reçu le même tempérament, la même nourriture, la même éducation ; en un mot, c'eſt exiger qu'il ſoit nous-mêmes. Pourquoi ne point exiger qu'il ait les mêmes traits ? Eſt-il plus le maître de ſes opinions ? Ses opinions ne ſont-elles pas des ſuites néceſſaires de ſa nature & des circonſtances particulières qui ont dès l'enfance néceſſairement influé ſur ſa façon de penſer & d'agir ? Si l'homme eſt un tout lié, dès qu'un ſeul de ſes traits differe des nôtres, ne devrions-nous pas en conclure que ſon cerveau ne peut ni penſer, ni aſſocier des idées, ni imaginer ou rêver de la même façon que le nôtre ?

LA diverſité des tempéramens des hommes eſt la ſource naturelle & néceſſaire de la diverſité de leurs paſſions, de leurs goûts, de leurs idées de bonheur, de leurs opinions en tout genre. Ainſi cette même diverſité ſera la ſource fatale de leurs diſputes, de leurs haines & de leurs injuſtices toutes les fois qu'ils raiſonneront ſur des objets inconnus, auxquels ils attacheront la plus grande importance. Jamais ils ne s'entendront en parlant ni d'une ame ſpirituelle, ni d'un Dieu immatériel diſtingué de la nature ; ils ceſſeront dès-lors de parler la même langue, & jamais ils n'attacheront les mêmes idées aux mêmes mots. Quelle ſera la meſure commune pour décider quel eſt celui qui penſe avec le plus de juſteſſe, dont l'imagination eſt la mieux réglée, dont les connoiſſances ſont les plus sûres, lorſqu'il s'agit d'objets que l'expérience ne peut examiner, qui échappent à tous nos ſens, qui n'ont point de modeles & qui ſont au-deſſus de

la raiſon ? Chaque homme, chaque légiſlateur, chaque ſpéculateur, chaque peuple ſe ſont toujours formé des idées diverſes de ces choſes, & chacun a cru que ſes rêveries propres devoient être préférées à celles des autres, qui lui ont paru auſſi abſurdes, auſſi ridicules, auſſi fauſſes que les ſiennes leur pouvoient paroitre. Chacun tient à ſes opinions parce que chacun tient ſa propre façon d'être, & croit que ſon bonheur dépend de ſon attachement à ſes préjugés, qu'il n'adopte jamais que parce qu'il les croit utiles à ſon bien-être. Propoſez un homme fait de changer ſa religion pour la vôtre, il croira que vous êtes un inſenſé ; vous ne ferez qu'exciter ſon indignation & ſon mépris ; il vous propoſera à ſon tour de prendre ſes propres opinions ; après bien des raiſonnemens vous vous traiterez tous deux de gens abſurdes & opiniâtres, & le moins fol ſera celui qui cédera le premier. Mais ſi les deux adverſaires s'échauffent dans la diſpute (ce qui arrive toujours quand on ſuppoſe la matiere importante ou quand on veut défendre la cauſe de ſon amour propre) dès-lors les paſſions s'alguiſent, la querelle s'anime, les diſputans ſe haïſſent & finiſſent par ſe nuire. C'eſt ainſi que pour des opinions futiles nous voyons le bramine mépriſer & haïr le mahométan, qui l'opprime & le dédaigne ; nous voyons le chrétien perſécuter & brûler le juif, dont il tient ſa religion ; nous voyons les chrétiens ligués contre l'incrédule & ſuſpendre pour le combattre, les diſputes ſanglantes & cruelles qui ſubſiſtent toujours entr'eux.

Si l'imagination des hommes étoit la même, les chimères qu'elle enfanteroit ſeroient les mêmes partout ; il n'y auroit point de diſputes entr'eux s'ils rêvoient tous de la même maniere ; ils s'en épargneroient un grand nombre, ſi leur eſprit ne s'occupoit que des êtres poſſibles à connoître, donc l'exiſtence fût conſtatée, dont on fût à portée de découvrir les qualités véritables par des expériences ſûres & réïtérées. Les ſyſtêmes de la phyſique ne ſont ſujets à diſpute que lorſque les principes dont on part ne ſont

point assez constatés, peu-à-peu l'expérience en montrant la vérité met fin à ces querelles. Il n'y a point de disputes entre les géometres sur les principes de leur science ; il ne s'en élève que quand les suppositions sont fausses ou les objets trop compliqués. Les Théologiens n'ont tant de peine à convenir entr'eux que parce que dans leurs disputes ils partent sans cesse, non de propositions connues & examinées, mais des préjugés dont ils se sont imbus dans l'éducation, dans l'école, dans les livres, &c. : ils raisonnent continuellement, non sur des objets réels ou dont l'existence soit démontrée, mais sur des êtres imaginaires, dont jamais ils n'ont examiné la réalité ; ils se fondent, non sur des faits constans, sur des expériences avérées, mais sur des suppositions dépourvus de solidité. Trouvant ces idées établies de longue main, & que très-peu de gens refusent de les admettre, ils les prennent pour des vérités inconteſtables, que l'on doit recevoir sur l'énoncé ; & lorsqu'ils y attachent une grande importance, ils s'irritent contre la témérité de ceux qui ont l'audace d'en douter ou même de les examiner.

Si l'on eut mis les préjugés à l'écart, on eut découvert que les objets qui ont fait naître les plus affreuses & les plus sanglantes disputes parmi les hommes sont des chimères, l'on eût trouvé qu'ils se battoient & s'égorgeoient pour des mots vuides de sens ; ou du moins l'on eût appris à douter, & l'on eût renoncé à ce ton impétueux & dogmatique qui veut forcer les hommes à se réunir d'opinions. La réflexion la plus simple eût montré la nécessité de la diversité des opinions & des imaginations des hommes, qui dépendent nécessairement de leur conformation naturelle diversement modifiée, & qui influent nécessairement sur leurs pensées, leurs volontés & leurs actions. Enfin si l'on consultoit la morale & la droite raison, tout devroit prouver à des êtres qui se disent raisonnables, qu'ils sont faits pour penser diversement, sans cesser pour cela de vivre paisiblement, de s'aimer, de se prêter des secours mutuels, quelques

ſoient les opinions ſur des êtres impoſſibles à connoître ou à voir des mêmes yeux. Tout devroit convaincre de la tyrannique déraiſon, de l'injuſte violence & de l'inutile cruauté de ces hommes de ſang, qui perſécutent leurs ſemblables pour les forcer de plier ſous leurs opinions ; tout devroit ramener les mortels à la douceur, à l'indulgence, à la tolérance ; vertus, ſans doute, plus évidemment néceſſaires à la ſociété, que les ſpéculations merveilleuſes qui la diviſent & la portent ſouvent à égorger les prétendus ennemis de ſes opinions révérées.

L'on voit donc de quelle importance il eſt pour la morale d'examiner les idées auxquelles on eſt convenu d'attacher tant de valeur, & auxquelles, ſur les ordres fantaſques & cruels de leurs guides, les mortels ſacrifient continuellement & leur propre bonheur & la tranquillité des nations. Que l'homme rendu à l'expérience, à la nature, à la raiſon ne s'occupe donc plus que d'objets réels & utiles à ſa félicité. Qu'il étudie la nature, qu'il s'étudie lui-même ; qu'il apprenne à connoître les liens qui l'uniſſent à ſes pareils, qu'il briſe ſes liens fictifs qui l'enchaînent à des phantômes. Si toutefois ſon imagination a beſoin de ſe repaître d'illuſions, s'il tient à ſes opinions, ſi ces préjugés lui ſont chers, qu'il permete du moins, à d'autres d'errer à leur maniere ou de chercher la vérité, & qu'il ſe ſouvienne toujours que toutes les opinions, les idées, les ſyſtêmes, les volontés & les actions des hommes ſont des ſuites néceſſaires de leur tempérament, de leur nature & des cauſes qui les modifient conſtamment ou paſſagérement, vérité que nous allons prouver encore dans le chapitre ſuivant, l'homme n'eſt pas plus libre de penſer que d'agir.

CHAPITRE XI.

Du ſyſtême de la liberté de l'homme.

CEUX qui ont prétendu que l'ame étoit diſtinguée du corps, étoit immatérielle, tiroit ſes idées de ſon propre fond, agiſſoit par elle-même & ſans le ſecours des objets extérieurs; par une ſuite de leur ſyſtême l'ont affranchie des loix phyſiques ſuivant leſquelles tous les êtres que nous connoiſſons ſont obligés d'agir. Ils ont cru que cette ame étoit maîtreſſe de ſon ſort, pouvoit régler ſes propres opérations, déterminer ſes volontés par ſa propre energie, en un mot ils ont prétendu que l'homme étoit libre.

NOUS avons déjà ſuffiſamment prouvé que cette ame n'étoit que le corps enviſagé relativement à quelques-unes de ſes fonctions plus cachées que les autres. Nous avons montré que cette ame, quand même on la ſuppoſeroit immatérielle, étoit perpétuellement modifiée conjointement avec ce corps, ſoumiſe à tous ſes mouvemens ſans leſquelles elle reſteroit inerte & morte; par conſéquent elle eſt ſoumiſe à l'influence des cauſes matérielles & phiſiques qui remuent ce corps, dont la façon d'être, ſoit habituelle ſoit paſſagère, dépend des élémens matériels qui forment ſon tiſſu, qui conſtituent ſon tempérament, qui entrent en lui par la voie des alimens, qui le pénètrent & l'entourent. Nous avons expliqué d'une maniere purement phyſique & naturelle le méchaniſme qui conſtitue les facultés que l'on nomme *intellectuelles* & les qualités que l'on appelle *morales*. Nous avons prouvé en dernier lieu que toutes nos idées, nos ſyſtêmes, nos affections, les notions vraies ou fauſſes que nous nous formons ſont dûs à nos ſens matériels & phiſiques. Ainſi l'homme eſt un être phyſique; de quelque façon qu'on le conſidere il eſt lié à la nature univerſelle,

univerſelle, & ſoumis aux loix néceſſaires & immuables qu'elle impoſe à tous les êtres qu'elle renferme, d'après l'eſſence particuliere ou les propriétés qu'elle leur donne, ſans les conſulter. Notre vie eſt une ligne que la nature nous ordonne de décrire à la ſurface de la terre ſans jamais pouvoir nous en écarter un inſtant. Nous naiſſons ſans notre aveu, notre organiſation ne dépend point de nous, nos idées nous viennent involontairement, nos habitudes ſont au pouvoir de ceux qui nous les font contracter, nous ſommes ſans ceſſe modifiés par des cauſes ſoit viſibles ſoit cachées qui réglent néceſſairement notre façon d'être, de penſer & d'agir. Nous ſommes bien ou mal, heureux ou mal-heureux, ſages ou inſenſés, raiſonnables ou déraiſonnables, ſans que notre volonté entre pour rien dans ces différens états. Cependant malgré les entraves continuelles qui nous lient, on prétend que nous ſommes libres, ou que nous déterminons nos actions & notre ſort indépendamment des cauſes qui nous remuent.

QUELQUE peu fondée que ſoit cette opinion, dont tout devroit nous détromper, elle paſſe aujourd'hui dans l'eſprit d'un grand nombre de perſonnes, très éclairées d'ailleurs, pour une vérité inconteſtable; elle eſt la baſe de la religion, qui, ſuppoſant des rapports entre l'homme & l'être inconnu qu'elle met au deſſus de la nature, n'a pu imaginer qu'il pût mériter ou déterminer de cet être s'il n'étoit libre dans ſes actions. On a cru la ſociété intéreſſée à ce ſyſtême, parce qu'on a ſuppoſé que ſi toutes les actions des hommes étoient regardées comme néceſſaires, l'on ne ſeroit plus en droit de punir celles qui nuiſent à leurs aſſociés. Enfin la vanité humaine s'accommoda ſans doute d'une hypotheſe qui ſembloit diſtinguer l'homme de tous les autres phyſiques, en aſſignant à notre eſpece l'appanage ſpécial d'une indépendance totale des autres cauſes, dont, pour peu que l'on réfléchiſſe, nous ſentirons l'impoſſibilité.

PARTIE ſubordonnée d'un grand tout, l'homme

eſt forcé d'en éprouver les influences. Pour être libre il faudroit qu'il fût tout ſeul plus fort que la nature entiere, ou il faudroit qu'il fût hors de cette nature, qui toujours en action elle-même, oblige tous les êtres qu'elle embraſſe, d'agir & de concourir à ſon action générale ou, comme on l'a dit ailleurs, de conſerver ſa vie agiſſante par les actions ou les mouvemens que tous les êtres produiſent en raiſon de leurs énergies particulieres ſoumiſes à des loix fixes, éternelles, immuables. Pour que l'homme fût libre, il faudroit que tous les êtres perdiſſent leurs eſſences pour lui, il faudroit qu'il n'eût plus de ſenſibilité phyſique, qu'il ne connut plus ni le bien ni le mal, ni le plaiſir ni la douleur. Mais dès-lors il ne ſeroit plus en état ni de ſe conſerver ni de rendre ſon exiſtence heureuſe; tous les êtres devenus indifférens pour lui, il n'auroit plus de choix, il ne ſauroit plus ce qu'il doit aimer ou craindre, chercher ou éviter. En un mot l'homme ſeroit un être dénaturé ou totalement incapable d'agir de la maniere que nous lui connoiſſons.

S'IL eſt de l'eſſence actuelle de l'homme de tendre au bien-être ou de vouloir ſe conſerver; ſi tous les mouvemens de ſa machine ſont des ſuites néceſſaires de cette impulſion primitive; ſi la douleur l'avertit de ce qu'il doit éviter; ſi le plaiſir lui annonce ce qu'il doit appéter, il eſt de ſon eſſence d'aimer ce qui excite ou ce dont il attend des ſenſations agréables, & de haïr ce qui lui procure ou lui fait craindre des impreſſions contraires. Il faut néceſſairement qu'il ſoit attiré ou que ſa volonté ſoit déterminée par les objets qu'il juge utiles, & repouſſée par ceux qu'il croit nuiſibles à ſa façon permanente ou paſſagere d'exiſter. Ce n'eſt qu'à l'aide de l'expérience que l'homme acquiert la faculté de connoître ce qu'il doit aimer ou craindre; ſes organes ſont-ils ſains? ſes expériences ſeront vraies, il aura de la raiſon, de la prudence, de la prévoyance, il preſſentira des effets ſouvent très-éloignés; il ſaura que ce qu'il juge quelquefois être un bien, peut devenir

un mal par ſes conſéquences néceſſaires ou probables; & que ce qu'il doit être un mal paſſager peut lui procurer pour la ſuite un bien ſolide & durable. C'eſt ainſi que l'expérience nous fait connoître que l'amputation d'un membre doit cauſer une ſenſation douloureuſe, en conſéquence nous ſommes forcés de craindre cette opération ou d'éviter la douleur; mais ſi l'expérience nous a montré que la douleur paſſagere que cette amputation cauſe, peut nous ſauver la vie; notre conſervation nous étant chere nous ſommes forcés de nous ſoumettre à cette douleur momentanée dans la vue d'un bien qui la ſurpaſſe.

La volonté, comme on l'a dit ailleurs, eſt une modification dans le cerveau par laquelle il eſt diſpoſé à l'action ou préparé à mettre en jeu les organes qu'il peut mouvoir. Cette volonté eſt néceſſairement déterminée par la qualité bonne ou mauvaiſe, agréable ou déſagréable de l'objet ou du motif qui agit ſur nos ſens, ou dont l'idée nous reſte & nous eſt fournie par la mémoire. En conſéquence nous agiſſons néceſſairement, notre action eſt une ſuite de l'impulſion que nous avons reçue de ce motif, de cet objet ou de cet idée, qui ont modifié notre cerveau ou diſpoſé notre volonté; lorſque nous n'agiſſons point c'eſt qu'il ſurvient quelque nouvelle cauſe, quelque nouveau motif, quelque nouvelle idée qui modifie notre cerveau d'une maniere différente, qui lui donne une nouvelle impulſion, une nouvelle volonté d'aprés laquelle ou elle agit, ou ſon action eſt ſuſpendue. C'eſt ainſi que la vue d'un objet agréable ou ſon idée déterminent notre volonté à agir pour nous le procurer; mais un nouvel objet ou une nouvelle idée anéantiſſent l'effet des premiers, & empêchent que nous n'agiſſions pour nous le procurer. Voilà comme la réflexion, l'expérience, la raiſon arrêtent ou ſuſpendent néceſſairement les actes de notre volonté, ſans cela elle eût néceſſairement ſuivi les premieres impulſions qui la portoient vers un objet déſirable.

ration, durant la comparaiſon & ces alternatives d'amour ou de haine qui ſe ſuccedent quelquefois avec la plus grande rapidité nous ne ſommes point libres un inſtant, le bien ou le mal que nous croyons trouver ſucceſſivement dans les objets ſont des motifs néceſſaires de ces volontés momentanées, de ces mouvemens rapides d'amour ou de crainte que nous éprouvons tant que dure notre incertitude. D'où l'on l'on voit que la déliberation eſt néceſſaire, que l'incertitude eſt néceſſaire, & quelque parti que nous prenions à la ſuite de la délibération, ce ſera toujours néceſſairement celui que nous aurons bien ou mal jugé devoir probablement être le plus avantageux pour nous.

LORSQUE l'ame eſt frappé par deux motifs qui agiſſent alternativement ſur elle ou qui la modifient ſucceſſivement, elle délibére; le cerveau eſt dans une eſpece d'équilibre accompagné d'oſcillations perpétuelles tantôt vers un objet & tantôt vers un autre juſqu'à ce que l'objet, qui l'entraîne le plus fortement, le tire de cette ſuſpenſion qui conſiſte l'indéciſion de notre volonté. Mais lorſque le cerveau eſt pouſſé à la fois par des cauſes également fortes qui le meuvent ſuivant des directions oppoſées, d'après la loi générale de tous les corps, quand ils ſont frappés également par des forces contraires, il s'arrête, il eſt *in niſu*, il ne peut ni vouloir ni agir, il attend qu'une des deux cauſes qui le meuvent ait pris aſſez de force pour déterminer ſa volonté, pour l'attirer d'une maniere qui l'emporte ſur les efforts de l'autre cauſe.

CE méchaniſme ſi ſimple & ſi naturel ſuffit pour nous faire connoitre pourquoi l'incertitude eſt pénible & la ſuſpenſion eſt toujours un état violent pour l'homme. Le cerveau, cet organe ſi délicat & ſi mobile, éprouve alors des modifications très-rapides qui le fatiguent, ou lorſqu'il eſt pouſſé en des ſens contraires par des cauſes également fortes, il ſouffre une ſorte de compreſſion qui l'empêche d'agir avec l'activité qui lui convient pour la conſervation de l'en-

ſemble & pour ſe procurer ce qui eſt avantageux. Ce méchaniſme explique encore l'irrégularité, l'inconſéquence, l'inconſtance des hommes, & nous rend raiſon de leur conduite qui paroît ſouvent un myſtere inexplicable, & qui l'eſt en effet dans les ſyſtêmes reçus. En conſultant l'expérience nous trouverons que nos ames ſont ſoumiſes aux mêmes loix phyſiques que les corps matériels. Si la volonté de chaque individu n'étoit, dans un tems donné, mue que par une ſeule cauſe ou paſſion, rien ne ſeroit plus aiſé que de preſſentir ſes actions; mais ſon cœur eſt ſouvent aſſailli par des motifs ou des forces contraires, qui agiſſent à la fois ou ſucceſſivement ſur lui. C'eſt alors que ſon cerveau eſt ou tiraillé dans des directions oppoſées qui le fatiguent, ou bien il eſt dans un état de compreſſion qui le gêne & qui le prive de toute activité. Tantôt il eſt dans une action incommode & totale, tantôt il eſt le jouet des ſecouſſes alternatives qu'il eſt forcé d'éprouver. Tel eſt, ſans doute, l'état où paroît ſe trouver celui qu'une paſſion vive ſollicite au crime, tandis que la crainte lui en montre les dangers. Tel eſt encore l'état de celui que le remords empêche de jouir des objets que le crime lui a fait obtenir par des travaux continuels de ſon ame déchirée; &c.

Si les forces ou cauſes ſoit extérieures ſoit internes qui agiſſent ſur l'eſprit de l'homme tendent vers des points différens, ſon ame ou ſon cerveau ainſi que tous le corps, prendra une direction moyenne entre l'une & l'autre force; & en raiſon de la violence avec laquelle l'ame eſt pouſſée, l'état de l'homme eſt quelquefois ſi douloureux que ſon exiſtence lui devient importune; il ne tend plus à conſerver ſon être; il va chercher la mort comme un azile contre lui-même, & comme le ſeul remede au déſeſpoir; c'eſt ainſi que nous voyons des hommes malheureux & mécontens d'eux-mêmes ſe détruire volontairement, lorſque la vie leur devient inſupportable. L'homme ne peut chérir ſon exiſtence que tant qu'elle a pour lui des

charmes ; mais lorſqu'il eſt travaillé par des ſenſations pénibles ou des impulſions contraires, ſa tendance naturelle eſt dérangée ; il eſt forcé de ſuivre une route nouvelle qui le conduit à ſa fin & qui la lui montre même comme un bien déſirable. Voilà comment nous pouvons nous expliquer la conduite de ces mélancoliques que leur tempérament vicié, que leur conſcience bourrelée, que le chagrin & l'ennui déterminent quelquefois à renoncer à la vie [54].

Les forces diverſes & ſouvent compliquées qui agiſſent ſucceſſivement ou ſimultanément ſur le cerveau des hommes & qui les modifient ſi diverſement dans les différens périodes de leur durée, ſont les vraies cauſes de l'obſcurité de la morale & des difficultés que nous trouvons, lorſque nous voulons démêler les reſſorts cachés de leur conduite énigmatique. Le cœur de l'homme n'eſt un labyrinthe pour nous que parce que nous n'avons que rarement les données néceſſaires pour le juger ; nous verrions alors que ſes circonſtances, ſes inconſéquences, la conduite bizarre ou inopinée que nous lui voyons tenir, ne ſont que des effets des motifs qui déterminent ſucceſſivement ſes volontés, dépendent des variations fréquentes que ſa machine éprouve, & ſont des ſuites néceſſaires des changemens qui s'opèrent en lui. D'après ces variations les mêmes motifs n'ont point toujours la même influence ſur ſa volonté, les mêmes objets n'ont plus le droit de lui plaire, ſon tempéranent a changé pour un inſtant ou pour toujours ; il faut par conſéquent que ſes goûts, ſes deſirs, ſes paſſions changent, & qu'il n'y ait point d'uniformité dans ſa conduite, ni de certitude dans les effets que nous pouvons en attendre.

---

[54] Voyez le chapitre XIV. Les peines de l'eſprit déterminent bien plus que les peines du corps a ſe donner la mort. Mille cauſes font diverſion aux douleurs du corps, au lieu que dans les peines de l'eſprit le cerveau eſt comme abſorbé dans les idées qu'il porte au-dedans de lui-même. Par la même raiſon les plaiſirs que l'on nomme *intellectuels* ſont les plus grands de tous,

Le choix ne prouve aucunement la liberté de l'homme ; il ne délibère que lorſqu'il ne ſait encore lequel choiſir entre pluſieurs objets qui le remuent ; il eſt alors dans un embarras qui ne finit que lorſque ſa volonté eſt décidée par l'idée de l'avantage plus grand qu'il croit trouver dans l'objet qu'il choiſit ou dans l'action qu'il entreprend. D'où l'on voit que ſon choix eſt néceſſaire, vû qu'il ne ſe détermineroit point pour un objet ou pour une action s'il ne croyoit y trouver quelque avantage pour lui. Pour que l'homme pût agir librement, il faudroit qu'il pût vouloir ou choiſir ſans motifs ou qu'il pût empêcher les motifs d'agir ſur ſa volonté. L'action étant toujours un effet de la volonté une fois déterminée, & la volonté ne pouvant être déterminée que par le motif qui n'eſt point en notre pouvoir, il s'enſuit que nous ne ſommes jamais les maîtres des déterminations de notre volonté propre, & que par conſéquent jamais nous n'agiſſons librement. On a cru que nous étions libres, parce que nous avions une volonté & le pouvoir de choiſir, mais on n'a point fait attention que notre volonté eſt mue par des cauſes indépendantes de nous, inhérentes à notre organiſation ou qui tiennent à la nature des êtres qui nous remuent. [55] Sui-je le maître de ne point vouloir retirer ma main lorſque je crains de me brûler ? Ou ſuis-je le maître d'ôter au feu la propriété qui me le fait craindre ? Suis-je le maître de ne pas choiſir par préférence un mêts que je ſais être agréable ou analogue à mon palais & de ne

[55] L'homme paſſe une très-grande partie de la vie ſans même vouloir. Sa volonté attend des motifs qui la déterminent. Si un homme ſe rendoit un compte exact de tout ce qu'il fait chaque jour depuis ſon lever juſqu'à ſon coucher, il tronveroit que toutes ſes actions n'ont été rien moins que volontaires, & qu'elles ont été machinales, habituelles, déterminées par des cauſes qu'il n'a pu prévoir & auxquelles il a été forcé ou engagé d'acquieſcer. Il découvriroit que le motif de ſon travail, de ſes amuſemens, de ſes diſcours, de ſes penſées, &c., ont été néceſſaires & l'ont évidemment ou ſéduit ou entraîné.

le pas préférer à celui que je sais être désagréable ou dangereux. C'est toujours d'après mes sensations & mes propres expériences ou mes suppositions que je juge des choses bien ou mal, mais quelque soit mon jugement il dépend nécessairement de ma façon de sentir habituelle ou momentanée, & des qualités que je trouve & qui existent malgré moi dans la cause qui me remue ou que mon esprit y suppose.

TOUTES les causes qui agissent sur la volonté doivent avoir agi sur nous d'une façon assez marquée pour nous donner quelque sensation, quelque perception, quelque idée soit complette soit incomplette, soit vraie soit fausse. Dès que ma volonté se détermine, je dois avoir senti fortement ou foiblement, sans quoi je serois déterminé sans motif. Ainsi, à parler exactement, il n'y a point pour la volonté de causes vraiment *indifférentes* : quelque foibles que soient les impulsions que nous recevons soit de la part des objets même, soit de la part de leurs images ou idées ; dès que notre volonté agit, ces impulsions ont été des causes suffisantes pour la déterminer. En conséquence d'une impulsion légére & foible nous voudrons foiblement, c'est cette foiblesse dans la volonté que l'on nomme *indifférence*. Notre cerveau s'apperçoit à peine du mouvement qu'il a reçu, il agit en conséquence avec peu de vigueur pour obtenir ou écarter l'objet ou l'idée qui l'ont modifié. Si l'impulsion eût été forte, la volonté seroit forte, & elle nous feroit agir fortement pour obtenir ou pour éloigner l'objet qui nous paroitroit ou très-agréable ou très-incommode.

ON a cru que l'homme étoit libre, parce qu'on s'est imaginé que son ame pouvoit à volonté se rappeller des idées, qui suffisent quelquefois pour mettre un frein à ses desirs les plus emportés. [16] C'est ainsi

[16] S. Augustin dit, *non enim cuiquam in potestate est quid veniat in mentem.*

que l'idée d'un mal éloigné nous empêche quelquefois de nous livrer à un bien actuel & préſent. C'eſt ainſi qu'un ſouvenir, une modification inſenſible & légère de notre cerveau anéantit à chaque inſtant l'action des objets réels qui agiſſent ſur notre volonté. Mais nous ne ſommes point les maîtres de nous rappeller à volonté nos idées ; leur aſſociation eſt indépendante de nous ; elles ſe ſont à notre inſu & malgré nous arrangées dans notre cerveau ; elles y ont fait une impreſſion plus ou moins profonde ; notre mémoire dépend elle-même de notre organiſation, ſa fidélité dépend de l'état habituel ou momentané dans lequel nous nous trouvons ; & lorſque notre volonté eſt fortement déterminée par quelque objet ou idée qui excitent en nous une paſſion très-vive, les objets ou les idées qui pourroient nous arrêter diſparoiſſent de notre eſprit ; nous fermons alors les yeux ſur les dangers préſens qui nous menacent, ou dont l'idée devroit nous retenir, nous marchons tête baiſſée vers l'objet qui nous entraîne ; la réflexion ne peut rien ſur nous ; nous ne voyons que l'objet de nos deſirs, & les idées ſalutaires qui pourroient nous arrêter ne ſe préſentent point à nous, ou ne s'y préſentent que trop foiblement ou trop tard pour nous empêcher d'agir. Tel eſt le cas de tous ceux qui, aveuglés par quelque paſſion forte, ne ſont point en état de ſe rappeller des motifs dont l'idée ſeule devroit les retenir ; le trouble où ils ſont les empêche de juger ſainement, de preſſentir les conſéquences de leurs actions, d'appliquer leurs expériences, de faire uſage de leur raiſon, opérations qui ſuppoſent une juſteſſe dans la façon d'aſſocier ſes idées dont notre cerveau n'eſt pas plus capable à cauſe du délire momentané qu'il éprouve, que notre main n'eſt capable d'écrire tandis que nous prenons un exercice violent.

Nos façons de penſer ſont néceſſairement déterminées par nos façons d'être ; elles dépendent donc de notre organiſation naturelle & des modifications que notre machine reçoit indépendamment de notre

volonté. D'où nous ſommes forcés de de conclure que nos penſées, nos réflexions, notre maniere de voir, de ſentir, de juger, de combiner des idées ne peuvent être ni volontaires ni libres. En un mot notre ame n'eſt point maîtreſſe des mouvemens qui s'excitent en elle, ni de ſe repréſenter au beſoin les images ou les idées qui pourroient contrebalancer les impulſions qu'elle reçoit d'ailleurs. Voilà pourquoi dans la paſſion l'on ceſſe de raiſonner; la raiſon eſt auſſi impoſſible à écouter que dans le tranſport ou dans l'ivreſſe. Les méchans ne ſont jamais que des hommes ivres ou en délire; s'ils raiſonnent, ce n'eſt que quand la tranquillité s'eſt rétablie dans leur machine, & pour lors les idées tardives qui ſe préſentent à leur eſprit leur laiſſent voir les conſéquences de leurs actions, idée qui porte en eux le trouble que l'on a déſigné ſous le nom de *honte*, de *regrets*, de *remords*.

Les erreurs des philoſophes ſur la liberté de l'homme, viennent de ce qu'ils ont regardé ſa volonté comme le premier mobile de ſes actions, & que, faute de remonter plus haut, ils n'ont point vu les cauſes multipliées & compliquées indépendantes de lui qui mettent cette volonté elle-même en mouvement, ou qui diſpoſent ou modifient le cerveau, tandis qu'il eſt purement paſſif dans les impreſſions qu'il reçoit. Suis-je le maître de ne point déſirer un objet qui me paroit déſirable? Non, ſans doute, direz-vous; mais vous être le maître de réſiſter à votre deſir, ſi vous faites réflexion aux conſéquences. Mais ſuis-je le maître de faire réflexion à ces conſéquences, lorſque mon ame eſt entrainée par une paſſion très-vive qui dépend de mon organiſation naturelle & des cauſes qui la modifient? Eſt-il en mon eſpoir d'ajouter à ces conſéquences tout le poids néceſſaire pour contrebalancer mon deſir? Suis-je maître d'empêcher que les qualités qui me rendent un objet déſirable ne réſident en lui? Vous avez dû, me dit-on, apprendre à réſiſter à vos paſſions & contracter l'habitude de mettre un frein à vos déſirs. J'en conviendrai ſans

peine. Mais, repliquerai-je, ma nature a-t-elle été ſuſceptible d'être ainſi modifiée ; mon ſang bouillant, mon imagination fougueuſe, le feu qui circule dans mes veines, m'ont-ils permis de faire & d'appliquer des expériences bien vraies au moment où j'en avois beſoin ? Et quand mon tempérament m'en eût rendu capable, l'éducation, l'exemple, les idées que l'on m'a inſpirées de bonne heure ont-elles été bien propres à me faire contracter l'habitude de réprimer mes déſirs ? Toutes ces choſes n'ont-elles pas plutôt contribué à me faire chérir & déſirer les objets auxquels vous dites que je devois réſiſter ? Vous voulez, dira l'ambitieux, que je réſiſte à ma paſſion ; ne m'a-t-on pas ſans ceſſe répété que le rang, les honneurs, le pouvoir ſont des avantages déſirables ? N'ai-je pas vu mes concitoyens les envier, les grands de mon pays tout ſacrifier pour les obtenir ? Dans la ſociété où je vis, ne ſuis-je pas forcé de ſentir que, ſi je ſuis privé de ces avantages, je dois m'attendre à languir dans le mépris & à ramper ſous l'oppreſſion ? Vous me défendez, dira l'avare, d'aimer l'argent & de chercher les moyens d'en acquérir ? Eh ! tout ne me dit-il pas dans ce monde que l'argent eſt le plus grand des biens, qu'il ſuffit pour rendre heureux ? Dans le pays que j'habite ne vois-je pas tous mes concitoyens avides de richeſſes & peu ſcrupuleux ſur les moyens de ſe les procurer ? Dès qu'ils ſe ſont enrichis par les voies que vous blâmez, ne ſont-ils pas chéris, conſidérés, reſpectés ? De quel droit me défendez-vous donc d'amaſſer des tréſors par les mêmes voies que je vois approuvées du ſouverain, tandis que vous les nommez ſordides & criminelles ? Vous voulez donc que je renonce au bonheur ? Vous prétendez, dira le voluptueux, que je réſiſte à mes penchans ? Mais ſuis-je le maître de mon tempérament, qui ſans ceſſe me ſollicite au plaiſir ? Vous appellez mes plaiſirs honteux ? Mais dans la nation où je vis je vois les hommes les plus déréglés jouir ſouvent des rangs les plus diſtingués ; je ne vois rougir de l'adultère que

l'époux qu'on outrage ; je vois des hommes faire trophée de leurs débauches & de leur libertinage. Vous me conseillez de mettre un frein à mes emportemens, dira l'homme colère, & de résister au désir de me venger ? Mais je ne puis vaincre ma nature ; & d'ailleurs dans la société je serois infailliblement deshonoré si je ne lavois dans le sang de mon semblable les injures que j'en reçois. Vous me recommandez la douceur & l'indulgence pour les opinions de mes pareils, me dira l'enthousiaste zélé ? Mais mon tempérament est violent ; j'aime très-fortement mon Dieu ; on m'assure que le zèle lui plait, & que des persécuteurs inhumains & sanguinaires ont été ses amis ; je veux par les mêmes moyens me rendre agréable à ses yeux.

En un mot les actions des hommes ne sont jamais libres ; elles sont toujours des suites nécessaires de leur tempérament, de leurs idées reçues, des notions vraies ou fausses qu'ils se font du bonheur, enfin de leurs opinions fortifiées par l'exemple, par l'éducation, par l'expérience journaliere. Nous ne voyons tant de crimes sur la terre que parce que tout conspire à rendre les hommes criminels & vicieux ; leurs religions, leurs gouvernemens, leur éducation, les exemples qu'ils ont sous les yeux les poussent irrésistiblement au mal ; pour lors la morale leur prêche vainement la vertu, qui ne seroit qu'un sacrifice douloureux du bonheur dans des sociétés où le vice & le crime sont perpétuellement couronnés, estimés, récompensés, & où les désordres les plus affreux ne sont punis que dans ceux qui sont trop foible pour avoir le droit de les commettre impunément. La société châtie les petits des excès qu'elle respecte dans les grands ; & souvent elle a l'injustice de décerner la mort contre ceux que les préjugés publics qu'elle maintient ont rendus criminels.

L'Homme n'est donc libre dans aucun instant de sa vie ; il est nécessairement guidé à chaque pas par les avantages réels ou fictifs qu'il attache aux objets qui excitent ses passions. Ces passions sont nécessaires dans

un être qui tend ſans ceſſe vers le bonheur ; leur énergie eſt néceſſaire, puiſqu'elle dépend de leur tempérament ; leur tempérament eſt néceſſaire, puiſqu'il dépend des élémens phyſiques qui entrent dans ſa compoſition : les modifications de ce tempérament ſont néceſſaire, puiſqu'elles ſont des ſuites infaillibles & inévitables de la façon dont les êtres phyſiques & moraux agiſſent ſans ceſſe ſur nous.

MALGRÉ des preuves ſi claires de la non-liberté de l'homme, on inſiſtera, peut-être, encore, & l'on nous dira que ſi l'on propoſe à quelqu'un de remuer ou de ne pas remuer la main, action du nombre de celles que l'on nomme *indifférentes*, il paroit évidemment le maître de choiſir, ce qui prouve qu'il eſt libre. Je réponds que dans cet exemple l'homme pour quelqu'action qu'il ſe détermine ne prouvera point ſa liberté ; le déſir de montrer ſa liberté, excité par la diſpute, deviendra pour lors un motif néceſſaire qui décidera ſa volonté pour l'un ou l'autre de ces mouvemens ; ce qui lui fait prendre le change, ou ce qui lui perſuade qu'il eſt libre dans cet inſtant, c'eſt qu'il ne démêle point le vrai motif qui le fait agir, c'eſt le déſir de me convaincre. Si dans la chaleur de la diſpute il inſiſte & demande, *ne ſuis-je pas le maître de me jetter par la fenêtre* ? Je lui dirai que non, & que tant qu'il conſervera la raiſon il n'y a pas d'apparence que le déſir de me prouver ſa liberté devienne un motif aſſez fort pour lui faire ſacrifier ſa propre vie : ſi mon adverſaire malgré cela ſe jettoit par la fenêtre pour me prouver qu'il eſt libre, je n'en conclurois point qu'il agiſſoit librement en cela, mais que c'eſt la violence de ſon tempérament qui l'a porté à cette folie. La démence eſt un état qui dépend de l'ardeur du ſang & non de la volonté. Un fanatique ou un héros bravent la mort auſſi néceſſairement qu'un homme plus flegmatique ou qu'un lâche la fuit [57].

[57] Il n'y aucune différence entre un homme qu'on jette par la fenêtre & un homme qui s'y jette lui-même, ſinon que l'un

On nous dit que la liberté eſt l'abſence des obſtacles qui peuvent s'oppoſer à nos actions ou à l'exercice de nos facultés : on prétendra que nous ſommes libres toutes les fois qu'en faiſant uſage de ces facultés elles opèrent l'effet que nous nous étions propoſé. Mais pour répondre à cette objection il ſuffit de conſidérer qu'il ne dépend pas de nous de mettre ou d'ôter les obſtacles qui nous déterminent ou nous arrêtent ; le motif qui nous fait agir n'eſt pas plus en notre pouvoir que l'obſtacle qui nous arrête, ſoit que ce motif & cet obſtacle ſoient en nous-mêmes ou hors de nous. Je ne ſuis pas le maître de la penſée qui vient à mon eſprit & qui détermine ma volonté ; cette penſée s'eſt excitée en moi à l'occaſion de quelque cauſe indépendante de moi-même.

Pour ſe détromper du ſyſtême de la liberté de l'homme, il s'agit ſimplement de remonter au motif qui détermine ſa volonté, & nous trouverons toujours que ce motif eſt hors de ſon pouvoir. Vous direz qu'en conſéquence d'une idée qui naît dans votre eſprit vous agirez librement ſi vous ne rencontrez point d'obſtacles. Mais qu'eſt-ce qui a fait naître cette idée dans votre cerveau ? Etiez-vous le maître d'empêcher qu'elle ne ſe préſentât ou ne ſe renouvellât dans votre cerveau ? cette idée dépend-elle pas des objets qui vous frappent malgré vous du dehors, ou des cauſes qui, à votre inſçu, agiſſent au dedans de vous-même &

---

pulſion qui agit ſur le premier vient du dehors, & que l'impulſion qui détermine la chûte du ſecond vient du dedans de ſa propre machine. *Mutius Scévola* qui tient ſa main dans un brâſier étoit auſſi néceſſité par les motifs intérieurs qui le pouſſoient à cette étrange action que ſi des hommes vigoureux euſſent retenu ſon bras. La fierté, le déſir de braver ſon ennemi, de l'étonner, de l'intimider, le déſeſpoir &c., étoient les chaînes inviſibles qui le tenoient lié ſur le braſier. L'amour de la gloire, l'enthouſiaſme pour la patrie forcèrent pareillement *Codrus* & *Decius* à ſe dévouer pour leurs concitoyens. L'indien *Calanus*, & le philoſophe *Peregrinus* furent également forcés de ſe brûler, par le déſir d'exciter l'étonnement de la Grèce aſſemblée.

modifient

modifient votre cerveau ? Pouvez-vous empêcher que vos yeux portés ſans deſſein ſur un objet quelconque ne vous donnent l'idée de cet objet & ne remuent votre cerveau ? vous n'êtes pas plus maître des obſtacles ; ils ſont des effets néceſſaires des cauſes exiſtentes ſoit au dedans, ſoit hors de vous, ces cauſes agiſſent toujours en raiſon de leurs propriétés. Un homme inſulte un lâche ; celui-ci s'irrite néceſſairement contre lui, mais ſa volonté ne peut vaincre l'obſtacle que la lâcheté met à l'accompliſſement de ſes déſirs, parce que ſa conformation naturelle, qui ne dépend point de lui, l'empêche d'avoir du courage. Dans ce cas le lâche eſt inſulté malgré lui, & forcé malgré lui de dévorer l'inſulte qui lui eſt faite.

LES partiſans du ſyſtême de la liberté paroiſſent avoir toujours confondu la contrainte avec la néceſſité. Nous croyons agir librement toutes les fois que nous ne voyons pas que rien mette obſtacle à nos actions ; nous ne ſentons pas que le motif qui nous fait vouloir eſt toujours néceſſaire & indépendant de nous. Un priſonnier chargé de fers eſt contraint de reſter en priſon, mais il n'eſt pas libre de ne pas déſirer de ſe ſauver ; ſes chaînes l'empêchent d'agir, mais ne l'empêchent pas de vouloir ; il ſe ſauvera, ſi l'on briſe ſes chaînes ; mais il ne ſe ſauvera point librement ; la crainte ou l'idée du ſupplice ſont pour lui des motifs néceſſaires.

L'HOMME peut donc ceſſer d'être contraint ſans être libre pour cela ; de quelque façon qu'il agiſſe il agit néceſſairement d'après les motifs qui le détermine. Il peut être comparé à un corps peſant, qui ſe trouve arrêté dans ſa chûte par un obſtacle quelconque ; écartez cet obſtacle, & le corps pourſuivra ſon mouvement ou continuera de tomber. Dira-t-on que ce corps eſt libre de tomber ? Sa chûte n'eſt-elle pas un effet néceſſaire de ſa peſanteur ſpécifique ? Socrate, homme vertueux & ſoumis aux loix, même injuſte de ſa patrie, ne veut pas ſe ſauver de ſa priſon dont la porte lui eſt ouverte, mais en cela il n'agit point librement ; les chaînes inviſibles de l'opinion, de la dé-

cence, du reſpect pour les loix, lors-même qu'elles ſont iniques, la crainte de ternir ſa gloire, le retiennent dans ſa priſon, & ſont des motifs aſſez forts ſur cet enthouſiaſte de la vertu pour lui faire attendre la mort avec tranquillité; il n'eſt point en ſon pouvoir de ſe ſauver, parce qu'il ne peut ſe réſoudre à ſe démentir un inſtant dans les principes aux quels ſon eſprit s'eſt accoutumé.

LES hommes, nous dit-on, agiſſent ſouvent contre leur inclination, d'où l'on conclud qu'ils ſont libres; cette conſéquence eſt très-fauſſe; lorſqu'ils ſemblent agir contre leur inclination, ils y ſont déterminés par quelques motifs néceſſaires aſſez forts pour vaincre leurs inclinations. Un malade dans la vue de guérir, parvient à vaincre ſa répugnance pour les remedes les plus dégoutans; la crainte de la douleur ou de la mort devient alors un motif néceſſaire; par conſéquent, ce malade n'agit point librement.

QUAND nous diſons que l'homme n'eſt point libre nous ne prétendons point le comparer à un corps ſimplement mû par une cauſe impulſive; il renferme en lui-même des cauſes inhérentes à ſon être, il eſt mû par un organe intérieur qui a ſes loix propres & qui eſt déterminé néceſſairement en conſéquence des idées, des perceptions, des ſenſations qu'il reçoit des objets extérieurs. Comme le méchaniſme de ces perceptions, de ces ſenſations & la façon dont ces idées ſe gravent dans notre cerveau ne nous ſont point connus, faute de pouvoir démêler tous ces mouvemens, faute d'appercevoir la chaîne des opérations de notre ame, ou le principe moteur qui agit en nous, nous le ſuppoſons libre, ce qui traduit à la lettre, ſignifie qu'il ſe meut de lui-même, ſe détermine ſans cauſe, ou plutôt ce qui veut dire que nous ignorons comment & pourquoi il agit comme il fait. Il eſt vrai qu'on nous dit que l'ame jouit d'une activité qui lui eſt propre; j'y conſens, mais il eſt certain que cette activité ne ſe déployera jamais, ſi quelque motif ou cauſe ne la met à portée de s'exercer; à moins qu'on ne prétendit que l'ame peut aimer ou haïr ſans avoir été remuée

sans connoître les objets sans avoir quelque idée de leurs qualités. La poudre à canon a, sans doute, une activité particuliere, mais jamais elle ne se déployera si l'on n'en approche le feu qui la force de s'exercer.

C'EST la grande complication de nos mouvemens, c'est la variété de nos actions, c'est la multiplicité des causes qui nous remuent, soit à la fois soit successivement & sans interruption, qui nous persuadent que nous sommes libre. Si tous les mouvemens de l'homme étoient simples; si les causes qui nous remuent ne se confondoient point, étoient distinctes; si notre machine étoit moins compliquée, nous verrions que tous nos actions sont nécessaires, parce que nous remonterions sur le champ à la cause qui nous fait agir. Un homme qui seroit toujours forcé d'aller vers l'occident voudroit toujours aller de ce côté, mais il sentiroit très-bien qu'il n'y va pas librement. Si nous avions un sens de plus, comme nos actions ou nos mouvemens, augmentés d'un sixieme, seroient encore plus variés & plus compliqués, nous nous croirions plus libres encore que nous ne faisons avec cinq sens.

C'EST donc faute de remonter aux causes qui nous remuent; c'est faute de pouvoir analyser & décomposer les mouvemens compliqués qui se passent en nous-mêmes, que nous nous croyons libres; ce n'est que sur notre ignorance que se fonde ce sentiment si profond, & pourtant illusoire que nous avons de notre liberté, & que l'on nous allégue comme une preuve frappante de cette prétendue liberté. Pour peu que chaque homme veuille examiner ses propres actions, en chercher les vrais motifs, en découvrir l'enchaînement, il demeurera convaincu que ce sentiment qu'il a de sa propre liberté est une chimère que l'expérience doit bientôt détruire.

CEPENDANT il faut avouer que la multiplicité & la diversité des causes qui agissent sur nous souvent à notre insu, font qu'il nous est impossible, ou du moins très-difficile, de remonter aux vrais principes de nos actions propres & encore moins des actions des autres:

elles dépendent ſouvent de cauſes ſi fugitives, ſi éloignées de leurs effets, qui paroiſſent avoir ſi peu d'analogie & de rapports avec eux qu'il faut une ſagacité ſinguliere pour pouvoir les découvrir. Voilà ce qui rend l'étude de l'homme moral ſi difficile; voilà pourquoi ſon cœur eſt un abîme dont nous ne pouvons ſouvent ſonder les profondeurs. Nous ſommes donc obligés de nous contenter de connoître les loix générales & néceſſaires qui règlent le cœur humain; dans les individus de notre eſpece elles ſont les mêmes & ne varient jamais qu'en raiſon de l'organiſation qui leur eſt particuliere & des modifications qu'elle éprouve, qui ne ſont & ne peuvent être rigoureuſement les mêmes. Il nous ſuffit de ſavoir que par ſon eſſence tout homme tend à ſe conſerver & à rendre ſon exiſtence heureuſe; cela poſé quel que ſoient ſes actions, nous ne nous tromperons jamais ſur leurs motifs, lorſque nous remonterons à ce premier principe, à ce mobile général & néceſſaire de toutes nos volontés. L'homme faute d'expérience & de raiſon ſe trompe, ſans doute, ſouvent ſur les moyens de parvenir à cette fin; ou bien les moyens qu'il emploie nous déplaiſent parce qu'ils nous nuiſent à nous-mêmes; ou enfin ces moyens dont il ſe ſert nous ſemblent inſenſés; parce qu'ils l'écartent quelque fois du but dont il voudroit s'approcher; mais quelque ſoient ces moyens, ils ont toujours néceſſairement & invariablement pour objet un bonheur exiſtant ou imaginaire; durable ou paſſager, analogue à ſa façon d'être, de ſentir & de penſer. C'eſt pour avoir méconnu cette vérité que la plûpart des moraliſtes ont fait plutôt le roman que l'hiſtoire du cœur humain; ils ont attribué ſes actions à des cauſes fictives, & n'ont point connu les motifs néceſſaires de ſa conduite. Les politiques & les légiſlateurs ont été dans la même ignorance, ou bien des impoſteurs ont trouvé plus court d'employer des mobiles imaginaires que des mobiles exiſtans; ils ont mieux aimé faire trembler les hommes ſous des phantômes incommodes que de les guider à la vertu par le

chemin du bonheur, si conforme au penchant nécessaire de leurs ames. Tant il est vrai que l'erreur ne peut jamais être utile au genre humain.

Quoi qu'il en soit, dans la physique nous voyons ou nous croyons voir bien plus distinctement la raison nécessaire des effets avec leurs causes que dans le cœur humain. Au moins y voyons-nous des causes sensibles produire constamment des effets sensibles, toujours les mêmes, lorsque les circonstances sont semblables. D'après cela nous ne balançons pas à regarder les effets physiques comme nécessaires, tandis que nous refusons de reconnoître la nécessité dans les actes de la volonté humaine, que l'on a sans fondement attribués à un mobile agissant par sa propre énergie, capable de se modifier sans le concours des causes extérieures, & distingué de tous les êtres physiques & matériels. L'agriculture est fondée sur l'assurance que l'expérience nous donne de pouvoir forcer la terre cultivée & ensemencée d'une certaine façon, quand elle a d'ailleurs les qualités requises, à nous fournir des grains ou des fruits nécessaires à notre subsistance ou propres à flatter nos sens. Si l'on considéroit les choses sans préjugé, on verroit que dans le moral l'éducation n'est autre chose que *l'agriculture de l'esprit*, & que, semblable à la terre, en raison de ses dispositions naturelles, de la culture qu'on lui donne, des fruits que l'on y seme, des saisons plus ou moins favorables qui les conduisent à la maturité, nous sommes assurés que l'ame produira des vices ou des vertus, des *fruits moraux* utiles ou nuisibles à la société. La morale est la science des rapports qui sont entre les esprits, les volontés & les actions des hommes, que la géométrie est la science des rapports qui sont entre les corps. La morale seroit une chimère & n'auroit point de principes sûrs si elle ne se fondoit sur la connoissance des motifs qui doivent nécessairement influer sur les volontés humaines & déterminer leurs actions.

Si dans le monde moral, ainsi que dans le monde physique, une cause, dont l'action n'est point trou-

blée, eſt, néceſſairement ſuivie de ſon effet, une éducation raiſonnable & fondée ſur la vérité des loix ſages, des principes honnêtes inſpirés dans la jeuneſſe, des exemples vertueux, l'eſtime & les récompenſes accordées au mérite & aux belles actions, la honte, le mépris, les châtimens rigoureuſement attachés au vice & au crime, ſont des cauſes qui agiroient néceſſairement ſur les volontés des hommes; qui détermineroient le plus grand nombre d'entr'eux à montrer des vertus. Mais ſi la religion, la politique, l'exemple, l'opinion publique travaillent à rendre les hommes méchans & vicieux; s'ils étouffent & rendent inutiles les bons principes que leur éducation leur a donnés; ſi cette éducation elle-même ne ſert qu'à ſe remplir de vices, de préjugés, d'opinions fauſſes & dangéreuſes; ſi elle n'allume en eux que des paſſions incommodes pour eux-mêmes & pour les autres, il faudra de toute néceſſité que les volontés du plus grand nombre ſe déterminent au mal [58]. Voilà, ſans doute, d'où vient réellement la corruption univerſelle dont les moraliſtes ſe plaignent avec raiſon, ſans en jamais montrer les cauſes auſſi vraies que néceſſaires. Ils s'en prennent à la nature humaine, ils la diſent corrompue [59]; ils blâment l'homme de s'ai-

[58] Bien des auteurs ont ſenti l'importance d'une bonne éducation, mais ils n'ont point ſenti qu'une bonne éducation étoit incompatible & totalement impoſſible avec les ſuperſtitions des hommes qui commencent par leur rendre l'eſprit faux; avec les Gouvernemens arbitraires, qui les rendent vils & rampans & qui craignent qu'on ne les éclaire; avec les Loix, qui trop ſouvent ſont contraires à l'Equité; avec les uſages reçus, qui ſont contraires au bon ſens; avec l'opinion publique défavorable à la vertu; avec l'incapacité des maîtres, qui ne ſont en état de communiquer à leurs élèves que les idées fauſſes dont ils ſont eux-mêmes infectés.

[59] C'eſt une doctrine nuiſible que celle qui nous montre notre nature comme corrompue, & qui prétend qu'il faut une grace du ciel pour faire le bien. Elle tend néceſſairement à décourager les homme, à les jetter dans l'inertie ou le déſeſpoir, en attendant cette grace. Les hommes auroient toujours la grace

mer lui-même & de chercher ſon bonheur ; ils prétendent qu'il lui faut des *ſecours ſurnaturels* pour faire le bien ; & malgré cette liberté qu'ils lui attribuent, ils aſſurent qu'il ne faut pas moins que l'auteur de la nature lui-même pour détruire les mauvais penchans de ſon cœur : mais hélas ! cet agent ſi puiſſant ne peut lui-même rien contre les penchans malheureux que dans la fatale conſtitution des choſes, les mobiles les plus forts donnent aux volontés des hommes, & contre les directions fâcheuſes que l'on fait prendre à leurs paſſions naturelles. On nous répéte inceſſamment de réſiſter à ces paſſions ; on nous dit de les étouffer & de les anéantir dans notre cœur : ne voit-on pas qu'elles ſont néceſſaires, inhérentes à notre nature, utiles à notre conſervation, puiſqu'elles n'ont pour objet que d'éviter ce qui nous nuit & de nous procurer ce qui peut nous être avantageux ? Enfin, ne voit-on pas que ces paſſions bien dirigées, c'eſt-à-dire portées vers des objets vraiment intéreſſans pour nous-mêmes & pour les autres, contribueroient néceſſairement au bien-être réel & durable de la ſociété. Les paſſions de l'homme ſont comme le feu qui eſt également néceſſaire aux beſoins de la vie & capable de produire les plus affreux ravages [60].

TOUT devient une impulſion pour la volonté ; un mot ſuffit ſouvent pour modifier un homme pour tout le cours de ſa vie, & pour décider à jamais de ſes penchans. Un enfant s'eſt-il brûlé le doigt pour l'avoir approché d'une bougie de trop près, il eſt averti

---

s'ils étoient bien élevés & bien gouvernés. C'eſt une étrange morale que celle de ces Théologiens qui attribuent tout le mal moral au péché originel & tout le bien que nous faiſons a la grace. Il ne faut point être ſurpris de voir qu'une morale fondée ſur des hipotheſes ſi ridicules n'eſt d'aucune efficacité. *Voyez la II. partie de cet ouvrage chap. VIII.*

[60] Des Théologiens eux-mêmes ont ſenti la néceſſité des paſſions. Voyez un livre du pere Senault qui a pour titre *de l'Uſage des paſſions.*

pour toujours qu'il doit s'abſtenir d'une pareille tentative. un homme une fois puni & mépriſé pour avoir fait une action déshonnête n'eſt point tenté de continuer. Sous quelque point de vue que nous enviſagions l'homme, jamais nous ne le verrons agir que d'après les impulſions données à ſa volonté, ſoit par des cauſes phyſiques, ſoit par d'autres volontés. L'organiſation particulière décide de la nature de ces impulſions; les ames agiſſent ſur des ames analogues, des imaginations embraſées agiſſent ſur des paſſions fortes & ſur des imaginations faciles à enflammer; les progrès ſurprenans de l'enthouſiaſme, la propagation héréditaire de la ſuperſtition, la tranſmiſſion des erreurs religieuſes de race en race, l'ardeur avec laquelle on ſaiſit le merveilleux, ſont des effets auſſi néceſſaires que ceux qui réſultent de l'action & de la réaction des corps.

MALGRÉ les idées ſi gratuites que les hommes ſe ſont faites de leur prétendue liberté; malgré les illuſions de ce prétendu *ſens intime*, qui en dépit de l'expérience leur perſuade qu'ils ſont maîtres de leurs volontés, toutes leurs inſtitutions ſe fondent réellement ſur la néceſſité; en cela comme en une infinité d'occaſions la pratique s'écarte de la ſpéculation. En effet ſi l'on ne ſuppoſoit pas dans certains motifs que l'on préſente aux hommes le pouvoir néceſſaire pour déterminer leurs volontés, pour arrêter leurs paſſions, pour les diriger vers un but, pour les modifier, à quoi ſerviroit la parole? Quel fruit pourroit-on ſe promettre de l'éducation, de la légiſlation, de la morale, de la religion même? Que fait l'éducation, ſinon donner les premieres impulſions aux volontés des hommes, leur faire contracter des habitudes, les forcer d'y perſiſter, leur fournir des motifs vrais ou faux pour agir d'une certaine façon? Quand un Pere menace ſon fils de le punir ou lui promet une récompenſe, n'eſt il pas convaincu que ces choſes agiront ſur ſa volonté? Que fait la légiſlation, ſinon de préſenter aux Citoyens dont une nation eſt compoſée des mo-

tifs qu'elle ſuppoſe néceſſaires pour les déterminer à faire quelques actions & s'abſtenir de quelques autres? Quel eſt l'objet de la morale ſi ce n'eſt de montrer aux hommes que leur intérêt exige qu'ils répriment leurs paſſions momentanées, en vue d'un bien-être plus durable & plus vrai que celui que leur procureroit la ſatisfaction paſſagere de leurs déſirs? La religion en tout pays ne ſuppoſe-t-elle pas le genre humain & la nature entiere ſoumis aux volontés irréſiſtibles d'un être néceſſitant, qui régle leur ſort d'après les loix éternelles de ſa ſageſſe immuable? Ce Dieu que les hommes adorent, n'eſt-il pas le maître abſolu de leurs deſtinées? n'eſt-ce pas lui qui choiſit & qui réprouve? Les menaces & les promeſſes que la religion ſubſtitue aux vrais mobiles qu'une politique raiſonnable devroit employer, ne ſont elles pas elles-mêmes fondées ſur l'idée des effets que ces chimeres doivent néceſſairement produire ſur des hommes ignorans, craintifs, avides du merveilleux. Enfin cette divinité bienfaiſante qui appelle ſes créatures à l'exiſtence ne les force-t-elle pas à leur inſçu & malgré elles de jouer un jeu, d'où peut réſulter leur bonheur ou leur malheur éternel [61]?

[61] Toute religion eſt viſiblement & inconteſtablement fondée ſur le fataliſme; chez les Grecs elle ſuppoſoit que les hommes étoient punis de leurs fautes néceſſaires, comme on peut voir dans Oreſte, dans Oedipe, &c. qui ne commettoient que des crimes prédits par les oracles. Les chrétiens ont fait de vains efforts pour juſtifier la divinité en rejettant les fautes des hommes ſur le *libre arbitre*, qui ne peut ſe concilier avec la *prédeſtination*, dogme par lequel les chrétiens rentrent dans le ſyſtême de la fatalité. Le ſyſtême de la *grace* ne peut point les tirer de cette difficulté, vû que Dieu ne donne ſa grace qu'à qui il veut. La religion en tout pays n'a d'autres fondemens que les décrets fatals d'un être irréſiſtible qui décide arbitrairement du deſtin de ſes créatures. Toutes les hypothèſes théologiques roulent ſur ce point, & les théologiens, qui regardent le ſyſtême du fataliſme comme faux ou dangereux, ne voient pas que la chûte des Anges, le péché originel, le ſyſtême de la prédeſtination & de la grace, le petit nombre des élus, &c. prouvent invinciblement que la religion eſt un vrai fataliſme.

L'ÉDUCATION n'eſt donc que la néceſſité montrée à des enfans. La légiſlation eſt la néceſſité montrée aux membres d'un corps politique. La morale eſt la néceſſité des rapports qui ſubſiſtent entre les hommes, montrée à des êtres raiſonnables. Enfin la religion eſt la loi d'un être néceſſaire ou la néceſſité montrée à des hommes ignorans & puſillanimes. En un mot dans tout ce qu'ils ſont les hommes ſuppoſent la *néceſſité* quand ils croient avoir pour eux des expériences ſures, & la *probabilité* quand ils ne connoiſſent point la liaiſon néceſſaire des cauſes avec leurs effets; ils n'agiroient point comme ils font, s'ils n'étoient convaincus, ou s'ils ne préſumoient, que de certains effets ſuivront néceſſairement les actions qu'ils font. Le moraliſte prêche la raiſon, parce qu'il la croit néceſſaire aux hommes; le philoſophe écrit parce qu'il préſume que la vérité doit néceſſairement l'emporter tôt ou tard ſur le menſonge; le Théologien & le Tyran haïſſent & perſécutent néceſſairement la raiſon & la vérité, parce qu'ils les jugent nuiſibles à leurs intérêts; le ſouverain qui par ſes loix effraie le crime & qui plus ſouvent encore le rend utile & néceſſaire, préſume que les mobiles qu'il emploie ſuffiſent pour contenir ſes ſujets. Tous comptent également ſur la force ou ſur la néceſſité des motifs qu'ils mettent en uſage & ſe flattent à tort ou à raiſon, d'influer ſur la conduite des hommes. Leur éducation n'eſt communément ſi mauvaiſe ou ſi peu efficace que parce qu'elle eſt réglée par le préjugé; ou quand elle eſt bonne elle eſt bientôt contredite & anéantie par tout ce qui ſe paſſe dans la ſociété. La légiſlation & la politique ſont ſouvent iniques; elles allument dans les cœurs des hommes des paſſions qu'elles ne peuvent plus réprimer. Le grand art du moraliſte ſeroit de montrer aux hommes & à ceux qui reglent leurs volontés que leurs intérêts ſont les mêmes, que leur bonheur réciproque dépend de l'harmonie de leurs paſſions, & que la ſureté, la puiſſance, la durée des Empires dépendent néceſſairement de l'eſprit que l'on

répand dans les nations, des vertus que l'on ſeme & que l'on cultive dans les cœurs des citoyens. La religion ne ſeroit admiſſible que ſi elle fortifioit vraiment ces motifs, & s'il étoit poſſible que le menſonge pût prêter des ſecours réels à la vérité. Mais dans l'état malheureux ou des erreurs univerſelles ont plongé l'eſpèce humaine, les hommes, pour la plupart, ſont forcés d'être méchans ou de nuire à leurs ſemblables, tous les motifs qu'on leur fournit les invitent à mal faire. La religion les rend inutiles, abject & tremblans, ou bien elle en fait des fanatiques cruels, inhumains, intolérans. Le pouvoir ſuprême les écraſe & les force d'être rempans & vicieux la loi ne punit le crime que quand il eſt trop foible, & ne peut réprimer les excès que le gouvernement fait naître. Enfin l'éducation, négligée & mépriſée, dépend ou de prêtres impoſteurs ou de parens ſans lumières & ſans mœurs, qui tranſmettent à leur élèves les vices dont eux-mêmes ſont tourmentés, & les opinions fauſſes qu'ils ont intérêt de leur faire adopter.

TOUT cela nous prouve donc la néceſſité de remonter aux ſources primitives des égaremens des hommes ſi nous voulons y porter les remèdes convenables. Il eſt inutile de ſonger à les corriger, tant qu'on n'aura point démêlé les vraies cauſes qui meuvent leurs volontés, & tant qu'aux mobiles inéficaces ou dangereux que l'on a toujours employés, on ne ſubſtitura pas des mobiles plus réeles, plus utiles, & plus ſûrs. C'eſt à ceux qui ſont les maîtres des volontés humaines, c'eſt à ceux qui règlent le ſort des nations à chercher ces mobiles que la raiſon leur fournira; un bon livre en touchant le cœur d'un grand Prince, peut devenir une cauſe puiſſante qui influera néceſſairement ſur la conduite de tout un peuple & ſur la félicité d'une portion du genre humain.

DE tout ce qui vient d'être dit dans ce chapitre, il réſulte que l'homme n'eſt libre dans aucun des inſtans de ſa durée. Il n'eſt pas maître de ſa conforma-

tion qu'il tient de la nature ; il n'eſt pas maître de ſes idées ou des modifications de ſon cerveau qui ſont dues à des cauſes qui malgré lui & à ſon inſçu agiſſent continuellement ſur lui ; il n'eſt point maître de ne pas aimer ou déſirer ce qu'il trouve aimable & déſirable ; il n'eſt pas maître de ne point délibérer quand il eſt incertain des effets que les objets produiront ſur lui ; il n'eſt pas maître de ne pas choiſir ce qu'il croit le plus avantageux ; il n'eſt pas maître d'agir autrement qu'il ne fait au moment où ſa volonté eſt déterminée par ſon choix. Dans quel moment l'homme eſt-il donc le maître ou libre dans ſes actions [62] ?

[62] Voici comment on peut réduire la queſtion de la liberté de l'homme. La liberté ne peut ſe rapporter à aucune des fonctions connue de notre ame ; car l'ame au moment où elle agit, ne peut agir autrement ; au moment où elle choiſit ne peut choiſir autrement ; au moment où elle délibère ne peut délibérer autrement ; au moment qu'elle veut ne peut vouloir autrement, parce qu'une choſe ne peut pas exiſter & ne point exiſter en même tems. Or, c'eſt ma volonté telle qu'elle eſt qui me fait délibérer ; c'eſt ma délibération telle qu'elle eſt qui me fait choiſir ; c'eſt mon choix tel qu'il eſt qui me fait agir ; c'eſt ma détermination telle qu'elle eſt qui me fait exécuter ce que ma délibération m'a fait choiſir, & je n'ai délibéré que parce que j'ai eu des motifs qui m'ont fait délibérer, & parce qu'il n'étoit pas poſſible que je ne vouluſſe pas délibérer. Ainſi la liberté ne ſe trouve ni dans la volonté, ni dans la délibération, ni dans le choix, ni dans l'action. Il faut que les théologiens ne rapportent la liberté à aucune de ces opérations de l'ame, car autrement il y auroit contradiction dans les idées. Si l'ame n'eſt point libre ni quand elle veut, ni quand elle délibére, ni quand elle choiſit, ni quand elle agit, quand donc peut-elle exercer ſa liberté ? C'eſt aux théologiens à nous le dire.

Il eſt évident que c'eſt pour juſtifier la divinité du mal qui ſe commet dans ce monde que l'on a imaginé le ſyſtême de la liberté, cependant ce ſyſtême ne la juſtifie nullement. En effet, ſi c'eſt de Dieu que l'homme a reçu ſa liberté, c'eſt de Dieu qu'il a reçu la faculté de choiſir le mal & de s'écarter du bien ; ainſi c'eſt de Dieu qu'il a reçu la détermination au péché, ou bien la liberté devroit être eſſentielle à l'homme & indépendante de Dieu. *Voyez le traité des ſyſtêmes, pag.* 124.

Ce que l'homme va faire eſt toujours une ſuite de ce qu'il a été, de ce qu'il eſt, de ce qu'il a fait juſqu'au moment de l'action. Notre être actuel & total, conſidéré dans toutes ſes circonſtances poſſibles, renferme la ſomme de tous les motifs de l'action que nous allons faire ; principe à la vérité duquel aucun être penſant ne peut ſe refuſer. Notre vie eſt une ſuite d'inſtans néceſſaires, & notre conduite bonne ou mauvaiſe, vertueuſe ou vicieuſe, utile ou nuiſible à nous-mêmes ou aux autres, eſt un enchaînement d'actions auſſi néceſſaires que tous les inſtans de notre durée. *Vivre* c'eſt exiſter d'une façon néceſſaire pendant des points de la durées qui ſe ſuccèdent néceſſairement ; *vouloir*, c'eſt acquieſcer ou ne point acquieſcer à demeurer ce que nous ſommes ; *être libre* c'eſt céder à des motifs néceſſaires que nous portons en nous-mêmes.

Si nous connoiſſions le jeu de nos oganes ; ſi nous pouvions nous rappeller toutes les impulſions ou modifications qu'ils ont reçues, & les effets qu'elles ont produits, nous verrions que toutes nos actions ſont ſoumiſes à la fatalité, qui règle notre ſyſtême particulier comme le ſyſtême entier de l'univers ; nul effet en nous, comme dans la nature, ne ſe produit au *hazard*, qui, comme on l'a prouvé, eſt un mot vuide de ſens. Tout ce qui ſe paſſe en nous, ou ce qui ſe fait par nous, ainſi que tout ce qui arrive dans la nature, ou que nous lui attribuons, eſt dû à des cauſes néceſſaires, qui agiſſent d'après des loix néceſſaires, & qui produiſent des effets néceſſaires, d'où il en découle d'autres.

La *fatalité* eſt, l'ordre éternel, immuable, néceſſaire, établi dans la nature, ou la liaiſon indiſpenſable des cauſes qui agiſſent avec les effets qu'elles opérent. D'après cet ordre les corps peſans tombent, les corps légers s'élevent, les matieres analogues s'attirent, les contraires ſe repouſſent ; les hommes ſe mettent en ſociété, ſe modifient les uns les autres, deviennent bons ou méchans, ſe rendent mutuellement heureux ou malheureux, s'aiment ou ſe haiſſent

nécessairement d'après la manière dont ils agissent les uns sur les autres. D'où l'on voit que la nécessité qui règle les mouvemens du monde physique règle aussi tous ceux du monde moral, où tout est par conséquent soumis à la fatalité. En parcourant à notre insçu & souvent malgré nous la route que la nature nous a tracée, nous ressemblons à des nageurs forcés de suivre le courant qui les emporte; nous croyons être libres parce que tantôt nous consentons, tantôt nons ne consentons point à suivre le fil de l'eau qui toujours nous entraîne; nous nous croyons les maîtres de notre sort, parce que nous sommes forcés de remuer les bras dans la crainte d'enfoncer.

Volentem ducunt fata; nolentem trahunt.

SENEC.

LES idées fausses que l'on s'est faites sur la liberté sont en général fondées sur ce qu'il y a des événemens que nous jugeons nécessaires, parce que nous voyons qu'ils sont des effets constamment & invariablement liés à de certaines causes. sans que rien puisse les empêcher, ou parce que nous croyons entrevoir la chaîne des causes & des effets qui amènent ces événemens, tandis que nous regardons comme *contingens* les événemens dont nous ignorons les causes, l'enchaînement & la façon d'agir: mais dans une nature où tout est lié il n'existe point d'effet sans cause; & dans le monde physique ainsi que dans le monde moral, tout ce qui arrive est une suite nécessaire de causes visibles ou cachées, qui sont forcées d'agir d'après leurs propres essences. Dans l'homme la liberté n'est que la nécessité renfermée au-dedans de lui-même.

CHAPITRE XII.

Examen de l'opinion qui prétend que le ſyſtême du fataliſme eſt dangereux.

POUR des êtres que leur eſſence oblige de tendre conſtamment à ſe conſerver & à ſe rendre heureux, l'expérience eſt indiſpenſable ; ils ne peuvent ſans elle découvrir la vérité, qui n'eſt, comme on a dit, que la connoiſſance des rapports conſtans qui ſubſiſtent entre l'homme & les objets qui agiſſent ſur lui ; d'après nos expériences nous appellons utiles ceux qui nous procurent un bien-être permanent, & nous nommons agréables ceux qui nous procurent un plaiſir plus ou moins durable. La vérité elle-même ne fait l'objet de nos déſirs que parce que nous la croyons utile ; nous la craignons dès que nous préſumons qu'elle peut nous nuire. Mais la vérité peut-elle réellement nuire ? Eſt-il bien poſſible qu'il pût réſulter du mal pour l'homme d'une connoiſſance exacte des rapports ou des choſes que pour ſon bonheur il eſt intéreſſé de connoître ? Non, ſans doute ; c'eſt ſur ſon utilité que la vérité fonde ſa valeur & ſes droits ; elle peut être quelquefois déſagréable à quelques individus & contraire à leurs intérêts, mais elle ſera toujours utile à toute l'eſpèce humaine, dont les intérêts ne ſont jamais les mêmes que ceux des hommes qui, dupes de leurs propres paſſions, ſe croient intéreſſés à plonger les autres dans l'erreur. L'utilité eſt donc la pierre de touche des ſyſtêmes, des opinions & des actions des hommes ; elle eſt la meſure de l'eſtime & de l'amour que nous devons à la vérité même : les vérités les plus utiles ſont les plus eſtimables ; nous appellons grandes les vérités les plus intéreſſantes pour le genre humain ; celles que nous appellons ſtériles, ou que nous dédaignons, ſont celles dont l'utilité ſe borne à

l'amuſement de quelques hommes qui n'ont point des idées, des façons de ſentir, des beſoins analogues aux nôtres.

C'EST d'après cette meſure que l'on doit juger des principes qui viennent d'être établis dans cet ouvrage. Ceux qui connoîtront la vaſte chaine des maux que les ſyſtêmes erronés de la ſuperſtition ont produits ſur la terre, reconnoîtront l'importance de leur oppoſer des ſyſtêmes plus vrais, puiſés dans la nature, fondés ſur l'expérience. Ceux qui ſont, ou qui ſe croient intéreſſés aux menſonges établis regarderont avec horreur les vérites qu'on leur préſente. Enfin ceux qui ne ſentiront point, ou qui ne ſentiront que foiblement les malheurs cauſés par les préjugés théologiques, regarderont tous nos principes comme inutiles, ou comme des vérités ſtériles, faites tout au plus pour amuſer l'oiſiveté de quelques ſpéculateurs.

NE ſoyons point étonnés des différens jugemens que nous voyons porter aux hommes; leurs intérêts n'étant jamais les mêmes, non plus que leurs notions d'utilité ils condamnent ou dédaignent tout ce qui ne s'accorde point avec leurs propres idées. Cela poſé, examinons ſi aux yeux de l'homme déſintéreſſé, dégagé des préjugés, ou ſenſible au bonheur de ſon eſpece, le dogme du fataliſme eſt utile ou dangereux: voyons ſi c'eſt une ſpéculation ſtérile & qui n'ait aucune influence ſur la félicité du genre humain. Nous avons déjà vû qu'il devoit fournir à la morale & à la politique des mobiles vrais & réels pour faire agir les volontés des hommes; nous avons vû pareillement qu'il ſervoit à expliquer d'une façon ſimple le méchaniſme des actions & les plus phénomènes du cœur humain. D'un autre côté, ſi nos idées ne ſont que des ſpéculations ſtériles elles ne peuvent intéreſſer le bonheur du genre humain; ſoit qu'il ſe croie libre, ſoit qu'il reconnoiſſe la néceſſité des choſes, il ſuivra toujours également les penchans imprimés à ſon ame. Une éducation ſenſée, des habitudes honnêtes, des ſyſtêmes ſages, des loix équitables, des récompenſes &

des

des peines juſtement diſtribuées, rendront l'homme bon, & non des ſpéculations épineuſes qui ne peuvent tout au plus influer que ſur les perſonnes accoutumées à penſer.

D'APRÈS ces réflexions il nous ſera facile de lever les difficultés qu'on oppoſe ſans ceſſe aux ſyſtême du fataliſme, que tant de gens, aveuglés par leurs ſyſtêmes religieux, voudroient faire regarder comme dangereux, comme digne de châtiment, comme propre à troubler l'ordre public, a déchainer les paſſions, à confondre les idées que l'on doit avoir du vice & de la vertu.

ON nous dit en effet que, ſi toutes les actions des hommes ſont néceſſaires, l'on n'eſt point en droit de punir ceux qui en commettent de mauvaiſes, ni même de ſe fâcher contr'eux; qu'on ne peut leur rien imputer, que les loix ſeroient injuſte ſi elles décernoient des peines contr'eux; en un mot que l'homme, dans ce cas, ne peut ni mériter ni déméríter. Je réponds qu'imputer une action à quelqu'un, c'eſt la lui attribuer, c'eſt l'en connoître pour l'auteur; ainſi quand même on ſuppoſeroit que cette action fut l'effet d'un agent *néceſſité*, l'imputation peut avoir lieu. Le mérite ou le démérite que nous attribuons à une action ſont des idées fondées ſur les effets favorables ou pernicieux qui en réſultent pour ceux qui les éprouvent; & quand on ſuppoſeroit que l'agent étoit néceſſité, il n'en eſt pas moins certain que ſon action ſera bonne ou mauvaiſe, eſtimable ou mépriſable pour tous ceux qui en ſentiront les influences, enfin propre à exciter leur amour ou leur colere. L'amour ou la colere ſont en nous des façons d'être propres à modifier les êtres de notre eſpece: lorſque je m'irrite contre quelqu'un, je prétends exciter en lui la crainte, & le détourner de ce qui me déplait, ou même l'en punir. D'ailleurs ma colere eſt néceſſaire, elle eſt une ſuite de ma nature & de mon tempérament. La ſenſation pénible que produit en moi la pierre qui tombe ſur mon bras n'en eſt pas moins une ſenſation qui me déplait,

quoiqu'elle parte d'une cauſe privée de volonté & qui agit par la néceſſité de ſa nature. En regardant les hommes comme agiſſans néceſſairement, nous ne pouvons nous diſpenſer de diſtinguer en eux une façon d'être & d'agir qui nous convient, ou que nous ſommes forcés d'approuver, d'une façon d'être & d'agir qui nous afflige & nous irrite, que notre nature nous force de blâmer & d'empêcher. D'où l'on voit que le ſyſtême du fataliſme ne change rien à l'état des choſes, & n'eſt point propre à confondre les idées de vice & de vertu. [63]

Les loix ne ſont faites que pour maintenir la ſociété & pour empêcher les hommes aſſociés de ſe nuire ; elles peuvent donc punir ceux qui la troublent ou qui commettent des actions nuiſibles à leurs ſemblables ; ſoit que ces aſſociés ſoient des agens néceſſité ſoit qu'ils agiſſent librement, il leur ſuffit de ſavoir que ces agens peuvent être modifiés. Les loix pénales ſont des motifs que l'experience nous montre comme capables de contenir ou d'anéantir les impulſions que les paſſions donnent au volontés des hommes ; de quelque cauſe néceſſaire que ces paſſions leur viennent, le légiſlateur ſe propoſe d'en arrêter l'effets ; & quand il s'y prend d'une façon convenable, il eſt ſûr du ſuccès. En décernant des gibets, des ſupplices, des châtimens quelconques aux crimes, il ne fait autre choſe que ce que fait celui qui, en bâtiſſant une maiſon, y place des goutières pour empêcher les eaux de la pluie de dégrader les fondemens de ſa demeure.

---

[63] Notre nature ſe révolte toujours contre ce qui la contrarie ; il y a des hommes ſi coleres qu'ils ſe mettent en fureur même contre des objets inſenſibles & inanimés. Mais la réflexion de l'impuiſſance où nous ſommes de les modifier devroit nous ramener à la raiſon. Les parens ont ſouvent grand tort de punir leurs enfans avec colere, ce ſont des êtres qui ne ſont point encore modifiés, ou qu'ils ont très-mal modifiés eux-mêmes. Rien de plus commun dans la vie que de voir les hommes punir des fautes dont ils ſont eux-mêmes les cauſes.

QUELQUE ſoit la cauſe qui fait agir les hommes ; on eſt en droit d'arrêter les effets de leurs actions, de même que celui dont un fleuve pourroit entraîner le champ, eſt en droit de contenir ſes eaux par une digue, ou même s'il le peut, de détourner ſon cours. C'eſt en vertu de ce droit que la ſociété peut effrayer & punir, en vue de ſa conſervation ceux qui ſeroient tentés de lui nuire, ou qui commettent des actions qu'elle reconnoit vraiment nuiſibles à ſon repos, à ſa ſûreté, à ſon bonheur.

ON nous dira, ſans doute, que la ſociété ne punit pas pour l'ordinaire les fautes auxquelles la volonté n'a point de part ; c'eſt cette volonté ſeule que l'on punit ; & c'eſt elle qui décide du crime & de ſon atrocité, & ſi cette volonté n'eſt point libre on ne doit point la punir. Je réponds que la ſociété eſt un aſſemblage d'êtres ſenſibles, ſuſceptibles de raiſon, qui déſirent le bien-être & qui craignent le mal. Ces diſpoſitions font que leurs volontés peuvent être modifiées ou déterminées à tenir la conduite qui les méne à leurs fins. L'éducation, la Loi, l'opinion publique, l'exemple, l'habitude, la crainte ſont des cauſes qui doivent modifier les hommes, influer ſur leurs volontés, les faire concourir au bien général, régler leurs paſſions & contenir celles qui peuvent nuire au but de l'aſſociation. Ces cauſes ſont de nature à faire impreſſion ſur tous les hommes, que leur organiſation & leur eſſence mettent à portée de contracter les habitudes, les façons de penſer & d'agir qu'on leur veut inſpirer. Tous les êtres de nôtre eſpece ſont ſuſceptibles de crainte, dès lors la crainte d'un châtiment, ou de la privation du bonheur qu'ils déſirent, eſt un motif qui doit néceſſairement influer plus ou moins ſur leurs volontés & leurs actions. Se trouve-t-il des hommes aſſez mal conſtitués pour réſiſter ou pour être inſenſibles aux motifs qui agiſſent ſur tous les autres, ils ne ſont point propres à vivre en ſociété, ils contrarieroient le but de l'aſſociation, ils en ſeroient les ennemis, ils mettroient obſtacle à ſa tendance, & leurs

volontés rébelles & insociables, n'ayant pu être modifées convenablement aux intérêts de leurs concitoyens, ceux-ci se réunissent contre leurs ennemis, & la loi, qui est l'expression de la volonté générale, inflige des peines à ces êtres, sur qui les motifs qu'on leur avoit présentés n'ont point les effets que l'on pouvoit en attendre. En conséquence ces hommes insociables sont punis, sont rendus malheureux & suivant la nature de leurs crimes, sont exclus de la société, comme des êtres peu faits pour concourir à ses vues.

Si la société a le droit de se conserver, elle a droit d'en prendre les moyens; ces moyens sont les loix, qui présentent aux volontés des hommes les motifs les plus propres à les détourner des actions nuisibles: ces motifs ne peuvent-ils rien sur eux? La société, pour son propre bien, est forcée de leur ôter le pouvoir de lui nuire. De quelque source que partent leurs actions, soit qu'elles soient libres, soit qu'elles soient nécessaires, elle les punit quand, après leurs avoir présenté des motifs assez puissans pour agir sur des êtres raisonnables, elle voit que ces motifs n'ont pu vaincre les impulsions de leur nature dépravée. Elle les punit avec justice, quand les actions dont elle les détourne sont vraiment nuisibles à la société; elle a droit de les punir quand elle ne leur commande ou défend que des choses conformes ou contraire à la nature des êtres associés pour leur bien réciproque. Mais d'un autre côté, la loi n'est pas en droit de punir ceux à qui elle n'a point présenté les motifs nécessaires pour influer sur leurs volontés; elle n'a pas droit de punir ceux que la négligence de la société a privés des moyens de subsister, d'exercer leur industrie & leurs talens, de travailler pour elle. Elle est injuste quand elle punit ceux à qui elle n'a donné ni éducation, ni principes honnêtes, à qui elle n'a point fait contracter les habitudes nécessaires au maintien de la société. Elle est injuste quand elle les punit pour des fautes que les besoins de leur nature & que

la constitution de la société leur ont rendu nécessaires. Elle est injuste & insensée lorsqu'elle les châtie pour avoir suivi des penchans que la société elle-même, que l'exemple, que l'opinion publique, que les institutions conspirent à leur donner. Enfin la loi est inique, quand elle ne proportionne point la punition au mal réel que l'on fait à la société. Le dernier dégré d'injustice & de folie est quand elle est aveuglée au point d'infliger des peines à ceux qui la servent utilement.

Ainsi les loix pénales, en montrant des objets effrayans à des hommes qu'elles doivent supposer susceptibles de crainte, leur présentent des motifs propres à influer sur leurs volontés. L'idée de la douleur, de la privation de leur liberté, de la mort, sont pour des êtres bien constitués & jouissant de leurs facultés, des obstacles puissans qui s'opposent fortement aux impulsions de leurs désirs déréglés; ceux qui n'en sont point arrêtés, sont des insensés, des frénétiques, des êtres mal organisés, contre lesquels les autres sont en droit de se garantir & de se mettre en sûreté. La folie est, sans doute, un état involontaire & nécessaire, cependant personne ne trouve qu'il soit injuste de priver de la liberté les fous, quoique leurs actions ne puissent être imputées qu'au dérangement de leur cerveau. Les méchans sont des hommes dont le cerveau est, soit continuement soit passagérement troublé, il faut donc les punir en raison du mal qu'ils font, & les mettre pour toujours dans l'impuissance de nuire, si l'on n'a point d'espoir de jamais les ramener à une conduite plus conforme au but de la société.

Je n'examine point ici jusqu'où peuvent aller les châtimens que la société inflige à ceux qui l'offensent. La raison semble indiquer que la loi doit montrer aux crimes nécessaires des hommes toute l'indulgence compatible avec la conservation de la société. Le système de la fatalité ne laisse point, comme on a vu, les crimes impunis, mais au moins il est propre à modérer

la barbarie avec laquelle un grand nombre de nations puniſſent les victimes de leur colere. Cette cruauté devient encore plus abſurde lorſque l'expérience en montre l'inutilité ; l'habitude de voir des ſupplices atroces familiariſe les criminels avec leur idée. S'il eſt bien vrai que la ſociété ait le droit d'ôter la vie à ſes membres ; s'il eſt bien vrai que la mort du criminel, inutile déſormais pour lui, ſoit avantageuſe à la ſociété, ce qu'il faudroit examiner ; l'humanité exigeroit du moins que cette mort ne fût point accompagnée des tourmens inutiles, dont ſouvent les loix trop rigoureuſes ſe plaiſent à la ſurcharger. Cette cruauté ne ſert qu'à faire ſouffrir ſans fruit pour elle-même la victime que l'on immole à la vindicte publique, elle attendrit le ſpectateur & l'intéreſſe en faveur du malheureux qui gémit ; elle n'en impoſe point au méchant, que la vue des cruautés qui lui ſont deſtinées rend ſouvent plus féroce, plus cruel, plus ennemi de ſes aſſociés. Si l'exemple de la mort étoit moins fréquent, même ſans être accompagné de douleurs, il en ſeroit plus impoſant [64].

QUE dirons-nous de l'injuſte cruauté de quelques nations, où les loix qui devroient être faites pour l'avantage de tous, ne ſemblent avoir pour objet que la ſûreté particuliere des plus forts, & où des châtimens peu proportionnés aux crimes ôtent impitoyablement

---

[64] La plûpart des criminels n'enviſagent la mort que comme *un mauvais quart d'heure*. Un voleur voyant un de ſes camarades qui montroit peu de fermeté au milieu du ſupplice, lui dit *eſt-ce que je ne t'ai pas dit que dans notre métier nous avions une maladie de plus que le reſte des hommes?* On vole tous les jours au pied même des échafauts où l'on punit les coupables. Dans les nations où l'on inflige ſi légèrement la peine de mort, a-t-on bien fait attention que l'on privoit la ſociété tous les ans d'un grand nombre d'hommes qui pourroient par leurs travaux forcés lui rendre des ſervices utiles, & la dédommager ainſi du mal qu'ils lui ont fait ? La facilité avec laquelle on ôte la vie aux hommes prouve la tyrannie & l'incapacité de la plûpart des Légiſlateurs, ils trouvent bien plus court de détruire des citoyens que de chercher les moyens de les rendre meilleurs.

la vie à des hommes que la plus urgente néceſſité a forcé d'être coupables ? C'eſt ainſi que dans la plûpart des nations policées la vie d'un citoyen eſt miſe dans la même balance que de l'argent ; le malheureux qui périt de faim & de miſere eſt mis à mort pour avoir enlevé quelque portion chétive du ſuperflu d'un autre qu'il voit nager dans l'abondance ! C'eſt-là ce que dans des ſociétés éclairées l'on appelle *juſtice*, ou proportionner le châtiment au crime.

CETTE affreuſe iniquité ne devient-elle pas plus criante encore, quand les loix & les uſages décernent des peines cruelles contre les crimes que les mauvaiſes inſtitutions font germer & multiplier ? Les hommes, comme on ne peut aſſez le répéter, ne ſont ſi portés au mal que par ce que tout ſemble les y pouſſer. Leur éducation eſt nulle dans la plûpart des états ; l'homme du peuple n'y reçoit d'autres principes que ceux d'une religion inintelligible, qui n'eſt qu'une foible barriere contre les penchans de ſon cœur. Envain, la loi lui crie de s'abſtenir du bien d'autrui, ſes beſoins lui crient plus fort qu'il faut vivre aux dépens de la ſociété qui n'a rien fait pour lui & qui le condamne à gémir dans l'indigence & la miſere ; privé ſouvent du néceſſaire, il ſe venge par des vols, des larcins, des aſſaſſinats ; au riſque de ſa vie il cherche à ſatisfaire ſoit ſes beſoins réels, ſoit les beſoins imaginaires que tout conſpire à exciter dans ſon cœur. L'éducation qu'il n'a point reçue ne lui a point appris à contenir la fougue de ſon tempéramment ; ſans idées de décence, ſans principes d'honneur, il ſe promet de nuire à une partie qui n'eſt qu'une marâtre pour lui ; dans ſes emportemens il ne voit plus le gibet même qui l'attend ; d'ailleurs ſes penchans ſont devenus trop forts, ſes habitudes invétérées ne peuvent plus ſe changer, la pareſſe l'engourdit, le déſeſpoir l'aveugle, il court à la mort, & la ſociété le punit avec rigueur des diſpoſitions fatales & néceſſaires qu'elle a fait naître en lui, ou du moins qu'elle n'a pas convenablement déracinées & combattues par les motifs les plus propres à

donner à ſon cœur des inclinations honnêtes. Ainſi la ſociété punit ſouvent les penchans que la ſociété fait naître, ou que ſa négligence fait germer dans les eſprits ; elle agit comme ces peres injuſtes qui châtient leurs enfans des défauts qu'ils leurs ont eux-mêmes fait contracter.

QUELQUE injuſte & déraiſonnable que cette conduite ſoit & paroiſſe, elle n'en eſt pas moins néceſſaire. La ſociété, telle qu'elle eſt, quelque ſoient ſa corruption & les vices de ſes inſtitutions, veut ſubſiſter & tend à ſe conſerver ; en conſéquence elle eſt forcée de punir les excès que ſa mauvaiſe conſtitution la forcent de produire: malgré ſes propres préjugés & ſes vices elle ſent que ſa ſûreté demande qu'elle détruiſe les complots de ceux qui lui déclarent la guerre ; ſi ceux-ci entraînés par des penchans néceſſaires la troublent & lui nuiſent ; forcée de ſon côté par le deſir de ſe conſerver elle-même, elle les écarte de ſon chemin & les punit avec plus ou moins de rigueur, ſuivant les objets auxquels elle attache la plus grande importance, ou qu'elle ſuppoſe les plus utiles à ſon propre bien-être : elle ſe trompe, ſans doute, ſouvent, & ſur ces objets & ſur les moyens, mais elle ſe trompe alors néceſſairement, faute d'avoir les lumieres qui pourroient l'éclairer ſur ſes vrais intérêts, ou par le défaut de vigilance, de talens & de vertus dans ceux qui reglent ſes mouvemens. D'où l'on voit que les injuſtices d'une ſociété aveugle & mal conſtituée ſont auſſi néceſſaires que les crimes de ceux qui la troublent & la déchirent [65]. Un corps politique, quand il eſt en démence, ne peut pas plus agir conformément à la raiſon qu'un de ſes membres dont le cerveau eſt troublé.

ON nous dit encore que ces maximes, en ſoumettant tout à la néceſſité, doivent confondre, ou même détruire les notions que nous avons du juſte & de l'in-

[65] Une ſociété qui punit les excès qu'elle fait naître peut être comparée à ceux qui ſont attaqués de la maladie *pédiculaire* ; ils ſont forcés de tuer les inſectes dont ils ſont tourmentés, quoique ce ſoit leur conſtitution viciée qui les produiſe à chaque inſtant.

juſte, du bien & du mal, du mérite & du démérite. Je le nie; quoique l'homme agiſſe néceſſairement dans tout ce qu'il fait, ſes actions ſont juſtes, bonnes & méritoires toutes les fois qu'elles tendent à l'utilité réelle de ſes ſemblables & de la ſociété où il vit: & l'on ne peut s'empêcher de les diſtinguer de celles qui nuiſent réellement au bien-être de ſes aſſociés. La ſociété eſt juſte, bonne, digne de notre amour, quand elle procure à tous ſes membres leurs beſoins phyſique, la ſûreté, la liberté, la poſſeſſion de leurs droits naturels; c'eſt en quoi conſiſte tout le bonheur dont l'état ſocial eſt ſuſceptible; elle eſt injuſte, mauvaiſe, indigne de notre amour, quand elle eſt partiale pour un petit nombre & cruelle pour le plus grand; c'eſt alors que néceſſairement elle multiplie ſes ennemis & les oblige à ſe venger par des actions criminelles qu'elle eſt forcée de punir. Ce n'eſt pas des caprices d'une ſociété politique que dépendent les notions vraies du juſte & de l'injuſte, du bien & du mal moral, du mérite & du démérite réel; c'eſt de l'utilité, c'eſt de la néceſſité des choſes, qui forceront toujours les hommes à ſentir qu'il exiſte une façon d'agir qu'ils ſont obligés d'aimer & d'approuver dans leurs ſemblables ou dans la ſociété; tandis qu'il en eſt une autre qu'ils ſont obligés par leur nature de haïr & de blâmer. C'eſt ſur notre propre eſſence que ſont fondées nos idées du plaiſir & de la douleur, du juſte & de l'injuſte, du vice & de la vertu; la ſeule différence, c'eſt que le plaiſir & la douleur ſe font immédiatement & ſur le champ ſentir à notre cerveau, au lieu que les avantages de la juſtice & de la vertu ne ſe montrent ſouvent à nous que par une ſuite de réflexions & d'expériences multipliées & compliquées, que le vice de leur conformation & de leurs circonſtances empêchent ſouvent beaucoup d'hommes de faire, ou du moins de faire exactement.

Par une ſuite néceſſaire de cette même vérité le ſyſtême du fataliſme ne tend point à nous enhardir au crime & à faire diſparoître les remords, comme ſou-

vent on l'en accuſe. Nos penchans ſont dûs à notre nature ; l'uſage que nous faiſons de nos paſſions dépend de nos habitudes, de nos opinions, des idées que nous avons reçues dans notre éducation & dans les ſociétés où nous vivons. Ce ſont néceſſairement ces choſes qui décident de notre conduite. Ainſi quand notre tempéramment nous rendra ſuſceptibles de paſſions fortes nous ſerons emportés dans nos deſirs, quelque ſoient nos ſpéculations. Les remords ſont des ſentimens douloureux excités en nous par le chagrin que nous cauſent les effets préſens ou futurs de nos paſſions ; ſi ces effets ſont toujours utiles pour nous, nous n'avons point de remords ; mais dès que nous ſommes aſſurés que nos actions nous rendront haïſſables ou mépriſables aux autres, ou dès que nous craignons d'en être punis d'une maniere ou d'une autre, nous ſommes inquiets & mécontens de nous-mêmes, nous nous reprochons notre conduite, nous en rougiſſons au fond du cœur, nous appréhendons les jugemens des êtres, à l'eſtime, à la bienveillance, à l'affection deſquels nous avons appris & nous ſentons que nous ſommes intéreſſés. Notre propre expérience nous prouve que le méchant eſt un homme odieux pour tous ceux ſur qui ſes actions influent ; ſi ces actions ſont cachées, nous ſavons qu'il eſt rare qu'elles puiſſent l'être toujours. La moindre réflexion nous prouve qu'il n'y a point de méchant qui ne ſoit honteux de ſa conduite, qui ſoit vraiment content de lui-même, qui n'envie le ſort d'un homme de bien, qui ne ſoit forcé de reconnoître qu'il a payé bien chérement les avantages dont il ne peut jamais jouir ſans faire des retours très-fâcheux ſur lui-même. Il éprouve de la honte, il ſe mépriſe, il ſe haït, ſa conſcience eſt toujours alarmée. Pour ſe convaincre de ce principe il ne faut pas conſidérer à quel point les tyrans ou les ſcélérats aſſez puiſſans pour ne pas redouter les châtimens des hommes, craignent pourtant la vérité, & pouſſent les précautions & la cruauté contre ceux qui pourroient les expoſer aux jugemens du public. Ils ont donc la

conſcience de leurs iniquités ? Ils ſavent donc qu'ils ſont haïſſables & mépriſables ? Ils ont donc des remords ? Leur ſort n'eſt donc pas heureux ? Les perſonnes bien élevées acquierent ces ſentimens dans l'éducation ; ils ſont fortifiés ou affoiblis par l'opinion publique, par l'uſage, par les exemples que l'on a devant les yeux. Dans une ſociété dépravée les remords ou n'exiſtent point, ou bientôt ils diſparoiſſent ; car dans toutes leurs actions c'eſt toujours les jugemens de leurs ſemblables que les hommes ſont forcés d'enviſager. Nous n'avons jamais ni honte ni remords des actions que nous voyons approuvées ou pratiquées par tout le monde. Sous un gouvernement corrompu, des ames vénales, avides & mercénaires ne rougiſſent point de la baſſeſſe, du vol & de la rapine autoriſés par l'exemple ; dans une nation licencieuſe perſonne ne rougit d'un adultere ; dans un pays ſuperſtitieux on ne rougit pas d'aſſaſſiner pour des opinions. L'on voit donc que nos remords, ainſi que les idées vraies ou fauſſes que nous avons de la décence, de la vertu, de la juſtice, &c. ſont des ſuites néceſſaires de notre tempéramment modifié par la ſociété où nous vivons ; les aſſaſſins & les voleurs, quand ils vivent entr'eux n'ont ni honte ni remords.

AINSI, je le répéte, toutes les actions des hommes ſont néceſſaires ; celles qui ſont toujours utiles, ou qui contribuent au bonheur réel & durable de notre eſpece s'appellent des vertus, & plaiſent néceſſairement à tous ceux qui les éprouvent, à moins que leurs paſſions ou leurs opinions fauſſes, ne les forcent à en juger d'une façon peu conforme à la nature des choſes. Chacun agit & juge néceſſairement d'après ſa propre façon d'être, & d'après les idées vraies ou fauſſes qu'il s'eſt faites du bonheur. Il eſt des actions néceſſaires que nous ſommes forcés d'approuver ; il en eſt d'autres que nous ſommes en dépit de nous-mêmes, forcés de blâmer, & dont l'idée nous oblige à rougir lorſque notre imagination fait que nous les voyons avec les yeux des autres. L'homme

de bien & le méchant agiſſent par des motifs également néceſſaires ; ils diffèrent ſimplement pour l'organiſation, & pour les idées qu'ils ſe font du bonheur, nous aimons l'un néceſſairement, & nous déteſtons l'autre par la même néceſſité. La loi de notre nature voulant qu'un être ſenſible travaillât conſtamment à ſe conſerver, n'a pu laiſſer aux hommes le pouvoir de choiſir ou la liberté de préférer la douleur au plaiſir, le vice à l'utilité, le crime à la vertu. C'eſt donc l'eſſence même de l'homme qui l'oblige à diſtinguer les actions avantageuſes à lui-même de celles qui lui ſont nuiſibles.

CETTE diſtinction ſubſiſte même dans les ſociétés les plus corrompues, où les idées de vertu, quoique le plus complétement effacées de la conduite, demeurent les mêmes dans les eſprits. En effet ſuppoſons un homme décidé pour la ſcélérateſſe qui ſe fut dit à lui-même que c'eſt une duperie que d'être vertueux dans une ſociété pervertie. Suppoſons lui encore aſſez d'adreſſe & de bonheur pour échapper pendant une longue ſuite d'années au blâme & aux châtimens ; je dis que malgré des circonſtances ſi avantageuſes, un tel homme n'a été ni heureux ni content de lui-même. Il a été dans des tranſes, dans des combats, dans des agitations perpétuelles. Combien de précautions, d'embarras, de travaux, de ſoins & de ſoucis n'a-t-il pas fallu employer dans cette lutte continuelle contre ſes aſſociés dont il craignoit les regards ! Demandons-lui ce qu'il penſe de lui-même. Approchons-nous du lit de ce ſcélérat moribon ; & demandons-lui s'il voudroit recommencer au même prix une vie auſſi agitée ? S'il eſt de bonne foi, il avouera qu'il n'a goûté ni repos ni bien-être, que chaque crime lui a coûté des inquiétudes & des inſomnies ; que ce monde n'a été pour lui qu'une ſcène continuée d'allarmes & de peines d'eſprit ; que vivre paiſiblement de pain & d'eau lui paroît un ſort plus doux que d'acquérir des richeſſes, du crédit, des honneurs aux mêmes conditions. Si ce ſcélérat,

s'il avoit l'ame ſenſible, plaindroit ſes ſemblables, gémiroit ſur leurs égaremens, chercheroit à les détromper, ſans jamais s'irriter contre eux ni inſulter à leur miſere. De quel droit en effet haïr ou mépriſer les hommes ? Leur ignorance, leurs préjugés, leurs foibleſſes, leurs vices, leurs paſſions, ne ſont-ils pas des ſuites inévitables de leurs mauvaiſes inſtitutions ? N'en ſont-ils pas aſſez rigoureuſement punis par une foule de maux qui les affligent de toutes parts ? Les deſpotes qui les accablent ſous un ſceptre de fer, ne ſont-ils pas les victimes continuelles de leurs propres inquiétudes & de leurs défiances ? Eſt-il un méchant qui jouiſſe d'un bonheur bien pur ? Les nations ne ſouffrent-elles pas ſans ceſſe de leurs préjugés & de leurs folies ? L'ignorance des chefs & la haine qu'ils ont pour la raiſon & la vérité ne ſont-elles pas punies par la foibleſſe & la ruine des Etats qu'ils gouvernent ? En un mot, le fataliſte gémira de voir la néceſſité exercer à tout moment ſes jugemens ſévères ſur les mortels qui méconnoiſſent ſon pouvoir, ou qui ſentent ſes coups ſans vouloir reconnoître la main dont ils partent : il verra que l'ignorance eſt néceſſaire ; que la crédulité en eſt la ſuite néceſſaire ; que l'aſſerviſſement eſt une ſuite néceſſaire de l'ignorance crédule ; que la corruption des mœurs eſt une ſuite néceſſaire de l'aſſerviſſement : enfin que les malheurs des ſociétés & de leurs membres ſont des ſuites néceſſaires de cette corruption.

Le fataliſte conſéquent à ces idées ne ſera donc ni un miſantrope incommode, ni un citoyen dangereux. Il pardonnera à ſes freres les égaremens que leur nature viciée par mille cauſes leur ont rendu néceſſaires ; il les conſolera, il leur inſpirera du courage, il les détrompera de leurs vaines chimères ; mais jamais il ne leur montrera cette aigreur, plus propre à les révolter qu'à les attirer à la raiſon. Il ne troublera point le repos de la ſociété, il ne ſoulévera point les peuples contre la puiſſance ſouveraine ; il ſentira que la perverſité & l'aveuglement de tant de conducteurs

des peuples ſont des ſuites néceſſaires des flatteries dont on repaît leur enfance ; de la malice néceſſaire de ceux qui les obſèdent & les corrompent pour profiter de leurs foibleſſes, enfin que ce ſont des effets inévitables de l'ignorance profonde de leurs vrais intérêts où tout s'efforce de les retenir.

Le fataliſte n'eſt point en droit d'être vain de ſes propres talens ou de ſes vertus ; il ſçait que ces qualités ne ſont que des ſuites de ſon organiſation naturelle, modifiée par des circonſtances qui n'ont nullement dépendu de lui. Il n'aura ni haine ni mépris pour ceux que la nature & les circonſtances n'auront point favoriſé comme lui. C'eſt le fataliſte qui doit être humble & modeſte par principe ; n'eſt-il pas forcé de reconnoître qu'il ne poſſéde rien qu'il n'ait reçu ?

En un mot tout raméne à l'indulgence celui que l'expérience a convaincu de la néceſſité des choſes. Il voit avec douleur, qu'il eſt de l'eſſence d'une ſociété mal conſtituée, mal gouvernée, aſſervie à des préjugés, & à des uſages déraiſonnables, ſoumiſe à des loix inſenſées, dégradée par le deſpotiſme, corrompue par le luxe, enivrée de fauſſes opinions, de ſe remplir de citoyens vicieux & légers ; d'eſclaves rampans & glorieux de leurs chaînes ; d'ambitieux ſans idées de vraie gloire ; d'avares & de prodigues, de fanatiques & de libertins. Convaincu de la liaiſon néceſſaire des choſes, il ne ſera point ſurpris de voir la négligence ou l'impreſſion porter le découragement dans les campagnes, des guerres ſanglantes, les dépeupler, des dépenſes inutiles, les appauvrir, & tous ces excès réunis faire que les nations ne renferment partout que des hommes ſans bonheur, ſans lumieres, ſans mœurs & ſans vertus. Il ne verra en tout cela que l'action & la réaction néceſſaire du phyſique ſur le moral & du moral ſur le phyſique. En un mot, tout homme qui reconnoît la fatalité, demeurera perſuadé qu'une nation mal gouvernée eſt un ſol fertile en plantes vénimeuſes ; elles y croiſſent

en

en telle abondance qu'elles ſe preſſent & s'étouffent les unes les autres. C'eſt dans un terrein cultivé par les mains d'un Lycurge que l'on voit naître des citoyens intrépides, fiers, déſintéreſſés, étrangers aux plaiſirs: dans un champ cultivé par un Tibere l'on ne trouvera que des ſcélérats, des ames baſſes, des délateurs & des traîtres. C'eſt le ſol, ce ſont les circonſtances dans leſquelles les hommes ſe trouvent placés qui en font des objets utiles ou nuiſibles: le ſage évite les uns comme ces reptiles dangereux dont la nature eſt de mordre & de communiquer leur venin; il s'attache aux autres & les aime comme ces fruits délicieux dont ſon palais ſe trouve agréablement flatté: il voit les méchans ſans colère, il chérit les cœurs bienfaiſans; il ſait que l'arbre languiſſant ſans culture dans un déſert aride & ſabloneux, qui l'a rendu difforme & tortueux, eût peut-être étendu ſon feuillage au loin, eût fourni des fruits délectables, eut procuré un ombrage frais ſi ſon germe eût été placé dans un terrein plus fertile, ou s'il eût éprouvé les ſoins attentifs d'un cultivateur habile.

QUE l'on ne nous diſe point que c'eſt dégrader l'homme que de réduire ſes fonctions à un pur méchaniſme; que c'eſt honteuſement l'avilir que de le comparer à un arbre, à une végétation abjecte.... Le philoſophe exempt de préjugés n'entend point ce langage inventé par l'ignorance de ce qui conſtitue la vraie dignité de l'homme. Un arbre eſt un objet qui, dans ſon eſpece, joint l'utile à l'agréable; il mérite notre affection quand il produit des fruits doux & une ombre favorable. Toute machine eſt précieuſe, dès qu'elle eſt vraiment utile & remplit fidélement les fonctions auxquelles on la deſtine. Oui, je le dis avec courage, l'homme de bien quand il a des talens & des vertus eſt pour les êtres de ſon eſpece un arbre qui leur fournit & des fruits & de l'ombrage. L'homme de bien eſt une machine dont les reſſorts ſont adaptés de maniere à remplir les fonctions d'une façon qui doit plaire. Non, je ne rou-

girai pas d'être une machine de ce genre, & mon cœur treſſailliroit de joie s'il pouvoit preſſentir qu'un jour les fruits de mes réflexions ſeront utiles & conſolans pour mes ſemblables.

La nature elle-même n'eſt elle-pas une vaſte machine dont notre eſpece eſt un foible reſſort? Je ne vois rien de vil en elle ni dans ſes productions; tous les êtres qui ſortent de ſes mains ſont bons, nobles, ſublimes dès qu'ils cooperent à produire l'ordre & l'harmonie dans la ſphère où ils doivent agir. De quelque nature que ſoit l'ame, ſoit qu'on la faſſe mortelle, ſoit qu'on la ſuppoſe immortelle, ſoit qu'on la regarde comme un eſprit, ſoit qu'on la regarde comme une portion du corps, je trouverai cette ame noble, grande & ſublime dans Socrate, Ariſtide & Caton. Je l'appellerai une ame de boue dans Claude, dans Séjan, dans Néron. J'admirerai ſon énergie & ſon jeu dans Corneille, dans Newton, dans Monteſquieu: je gémirai de ſa baſſeſſe en voyant des hommes vils qui encenſent la tyrannie, ou qui rampent ſervilement aux pieds de la ſuperſtition.

Tout ce qui vient d'être dit dans le cours de cet ouvrage nous prouve clairement que tout eſt néceſſaire. Tout eſt toujours dans l'ordre rélativement à la nature, où tous les êtres ne font que ſuivre les loix qui leur ſont impoſées. Il eſt entré dans ſon plan que de certaines terres produiroient des fruits délicieux, tandis que d'autres ne fourniroient que des épines, des végétaux dangereux. Elle a voulu que quelques ſociétés produiſent des ſages, des héros, des grands hommes; elle a réglé que d'autres ne feroient naître que des hommes abjects, ſans énergie & ſans vertus. Les organes, les vents, les tempêtes, les maladies, les guerres, les peſtes & la mort ſont auſſi néceſſaires à ſa marche que la chaleur bienfaiſante du ſoleil, que la ſérénité de l'air, que les pluies douces du Printems, que les années fertiles, que la ſanté, que la paix, que la vie; les vices & les vertus, les ténebres & la lumiere, l'ignorance & la ſcience

ſont également néceſſaires; les uns ne ſont des biens, les autres ne ſont des maux que pour des êtres particuliers dont ils favoriſent ou dérangent la façon d'exiſter : le tout ne peut-être malheureux, mais il peut renfermer des malheureux.

La nature diſtribue donc de la même main ce que nous appellons *l'ordre*, & ce que nous appellons *déſordre*; ce que nous appellons *plaiſir*, & ce que nous appellons *douleur*; en un mot elle répand par la néceſſité de ſon être, & le bien & le mal dans le monde que nous habitons. Ne la taxons point pour cela de bonté ou de malice; ne nous imaginons pas que nos cris & nos vœux puiſſent arrêter ſa force toujours agiſſante d'après des loix immuables. Soumettons-nous à notre ſort, & lorſque nous ſouffrons, ne recourons point aux chimères que notre imagination a crées; puiſons dans la nature elle-même les remèdes qu'elle nous offre pour les maux qu'elle nous fait. Si elle nous envoie des maladies, cherchons dans ſon ſein les productions ſalutaires qu'elle fait naître pour nous. Si elle nous donne des erreurs, elle nous fournit dans l'expérience & dans la vérité les contrepoiſons propres à détruire leurs funeſtes effets. Si elle ſouffre que la race humaine gémiſſe longtems ſous le poids de ſes vices & de ſes folies; elle lui montre dans la vertu le remède aſſûré de ſes infirmités. Si les maux que quelques ſociétés éprouvent ſont néceſſaires, quand ils ſeront devenus trop incommodes, elles ſeront irréſiſtiblement forcés d'en chercher les remèdes, que la nature leur fournira toujours. Si cette nature a rendu l'exiſtence inſupportable pour quelques êtres infortunés qu'elle ſemble avoir choiſis pour en faire ſes victimes, la mort eſt une porte qu'elle leur laiſſe toujours ouverte & qui les délivre de leurs maux, lorſqu'ils les jugent impoſſibles à guérir.

N'accuſons donc point la nature d'être inexorable pour nous; il n'exiſte point en elle de maux dont elle ne fourniſſe le remède à ceux qui ont le courage de le chercher & de l'appliquer. Cette na-

ture ſuit des loix générales & néceſſaires dans toutes ſes opérations ; le mal phyſique & le mal moral ne ſont point dûs à ſa méchanceté, mais à la néceſſité des choſes. le mal phyſique eſt le dérangement produit dans nos organes par les cauſes phyſiques que nous voyons agir ; le mal moral eſt le dérangement produit en nous par des cauſes phyſiques dont le jeu eſt un ſecret peur nous. Ces cauſes finiſſent toujours par produire des effets ſenſibles ou capables de frapper nos ſens ; les penſées & les volontés des hommes ne ſe montrent que par les effets marqués qu'elles produiſent en eux-mêmes, ou ſur les êtres que leur nature rend ſuſceptibles de les ſentir. Nous ſouffrons, parce qu'il eſt de l'eſſence de quelques êtres de déranger l'œconomie de notre machine ; nous jouiſſons parce que les propriétés de quelques êtres ſont analogues à notre façon d'exiſter ; nous naiſſons, parce qu'il eſt de la nature de quelques matières de ſe combiner ſous une forme déterminée ; nous vivons, nous agiſſons, nous penſons, parce qu'il eſt de l'eſſence de certaines combinaiſons d'agir & de ſe maintenir dans l'exiſtence par des moyens donnés, pendant une durée fixée, enfin nous mourons ; parce qu'une loi néceſſaire preſcrit à toutes les combinaiſons qui ſe ſont faites de ſe détruire ou de ſe diſſoudre. De tout cela il réſulte que la nature eſt impartiale pour toutes ſes productions ; elle nous ſoumet comme tous les autres êtres à des loix éternelles dont elle n'a pu nous exempter ; ſi elle les ſuſpendoit un inſtant, c'eſt pour lors que le déſordre ſe mettroit en elle & que ſon harmonie ſeroit troublée.

CEUX qui étudient la nature en prenant l'expérience pour guide peuvent ſeuls deviner ſes ſecrets, & démêler peu-à-peu la trame, ſouvent imperceptible, des cauſes dont elle ſe ſert pour opérer ſes plus grands phénomènes ; à l'aide de l'expérience nous lui découvrons ſouvent de nouvelles propriétés & de nouvelles façons d'agir inconnues des ſiécles qui nous ont précédés. Ce qui étoit des merveilles, des mira-

cles, des effets ſurnaturels pour nos aïeux, devient aujourd'hui pour nous des effets ſimples & naturels, dont nous connoiſſons le méchaniſme & les cauſes. L'homme, en ſondant la nature, eſt parvenu à découvrir les cauſes des tremblemens de la terre, du mouvement périodique des Mers, des embraſemens ſoûterreins, des météores, qui étoient pour nos Ancêtres, & qui ſont encore pour le vulgaire ignorant, des ſignes indubitables de la colère du ciel. Notre poſtérité en ſuivant & rectifiant les expériences faites & par nous & par nos Peres, ira plus loin encore, & découvrira des effets & des cauſes qui ſont totalement voilés à nos yeux. Les efforts réunis du genre humain parviendront, peut-être, un jour à pénétrer juſques dans le ſanctuaire de la nature pour découvrir pluſieurs des myſtères qu'elle a ſemblé juſqu'ici refuſer à toutes nos recherches.

En enviſageant l'homme ſous ſon véritable aſpect; en quittant l'autorité pour ſuivre l'expérience & la raiſon; en le ſoumettant tout entier aux loix de la phyſique, auxquelles l'imagination a voulu le ſouſtraire, nous verrons que les phénomènes du monde moral ſuivent les mêmes régles que ceux du monde phyſique, & que la plûpart des grands effets, que notre ignorance & nos préjugés nous font regarder comme inexplicables & comme merveilleux, deviendront ſimples & naturels pour nous. Nous trouverons que l'éruption d'un volcan & la naiſſance d'un Tamerlan ſont pour la Nature la même choſe; en remontant aux cauſes premieres des événemens les plus frappans que nous voyons avec effroi s'opérer ſur la terre, de ces révolutions terribles, de ces convulſions affreuſes qui déchirent & ravagent les nations, nous trouverons que les volontés qui opérent en ce monde les changemens les plus ſurprenans & les plus étendus, ſont mues dans leur principe par des cauſes phyſiques, que leur petiteſſe nous fait juger mépriſables & peu capables de produire des phénomènes que nous trouvons ſi grands.

Si nous jugeons des causes par leurs effets, il n'eſt point de petites causes dans l'univers. Dans une nature où tout eſt lié, où tout agit & réagit, où tout ſe meut & s'altère, ſe compoſe & ſe décompoſe, ſe forme & ſe détruit, il n'eſt pas un atôme qui ne joue un rôle important & néceſſaire ; il n'eſt point de molécule imperceptible qui, placée dans des circonſtances convenables, n'opère des effets prodigieux. Si nous étions à portée de ſuivre la chaîne éternelle qui lie toutes les cauſes aux effets que nous voyons, ſans perdre aucun de ſes chaînons de vue, ſi nous pouvions démêler le bout des fils inſenſibles qui remuent les penſées, les volontés, les paſſions de ces hommes que d'après leurs actions nous appellons puiſſans, nous trouverions que ce ſont de vrais atômes qui ſont les leviers ſecrets dont la nature ſe ſert pour mouvoir le monde moral ; c'eſt la rencontre inopinée, & pourtant néceſſaire, de ces molécules indiſcernables à la vue, c'eſt leur aggrégation, leur combinaiſon, leur proportion, leur fermentation, qui modifiant l'homme peu-à-peu, ſouvent à ſon inſçu & malgré lui, le font penſer, vouloir, agir d'une façon déterminée & néceſſaire ; ſi ſes volontés & ſes actions influent ſur beaucoup d'autres hommes, voilà le monde moral dans la plus grande combuſtion. Trop d'âcreté dans la bile d'un fanatique, un ſang trop enflammé dans le cœur d'un conquérant, une digeſtion pénible dans l'eſtomac d'un Monarque, une fantaiſie qui paſſe dans l'eſprit d'une femme, ſont des cauſes ſuffiſantes pour faire entreprendre des guerres, pour envoyer des millions d'hommes à la boucherie, pour renverſer des murailles, pour réduire des villes en cendres, pour plonger des nations dans le deuil & la miſère, pour faire éclore la famine & la contagion, pour propager la déſolation & les calamités pendant une longue ſuite de ſiécles à la ſurface de nôtre globe.

La paſſion d'un ſeul individu de notre eſpèce, quand il diſpoſe des paſſions d'un grand nombre d'au-

tres, parvient à combiner & réunir leurs volontés & leurs efforts, & décide ainſi du ſort des habitans de la terre. C'eſt ainſi qu'un Arabe ambitieux, fourbe, voluptueux donne à ſes compatriotes une impulſion dont l'effet eſt de ſubjuguer ou déſoler de vaſtes contrées dans l'Aſie, dans l'Afrique & dans l'Europe, & de changer le ſyſtême religieux, les opinions & les uſages d'une partie conſidérable des habitans de notre monde. Mais en remontant à la ſource primitive de ces étranges révolutions, qu'elles ſont les cauſes cachées qui influoient ſur cet homme, qui excitoient ſes propres paſſions, qui conſtituoient ſon tempérament ? Quelles ſont les matières de la combinaiſon deſquelles réſulte un voluptueux, un fourbe, un ambitieux, un enthouſiaſte, un homme éloquent, en un mot un perſonnage capable d'en impoſer à ſes ſemblables & de les faire concourir à ſes vues ? Ce ſont les particules inſenſibles de ſon ſang, c'eſt le tiſſu imperceptible de ſes fibres, ce ſont des ſels plus ou moins âcres qui piccottent ſes nerfs, c'eſt plus ou moins de matière ignée qui circule dans ſes veines. D'où viennent ces élémens eux-mêmes ? C'eſt du ſein de ſa Mere, c'eſt des alimens qui l'ont nourri, du climat qui l'a vu naître, des idées qu'il a reçues, de l'air qu'il a reſpiré, ſans compter mille cauſes inappréciables & paſſageres qui dans des inſtans donnés ont modifié & déterminé les paſſions de cet important perſonnage devenu capable de changer la face de notre globe.

A des cauſes ſi foibles dans leur principe, ſi l'on eut dans l'origine oppoſé les moindres obſtacles, les événemens ſi merveilleux dont nous ſommes ſurpris ne ſeroient point arrivés. Un accès de fievre, cauſé par un peu de bile trop enflammée, eut pu faire avorter tous les projets du légiſlateur des Muſulmans. De la diéte, un verre d'eau, une ſaignée euſſent quelquefois ſuffi pour ſauver des royaumes.

L'on voit donc que le ſort du genre humain, ainſi que celui de chacun des individus qui le compoſent, dépend à chaque inſtant de cauſes inſenſibles, que,

des circonſtances ſouvent fugitives font naître, développent & mettent en action. Nous attribuons au haſard leurs effets, & nous les regardons comme fortuits, tandis que ces cauſes opèrent néceſſairement & ſuivant des régles ſûres. Nous n'avons ſouvent ni la ſagacité ni la bonne foi de remonter aux vrais principes; nous regardons des mobiles ſi foibles avec mépris, parce que nous les jugeons incapables de produire de ſi grandes choſes. Ce ſont pourtant ces mobiles, tels qu'ils ſont, ce ſont ces reſſorts ſi chétifs qui dans les mains de la nature & d'après ſes loix néceſſaires ſuffiſent pour remuer notre univers. La conquête d'un Gengis-Kan n'a rien de plus étrange que l'explosion d'une mine, cauſée dans ſon principe par une foible étincelle, qui commence d'abord par allumer un grain unique de poudre, mais dont le feu ſe communique bientot à pluſieurs milliers d'autres grains contigus, dont les forces réunies & multipliées finiſſent par renverſer des remparts, des villes & des montagnes.

Le ſort de la race humaine & celui de chaque homme dépend donc à tout moment de cauſes inſenſibles, cachées dans le ſein de la nature, juſqu'à ce que leur action ſe déploie. Le bonheur ou le malheur, la proſpérité ou la miſere de chacun de nous & des nations entières ſont attachées à des forces dont il nous eſt impoſſible de prévoir, d'apprécier ou d'arrêter l'action. Peut-être qu'en cet inſtant s'amaſſent & ſe combinent les molécules imperceptibles dont l'aſſemblage formera un ſouverain qui ſera le fleau ou le ſauveur d'un vaſte empire. Nous ne pouvons nous-mêmes répondre un inſtant de notre deſtinée; nous ne connoiſſons point ce qui ſe paſſe en nous, les cauſes qui agiſſent dans notre intérieur, ni les circonſtances qui les mettront en action & qui développeront leur énergie; c'eſt cependant de ces cauſes impoſſibles à démêler que dépend notre deſtinée pour la vie. Souvent une rencontre imprévue fait éclore dans notre ame une paſſion dont les ſuites influeront

néceſſairement ſur notre félicité. C'eſt ainſi que l'homme le plus vertueux peut, par la combinaiſon bizarre de circonſtances inopinées, devenir en un inſtant l'homme le plus criminel.

ON trouvera, ſans doute, cette vérité effrayante & terrible. Mais au fond qu'a-t-elle de plus révoltant que celle qui nous apprend que cette vie, à laquelle nous ſommes ſi fortement attachés peut ſe perdre à chaque inſtant par une infinité d'accidens auſſi irrémédiables qu'imprévus ? Le fataliſme réſout facilement l'homme de bien à mourir, il lui fait enviſager la mort comme un moyen ſûr de ſe ſouſtraire à la méchanceté ; ce ſyſtême montrera cette mort à l'homme heureux lui-même comme un moyen d'échapper au malheur qui finit ſouvent par empoiſonner la vie la plus fortunée.

SOUMETTONS-NOUS donc à la néceſſité ; malgré nous, elle nous entraînera toujours ; réſignons-nous à la nature ; acceptons les biens qu'elle nous préſente, oppoſons aux maux néceſſaires qu'elle nous fait éprouver les remèdes néceſſaires qu'elle conſent à nous accorder. Ne troublons point notre eſprit par des inquiétudes inutiles ; jouiſſons avec meſure, parce que la douleur eſt la compagne néceſſaire de tout excès ; ſuivons le ſentier de la vertu, parce que tout nous prouve que, même dans ce monde, forcés d'être pervers, cette vertu eſt néceſſaire pour nous rendre eſtimables aux yeux des autres & contens de nous-mêmes.

HOMME foible & vain ! tu prétends d'être libre ! hélas ! ne vois-tu pas tous les fils qui t'enchaînent ? Ne vois-tu pas que ce ſont des atômes qui te forment, que ce ſont des atômes qui te meuvent ; que ce ſont des circonſtances indépendantes de toi qui modifient ton être & qui règlent ton ſort ? Dans une nature puiſſante qui t'environne, ſerois-tu donc le ſeul être qui pût réſiſter à ſon pouvoir ? Crois-tu que tes foibles vœux la forceront de s'arrêter dans ſa marche éternelle ou de changer ſon cours ?

CHAPITRE XIII.

De l'immortalité de l'ame ; du dogme de la vie future ; des craintes de la mort.

Les réflexions préſentées dans cet ouvrage concourent à nous montrer clairement ce que nous devons penſer de l'ame humaine, ainſi que de ſes opérations ou facultés : tout nous prouve de la façon la plus convaincante qu'elle agit & ſe meut ſuivant des loix ſemblables à celle des autres êtres de la nature ; qu'elle ne peut être diſtinguée du corps, qu'elle n'ait, s'accroit, ſe modifie dans la même progreſſion que lui ; enfin tout devroit nous faire conclure qu'elle périt avec lui. Cette ame, ainſi que le corps, paſſe par un état de foibleſſe & d'enfance ; c'eſt alors qu'elle eſt aſſaillie par une foule de modifications & d'idées qu'elle reçoit des objets extérieurs par la voie de ſes organes ; elle amaſſe des faits ; elle fait des expériences vraies ou fauſſes ; elle ſe forme un ſyſtême de conduite, d'après lequel elle penſe & agit d'une façon d'où réſulte ſon bonheur ou ſon malheur, ſa raiſon ou ſon délire, ſes vertus & ſes vices ; parvenue avec le corps à ſa force & à ſa maturité, elle ne ceſſe un inſtant de partager avec lui ſes ſenſations agréables ou déſagréables, ſes plaiſirs & ſes peines ; en conſéquence elle approuve ou déſaprouve ſon état ; elle eſt ſaine ou malade, active ou languiſſante, éveillée ou endormie. Dans la vieilleſſe l'homme s'éteint tout entier, ſes fibres & ſes nerfs ſe roidiſſent, ſes ſens deviennent obtus, ſa vue ſe trouble, ſes oreilles s'endurciſſent, ſes idées ſe découſent, ſa mémoire diſparoit, ſon imagination s'amortit ; que devient alors ſon ame ? hélas ! elle s'affaiſſe en même tems que le corps, elle s'engourdit avec lui, elle ne remplit comme lui ſes fonc-

tions qu'avec peine, & cette ſubſtance, que l'on en avoit voulu diſtinguer, ſubit les mêmes révolutions que lui.

MALGRÉ tant de preuves ſi convaincantes de la matérialité de l'ame ou de ſon identité avec le corps, des penſeurs ont ſuppoſé que, quoique celui-ci fut périſſable, ſon ame ne périſſoit point; que cette portion de lui-même jouiſſoit du privilege ſpécial, d'être *immortelle* ou exempte de la diſſolution & des changemens de formes que nous voyons ſubir à tous les corps que la nature a compoſés : en conſéquence on ſe perſuada que cette ame privilégiée ne mourroit point. Son immortalité parut ſurtout indubitable à ceux qui la ſuppoſerent ſpirituelle : après en avoir fait un être ſimple inétendu, dépourvu de parties, totalement différent de tout ce que nous connoiſſons, ils prétendirent qu'elle n'étoit point ſujette aux loix que nous trouvons dans tous les êtres, dont l'expérience nous montre la décompoſition continuelle.

LES hommes ſentant en eux-mêmes une force cachée qui dirigeoit & produiſoit d'une façon inviſible les mouvemens de leurs machines, crurent que la nature entiere, dont ils ignoroient l'énergie & la façon d'agir, devoir ſes mouvemens à un agent analogue à leur ame, qui agiſſoit ſur la grande machine comme leur ame ſur leur corps. L'homme s'étant ſuppoſé double, fit auſſi la nature double; il la diſtingua de ſa propre énergie, il la ſépara de ſon moteur, que peu-à-peu il fit ſpirituel. Cet être diſtingué de la nature fut regardé comme l'ame du monde, & les ames des hommes comme des opinions émanées de cette ame univerſelle. Cette opinion ſur l'origine de nos ames eſt d'une antiquité très-reculée. Ce fut celle des Egyptiens, des Chaldéens, des Hébreux, [66] ainſi que de la plupart des ſages de

[66] Il paroit que Moyſe croyoit avec les Egyptiens l'émanation divine des ames; *Dieu*, ſelon lui, *forma l'homme du limon de la terre, il répandit ſur ſon viſage un ſouffle de vie, & l'homme devint vivant & animé.* VOYEZ LA GENESE CHAP. II. V. 7.

de l'orient. Ce fut dans leurs écoles que les Phérécides, les Pythagores, les Platons puiſérent une doctrine flatteuſe pour la vanité & pour l'imagination des mortels. L'homme ſe crut ainſi une portion de la divinité, immortel comme elle dans une partie de lui-même. Cependant des religions, inventées par la ſuite, renoncerent à ces avantages qu'elles jugerent incompatibles avec d'autres parties de leurs ſyſtêmes : elles prétendirent que le ſouverain de la nature, ou ſon moteur n'étoit point ſon ame, mais qu'en vertu de ſa toute-puiſſance, il créoit les ames humaines à meſure qu'il produiſoit les corps qu'elles devoient animer, & l'on enſeigna que ces ames, une fois produites, par un effet de la même toute-puiſſance jouiſſoient de l'immortalité.

QUOI qu'il en ſoit de ces variations ſur l'origine des ames, ceux qui les ſuppoſerent émanées de Dieu même, ont cru qu'après la mort du corps, qui leur ſervoit d'enveloppe ou de priſon, elles retournoient par *réfuſion* à leur ſource premiere. Ceux qui ſans adopter l'opinion de l'émanation divine, admirent la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame, furent obligés de ſuppoſer une région, un ſéjour pour les ames, que leur imagination leur peignit d'après leurs eſpérances, leurs craintes, leurs deſirs & leurs préjugés.

RIEN de plus populaire que le dogme de l'immortalité de l'ame ; rien de plus univerſellement répandu

---

Cependant les chrétiens rejettent aujourd'hui le ſyſtême de *l'émanation divine*, vû qu'elle ſuppoſeroit la divinité diviſible : d'ailleurs leur religion, ayant beſoin d'un enfer pour tourmenter les ames des réprouvés, il eût fallu damner une portion de la divinité conjointement avec les ames des victimes qu'elle ſacrifioit à ſa propre vengeance. Quoique Moyſe, par les paroles qui viennent d'être citées ſemble indiquer que l'ame ſoit une portion de la divinité, nous ne voyons pourtant pas que le dogme de l'immortalité de l'ame ſoit établi dans aucun des Livres qu'on lui attribue. Il paroît que ce fut durant la captivété de Babylone que les Juifs apprirent le dogme des récompenſes & des châtimens futurs, enſeigné par Zoroaſtre aux Perſes, mais que le légiſlateur hébreu ne connut pas, ou du moins laiſſa ignorer à ſon peuple.

que l'attente d'une autre vie. La nature ayant inſpiré à tous les hommes l'amour le plus vif de leur exiſtence, le deſir d'y perſévérer toujours en fut une ſuite néceſſaire ; ce deſir bientôt ſe convertit pour eux en certitude, & de ce que la nature leur avoit imprimé le deſir d'exiſter toujours, on en fit un argument pour prouver que jamais l'homme ne ceſſeroit d'exiſter. *Notre ame*, dit Abadie, *n'a point de déſirs inutiles, elle déſire naturellement une vie éternelle*, & par une logique bien étrange, il conclut que ce deſir ne pouvoit manquer d'être rempli [67]. Quoi qu'il en ſoit, les hommes ainſi diſpoſés, écouterent avidement ceux qui leur annoncerent des ſyſtêmes ſi conformes à leurs vœux. Cependant ne regardons point comme une choſe ſurnaturelle le deſir d'exiſter, qui fut & ſera toujours de l'eſſence de l'homme ; ne ſoyons pas ſurpris s'il reçut avec empreſſement une hypothèſe qui le flattoit en lui promettant que ſon deſir ſeroit un jour ſatisfait ; mais gardons-nous de conclure que ce deſir ſoit une preuve indubitable de la réalité de cette vie future, dont les hommes pour leur bonheur préſent ne ſont que trop occupés. La paſſion pour l'exiſtence n'eſt en nous qu'une ſuite naturelle de la tendance d'un être ſenſible, dont l'eſſence eſt de vouloir ſe conſerver. Ce deſir ſuit dans les hommes l'énergie de leurs ames ou la force de leur imagination toujours prête à réaliſer ce qu'ils déſirent très-fort. Nous déſirons la vie du corps, & cependant ce deſir eſt fruſtré ; pourquoi le deſir de la vie de notre ame ne ſeroit-il pas fruſtré comme le premier [68] ?

---

[67] Cicéron avoit dit avant Abadie, *naturam ipſam de immortalitate animorum tacitam judicare ; neſcio quomodo inhæret in mentibus quaſi ſæculorum quoddam augurium. Permanere animos arbitramur conſenſu nationum omnium.* Voilà l'idée de l'immortalité de l'ame déja changée en une idée innée : cependant le même Cicéron regarde Phérécyde comme l'inventeur de ce dogme.

Tuſculam diſputat. Lib. 1.

[68] Voici comment raiſonnent les partiſans du dogme de l'im-

LES réflexions les plus simples sur la nature de notre ame devroient nous convaincre que l'idée de son immortalité n'est qu'une illusion. Qu'est-ce en effet que notre ame, sinon le principe de la sensibilité ? Qu'est-ce que penser, jouir, souffrir, sinon sentir ? Qu'est-ce que la vie, sinon l'assemblage de ces modifications ou mouvemens propres à l'être organisé ? ainsi dès que le corps cesse de vivre, la sensibilité ne peut plus s'exercer ; il ne peut donc plus y avoir d'idées, ni par conséquent de pensées. Les idées, comme on l'a prouvé, ne peuvent nous venir que par les sens ; or comment veut-on que privés une fois des sens nous ayons encore des perceptions, des sensations des idées ? Puisqu'on a fait de l'ame un être séparé du corps animé, pourquoi n'a-t-on pas fait de la vie un être distingué du corps vivant? La vie est la somme des mouvemens de tout le corps ; le sentiment & la pensée font une partie de ces mouvemens ; ainsi dans l'homme mort ces mouvemens cesseront comme tous les autres.

EN effet, par quel raisonnement prétendroit-on nous prouver que cette ame, qui ne peut sentir, penser, vouloir, agir qu'à l'aide de ses organes, puisse avoir de la douleur & du plaisir, ou même puisse avoir la conscience de son existence, lorsque les organes qui l'en avertissoient seront décomposés ou détruits ? N'est-il pas évident que l'ame dépend de l'arrangement des parties du corps & de l'ordre suivant lequel ces parties conspirent à faire leurs fonctions ou mouvemens ? Ainsi, la structure organique une fois détruite, nous ne pouvons douter que l'ame ne le soit aussi. Ne voyons-nous pas durant tous le cours de notre vie, que cette ame est altérée ; dérangée, troublée par tous les changemens qu'éprouvent nos organes ? Et l'on

---

mortalité de l'ame. *Tous les hommes désirent de vivre toujours, donc ils vivront toujours.* Ne pourroit-on pas leur rétorquer l'argument en disant, *tous les hommes désirent naturellement d'être riches, donc tous les hommes seront riches un jour.*

veut que cette ame agiſſe, penſe, ſubſiſte lorſque ces mêmes organes auront entiérement diſparu !

L'ÊTRE organiſé peut ſe comparer à une horloge, qui une fois briſée, n'eſt plus propre aux uſages auxquels elle étoit deſtinée. Dire que l'ame ſentira, penſera, jouira, ſouffrira après la mort du corps, c'eſt prétendre qu'une horloge, briſée en mille pieces, peut continuer à ſonner ou à marquer les heures. Ceux qui nous diſent que notre ame peut ſubſiſter nonobſtant la deſtruction du corps, ſoutiennent évidemment que la modification d'un corps pourra ſe conſerver, après que le ſujet en aura été détruit; ce qui eſt completement abſurde.

L'ON ne manquera pas de nous dire que la conſervation des ames après la mort du corps eſt un effet de la puiſſance divine : mais ce ſeroit appuyer une abſurdité par une hypothèſe gratuite. La puiſſance divine, de quelque nature qu'on la ſuppoſe, ne peut pas faire qu'une choſe exiſte & n'exiſte point en même tems; elle ne peut faire qu'une ame ſente ou penſe, ſans les intermèdes néceſſaires pour avoir des penſées.

QUE l'on ceſſe donc de nous dire que la raiſon n'eſt point bleſſée du dogme de l'immortalité de l'ame, ou de l'attente d'une vie future. Ces notions, faites uniquement pour flatter ou pour troubler l'imagination du vulguaire, qui ne raiſonne pas, ne peuvent paroître ni convaincantes, ni même probables à des eſprits éclairés. La raiſon exempte des illuſions du préjugé, eſt ſans doute bleſſée de la ſuppoſition d'une ame qui ſent, qui penſe, qui s'afflige ou ſe réjouit, qui a des idées, ſans avoir des organes, c'eſt-à-dire, deſtituée des ſeuls moyens naturels & connus par leſquels il lui ſoit poſſible d'avoir des perceptions, des ſenſations & des idées. Si l'on nous réplique qu'il peut exiſter d'autres moyens *ſurnaturels* ou *inconnus*, nous répondrons que ces moyens de tranſmettre des idées à l'ame ſéparée du corps, ne ſont pas plus connus, ni plus à la porté de ceux qui les ſuppoſent que de nous. Il eſt au moins très-évident que tous ceux qui

rejettent les idées innées, ne peuvent, ſans contredire leurs principes admettre le dogme ſi peu fondé de l'immortalité de l'ame.

MALGRÉ les conſolations que tant de gens prétendent trouver dans la notion d'une exiſtence éternelle ; malgré la ferme perſuaſion où tant d'hommes nous aſſurent qu'ils ſont que leurs ames ſurvivront à leurs corps, nous les voyons très-alarmés de la diſſolution de ces corps, & n'enviſager leur fin, qu'ils devroient deſirer comme le terme de bien des peines, qu'avec beaucoup d'inquiétude. Tant il eſt vrai que le réel, le préſent, même accompagné de peines, influe bien plus ſur les hommes que les plus belles chimères d'un avenir, qu'ils ne voient jamais qu'au travers des nuages de l'incertitude ! En effet, malgré la prétendue conviction où les hommes les plus religieux ſont d'une éternité bienheureuſe, ces eſpérances ſi flatteuſes ne les empêchent point de craindre & de frémir, lorſqu'ils penſent à la diſſolution néceſſaire de leurs corps. La mort fut toujours pour ceux qui s'appellent des *mortels* le point de vue le plus effrayant ; ils la regarderent comme un phénomène étrange, contraire à l'ordre des choſes, oppoſé à la nature ; en un mot, comme un effet de la vengeance céleſte, comme *la ſolde du péché*. Quoique tout leur prouvât que cette mort eſt inévitable, ils ne purent jamais ſe familiariſer avec ſon idée : ils n'y penſerent qu'en tremblant, & l'aſſurance de poſſéder une ame immortelle ne les dédommagea que foiblement du chagrin d'être privés de leur corps périſſable. Deux cauſes contribuerent encore à fortifier & à nourrir leurs alarmes ; l'une fût que cette mort, communément accompagnée de douleurs, leur arrachoit une exiſtence qui leur plaît, qu'ils connoiſſent, à laquelle ils ſont accoutumés ; l'autre fut l'incertitude de l'état qui devoit ſuccéder à leur exiſtence actuelle.

L'ILLUSTRE Bacon a dit que *les hommes craignent la mort par la même raiſon que les enfans ont peur*

peur de l'obſcurité [69]. Nous nous défions naturellement de tout ce que nous ne connoiſſons point; nous voulons voir clair, afin de nous garantir des objets qui nous peuvent menacer, ou pour être à portée de nous procurer ceux qui peuvent nous être utiles. L'homme qui exiſte ne peut ſe faire d'idée de la non-exiſtence; comme cet état l'inquiete, ſon imagination ſe met à travailler au défaut de l'expérience, pour lui peindre bien ou mal cet état incertain. Accoutumé à penſer, à ſentir, à être mis en action, à jouir de la ſociété; il voit le plus grand des malheurs dans une diſſolution qui le privera des objets & des ſenſations que ſa nature préſente lui a rendu néceſſaires, qui l'empêchera d'être averti de ſon être, qui lui ôtera ſes plaiſirs pour le plonger dans le néant. En le ſuppoſant même exempt de peines, il enviſage toujours ce néant comme une ſolitude déſolante, comme un amas de ténèbres profondes; il s'y voit dans un abandon général, deſtitué de tout ſecours, & ſentant la rigueur de cette affreuſe ſituation. Mais le ſommeil profond ne ſuffit-il pas pour nous donner une idée vraie du néant? Ne nous prive-t-il pas de tout? Ne ſemble-t-il pas nous anéantir pour l'univers; & anéantir cet univers pour nous? La mort n'eſt-elle autre choſe qu'un ſommeil profond & durable? C'eſt faute de pouvoir ſe faire une idée de la mort que l'homme la redoute; s'il s'en faiſoit une idée vraie, il ceſſeroit dès-lors de la craindre; mais il ne peut concevoir un état où l'on ne ſent point; il croit donc que lorſqu'il n'exiſtera plus, il aura le ſentiment & la conſcience de ces choſes qui lui paroiſſent aujourd'hui ſi triſtes & ſi lugubres; ſon imagination lui peint ſon convoi, ce tombeau que l'on creuſe pour lui, ces chants lamentables qui l'accompagneront à ſon dernier ſéjour; il ſe

[69] *Nam veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis*
In tenebris metuunt: ſic nos in luce timemus
Interdum, nihilo quæ ſunt metuenda magis....
LUCRETIUS LIB. III. vers. 87. & ſeq.

perſuade que ces objets hideux l'affecteront, même après ſon trépas, auſſi péniblement que dans l'état préſent où il jouit de ſes ſens [70].

MORTEL égaré par la crainte! Après ta mort tes yeux ne verront plus, tes oreilles n'entendront plus; du fond de ton cercueil tu ne ſeras point le témoin de cette ſcène que ton imagination te repréſente aujourd'hui ſous des couleurs ſi noires; tu ne prendras pas plus de part à ce qui ſe fera dans le monde, tu ne ſeras pas plus occupé de ce qu'on fera de tes reſtes inanimés, que tu ne pouvois faire la veille du jour qui te plaça parmi les êtres de l'eſpèce humaine. Mourir, c'eſt ceſſer de penſer & de ſentir, de jouir & de ſouffrir : tes idées périront avec toi ; tes peines ne te ſuivront point dans la tombe. Penſe à la mort, non pour alimenter tes craintes & ta mélancolie, mais pour t'accoutumer à l'enviſager d'un œil paiſible, & pour te raſſûrer contre les fauſſes terreurs que les ennemis de ton repos travaillent à t'inſpirer.

LES craintes de la mort ſont de vaines illuſions qui devroient diſparoître auſſitôt qu'on enviſage cet événement néceſſaire ſous ſon vrai point de vue. Un grand homme a défini la philoſophie une *méditation de la mort* [71]; Il ne veut point par-là nous faire entendre que nous devons nous occuper triſtement de notre fin, de la vue de nourrir nos frayeurs ; il veut ſans doute, nous inviter à nous familiariſer avec un objet que la nature nous a rendu néceſſaire, & nous accoutumer à l'attendre d'un front ſerein. Si la vie eſt un bien, s'il eſt néceſſaire de l'aimer, il n'eſt pas moins néceſſaire de la quitter; & la raiſon doit nous

---

[70] *Nec videt in vera nullum fore morte alium* SE ,
Qui poſſit vivus ſibi SE *lugere peremptum,*
Stanſque jacentem, nec lacerari urive dolore.

[71] ΜΕΛΕΤΗ ΤΟΥ ΘΑΝΑΤΟΥ. Lucain a dit *ſcire mori ſors prima viris.*

apprendre la réſignation aux décrets du ſort. Notre bien-être exige donc que nous contractions l'habitude de contempler ſans alarmes un événement que notre eſſence nous rend inévitable ; notre intérêt demande que nous n'empoiſonnions point par des craintes continuelles une vie qui ne peut avoir des charmes pour nous, ſi nous n'en voyons jamais le terme ſans friſſonner. La raiſon & notre intérêt concourent à nous aſſûrer contre les terreurs vagues que l'imagination nous inſpire à cet égard. Si nous les appellons à notre ſecours ils nous apprivoiſeront avec un objet qui ne nous effraie que parce qu'on ne nous l'a montré que défiguré par les accompagnemens hideux que la ſuperſtition lui donne. Dépouillons donc la mort de ces vaines illuſions & nous verrons qu'elle n'eſt que le ſommeil de la vie ; que ce ſommeil ne ſera troublé par aucun ſonge déſagréable ; & qu'un réveil fâcheux ne le ſuivra jamais. Mourir ; c'eſt dormir, c'eſt rentrer dans cet état d'inſenſibilité où nous étions avant de naître, avant d'avoir des ſens, avant d'avoir la conſcience de notre exiſtence actuelle. Des loix auſſi néceſſaires que celles qui nous ont fait naître nous feront rentrer dans le ſein de la nature d'où elle nous avoit tirés, pour nous reproduire par la ſuite ſous quelque forme nouvelle, qu'il nous ſeroit inutile de connoître : ſans nous conſulter elle nous plaça pour un tems dans le rang des êtres organiſés, ſans notre aveu elle nous obligera d'en ſortir pour occuper un autre rang. Ne nous plaignons point de ſa dureté, elle nous fait ſubir une loi dont elle n'excepte aucun des êtres qu'elle renferme [72]. Si tout naît & périt ; ſi tout ſe change & ſe détruit ; ſi la naiſſance d'un être n'eſt jamais que le premier pas vers ſa fin, comment eût-il été poſ-

[72] *Quid de rerum natura querimur, illa ſe bene geſſit ; vita ſi ſcias uti, longa eſt.* V. SENEC. DE BREVITATE VITÆ. Tout le monde ſe plaint de la briéveté de la vie & de la rapidité du tems, & les hommes, pour la plûpart, ne ſavent que faire ni du tems ni de la vie !

ſible que l'homme dont la machine eſt ſi frêle, dont les parties ſont ſi mobiles & ſi compliquées, fût exempté d'une loi commune qui veut que la terre ſolide que nous habitons ſe change, s'altère & peut-être ſe détruiſe! foible mortel! tu prétendois exiſter toujours; veux-tu donc que pour toi ſeul la nature change ſon cours? Ne vois-tu pas dans ces comètes excentriques qui viennent étonner tes regards, que les planettes elles-mêmes ſont ſujettes à la mort? Vis donc en paix, tant que la nature le permet, & meurs ſans effroi, ſi ton eſprit eſt éclairé par la raiſon.

MALGRÉ la ſimplicité de ces réflexions rien de plus rare que les hommes véritablement affermis contre les craintes de la mort; le ſage lui-même pâlit à ſon approche; il a beſoin de recueillir toutes les forces de ſon eſprit pour l'attendre avec ſérénité. Ne ſoyons donc point ſurpris ſi l'idée du trépas révolte tant le commun des mortels; elle effraie le jeune homme; elle redouble les chagrins & la triſteſſe de la vieilleſſe accablée d'infirmités; elle la redoute même bien plus que ne fait la jeuneſſe dans la vigueur de ſon âge; le vieillard eſt bien plus accoutumé à la vie; d'ailleurs ſon eſprit eſt plus foible & a moins d'énergie. Enfin le malade dévoré de tourmens, & le malheureux plongé dans l'infortune oſent rarement recourir à la mort, qu'ils devroient regarder comme la fin de leurs peines.

SI nous cherchons la ſource de cette puſillanimité nous la trouvons dans notre nature qui nous attache à la vie, & dans le défaut d'énergie de notre ame que bien loin de fortifier tout s'efforce d'affoiblir & de briſer. Toutes les inſtitutions humaines, toutes nos opinions conſpirent à augmenter nos craintes & à rendre nos idées de la mort plus terribles & plus révoltantes. En effet la ſuperſtition s'eſt plue à montrer la mort ſous les traits les plus affreux; elle nous la repréſente comme un moment redoutable qui, non ſeulement met fin à nos plaiſirs, mais encore qui nous

livre ſans défenſe aux rigueurs inouïes d'un deſpote impitoyable, dont rien n'adoucira les arrêts: ſelon elle l'homme le plus vertueux n'eſt jamais ſûr de lui plaire, il a lieu de trembler de la ſévérité de ſes jugemens; des ſupplices affreux & ſans fin puniront les victimes de ſon caprice des foibleſſes involontaires ou des fautes néceſſaires qui auront allumé ſa fureur. Ce tyran implacable ſe vengera de leurs infirmités, de leurs délits momentanés, des penchans qu'il a donnés à leur cœur, des erreurs de leur eſprit, des opinions, des idées, ces paſſions qu'ils auront reçues dans les ſociétés où il les a fait naître; il ne leur pardonnera ſurtout jamais d'avoir pu méconnoître un être inconcevable, d'avoir pu ſe tromper ſur ſon compte, d'avoir oſé penſer par eux-mêmes, d'avoir refuſé d'écouter des guides enthouſiaſtes ou trompeurs, & d'avoir eu le front de conſulter la raiſon; qu'il leur avoit pourtant donnée pour régler leur conduite dans le chemin de la vie.

TELS ſont les objets affligeans dont la religion occupe ſes malheureux & crédules ſectateurs. Telles ſont les craintes que les tyrans de la penſée des hommes nous montrent comme *ſalutaires*: malgré le peu d'effet qu'elles produiſent ſur la conduite de la plûpart de ceux qui s'en diſent, ou s'en croient perſuadés, on voudroit faire paſſer ces notions pour la digue la plus forte que l'on puiſſe oppoſer aux déréglemens des hommes. Cependant, comme nous le ferons voir bientôt, ces ſyſtêmes, ou plutôt ces chimères ſi terribles ne font rien ſur le grand nombre, qui n'y ſonge que rarement, & jamais au moment que la paſſion, l'intérêt, le plaiſir ou l'exemple l'entraînent. Si ces craintes agiſſent, c'eſt toujours ſur ceux qui n'en auroient aucun beſoin pour s'abſtenir du mal ou pour faire le bien. Elles font trembler des cœurs honnêtes, & ne font rien aux pervers: elles tourmentent des ames tendres, & laiſſent en repos les ames endurcies: elles infeſtent un eſprit docile & doux, elles ne cauſent aucun trouble à des eſprits rébelles; ainſi elles

n'alarment que ceux qui déjà ſont aſſez alarmés, elles ne contiennent que ceux qui ſont déjà contenus.

Ces notions n'en impoſent donc aucunement aux méchans; quand par hazard elles agiſſent ſur eux ce n'eſt que pour redoubler la méchanceté de leur caractere naturel, la juſtifier à leurs propres yeux, lui fournir des prétextes pour l'exercer ſans crainte & ſans ſcrupule. En effet l'expérience d'un grand nombre de ſiècles nous montre à quels excès la méchanceté & les paſſions des hommes ſe ſont portées quand elles ont été autoriſées ou déchainées par la religion, ou du moins quand elles ont pu ſe couvrir de ſon manteau. Les hommes n'ont jamais été plus ambitieux, plus avides, plus fourbes, plus cruels, plus ſéditieux que quand ils ſe ſont perſuadés que la religion leur permettoit, ou leur ordonnoit de l'être; cette religion ne faiſoit pour lors que donner une force invincible à leurs paſſions naturelles, qu'ils purent ſous ſes auſpices ſacrés exercer impunément & ſans aucun remords. Bien plus, les plus grands ſcélérats, en donnant un libre cours aux penchans déteſtables de leur méchant naturel, crurent mériter le ciel, dans la cauſe duquel ils ſe montroient zélés, & s'exempter par des forfaits des châtimens d'un Dieu dont ils penſoient avoir mérité le courroux.

VOILA donc les effets que les notions ſalutaires de la Théologie produiſent ſur les mortels! Ces réflexions peuvent nous fournir des réponſes à ceux qui nous diſent que *ſi la religion promettoit également le ciel aux méchans comme aux bons, il n'y auroit point d'incrédules à l'autre vie.* Nous répondrons donc que la religion, dans le fait, accorde le ciel aux méchans; elle y place ſouvent les plus inutiles & les plus méchans des hommes [73]. Elle aiguiſe,

[73] Tels ſont Moyſe, Samuël, David chez les Juifs; Mahomet chez les Muſulmans; chez les Chrétiens Conſtantin, S. Cyrille, S. Athanaſe, S. Dominique & tant d'autres brigands religieux & zélés perſécuteurs que l'Egliſe révère. On peut encore leur joindre les *Croiſés*, les *Ligueurs*, &c.

comme on vient de le voir, les paſſions des méchans en légitimant des crimes que ſans elle ils craindroient de commettre, ou pour leſquels ils auroient de la honte & des remords. Enfin les Miniſtres de la Religion fourniſſent aux plus méchans des hommes des moyens de détourner la foudre de deſſus leurs têtes, & de parvenir à la félicité éternelle.

A l'égard des incrédules, il peut y avoir, ſans doute, des méchans parmi eux, comme parmi les plus crédules; mais l'incrédulité ne ſuppoſe pas plus la méchanceté que la crédulité ne ſuppoſe la bonté. Au contraire, l'homme qui penſe & médite connoît mieux les motifs d'être bon, que celui qui ſe laiſſe guider en aveugle par des motifs incertains ou par les intérêts des autres. Tout homme ſenſé a le plus grand intérêt d'examiner des opinions que l'on prétend devoir influer ſur ſon bonheur éternel: s'il les trouve fauſſes ou nuiſibles pour la vie préſente, il ne conclura jamais de ce qu'il n'a pas d'autre vie à craindre ou à eſpérer, qu'il peut dans celle-ci ſe livrer impunément à des vices, qui lui feroient tort à lui-même ou qui lui attireroient le mépris ou la colere de la ſociété. L'homme qui n'attend point une autre vie n'en eſt que plus intéreſſé à prolonger ſon exiſtence & à ſe rendre cher à ſes ſemblables dans la ſeule vie qu'il connoiſſe: il a fait un grand pas vers la félicité en ſe débarraſſant des terreurs qui affligent les autres.

En effet la ſuperſtition prit plaiſir à rendre l'homme lâche, crédule, puſillanime; elle ſe fit un principe de l'affliger ſans relâche; elle ſe fit un devoir de redoubler pour lui les horreurs de la mort; ingénieuſe à le tourmenter, elle étendit ſes inquiétudes au delà même de ſon exiſtence connue, & ſes miniſtres, pour diſpoſer de lui plus ſûrement en ce monde, inventèrent les régions de l'avenir, en ſe réſervant le droit d'y faire récompenſer les eſclaves qui auront été ſoumis à leurs loix arbitraires, & de faire punir par la divinité ceux qui auront été rébelles à leurs volontés. Loin de conſoler les mortels, loin de former la rai-

son de l'homme, loin de lui apprendre à plier sous la main de la nécessité, la religion en mille contrées s'est efforcée de lui rendre la mort plus amère, d'appesantir son joug, d'orner son cortège d'une foule de phantômes hideux, & de rendre ses approches plus effrayantes qu'elle-même. C'est ainsi qu'elle est parvenue à remplir l'univers d'enthousiastes qu'elle séduit par des promesses vagues, & d'esclaves avilis qu'elle retient par la crainte des maux imaginaires dont leur fin sera suivie. Elle est venue à bout de leur persuader que leur vie actuelle n'est qu'un passage pour arriver à une vie plus importante. Le dogme insensé d'une vie future les empêche de s'occuper de leur vrai bonheur, de songer à perfectionner leurs institutions, leurs loix, leur morale & leurs sciences; de vaines chimères ont absorbé toute leur attention; ils consentent à gémir sous la tyrannie religieuse & politique, à croupir dans l'erreur, à languir dans l'infortune, dans l'espoir d'être quelque jour plus heureux, dans la ferme confiance que leurs calamités & leur patience stupide les conduiront à une félicité sans fin; ils se sont crus soumis à une divinité cruelle qui vouloit leur faire acheter le bien-être futur au prix de tout ce qu'ils ont de plus cher ici bas; on leur a peint leur Dieu comme l'ennemi juré de la race humaine, & on leur a fait entendre que le ciel irrité contre eux vouloit être appaisé & les puniroit éternellement des efforts qu'ils feroient pour se tirer de leurs peines. C'est ainsi que le dogme de la vie future fut une des erreurs les plus fatales dont le genre-humain fut infecté. Ce dogme plongea les nations dans l'engourdissement, dans la langueur, dans l'indifférence sur leur bien-être, ou bien il les précipita dans un enthousiasme furieux, qui les porta souvent à se déchirer elles-mêmes pour mériter le ciel.

On demandera, peut-être, par quelles routes les hommes ont été conduits à se faire les idées si gratuites & si bizarres qu'ils ont de l'autre monde. Je réponds qu'il est vrai que nous n'avons point d'idée de

l'avenir qui n'exiſte point pour nous ; ce ſont nos idées du paſſé & du préſent qui fourniſſent à notre imagination les matériaux dont elle ſe ſert pour conſtruire l'édifice des régions futures. *Nous croyons*, dit Hobbes, *que ce qui eſt ſera toujours, & que les mêmes cauſes auront les mêmes effets.* [74] L'homme dans ſon état actuel à deux façons de ſentir, l'une qu'il approuve & l'autre qu'il déſapprouve ; ainſi perſuadé que ces deux façons de ſentir devroient le ſuivre au delà même de ſon exiſtence préſente ; il place dans les régions de l'éternité deux ſéjours diſtingués ; l'un fut deſtiné à la félicité, & l'autre à l'infortune ; l'un devoit renfermer les amis de Dieu, l'autre fut une priſon deſtinée à le venger des outrages que lui faiſoient ſes malheureux ſujets.

TELLE eſt la véritable origine des idées ſur la vie future ſi répandues parmi les hommes. Nous voyons par-tout un *Elyſée* & un *Tartare*, un *Paradis* & un *Enfer* ; en un mot deux ſéjours diſtingués, conſtruits d'après l'imagination des enthouſiaſtes ou des fourbes qui les inventèrent, & accommodés aux préjugés, aux idées, aux eſpérances & aux craintes des peuples qui les crurent. Les Indiens ſe figurèrent le premier de ces ſéjours comme celui de l'inaction & d'un repos permanent, parce qu'habitans d'un climat brûlant, ils virent dans le repos la félicité ſuprême ; les Muſulmans s'y promirent des plaiſirs corporels, ſemblables à ceux qui ſont actuellement les objets de leurs vœux ; les chrétiens eſpérerent en gros des plaiſirs ineffables & ſpirituels, en un mot un bonheur dont ils n'eurent aucune idée.

DE quelque nature que fuſſent ces plaiſirs, les hommes comprirent qu'il falloit un corps pour que

---

[74] Lorſque nous raiſonnons par analogie nous fondons toujours nos raiſonnemens ſur la perſuaſion, ſouvent très-fauſſe, que ce qui s'eſt fait déjà, ſe fera encore par la ſuite ; & nous regardons comme une choſe indubitable que ce qui ariva ſera toujours ſemblable à ce qui eſt arrivé.

leur ame pût en jouir ou pour éprouver les peines réſervées aux ennemis de la divinité ; de-là le dogme de la *réſurrection*, par lequel on ſuppoſa que ce corps, que l'on voyoit devant ſes yeux ſe pourrir, ſe décompoſer, ſe diſſoudre, ſe recompoſeroit un jour par un effet de la toute-puiſſance divine, pour former de nouveau une enveloppe à l'ame, afin de recevoir conjointement avec elle les récompenſes & les châtimens que tous deux auroient mérité durant leur union primitive. [75] Cette incompréhenſible opinion inventée, dit-on, par les Mages, trouve encore un grand nombre d'adhérens, qui ne l'ont jamais ſérieuſement examinée. Enfin d'autres incapables de s'élever à ces notions ſublimes, crurent que ſous diverſes formes l'homme animeroit ſucceſſivement différens animaux d'eſpéces variées, & ne ceſſeroit jamais d'habiter la terre où il ſe trouve ; telle fut l'opinion de ceux qui crurent la *Métempſycoſe*.

QUANT au ſéjour malheureux des ames, l'imagination des impoſteurs qui voulurent gouverner les peuples s'efforça de raſſembler les images les plus effrayantes pour le rendre plus terrible. Le feu eſt de tous les êtres celui qui produit ſur nous la ſenſation la plus cuiſante ; on ſuppoſa donc que la toute-puiſſance divine ne pouvoit rien inventer de plus cruel que le feu pour punir ſes ennemis ; le feu fut donc le terme auquel l'imagination de l'homme fut forcée de s'arrêter, & l'on convint aſſez généralement que le feu vengeroit un jour la divinité outragée, comme, par la cruauté & la démence des hommes, cet élé-

---

[75] Le dogme de la *Réſurrection* paroît au fond inutile à tous ceux qui croient à l'exiſtence des ames ſentantes, penſantes, ſouffrantes ou jouiſſantes après leur ſéparation du corps : ils doivent ſuppoſer, comme Berkeley, que l'ame n'a beſoin ni du corps, ni d'aucun être extérieur pour éprouver des ſenſations & avoir des idées. Les Malebranchiſtes doivent ſuppoſer que les ames réprouvées *verront l'enfer en Dieu* & ſe ſentiront brûler, ſans avoir beſoin de leurs corps pour cela.

ment le venge ſouvent en ce monde. [76] Ainſi l'on peignit les victimes de ſa colere enfermées dans des cachots embraſés, ſe roulant perpétuellement dans des tourbillons de flammes, plongées dans des mers de ſoufre & de bitume, & faiſant retentir leurs voûtes infernales de leurs gémiſſemens inutiles & de leurs grincemens.

MAIS, dira-t-on peut-être, comment les hommes purent-ils ſe déterminer à croire une exiſtence accompagnée de tourmens éternels, ſur-tout y en ayant pluſieurs d'entr'eux qui, d'après leurs ſyſtêmes religieux, eurent lieu de les craindre pour eux-mêmes? Pluſieurs cauſes ont pu concourir à leur faire adopter une opinion ſi révoltante. En premier lieu très-peu d'hommes ſenſés ont pu croire une telle abſurdité quand ils ont daigné faire uſage de leur raiſon, ou bien s'ils y ont cru, l'atrocité de cette nation fut toujours contrebalancée par l'idée de la miſéricorde & de la bonté qu'ils attribuèrent à leur Dieu. [77] En

---

[76] C'eſt, ſans doute, de là que ſont venues les expiations par le feu, uſitées chez un grand nombre de peuples orientaux, & pratiquées encore aujourd'hui par des prêtres du *Dieu de paix*, qui ont la cruauté de faire périr par les flammes ceux qui n'ont point de la divinité les mêmes idées qu'eux. Par une ſuite du même délire les Magiſtrats civils condamnent au feu les ſacrilèges, les blaſphémateurs, les voleurs d'Egliſe, c'eſt-à-dire ceux qui ne font tort à perſonne, tandis qu'ils ſe contentent de punir d'un ſupplice plus doux ceux qui font un tort réel à la ſociété. C'eſt ainſi que la religion renverſe toutes les idées.

[77] Si, comme les Chrétiens le prétendent, les tourmens à venir doivent être infinis pour la durée & pour l'intenſité, je ſuis forcé d'en conclure que l'homme, qui eſt un être fini, ne peut ſouffrir infiniment; Dieu lui-même ne peut lui communiquer l'infinité, malgré les efforts qu'il feroit pour le punir éternellement de ſes fautes, qui elles-mêmes n'ont que des effets finis ou limités par le tems. Le même raiſonnement peut s'appliquer aux joies du Paradis, où un être fini ne comprendra pas plus un Dieu infini qu'il ne fait en ce monde. D'un autre côté ſi, comme le chriſtianiſme l'enſeigne, Dieu perpétue l'exiſtence des damnés, il perpétue l'exiſtence du péché: ce qui ne s'accorde pas avec l'amour de l'ordre qu'on lui ſuppoſe.

ſecond lieu les peuples aveuglés par la crainte ne ſe rendirent jamais compte des dogmes les plus étranges qu'ils reçurent de leurs légiſlateurs, ou qui leur furent tranſmis par leurs Peres. En troiſieme lieu chaque homme ne vit jamais l'objet de ſes terreurs que dans un lointain favorable, & la ſuperſtition lui promit d'ailleurs des moyens d'échapper aux ſupplices qu'il crut avoir mérités. Enfin, ſemblables à ces malades que nous voyons attachés à l'exiſtence même la plus douloureuſe, l'homme préféra l'idée d'une exiſtence malheureuſe & connue, à celle d'une non-exiſtence, qu'il regarda comme le plus affreux des maux, parce qu'il n'en put avoir d'idée, ou parce que ſon imagination lui fit enviſager cette non-exiſtence ou ce néant comme l'aſſemblage confus de tous les maux enſemble. Un mal connu, quelque grand qu'il puiſſe être, alarme moins les hommes, ſurtout quand il leur reſte l'eſpoir de l'éviter, qu'un mal qu'ils ne connoiſſent point, ſur lequel par conſéquent leur imagination ſe croit forcée de travailler, & auquel elle ne ſait oppoſer aucun remède.

L'ON voit donc que la ſuperſtition, loin de conſoler les hommes ſur la néceſſité de mourir, ne fait que redoubler leurs terreur par les maux dont elle prétend que leur trépas ſera ſuivi : ces terreurs ſont ſi fortes que les malheureux qui croient ces dogmes redoutables, quand ils ſont conſéquens, paſſent leurs jours dans l'amertume & les larmes. Que dirons-nous de cette opinion deſtructive de toute ſociété, & pourtant adoptée par tant de nations, qui leur annonce qu'un Dieu ſévère peut à chaque inſtant, *comme un voleur* les prendre au dépourvu, & venir exercer ſur la terre ſes jugemens rigoureux ? Quelles idées plus propres à effrayer, à décourager les hommes, à leur ôter le déſir d'améliorer leur ſort, que la perſpective affligeante d'un monde toujours prêt à ſe diſſoudre, & d'une divinité aſſiſe ſur les débris de la nature entiere pour juger les humains ? Telles ſont néanmoins les funeſtes opinions dont l'eſprit des na-

tions s'eſt répu depuis des milliers d'années ; elles ſont ſi dangereuſes que ſi, par une heureuſe inconſéquence, elles ne dérogeoient pas dans leur conduite à ces idées déſolantes, elles tomberoient dans l'abrutiſſement le plus honteux ; comment s'occuperoient-elles d'un monde périſſable qui peut à chaque inſtant écrouler ? comment ſonger à ſe rendre heureuſes dans une terre qui n'eſt que le veſtibule d'un royaume éternel ? Eſt-il donc ſurprenant que des ſuperſtitions auxquelles de pareils dogmes ſervent de baſe, aient preſcrit à leurs ſectateurs un détachement total des choſes d'ici bas, un renoncement entier aux plaiſirs les plus innocens, une inertie, une puſillanimité, une abjection d'ame, une inſociabilité qui les rend inutiles à eux-mêmes & dangereux pour les autres ? Si la néceſſité ne forçoit les hommes de ſe départir dans la pratique de leurs ſyſtêmes inſenſés ; ſi leurs beſoins ne les ramenoient à la raiſon en dépit de leurs dogmes religieux, le monde entier deviendroit bientôt un vaſte déſert, habité par quelques ſauvages iſolés, qui n'auroient pas même le courage de ſe multiplier. Qu'eſt-ce que des notions qu'il faut néceſſairement mettre à l'écart pour faire ſubſiſter l'aſſociation humaine !

CEPENDANT le dogme d'une vie future, accompagnée de récompenſes & de châtimens, eſt depuis un grand nombre de ſiècles regardé comme le plus puiſſant, ou même comme le ſeul motif capable de contenir les paſſions des hommes, & qui puiſſe les obliger d'être vertueux ; peu-à-peu ce dogme eſt devenu la baſe de preſque tous les ſyſtêmes religieux & politiques ; & il ſemble aujourd'hui que l'on ne pourroit attaquer ce préjugé ſans briſer abſolument les liens de la ſociété. Les fondateurs des religions en ont fait uſage pour s'attacher leurs ſectateurs crédules ; les légiſlateurs l'ont regardé comme le frein le plus capable de retenir leurs ſujets ſous le joug ; pluſieurs Philoſophes eux-mêmes ont cru de bonne foi que ce

dogme étoit néceſſaire pour effrayer les hommes & les détourner du crime. [78].

On ne peut en effet diſconvenir que ce dogme n'ait été de la plus grande utilité pour ceux qui donnèrent des religions aux nations, & qui s'en firent les miniſtres ; il fut le fondement de leur pouvoir, la ſource de leurs richeſſes, & la cauſe permanente de l'aveuglement & des terreurs dans leſquelles leur intérêt voulut que le genre-humain fût nourri. C'eſt par lui que le Prêtre devint l'émule & le maître des Rois : les nations ſe ſont remplies d'enthouſiaſtes ivres de religion, toujours bien plus diſpoſés à écouter ſes menaces que les conſeils de la raiſon, que les ordres du ſouverain, que les cris de la nature, que les loix de la ſociété. La politique fut elle-même aſſervie aux caprices du Prêtre ; le monarque temporel fut obligé de plier ſous le joug du monarque éternel ; l'un ne diſpoſoit que de ce monde périſſable, l'autre étendoit ſa puiſſance juſques dans un monde à venir, plus important pour les hommes que la terre, où ils ne ſont que des pélérins & des paſſagers. Ainſi le dogme de l'autre vie mit le gouvernement lui-même dans la dépendance du prêtre ; il ne fut que ſon premier ſujet, & jamais il ne fut obéï que lorſque tous deux furent d'accord pour accabler le genre-humain. La nature cria vainement aux hommes de ſonger à leur félicité préſente, le prêtre leur ordonna d'être malheureux dans l'attente d'une félicité future : la raiſon leur diſoit en vain qu'ils devoient être paiſibles ; le prêtre leur ſouffla le fanatiſme & la fureur, & les força de

(78) Lorſque le dogme de l'immortalité de l'ame, ſorti de l'école de Platon, vint à ſe répandre chez les Grecs, il cauſa les plus grands ravages, & détermina une foule d'hommes mécontens de leur ſort à terminer leurs jours. Ptolémée Philadelphe, Roi d'Egypte en voyant les effets que ce dogme, que l'on regarde aujourd'hui comme ſi ſalutaire, produiſoit ſur les cerveaux de ſes ſujets, défendit de l'enſeigner ſous peine de mort. *Voyez l'argument du dialogue de Phédon* de la traduction de Dacier.

troubler la tranquillité publique toutes les fois qu'il fut queſtion des intérêts du monarque inviſible de l'autre vie ou de ſes miniſtres en celle-ci.

TELS ſont les fruits que la politique a recueillis du dogme de la vie future ; les régions de l'avenir ont aidé le ſacerdoce à conquérir le monde. L'attente d'une félicité céleſte & la crainte des ſupplices futurs ne ſervirent qu'à empêcher les hommes de ſonger à ſe rendre heureux ici bas. L'erreur, ſous quelque aſpect qu'on l'enviſage, ne ſera jamais qu'une ſource de maux pour le genre-humain. Le dogme d'une autre vie en préſentant aux mortels un bonheur idéal en fera des enthouſiaſtes ; en les accablant de craintes il en fera des êtres inutiles, des lâches, des atrabilaires, des forcenés, qui perdront de vue leur ſéjour préſent pour ne s'occuper que d'un avenir imaginaire & des maux chimériques qu'ils doivent craindre après leur mort.

SI l'on nous dit, que le dogme des récompenſes & des peines à venir eſt le frein le plus puiſſant pour réprimer les paſſions des hommes ; nous répondrons en appellant à l'expérience journalière. Pour peu que l'on regarde autour de ſoi, l'on verra cette aſſertion démentie, & l'on trouvera que ces merveilleuſes ſpéculations, incapables de changer les tempéramens des hommes, d'anéantir les paſſions que les vices de la ſociété même contribuent à faire éclore dans tous les cœurs, ne diminuent aucunement le nombre des méchans : dans les nations qui en paroiſſent le plus fortement convaincues, nous voyons des aſſaſſins, des voleurs, des fourbes, des oppreſſeurs, des adultères, des voluptueux ; tous ſont perſuadés de la réalité d'une autre vie, mais dans le tourbillon de la diſſipation & des plaiſirs, dans la fougue de leurs paſſions ils ne voient plus cet avenir redoutable, qui n'influe nullement ſur leur conduite préſente.

EN un mot dans les pays où le dogme de l'autre vie eſt ſi fortement établi que chacun s'irriteroit contre quiconque auroit la témérité de le combattre, ou

même d'en douter, nous voyons qu'il eſt parfaitement incapable d'en impoſer à des Princes injuſtes, négligens, débauchés; à des courtiſans avides & déréglés; à des concuſſionnaires qui ſe nourriſſent inſolemment de la ſubſtance des peuples; à des femmes ſans pudeur; à une foule de crapuleux & de vicieux; à pluſieurs même d'entre ces prêtres dont la fonction eſt d'annoncer les vengeances du ciel. Si vous leur demandez, pourquoi donc ils ont oſé ſe livrer à des actions, qu'ils ſavoient propres à leur attirer des châtimens éternels? Ils vous répondront que la fougue des paſſions, le torrent de l'habitude, la contagion de l'exemple, ou même que la force des circonſtances les ont entraînés, & leur ont fait oublier les conſéquences terribles que leur conduite pouvoit avoir pour eux. D'ailleurs ils vous diront que les tréſors de la miſéricorde divine ſont infinis; & qu'un repentir ſuffit pour effacer les crimes les plus noirs & les plus accumulés. [79] Dans cette foule, des ſcélérats qui, chacun à leur maniere, déſolent la ſociété, vous ne trouverez qu'un petit nombre d'hommes, aſſez intimidés par les craintes d'un avenir malheureux, pour réſiſter à leurs penchans; que dis-je! ces penchans ſont trop foibles pour les entraîner, & ſans le dogme d'une autre vie, la loi & la crainte du blâme euſſent été des motifs ſuffiſans pour les empêcher de ſe rendre criminels.

Il eſt en effet des ames craintives & timorées ſur leſquelles les terreurs d'une autre vie font une im-

(79) L'idée de la miſéricorde divine raſſure les méchans, & leur fait oublier la Juſtice divine. En effet ces deux attributs, étant ſuppoſés infinis également en Dieu, doivent ſe contrebalancer de façon que ni l'un ni l'autre ne puiſſent agir. Quoi qu'il en ſoit, les méchans comptent ſur un Dieu *immobile*; ou ſe flattent à l'aide de ſa miſéricorde d'échapper aux effets de ſa Juſtice. Les brigands, qui voient que tôt ou tard ils périront au gibet, diſent qu'ils en feront quittes pour *faire une belle fin*. Les chrétiens croient *qu'un bon Peccavi* efface tous les péchés. Les Indiens attribuent la même vertu aux Eaux du Gange.

preſſion

preſſion profonde ; les hommes de cette eſpece ſont nés avec des paſſions modérées, une organiſation frêle ; une imagination peu fougueuſe ; il n'eſt donc point ſurprenant que dans ces êtres, déja retenus par leur nature, la crainte de l'avenir contrebalance les foibles efforts de leurs foibles paſſions ; mais il n'en eſt point de même de ces ſcélérats déterminés, de ces vicieux habituels dont rien ne peut arrêter les excès, & qui dans leurs emportemens fermant les yeux ſur la crainte des loix de ce monde, mépriſeront encore bien plus celles de l'autre.

CEPENDANT combien de perſonnes ſe diſent, & même ſe croient retenues par les craintes d'une autre vie ! mais ou elles nous trompent, ou elles s'en impoſent à elles-mêmes : elles attribuent à ces craintes ce qui n'eſt que l'effet de motifs plus préſens, tels que la foibleſſe de leur machine, la diſpoſition de leur tempérament, le peu d'énergie de leurs ames, leur timidité naturelle, les idées de l'éducation, la crainte des conſéquences immédiates & phyſiques de leurs déréglemens ou de leurs mauvaiſes actions. Ce ſont là les vrais motifs qui les retiennent, & non pas les notions vagues de l'avenir, que les hommes, qui en ſont d'ailleurs les plus perſuadés, oublient à chaque inſtant dès qu'un intérêt puiſſant les ſollicite à pécher. Pour peu que l'on y fît attention l'on verroit que l'on fait honneur à la crainte de ſon Dieu, de ce qui n'eſt réellement que l'effet de ſa propre foibleſſe, de ſa puſillanimité, du peu d'intérêt que l'on trouve à mal faire ; l'on n'agiroit point autrement quand même l'on n'auroit pas cette crainte, & ſi l'on réfléchiſſoit, l'on ſentiroit que c'eſt toujours la néceſſité qui fait agir les hommes comme ils ſont.

L'HOMME ne peut être contenu lorſqu'il ne trouve point en lui-même de motifs aſſez forts pour le retenir, ou le ramener à la raiſon. Il n'y a rien ni dans ce monde ni dans l'autre qui puiſſe rendre vertueux celui qu'une organiſation malheureuſe, un eſprit mal cultivé, une imagination emportée, des habitudes in-

vétérées, des exemples funeſtes, des intérêts puiſſans invitent au crime de toutes parts. Il n'eſt point de ſpéculations capables de réprimer celui qui brave l'opinion publique, qui mépriſe la loi, qui eſt ſourd aux cris de ſa conſcience ; que ſa puiſſance met en ce monde au-deſſus du châtiment ou du blâme [80]. Dans ſes tranſports il craindra bien moins encore un avenir éloigné, dont l'idée cédera toujours à ce qu'il jugera néceſſaire à ſon bonheur immédiat & préſent. Toute paſſion vive nous aveugle ſur tout ce qui n'eſt pas ſon objet ; les terreurs de la vie future, dont nos paſſions ont toujours le ſecret de nous diminuer la probabilité, ne peuvent rien ſur un méchant qui ne craint point les châtimens bien plus voiſins de la loi, & la haine aſſurée des êtres qui l'entourent. Tout homme qui ſe livre au crime ne voit rien de certain que l'avantage qu'il attend du crime, le reſte lui paroît toujours faux ou problématique.

POUR peu que nous ouvrions les yeux nous verrons qu'il ne faut pas compter que la crainte d'un Dieu vengeur & de ſes châtimens, que l'amour-propre ne nous montre jamais qu'adoucis par le lointain, puiſſe rien ſur des cœurs endurcis dans le crime. Celui qui eſt parvenu à ſe perſuader qu'il ne peut être heureux ſans le crime, ſe livrera toujours au crime nonobſtant les menaces de la religion ! quiconque eſt aſſez aveugle pour ne point lire ſon infamie dans ſon propre cœur, ſa propre condamnation ſur les viſages des

[80] On ne manquera pas de dire que la crainte d'une autre vie eſt un frein, au moins utile pour contenir les Princes & les grands, qui n'en ont point d'autre ; & qu'un frein quelconque vaut encore mieux que point de frein du tout. On a ſuffiſamment prouvé que ce frein de l'autre vie n'arrêtoit nullement les ſouverains ; il eſt un autre frein plus réel & plus propre à les contenir & à les empêcher de nuire à la ſociété, c'eſt de les ſoumettre aux loix de la ſociété & de leur ôter le droit ou le pouvoir d'abuſer de ſes forces pour l'aſſervir à leurs propres caprices. Une bonne conſtitution politique, fondée ſur l'équité naturelle & une bonne éducation ſont les meilleurs freins pour les chefs des Nations.

êtres qui l'entourent, l'indignation & la colere dans les yeux des juges établis pour le punir des forfaits qu'il veut commettre, un tel homme, dis-je, ne verra jamais les impreſſions que ſes crimes feront ſur le viſage d'un juge qu'il ne voit pas, ou qu'il ne voit que loin de lui. Le tyran qui d'un œil ſec peut entendre les cris & voir couler les larmes d'un peuple entier dont il fait le malheur, neverra point les yeux enflammés d'un maître plus puiſſant. Quand un monarque orgueilleux prétend être comptable à Dieu ſeul de ſes actions, c'eſt qu'il craint plus ſa nation que ſon Dieu.

MAIS d'un autre côté la religion elle-même n'a-néantit-elle pas les effets des craintes qu'elle annonce comme ſalutaires ? Ne fournit-elle pas à ſes diſciples des moyens de ſe ſouſtraire aux châtimens dont elle les a ſi ſouvent menacés ? Ne leur dit-elle pas qu'un répentir ſtérile peut à l'inſtant de la mort déſarmer le courroux céleſte, & purifier les ames des ſouillures du péché ? Dans quelques ſuperſtitions les Prêtres ne s'arrogent-ils pas le droit de remettre aux mourans les forfaits qu'ils ont commis pendant le cours d'une vie déréglée ? Enfin les hommes les plus pervers raſſurés dans l'iniquité, la débauche & le crime, ne comptent-ils pas juſqu'au dernier moment ſur les ſecours d'une religion qui leur promet des moyens infaillibles de ſe réconcilier avec le Dieu qu'ils ont irrité & d'éviter ſes châtimens rigoureux ?

EN conſéquence de ces notions ſi favorables pour les méchans, ſi propres à les tranquilliſer, nous voyons que l'eſpoir d'expiations faciles, loin de les corriger, les engage à perſiſter juſqu'à la mort dans les déſordres les plus crians. En effet malgré les avantages ſans nombre que l'on aſſure découler du dogme de l'autre vie, malgré ſon efficacité prétendue pour réprimer les paſſions des hommes, les Miniſtres de la religion, ſi intéreſſés au maintien de ce ſyſtême, ne ſe plaignent-ils pas eux-mêmes chaque jour de ſon inſuffiſance ? Ils reconnoiſſent que les mortels qu'ils ont imbus dès l'enfance de ces idées n'en ſont pas moins entraînés

par leurs penchans, étourdis par la diſſipation, eſclaves de leurs plaiſirs, enchaînés par l'habitude, emportés par le torrent du monde, ſéduits par des intérêts préſens qui leur font oublier également les récompenſes & les châtimens de la vie future. En un mot les Miniſtres du ciel conviennent que leurs diſciples pour la plûpart ſe conduiſent en ce monde comme s'ils n'avoient rien à eſpérer ou à ctaindre dans un autre.

ENFIN ſuppoſons pour un inſtant que le dogme de l'autre vie ſoit de quelqu'utilité, & qu'il retienne vraiment un petit nombre d'individus ; qu'eſt-ce que ces foibles avantages comparés à la foule de maux que l'on en voit découler ! Contre un homme timide que cette idée contient, il en eſt des millions qu'elle ne peut contenir ; il en eſt des millions qu'elle rend inſenſés, farouches, fanatiques, inutiles & méchans ; il en eſt des millions qu'elle détourne de leurs devoirs envers la ſociété ; il en eſt une infinité qu'elle afflige & qu'elle trouble, ſans aucun bien réel pour leurs aſſociés [81].

---

(81) Bien des gens, perſuadés de l'utilité du dogme de l'autre vie, regardent ceux qui oſent le combattre comme des ennemis de la ſociété. Cependant il eſt aiſé de ſe convaincre que les hommes les plus éclairés & les plus ſages de l'antiquité ont cru, non-ſeulement que l'ame étoit matérielle & périſſoit avec le corps, mais encore ont attaqué ſans détour l'opinion des châtimens de l'avenir. Ce ſentiment n'étoit point propre aux Epicuriens, nous le voyons adopté par des philoſophes de toutes les ſectes, par des Pythagoriciens, des Stoïciens, enfin par les hommes les plus ſaints & les plus vertueux de la Grèce & de Rome. Voici comme Ovide fait parler Pythagore.

O Genus atonitum gelidæ formidine Mortis,
Quid ſtyga, quid tenebras, & nomina vana timetis
Materiem vatum, falſi que pericula mundi ?

TIMÉE de Locres, qui étoit Phyhagoricien, convient que la doctrine des châtimens futurs étoit fabuleuſe, purement deſtinée pour le vulgaire imbécille & peu faite pour ceux qui cultivent leur raiſon.

ARISTOTE dit formellement que *l'homme n'a ni bien à eſpérer, ni mal à craindre après la mort.*

DANS le ſyſtême des Platoniciens, qui faiſoient l'ame immortelle, il ne pouvoit y avoir de châtimens à craindre pour elle après la mort, vû que cette ame retournoit alors ſe rejoindre à la divinité, dont elle étoit une portion: or une portion de la divinité ne pouvoit être ſujette à ſouffrir.

CICÉRON dit de Zénon qu'il ſuppoſoit l'ame d'une ſubſtance ignée, d'où il conclut qu'elle devoit ſe détruire. *Zenoni Stoico animus ignis videtur. Si ſit ignis extinguetur ; interibit cum reliquo corpore.*

CET orateur philoſophe, qui étoit de la ſecte Académique, n'eſt pas toujours d'accord avec lui-même ; cependant en pluſieurs occaſions il traite ouvertement de fables les tourmens de l'enfer & regarde la mort comme la fin de tout pour l'homme. *V. Tuſculan. I. C. 38.*

SÉNEQUE eſt rempli de paſſages dans leſquels il fait enviſager la mort comme un état d'anéantiſſement total. *Mors eſt non eſſe. Id quale ſit jam ſcio ; hoc erit poſt me quod ante me fuit. Si quid in hac re tormenti eſt, neceſſe eſt & fuiſſe antequam prodiremus in lucem ; atqui nullam ſenſimus tunc vexationem.* En parlant de la mort de ſon frere il dit *quid itaque ejus deſiderio maceror, qui aut beatus, aut nullus eſt?* Mais rien de plus déciſif que ce que Séneque écrit à Marcia pour la conſoler. (chap. 19.) *Cogita nullis defunctum malis affici: illa quæ nobis inferos faciunt terribiles, fabulam eſſe: nullas imminere mortuis tenebras, nec carcerem, nec flumina flagrantia igne, nec oblivionis amnem, nec tribunalia, & reos & in illa libertate tam laxa iterum tyrannos: luſerunt iſta Poëtæ & vanis nos agitavere terroribus. Mors omnium dolorum & ſolutio eſt & finis : ultra quam mala noſtra non exeunt, quæ nos in illam tranquillitatem, in qua antequam naſceremur, jacuimus, reponit.*

ENFIN voici un paſſage très-déciſif de ce philoſophe, il mérite bien l'attention du lecteur. *Si animus fortuita contempſit ; ſi deorum hominumque formidinem ejecit, & ſcit non multum ab homine timendum, à Deo nihil ; ſi contemptor omnium quibus torquetur vita eo perductus eſt ut illi liqueat mortem nullius mali eſſe materiam, multorum finem.* V. DE BENEFICIIS VII. I.

Séneque le Tragique s'explique de la même façon que le philoſophe.

Poſt mortem nihil eſt, ipſaque mors nihil.
Velocis ſpatii meta noviſſima.
Quæris quo jaceas poſt obitum loco?
Quò non nata jacent.
Mors individua eſt noxia corpori,
Nec parcens animæ.

TROADES.

EPICTETE a les mêmes idées dans un paſſage très-digne de remarque rapporté par Arrien, le voici fidélement traduit. „ Mais où allez-vous ? Ce ne peut être dans un lieu de ſouffrances ; „ vous ne faites que retourner à l'endroit d'où vous êtes venus ; „ vous allez être de nouveau paiſiblement aſſocié avec les élé- „ mens d'où vous ſortez. Ce qui dans votre compoſition étoit „ de la nature du feu, retournera à l'élément du feu ; ce qui „ étoit de la nature de la terre va ſe rejoindre à la terre ; ce qui „ étoit air, va ſe réunir à l'air ; ce qui etoit eau, va ſe réſoudre „ en eau ; il n'y a point d'Enfer, ni d'Achéron, ni de Cocyte, „ ni de Phlégéton." V. ARRIAN. IN EPICTET. LIB. III. CAP. 13. Dans un autre endroit le même philoſophe dit : „ l'heure de la „ mort approche ; mais n'allez pas aggraver vos maux, ni ren- „ dre les choſes pires qu'elles ne ſont : repréſentez-vous les ſous „ leur vrai point de vue. Le tems eſt venu où les matériaux dont „ vous êtes compoſé vont ſe réſoudre dans les élémens d'où ils „ ont été originairement empruntés. Qu'y a-t-il de terrible ou de „ fâcheux en cela ? eſt-il quelque choſe dans le monde qui périſſe „ totalement ?" VID. ARRIAN. LIB. IV. CAP. 7. §. 1.

ENFIN le ſage & pieux Antonin dit » celui qui craint la mort » ou craint d'être privé de tout ſentiment, ou craint d'éprouver » des ſenſations différentes. Si vous perdez tout ſentiment, vous » ne ſerez plus ſujet aux peines & à la miſere. Si vous êtes pourvu » d'autres ſens d'une nature différente, vous deviendrez une Créa- » ture d'une eſpèce différente."

CE grand Empereur dit ailleurs qu'il faut attendre la mort avec tranquillité vû *qu'elle n'eſt que la diſſolution des élémens dont chaque animal eſt compoſé.* VOYEZ LES RÉFLEXIONS MORALES DE MARC-ANTONIN LIV. II. §. 17. ET LIVRE VIII. §. 58.

ON peut joindre à ces témoignages de tant de grands hommes de l'antiquité payenne celui de l'auteur de l'Eccléſiaſte, qui parle de la mort & du ſort de l'ame humaine comme un Epicurien. *Unus interitus eſt hominis & jumentorum, & æqua utriuſque conditio : ſicut moritur homo, ſic & illa moriuntur : ſimiliter ſpirant omnia, & nihil habet homo jumento amplius.* Et VOYEZ ECCLESIAST. CHAP. III. V. 19.

ENFIN comment les Chrétiens peuvent-ils concilier l'utilité ou la néceſſité du dogme de l'autre vie, avec le ſilence profond que le Légiſlateur des Juifs, inſpiré par la Divinité, a gardé ſur un article que l'on croit ſi important ?

CHAPITRE XIV.

L'éducation, la morale & les loix ſuffiſent pour contenir les hommes. Du déſir de l'immortalité; du Suicide.

CE n'eſt donc point dans un monde idéal, qui n'exiſte que dans l'imagination des hommes, qu'il faut aller puiſer des motifs pour les faire agir dans celui-ci; c'eſt dans ce monde viſible que nous trouverons les mobiles pour les détourner du crime & les exciter à la vertu. C'eſt dans la nature, dans l'expérience, dans la vérité qu'il faut chercher des remedes aux maux de notre eſpèce, & des mobiles propres à donner au cœur humain des penchans vraiment utiles au bien des ſociétés.

SI l'on a fait attention à ce qui a été dit dans le cours de cet ouvrage, on verra que c'eſt ſurtout l'éducation qui pourra fournir les vrais moyens de remédier à nos égaremens. C'eſt elle qui doit enſemencer nos cœurs; cultiver les germes qu'elle y aura jettés; mettre à profit les diſpoſitions & les facultés qui dépendent des différentes organiſations; entretenir le feu de l'imagination, l'allumer pour certains objets, l'étouffer & l'éteindre pour d'autres, enfin faire contracter aux ames des habitudes avantageuſes pour l'individu & pour la ſociété. Elevé de cette maniere les hommes n'auront aucun beſoin des récompenſes céleſtes pour connoître le prix de la vertu; ils n'auront pas beſoin de voir des gouffres embraſés ſous leurs pieds pour ſentir de l'horreur pour le crime; la nature ſans ces fables leur enſeignera bien mieux ce qu'ils ſe doivent à eux-mêmes, & la loi leur montrera ce qu'ils doivent aux corps dont ils ſont membres. C'eſt ainſi que l'éducation formera des citoyens à l'état;

les dépositaires du pouvoir distingueront ceux que l'éducation leur aura formés en raison des avantages qu'ils procureront à la patrie : ils puniront ceux qui lui feront nuisibles ; ils feront voir aux citoyens que les promesses que l'éducation & la morale leur font ne sont point vaines, & que dans un état bien constitué la vertu & les talens sont le chemin du bien-être, & que l'inutilité ou le crime conduisent à l'infortune & au mépris.

Un Gouvernement juste, éclairé, vertueux, vigilant, qui se proposera de bonne foi le bien public, n'a pas besoin de fables ou de mensonges pour gouverner des sujets raisonnables, il rougiroit de se servir de prestiges pour tromper des citoyens instruits de leurs devoirs, soumis par intérêt à des Loix équitables, capables de sentir le bien qu'on veut leur faire; il sait que l'estime publique à plus de force sur des hommes bien nés que la terreur des loix ; il sait que l'habitude suffit pour inspirer de l'horreur, même pour les crimes cachés qui échappent aux yeux de la société ; il sait que les châtimens visibles de ce monde en imposent bien plus à des hommes grossiers que ceux d'un avenir incertain & éloigné ; enfin il sait que les biens sensibles que la puissance souveraine est en possession de distribuer, touchent bien plus l'imagination des mortels, que ces récompenses vagues qu'on leur promet dans l'avenir.

Les hommes ne sont par-tout si méchans, si corrompus, si rebelles à la raison que parce que nulle part ils ne sont gouvernés conformément à leur nature ni instruits de ses loix nécessaires. Par-tout on les repaît d'inutiles chimères ; par-tout ils sont soumis à des maîtres qui négligent l'instruction des peuples, ou ne cherchent qu'à les tromper. Nous ne voyons sur la face de ce globe que des souverains injustes, incapables, amollis par le luxe, corrompus par la flatterie, dépravés par la licence & l'impunité, dépourvus de talens, de mœurs & de vertus ; indifférens sur leurs devoirs, que souvent ils ignorent ; ils ne sont gueres

occupés du bien-être de leurs peuples ; leur attention eſt abſorbée par des guerres inutiles, ou par le deſir de trouver à chaque inſtant des moyens de ſatisfaire leur inſatiable avidité ; leur eſprit ne ſe porte point ſur les objets les plus importans au bonheur de leurs états. Intéreſſés à maintenir les préjugés reçus, ils n'ont garde de ſonger aux moyens de les guérir ; enfin privés eux-mêmes des lumieres qui font connoître à l'homme que ſon intérêt eſt d'être bon, juſte, vertueux, ils ne récompenſent pour l'ordinaire que les vices qui leur ſont utiles, & puniſſent les vertus qui contrarient leurs paſſions imprudentes. Sous de tels maitres eſt-il donc ſurprenant que les ſociétés ſoient ravagées par des hommes pervers qui oppriment à l'envi les foibles qui voudroient les imiter ? L'état de ſociété eſt un état de guerre du ſouverain contre tous, & de chacun des membres les uns contre les autres. [82] L'homme eſt méchant, non parce qu'il eſt né méchant, mais parce qu'on le rend tel ; les grands, les puiſſans écraſent impunément les indigens, les malheureux, & ceux-ci, au riſque de leur vie, cherchent à leur rendre tout le mal qu'ils en ont reçu ; ils attaquent ouvertement ou en ſecret une patrie marâtre qui donne tout à quelques-uns de ſes enfans & qui ôte tout aux autres ; ils la puniſſent de ſa partialité & lui montrent que les mobiles empruntés de l'autre vie ſont impuiſſans contre les paſſions & les

[82] Il faut obſerver ici que je ne dis pas, comme Hobbes, que l'état de nature eſt un état de guerre, je dis que les hommes par leur nature ne ſont ni bons ni méchans, ils ſont également diſpoſés à devenir bons ou méchans ſuivant qu'on les modifie ou ſuivant qu'on leur fait trouver leur intérêt à être l'un ou l'autre. Les hommes ne ſont ſi diſpoſés à ſe nuire que parce que tout conſpire à les diviſer d'intérêts ; chacun vit, pour ainſi dire, iſolé dans la ſociété, & leurs chefs profitent de leurs diviſions pour les ſubjuguer les uns par les autres. *Divide & Impera* eſt la maxime que ſuivent par inſtinct tous les mauvais gouvernemens. Les tyrans ne trouveroient pas leur compte s'ils n'avoient ſous leurs ordres que des hommes vertueux.

fureurs qu'une adminiſtration corrompue a fait naître en celle-ci, & que la terreur des ſupplices de ce monde eſt elle-même trop foible contre la néceſſité, contre des habitudes criminelles, contre une organiſation dangereuſe que l'éducation n'a point rectifiée.

En tout pays la morale des peuples eſt totalement négligée, & le gouvernement n'eſt occupé que du ſoin de les rendre timides & malheureux. L'homme eſt preſque par-tout eſclave, il faut donc qu'il ſoit bas, intéreſſé, diſſimulé, ſans honneur, en un mot qu'il ait les vices de ſon état. Par-tout on le trompe, on l'entretient dans l'ignorance, on l'empêche de cultiver ſa raiſon; il faut donc qu'il ſoit par-tout ſtupide, déraiſonnable & méchant; par-tout il voit que le crime & le vice ſont honorés, il en conclud que le vice eſt un bien, & que la vertu ne peut être qu'un ſacrifice de ſoi-même. Par-tout il eſt malheureux, ainſi par-tout il nuit à ſes ſemblables pour ſe tirer de peine; en vain pour le contenir on lui montre le ciel, ſes regards bientôt retombent ſur la terre; il y veut être heureux à tout prix, & les loix, qui n'ont pourvu ni à ſon inſtruction, ni à ſes mœurs, ni à ſon bonheur, le menacent inutilement & le puniſſent de la négligence injuſte des légiſlateurs. Si la politique plus éclairée elle-même s'occupoit ſérieuſement de l'inſtruction & du bien-être du peuple; ſi les loix étoient plus équitables; ſi chaque ſociété moins partiale donnoit à chacun de ſes membres les ſoins, l'éducation & les ſecours qu'il eſt en droit d'exiger; ſi les gouvernemens moins avides & plus vigilans ſe propoſoient de rendre leurs ſujets plus heureux; on ne verroit point un ſi grand nombre de malfaiteurs, de voleurs, de meurtriers infeſter la ſociété; on ne ſeroit point obligé de leur ôter la vie pour les punir d'une méchanceté, qui n'eſt due pour l'ordinaire qu'aux vices de leurs inſtitutions; il ne ſeroit point néceſſaire de chercher dans une autre vie des chimeres toujours forcées d'échouer contre leurs paſſions & leurs beſoins réels. En un mot ſi le peuple étoit plus inſtruit

& plus heureux, la politique ne feroit point dans le cas de le tromper pour le contenir, ni de détruire tant d'infortunés pour s'être procuré le néceſſaire aux dépens du ſuperflu de leurs concitoyens endurcis.

LORSQUE nous voudrons éclairer l'homme, montrons lui toujours la vérité. Au lieu d'allumer ſon imagination par l'idée de ces biens prétendus que l'avenir lui reſerve, qu'on le ſoulage, qu'on le ſecoure, ou du moins qu'on lui permette de jouir du fruit de ſon labeur, qu'on ne lui raviſſe point ſon bien par des impôts cruels, qu'on ne le décourage point du travail, qu'on ne le force point à l'oiſiveté qui le conduiroit au crime. Qu'il ſonge à ſon exiſtence préſente ſans porter ſes regards ſur celle qui l'attend après ſa mort. Qu'on excite ſon induſtrie, qu'on récompenſe ſes talens, qu'on le rende actif, laborieux, bienfaiſant, vertueux en ce monde qu'il habite, qu'on lui montre que ſes actions peuvent influer ſur ſes ſemblables, & non ſur les êtres imaginaires que l'on a placés dans un monde idéal. Qu'on ne lui parle pas des ſupplices dont la divinité le menace pour le tems où il ne ſera plus; qu'on lui faſſe voir la ſociété armée contre ceux qui la troublent; qu'on lui montre les conſéquences de la haine de ſes aſſociés; qu'il apprenne à ſentir le prix de leur affection; qu'il apprenne à s'eſtimer lui-même, qu'il ait l'ambition de mériter l'eſtime des autres, qu'il ſache que pour l'obtenir il faut avoir de la vertu, & que l'homme vertueux dans une ſociété bien conſtituée n'a rien à craindre ni des hommes ni des Dieux.

SI nous voulons former des citoyens honnêtes, courageux, induſtrieux, utiles à leur pays, gardons-nous de leur inſpirer dès l'enfance des craintes mal fondées de la mort; n'amuſons point leur imagination de fables merveilleuſes; n'occupons point leur eſprit d'un avenir inutile à connoître & qui n'a rien de commun avec leur félicité réelle. Parlons de l'immortalité à des ames courageuſes & nobles: montrons-la comme le prix de leurs travaux à ces eſprits énergi-

ques qui s'élancent au-delà des bornes de leur exiſtence actuelle, & qui peu contens d'exciter l'admiration & l'amour de leurs contemporains, veulent encore arracher les hommages des races futures. En effet il eſt une immortalité à laquelle le génie, les talens, les vertus ſont en droit de prétendre ; ne blâmons, n'étouffons point une paſſion noble fondée ſur notre nature, & dont la ſociété recueille les fruits les plus avantageux.

L'IDÉE d'être après ſa mort enſeveli dans un oubli total, de n'avoir rien de commun avec les êtres de notre eſpèce, de perdre toute poſſibilité d'influer encore ſur eux, eſt une penſée douloureuſe pour tout homme ; elle eſt ſur-tout très-affligeante pour ceux qui ont une imagination embraſée. Le déſir de l'immortalité ou de vivre dans la mémoire des hommes fut toujours la paſſion des grandes ames ; elle fut le mobile des actions de tous ceux qui ont joué un grand rôle ſur la terre. Les Héros ſoit vertueux ſoit criminels, les Philoſophes ainſi que les Conquérans, les hommes de génie & les hommes à talens, ces perſonnages ſublimes qui ont fait honneur à leur eſpèce, ainſi que ces illuſtres ſcélérats, qui l'ont avilie & ravagée, ont vu la poſtérité dans toutes leurs entrepriſes, & ſe ſont flattés de l'eſpoir d'agir ſur les ames des hommes lorſqu'eux-mêmes n'exiſteroient plus. Si l'homme du commun ne porte pas ſi loin ſes vues, il eſt au moins ſenſible à l'idée de ſe voir renaître dans ſes enfans, qu'il ſait deſtinés à lui ſurvivre, à tranſmettre ſon nom, à conſerver ſa mémoire, à le repréſenter dans la ſociété ; c'eſt pour eux qu'il rebâtit ſa cabane, c'eſt pour eux qu'il plante un arbre qu'il ne verra jamais dans ſa force, c'eſt pour qu'ils ſoient heureux qu'il travaille. Le chagrin qui trouble ces grands, ſouvent ſi inutiles au monde, lorſqu'ils ont perdu l'eſpoir de continuer leur race, ne vient que de la crainte d'être entiérement oubliés. Ils ſentent que l'homme inutile meurt tout entier. L'idée que leur nom ſera dans la bouche des hommes,

la penſée qu'il ſera prononcé avec tendreſſe, qu'il excitera dans les cœurs des ſentimens favorables, ſont des illuſions utiles & propres à flatter ceux-mêmes qui ſavent qu'il n'en réſultera rien pour eux. L'homme ſe plaît à ſonger qu'il aura du pouvoir, qu'il ſera pour quelque choſe dans l'univers, même après le terme de ſon exiſtence humaine; il prend part en idée aux actions, aux diſcours, aux projets des races futures, & ſeroit très-malheureux s'il ſe croyoit exclus de leur ſociété. Les loix dans preſque toutes les nations ſont entrées dans ces vues; elles ont voulu conſoler les citoyens de la néceſſité de mourir, en leur donnant les moyens d'exercer leurs volontés long-tems même après la mort. Cette condeſcendance va ſi loin que les morts règlent le ſort des vivans ſouvent pendant une longue ſuite d'années.

TOUT nous prouve dans l'homme le déſir de ſe ſurvivre à lui-même. Les Pyramides, les Mauſolées, les Monumens, les Epitaphes, tout nous montre qu'il veut prolonger ſon exiſtence au delà même du trépas. Il n'eſt point inſenſible aux jugemens de la poſtérité; c'eſt pour elle que le ſavant écrit, c'eſt pour l'étonner que le monarque élève des édifices, ce ſont ces louanges que le grand homme entend déjà retentir dans ſon oreille, c'eſt à ſon jugement que le citoyen vertueux en appelle de ſes contemporains injuſtes ou prévenus. Heureuſe chimère! illuſion ſi douce qui ſe réaliſe pour les imaginations ardentes, & qui ſe trouve propre à faire naître & à ſoutenir l'enthouſiaſme du génie, le courage, la grandeur d'ame, les talens, & qui peut ſervir quelquefois à contenir les excès des hommes puiſſans, ſouvent très-inquiets des jugemens de la poſtérité, parce qu'ils ſavent qu'elle vengera tôt ou tard les vivans des maux injuſtes qu'on leur aura fait ſouffrir.

NUL homme ne peut donc conſentir à être totalement effacé du ſouvenir de ſes ſemblables; peu d'hommes ont le courage de ſe mettre au deſſus des jugemens du genre-humain futur & de ſe dégrader à ſes yeux. Quel eſt l'être inſenſible au plaiſir d'arracher

des pleurs à ceux qui lui ſurvivent, d'agir encore ſur leurs ames, d'occuper leur penſée, d'exercer ſur eux ſon pouvoir du fond même du tombeau ! Impoſons donc un ſilence eternel à ces ſuperſtitieux mélancoliques qui ont l'audace de blâmer un ſentiment dont il réſulte tant d'avantages pour la ſociété; n'écoutons point ces philoſophes indifférens qui veulent que nous étouffions ce grand reſſort de nos ames; ne nous laiſſons point ſéduire par les ſarcaſmes de ces voluptueux, qui mépriſent une immortalité vers laquelle ils n'ont point la force de s'acheminer. Le déſir de plaire à la poſtérité & de rendre ſon nom agréable aux races à venir, eſt un mobile reſpectable lorſqu'il fait entreprendre des choſes dont l'utilité peut influer ſur des hommes & des nations qui n'exiſtent point encore. Ne traitons point d'inſenſé l'enthouſiaſme de ces génies vaſtes & bienfaiſans dont les regards perçans nous ont prévus de leur tems, qui ſe ſont occupés de nous, qui ont déſiré nos ſuffrages, qui ont écrit pour nous, qui nous ont enrichis de leurs découvertes, qui nous ont guéris de nos erreurs : rendons-leur les hommages qu'ils ont attendus de nous lorſque leurs contemporains injuſtes les leur ont refuſés. Payons au moins à leurs cendres un tribut de reconnoiſſance pour les plaiſirs & les biens qu'ils nous procurent. Arroſons de nos pleurs les urnes des Socrates, des Phocions; lavons avec nos larmes la tache que leur ſupplice a faite au genre-humain; expions par nos regrets l'ingratitude athénienne; apprenons par ſon exemple à redouter le fanatiſme religieux & politique, & craignons de perſécuter le mérite & la vertu en perſécutant ceux qui combattent nos préjugés.

RÉPANDONS des fleurs ſur les tombeaux d'Homère, du Taſſe, de Milton. Révérons les ombres immortelles de ces génies heureux dont les chants excitent encore dans nos ames les ſentimens les plus doux. Béniſſons la mémoire de tous ces bienfaiteurs des peuples qui furent les délices du genre-humain; adorons les vertus des Titus, des Trajans, des An-

tonins, des Juliens ; méritons dans notre ſphère les éloges de l'avenir, & ſouvenons-nous toujours que pour emporter en mourant les regrets de nos ſemblables il faut leur montrer des talens & des vertus. Les convois funèbres des Monarques les plus puiſſans ſont rarement arroſés par les larmes des peuples, ils les ont communément taries de leur vivant. Les noms des Tyrans excitent l'horreur de ceux qui les entendent prononcer. Frémiſſez donc, Rois cruels, qui plongez vos ſujets dans la miſere & les larmes, qui ravagez les nations, qui changez la terre en un cimetiere aride ; frémiſſez des traits de ſang ſous leſquels l'hiſtoire irritée vous peindra pour les races futures ; ni vos monumens ſomptueux, ni vos victoires impoſantes, ni vos armées innombrables n'empêcheront la poſtérité d'inſulter vos mânes odieux & de venger ſes ayeux de vos éclatans forfaits !

NON ſeulement tout homme prévoit ſa diſſolution avec peine, mais encore il ſouhaite que ſa mort ſoit un événement intéreſſant pour les autres. Mais comme on vient de le dire, il faut des talens, des bienfaits, des vertus pour que ceux qui nous entourent s'intéreſſent à notre ſort & donnent des regrets à notre cendre. Eſt-il donc ſurprenant ſi le plus grand nombre des hommes occupés uniquement d'eux-mêmes, de leur vanité, de leurs projets puériles, du ſoin de ſatisfaire leurs paſſions aux dépens du contentement & des beſoins d'une épouſe, d'une famille, de leurs enfans, de leurs amis, de la ſociété, n'excitent aucuns regrets par leur mort, ou ſoient bientôt oubliés. Il eſt une infinité de Monarques dont l'hiſtoire ne nous apprend rien, ſinon qu'ils ont vécu. Malgré l'inutilité dans laquelle les hommes vivent pour la plupart, le peu de ſoin qu'ils prennent pour ſe rendre chers aux êtres qui les environnent ; les actions mêmes qu'ils font pour leur déplaire, n'empêchent pas que l'amour-propre de chaque mortel ne lui perſuade que ſa mort doit être un événement, & ne lui montre, pour ainſi dire, l'ordre des

choſes renverſé par ſon trépas. Homme foible & vain ! ne vois-tu pas que Séſoſtris, les Alexandres, les Céſars ſont morts ? La marche de l'univers ne s'eſt point arrêtée pour cela ; la mort de ces fameux vainqueurs, affligeante pour quelques eſclaves favoriſés, fut un ſujet de joie pour tout le genre-humain ; il rendit au moins aux nations l'eſpoir de reſpirer. Crois-tu que tes talens doivent intéreſſer le genre-humain & le mettre en deuil à ta mort ? Hélas ! les Corneilles, les Locks, les Newtons, les Bayles, le Monteſquieu ſont morts regrettés d'un petit nombre d'amis, que bientôt ont conſolé des diſtractions néceſſaires ; leur mort fut indifférente au plus grand nombre de leurs concitoyens. Oſes-tu te flatter que ton crédit, tes titres, tes richeſſes, tes repas ſomptueux, tes plaiſirs diverſifiés faſſent de ta mort un événement mémorable ? On en parlera pendant deux jours, & n'en ſois point ſurpris ; apprends qu'il mourut jadis à Babylone, à Sardes, à Carthage & dans Rome, une foule de citoyens plus illuſtres, plus puiſſans, plus opulens, plus voluptueux que toi, dont perſonne pourtant n'a ſongé à ſe tranſmettre les noms. Sois donc vertueux, ô homme ! dans quelque place que le deſtin t'aſſigne, tu ſeras heureux de ton vivant ; fais du bien & tu ſeras chéri ; acquiers des talens, & tu ſeras conſidéré ; la poſtérité t'admirera, ſi ces talens utiles pour elle, lui font connoître le nom ſous lequel on déſignoit autrefois ton être anéanti. Mais l'univers ne ſera point dérangé de ta perte ; & lorſque tu mourras ton plus proche voiſin ſera peut-être dans la joie, tandis que ta femme, tes enfans, tes amis ſeront occupés du triſte ſoin de te fermer les yeux.

NE nous occupons donc de notre ſort à venir que pour nous rendre utiles à ceux avec qui nous vivons ; rendons-nous pour notre propre bonheur des objets agréables à nos parens, à nos enfans, à nos proches, à nos amis, à nos ſerviteurs ; rendons-nous eſtimables aux yeux de nos concitoyens ; ſervons fidélement une patrie qui nous aſſûre notre bien-être ; que le déſir

de

de plaire à la postérité nous excite à des travaux qui arrachent ses éloges ; qu'un amour légitime de nous-mêmes nous fasse goûter d'avance le charme des louanges que nous voulons mériter ; & lorsque nous en sommes dignes, apprenons à nous aimer, à nous estimer nous-mêmes ; ne consentons jamais que des vices cachés, que des crimes secrets nous avilissent à nos propres yeux & nous forcent à rougir de nous-mêmes.

AINSI disposés, envisageons notre trépas avec la même indifférence dont il sera vu du plus grand nombre des hommes ; attendons la mort avec constance, apprenons à nous défaire des vaines terreurs dont on veut nous accabler. Laissons à l'enthousiaste ses espérances vagues ; laissons au superstitieux les craintes dont il nourrit sa mélancolie ; mais que des cœurs raffermis par la raison ne redoutent plus une mort qui détruira tout sentiment.

QUEL que soit l'attachement que les hommes ont pour la vie & leur crainte de la mort, nous voyons tous les jours que l'habitude, l'opinion, le préjugé sont assez forts pour anéantir ces passions en nous, pour nous faire braver le danger & hazarder nos jours. L'ambition, l'orgueil, la vanité, l'avarice, l'amour, la jalousie, le désir de la gloire, cette déférence pour l'opinion que l'on décore du nom de *point d'honneur*, suffisent pour fermer nos yeux sur les périls, & pour nous pousser à la mort. Les chagrins, les peines d'esprit, les disgraces, le défaut de succès adoucissent pour nous ses traits si révoltants, & nous la font regarder comme un port qui peut nous mettre à couvert des injustices de nos semblables. L'indigence, le mal-aise, l'adversité nous apprivoisent avec cette mort si terrible pour les heureux. Le pauvre condamné au travail & privé des douceurs de la vie la voit venir avec indifférence ; l'infortuné, quand il est malheureux sans ressource, l'embrasse dans son désespoir, il accélere sa marche dès qu'il juge que le bien-être n'est plus fait pour lui.

LES hommes en différens âges & en différens pays ont porté des jugemens bien divers sur ceux qui ont le courage de se donner la mort. Leurs idées sur cet objet, comme sur tous les autres ont été modifiées par leurs institutions politiques & religieuses. Les Grecs, les Romains & d'autres peuples que tout conspiroit à rendre courageux & magnanimes, regardoient comme des Héros & des Dieux ceux qui tranchoient volontairement le cours de leur vie. Le Bramine fait encore dans l'Indostan donner aux femmes même assez de fermeté pour se brûler sur le cadavre de leurs Epoux. Le Japonois sur le moindre sujet ne fait point difficulté de se plonger le couteau dans le sein.

CHEZ les peuples de nos contrées la religion rendit les hommes moins prodigues de leur vie: elle leur apprit que leur Dieu vouloit qu'ils souffrissent & qu'il se plaisoit à leurs tourmens, consentoit bien qu'ils travaillassent à se détruire en détail, qu'ils fissent en sorte de perpétuer leurs supplices, mais ne pouvoit approuver qu'ils tranchassent tout d'un coup le fil de leurs jours, ou disposassent de la vie qu'il leur avoit donnée.

DES Moralistes, abstraction faite des idées religieuses ont cru qu'il n'étoit jamais permis à l'homme de rompre les engagemens du Pacte qu'il a fait avec la société. D'autres ont regardé le Suicide comme une lâcheté; ils ont pensé qu'il y avoit de la foiblesse & de la pusillanimité à se laisser accabler par les coups du destin, & ils ont prétendu qu'il y auroit bien plus de courage & de grandeur d'ame à supporter ses peines & à résister aux coups du sort.

SI nous consultons là-dessus la nature, nous verrons que toutes les actions des hommes, ces foibles jouets dans la main de la nécessité, sont indispensables & dépendantes d'une cause qui les meut à leur insçu, malgré eux, & qui leur fait accomplir à chaque instant quelqu'un de ses decrets. Si la même force qui oblige tous les êtres intelligens à chérir

leur exiſtence rend celle d'un homme ſi pénible & ſi cruelle qu'il la trouve odieuſe & inſupportable, il ſort de ſon eſpèce, l'ordre eſt détruit pour lui, & en ſe privant de la vie il accomplit un arrêt de la nature, qui veut qu'il n'exiſte plus. Cette nature a travaillé pendant des milliers d'années à former dans le ſein de la terre le fer qui doit trancher ſes jours.

SI nous examinons les rapports de l'homme avec la nature, nous verrons que leurs engagemens ne furent ni volontaires du côté du dernier, ni réciproques du côté de la nature ou de ſon auteur. La volonté de l'homme n'eut aucune part à ſa naiſſance, c'eſt communément contre ſon gré qu'il eſt forcé de finir, & ſes actions ne ſont, comme on l'a prouvé, que des effets néceſſaires de cauſes ignorées, qui déterminent ſes volontés. Il eſt dans les mains de la nature ce qu'une épée eſt dans ſa propre main; elle peut en tomber ſans qu'on puiſſe l'accuſer de rompre ſes engagemens ou de marquer de l'ingratitude à celui qui la tient. L'homme ne peut aimer ſon être qu'à condition d'être heureux; dès que la nature entiere lui refuſe le bonheur; dès que tout ce qui l'entoure lui devient incommode; dès que ſes idées lugubres n'offrent que des peintures affligeantes à ſon imagination, il peut ſortir d'un rang qui ne lui convient plus, puiſqu'il n'y trouve aucun appui; il n'exiſte déjà plus; il eſt ſuſpendu dans le vuide; il ne peut être utile ni à lui-même ni aux autres.

SI nous conſidérons le pacte qui unit l'homme à la ſociété, nous verrons que tout pacte eſt conditionnel & réciproque, c'eſt-à-dire ſuppoſe des avantages mutuels entre les parties contractantes. Le citoyen ne peut tenir à la patrie, à ſes aſſociés que par le lien du bien-être; ce lien eſt-il tranché, il eſt remis en liberté. La ſociété ou ceux qui la repréſentent le traitent-ils avec dureté, avec injuſtice & lui rendent-ils ſon exiſtence pénible? L'indigence & la honte viennent-elles le menacer au milieu d'un monde dédaigneux & endurci? Des amis perfides lui tournent-

ls le dos dans l'adverſité ? Une femme infidèle ou trage-t-elle ſon cœur ? Des enfans ingrats & rebelles affligent-ils ſa vieilleſſe ? A-t-il mis ſon bonheur excluſif dans quelqu'objet qu'il lui ſoit impoſſible de ſe procurer ? Enfin pour quelque cauſe que ce ſoit, le chagrin, le remords, la mélancolie, le déſeſpoir ont-ils défiguré pour lui le ſpectacle de l'univers ? S'il ne peut ſupporter ſes maux, qu'il quitte un monde, qui déſormais n'eſt plus pour lui qu'un effroyable déſert ; qu'il s'éloigne pour toujours d'une patrie inhumaine qui ne veut plus le compter au nombre de ſes enfans ; qu'il ſorte d'une maiſon qui le menace d'écrouler ſur ſa tête ; qu'il renonce à la ſociété au bonheur de laquelle il ne peut plus travailler & que ſon propre bonheur peut ſeul lui rendre chère. Blâmeroit-on un homme qui ſe trouvant inutile & ſans reſſources dans la ville où le ſort l'a fait naître, iroit dans ſon chagrin ſe plonger dans la ſolitude ? Eh bien, de quel droit blâmer celui qui ſe tue par déſeſpoir ? L'homme qui meurt fait-il donc autre choſe que s'iſoler ? La mort eſt le remède unique du déſeſpoir ; c'eſt alors qu'un fer eſt le ſeul ami, le ſeul conſolateur qui reſte au malheureux ; tant que l'eſpérance lui demeure, tant que ſes maux lui paroiſſent ſupportables, tant qu'il ſe flatte de les voir finir un jour, tant qu'il trouve encore quelque douceur à exiſter, il ne conſent point à ſe priver de la vie ; mais lorſque rien ne ſoutient plus en lui l'amour de ſon être ; vivre eſt le plus grand des maux, & mourir eſt un devoir pour qui veut s'y ſouſtraire [83].

UNE ſociété qui ne peut ou ne veut nous procurer aucun bien, perd tous ſes droits ſur nous ; une nature qui s'obſtine à rendre notre exiſtence malheureuſe nous

(83) *Malum eſt in neceſſitate vivere : ſed in neceſſitate vivere, neceſſitas nulla eſt. Quidni nulla ſit ? Patent undique ad libertatem viæ multæ, breves, faciles. Agamus Deo gratias, quod nemo in vitâ teneri poſſit.*

V. SENEC. EPIT. XII.

ordonne d'en ſortir ; en mourant nous rempliſſons un de ſes décrets, ainſi que nous avons fait en entrant dans la vie. Pour qui conſent à mourir il n'eſt point de maux ſans remedes ; pour qui refuſe de mourir il eſt encore des biens qui l'attachent au monde. Dans ce cas qu'il rappelle ſes forces, & qu'il oppoſe au deſtin qui l'opprime le courage & les reſſources que la nature lui fournit encore ; elle ne l'a pas totalement abandonné tant qu'elle lui laiſſe le ſentiment du plaiſir & l'eſpoir de voir la fin de ſes peines. Quant au ſuperſtitieux il n'eſt point de terme à ſes ſouffrances, il ne lui eſt point permis de ſonger à les abréger [84]. Sa religion lui ordonne de continuer à gémir : elle lui défend de recourir à la mort qui ne ſeroit pour lui que l'entrée d'une exiſtence malheureuſe, il ſeroit éternellement puni pour avoir oſé prévenir les ordres lents d'un Dieu cruel qui ſe plaît à le voir réduit au déſeſpoir, & qui ne veut pas que l'homme ait l'audace de quitter ſans ſon aveu le poſte qui lui fut aſſigné.

Les hommes ne reglent leurs jugemens que ſur leur propre façon de ſentir ; ils appellent foibleſſe ou délire les actions violentes qu'ils croient peu proportionnées à leurs cauſes, ou qui ſemblent priver du bonheur vers lequel on ſuppoſe qu'un être jouiſſant de ſes ſens ne peut ceſſer de tendre ; nous traitons un homme de foible lorſque nous le voyons vivement affecté de ce qui nous touche très-peu, ou quand il eſt incapable de ſupporter des maux que nous nous flatterions de ſoutenir avec plus de fermeté que lui. Nous accuſons de folie, de fureur, de phrénéſie quiconque ſacrifie ſa vie, que nous regardons indiſtinc-

(84) Le chriſtianiſme & les loix civiles des chrétiens en blâmant le *ſuicide* ſont très-inconſéquentes. L'ancien Teſtament en fournit des exemples dans Samſon, Eléazar, c'eſt-à-dire dans des hommes très-agréables à Dieu. Le *Meſſie* ou le fils du Dieu des chrétiens, s'il eſt vrai qu'il ſoit mort de ſon plein gré, fut évidemment un *ſuicide*. On en peut dire autant d'un grand nombre de martyrs, qui ſe ſont volontairement préſentés au ſupplice, ainſi que des pénitens qui ſe ſont fait un mérite de ſe détruire peu-à-peu.

tement comme le plus grand des biens, à des objets qui ne nous paroiſſent point mériter un ſacrifice ſi coûteux. C'eſt ainſi que nous nous érigeons toujours en juges du bonheur, de la façon de voir & de ſentir des autres; un avare qui ſe tue après la perte de ſon tréſor, paroit un inſenſé aux yeux de celui qui eſt moins attaché aux richeſſes; il ne ſent point que ſans argent la vie n'eſt plus qu'un ſupplice continué pour un avare, & que rien dans ce monde ne peut le diſtraire de ſa peine; il vous dira qu'en ſa place il n'en eût pas fait autant; mais pour être exactement en la place d'un autre homme il faudroit avoir ſon organiſation, ſon tempérament, ſes paſſions, ſes idées; il faudroit être lui & ſe placer dans les mêmes circonſtances, être mu par les mêmes cauſes, & dans ce cas tout homme, comme l'avare, ſe fût ôté la vie, après avoir perdu l'unique ſource de ſon bonheur.

CELUI qui ſe prive de ſa vie ne ſe porte à cette extrêmité, ſi contraire à ſa tendance naturelle, que lorſque rien au monde n'eſt capable de le réjouir ou de le diſtraire de ſa douleur. Son malheur, quel qu'il ſoit, eſt réel pour lui; ſon organiſation forte ou foible, eſt la ſienne, & non celle d'un autre; un malade imaginaire ſouffre très-réellement, & les rêves fâcheux nous mettent très-véritablement dans une poſition incommode. Ainſi dès qu'un homme ſe tue, nous devons en conclure que la vie, au lieu d'être un bien, eſt devenue un très-grand mal pour lui; que l'exiſtence a perdu tous ſes charmes à ſes yeux; que la nature entiere n'a plus rien qui le ſéduiſe; que cette nature eſt déſenchantée pour lui, & que d'après la comparaiſon que ſon jugement troublé fait de l'exiſtence avec la non-exiſtence, celle-ci lui paroît préférable à la premiere.

BIEN des perſonnes ne manqueront pas de regarder comme dangereuſes des maximes, qui, contre les préjugés reçus, autoriſent les malheureux à trancher le fil de leurs jours: mais ce ne ſont point des maximes qui déterminent les hommes à prendre une ſi vio-

lente réſolution ; c'eſt un tempérament aigri par les chagrins, c'eſt une conſtitution bilieuſe & mélancolique, c'eſt un vice dans l'organiſation, c'eſt un dérangement dans la machine, c'eſt la néceſſité, & non des ſpéculations raiſonnées qui font naître dans l'homme le deſſein de ſe détruire. Rien ne l'invite à cette démarche, tant que la raiſon lui reſte ou tant qu'il a encore l'eſpérance, ce beaume ſouverain de tous les maux ; quant à l'infortuné qui ne peut perdre de vue ſes ennuis & ſes peines, qui a toujours ſes maux préſens à l'eſprit, il eſt forcé de prendre conſeil d'eux ſeuls. D'ailleurs, quels avantages ou quels ſecours la ſociété pourroit-elle ſe promettre d'un malheureux réduit au déſeſpoir, d'un miſanthrope accablé par la triſteſſe, tourmenté de remords, qui n'a plus de motifs pour ſe rendre utile aux autres, & qui lui-même s'abandonne & ne trouve plus d'intérêt à conſerver ſes jours ? Cette ſociété n'en ſeroit-elle pas plus heureuſe, ſi l'on pouvoit parvenir à perſuader aux méchans d'ôter de devant nos yeux des objets incommodes & que les loix, à leur défaut, ſont forcées de détruire ? Ces méchans ne ſeroient-ils pas plus heureux, s'ils prévenoient la honte & les ſupplices qui leur ſont deſtinés.

La vie étant communément pour l'homme le plus grand de tous les biens, il eſt à préſumer que celui qui s'en défait eſt entraîné par une force invincible. C'eſt l'excès du malheur, le déſeſpoir, le dérangement de la machine cauſé par la mélancolie qui porte l'homme à ſe donner la mort. Agité pour lors par des impulſions contraires, il eſt, comme on l'a dit plus haut, forcé de ſuivre une route moyenne qui le conduit à ſon trépas ; ſi l'homme n'eſt libre dans aucun inſtant de ſa vie, il l'eſt encore bien moins dans l'acte qui la termine [85].

[85] Le Suicide eſt, dit-on, très-commun en Angleterre, dont le climat porte les habitans à la mélancolie. Ceux qui ſe tuent en ce pays ſont qualifiés de *Lunatiques* ; leur maladie ne paroît pas plus blâmable que le tranſport au cerveau.

On voit donc que celui qui ſe tue ne fait pas, comme on prétend, un outrage à la nature, ou, ſi l'on veut, à ſon auteur. Il ſuit l'impulſion de cette nature, en prenant la ſeule voie qu'elle lui laiſſe pour ſortir de ſes peines; il ſort de l'exiſtence par une porte qu'elle lui a laiſſé ouverte; il ne peut l'offenſer en accompliſſant la loi de la néceſſité; la main de fer de celle-ci ayant briſé le reſſort qui lui rendoit la vie déſirable & qui le pouſſoit à ſe conſerver, lui montre qu'il doit ſortir du rang où du ſyſtême où il ſe trouve trop mal pour vouloir y reſter. La patrie ou la famille n'a point droit de ſe plaindre d'un membre qu'elle ne peut rendre heureux, & dont elle n'a plus rien à eſpérer pour elle-même. Pour être utile à ſa patrie ou à ſa famille il faut que l'homme chériſſe ſa propre exiſtence, ait intérêt de la conſerver, aime les liens qui l'uniſſent aux autres, ſoit capable de s'occuper de leur félicité. Enfin pour que le ſuicide fût puni dans l'autre vie & ſe repentît de ſa démarche précipitée, il faudroit qu'il ſe ſurvécût à lui-même, & que par conſéquent il portât dans ſa demeure future ſes organes, ſes ſens, ſa mémoire, ſes idées, ſa façon actuelle d'exiſter & de penſer.

En un mot rien de plus utile que d'inſpirer aux hommes le mépris de la mort, & de bannir de leurs eſprits les fauſſes idées qu'on leur donne de ſes ſuites. La crainte de la mort ne fera jamais que des lâches; la crainte de ſes ſuites prétendues ne fera que des fanatiques ou de pieux mélancoliques, inutiles pour eux-mêmes & pour les autres. La mort eſt une reſſource qu'il ne faut point ôter à la vertu opprimée que l'injuſtice des hommes réduit ſouvent au déſeſpoir. Si les hommes craignoient moins la mort, ils ne ſeroient ni eſclaves ni ſuperſtitieux. La vérité trouveroit des défenſeurs plus zélés, les droits de l'homme ſeroient plus hardiment ſoutenus, les erreurs ſeroient plus fortement combattues, & la tyrannie ſeroit à jamais bannie des nations; la lâcheté la nourrit & la crainte la perpétue. En un mot, les hommes ne peuvent être

ni contens ni heureux tant que leurs opinions les forceront de trembler.

CHAPITRE XV.

Des intérêts des Hommes ou des IDÉES *qu'ils ſe font du Bonheur. L'homme ne peut être heureux ſans la vertu.*

L'UTILITÉ, comme on l'a dit ailleurs, doit être l'unique meſure des jugemens de l'homme. Être utile, c'eſt contribuer au bonheur de ſes ſemblables ; être nuiſible, c'eſt contribuer à leur malheur. Cela poſé voyons ſi les principes que nous avons établis juſqu'ici ſont avantageux ou nuiſibles, utiles ou inutiles aux êtres de l'eſpèce humaine. Si l'homme cherche ſon bonheur dans tous les inſtans de ſa vie, il ne doit approuver que ce qui le lui procure ou lui fournit les moyens de l'obtenir.

CE que nous avons dit ci-devant a déja pu ſervir à fixer nos idées ſur ce qui conſtitue le bonheur : nous avons déja fait voir que ce bonheur n'étoit que le plaiſir continué ; [86] mais pour qu'un objet nous plaiſe il faut que les impreſſions qu'il fait ſur nous, les perceptions qu'il nous donne, les idées qu'il nous laiſſe, en un mot que les mouvemens qu'il excite en nous, ſoient analogues à notre organiſation, à notre tempérament, à notre nature individuelle, modifiée par l'habitude & une infinité de circonſtances ou de cauſes qui nous donnent des façons d'être plus ou moins permanentes ou paſſagères : il faut que l'action de l'objet qui nous remue ou dont l'idée nous reſte, loin de s'affoiblir ou de s'anéantir, aille toujours en augmentant :

[86] Voyez le Chapitre IX.

il faut que, ſans fatiguer, épuiſer ou déranger nos organes, cet objet donne à notre machine le dégré d'activité dont elle a continuellement beſoin. Quel eſt l'objet qui réuniſſe toutes ces qualités ? Quel eſt l'homme dont les organes ſont ſuſceptibles d'une agitation continuelle ſans s'affaiſſer, ſans ſe fatiguer, ſans éprouver un ſentiment pénible ? L'homme veut toujours être averti de ſon exiſtence le plus vivement qu'il eſt poſſible tant qu'il peut l'être ſans douleur. Que dis-je ? Il conſent très-ſouvent à ſouffrir plutôt que de ne point ſentir. Il s'accoutume à mille choſes qui dans l'origine ont dû l'affecter d'une façon déſagréable, & qui finiſſent ſouvent par ſe changer en des beſoins, ou par ne plus l'affecter du tout (87). Où trouver en effet dans la nature des objets capables de nous fournir en tout tems une doſe d'activité proportionnée à l'état de notre organiſation, que ſa mobilité rend ſujette à des variations perpétuelles ? Les plaiſirs les plus vifs ſont toujours les moins durables, vû que ce ſont ceux qui nous cauſent les plus grands épuiſemens.

POUR être heureux ſans interruption, il faudroit que les forces de notre être fuſſent infinies; il faudroit qu'à ſa mobilité il joignît une vigueur, une ſolidité que rien ne pût altérer ; ou il faudroit que les objets qui lui communiquent des mouvemens puſſent acquérir ou perdre des qualités, ſuivant les différens états par leſquels notre machine eſt forcée de paſſer ſucceſſivement ; il faudroit que les eſſences des êtres changeaſ-

[87] Nous en avons des exemples dans le Tabac, le Caffé, & ſur-tout l'Eau-de-vie à l'aide de laquelle les Européens ont aſſervi les Négres & maîtriſé les Sauvages. Voilà peut-être encore pourquoi nous courons aux Tragédies, & le peuple aux exécutions des criminels, qui ſont des Tragédies pour lui. En un mot le deſir de ſentir ou d'être fortement remué paroît être le principe de la curioſité & de cette avidité avec laquelle nous ſaiſiſſons le merveilleux, le ſurnaturel, l'incompréhenſible, & tout ce qui fait beaucoup travailler notre imagination. Les hommes tiennent à leur religion comme les ſauvages à l'eau-de-vie.

ſent dans la même proportion que nos diſpoſitions, ſoumiſes à l'influence continuelle de mille cauſes qui nous modifient à notre inſçu & malgré nous. Si notre machine éprouve à tout inſtant des changemens plus ou moins marqués, dûs aux différens dégrés de reſſort, de peſanteur, de ſérénité dans l'air ; de chaleur & de fluidité dans notre ſang, d'ordre ou d'harmonie entre les différentes parties de notre corps ; ſi dans chaque inſtant de notre durée nous n'avons pas la même tenſion dans les nerfs, le même reſſort dans les fibres, la même activité dans l'eſprit, la même chaleur dans l'imagination, &c. Il eſt évident que les mêmes cauſes, en ne conſervant toujours que les mêmes qualités, ne peuvent pas en tout tems nous affecter de la même maniere. Voilà pourquoi les objets qui nous plaiſoient autrefois, nous déplaiſent aujourd'hui ; ces objets n'ont point ſenſiblement changé ; mais nos organes, nos diſpoſitions, nos idées, nos façons de voir & de ſentir ont changé ; telle eſt la ſource de notre inconſtance.

Si les mêmes objets ne ſont pas en état de faire conſtament le bonheur d'un même individu, il eſt aiſé de ſentir qu'ils peuvent encore bien moins plaire à tous les hommes, ou qu'un même bonheur ne peut leur convenir à tous. Des êtres variés pour le tempérament, les forces, l'organiſation, pour l'imagination, pour les idées, pour les opinions & les habitudes, & qu'une infinité de circonſtances, ſoit phyſiques ſoit morales, ont modifiés diverſement, doivent ſe faire néceſſairement des notions très-différentes du bonheur. Celui d'un avare ne peut être le même que celui d'un prodigue ; celui d'un voluptueux que celui d'un homme flegmatique ; celui d'un intempérant que celui d'un homme raiſonnable qui ménage ſa ſanté. Le bonheur de chaque homme eſt en raiſon compoſée de ſon organiſation naturelle & des circonſtances, des habitudes, des idées vraies ou fauſſes qui l'ont modifiée ; cette organiſation & ces circonſtances n'étant jamais les mêmes, il s'enſuit que ce qui fait l'objet des vœux de l'un, doit être indifférent ou même dé-

plaire à l'autre, & que, comme on l'a dit ci-devant, perſonne ne peut être le juge de ce qui peut contribuer à la félicité de ſon ſemblable.

L'on appelle *intérêt* l'objet auquel chaque homme d'après ſon tempérament & les idées qui lui ſont propres, attache ſon bien-être : d'où l'on voit que *l'intérêt* n'eſt jamais que ce que chacun de nous regarde comme néceſſaire à ſa félicité. Il faut encore en conclure que nul homme dans ce monde n'eſt totalement ſans intérêt. Celui de l'avare eſt d'amaſſer des richeſſes; celui du prodigue eſt de les diſſiper ; l'intérêt de l'ambitieux eſt d'obtenir du pouvoir, des titres, des dignités ; celui du ſage modeſte eſt de jouir de la tranquillité ; l'intérêt du débauché eſt de ſe livrer ſans choix à toutes ſortes de plaiſirs ; celui de l'homme prudent eſt de s'abſtenir de ceux qui pourroient lui nuire. L'intérêt du méchant eſt de ſatisfaire ſes paſſions à tout prix ; celui de l'homme vertueux eſt de mériter par ſa conduite l'amour & l'approbation des autres, & de ne rien faire qui puiſſe le dégrader à ſes propres yeux.

AINSI lorſque nous diſons que *l'intérêt eſt l'unique mobile des actions humaines*, nous voulons indiquer par là que chaque homme travaille à ſa maniere à ſon propre bonheur, qu'il place dans quelqu'objet ſoit viſible, ſoit caché, ſoit réel, ſoit imaginaire, & que tout le ſyſtême de ſa conduite tend à l'obtenir. Cela poſé nul homme ne peut être appellé déſintéreſſé ; l'on ne donne ce nom qu'à celui dont nous ignorons les mobiles, ou dont nous approuvons l'intérêt. C'eſt ainſi que nous appellons généreux, fidèle & déſintéreſſé celui qui eſt bien plus touché du plaiſir de ſecourir ſon ami dans l'infortune, que de celui de conſerver dans ſon coffre d'inutiles tréſors. Nous appellons déſintéreſſé tout homme à qui l'intérêt de ſa gloire eſt plus précieux que celui de ſa fortune. Enfin nous appellons déſintéreſſé tout homme qui fait à l'objet auquel il attache ſon bonheur, des ſacrifices que nous jugeons coûteux, parce que nous n'attachons point le même prix à cet objet.

Nous jugeons souvent très-mal des intérêts des autres, soit parce que les mobiles qui les animent sont trop compliqués pour que nous puissions les connoître ; soit, parce que pour en juger comme eux, il faudroit avoir les mêmes yeux, les mêmes organes, les mêmes passions, les mêmes opinions ; cependant, forcés de juger des actions des hommes d'après leurs effets sur nous, nous approuvons l'intérêt qui les anime toutes les fois qu'il en résulte quelque avantage pour l'espèce humaine ; c'est ainsi que nous admirons la valeur, la générosité, l'amour de la liberté, les grands talens, la vertu, &c. ; nous ne faisons alors qu'approuver les objets dans lesquels les êtres que nous louons ont placé leur bonheur. Nous approuvons leurs dispositions, lors même que nous ne sommes point à portée d'en sentir les effets ; mais dans ce jugement nous ne sommes point désintéressés nous-mêmes ; l'expérience, la réflexion, l'habitude, la raison nous ont donné le goût moral, & nous trouvons autant de plaisir à être les témoins d'une action grande & généreuse qu'un homme de goût en trouve à la vue d'un beau tableau dont il n'est point le propriétaire. Celui qui s'est fait une habitude de pratiquer la vertu, est un homme qui a sans cesse devant les yeux l'intérêt qu'il a de mériter l'affection, l'estime & les secours des autres, ainsi que le besoin de s'aimer & de s'estimer lui-même : rempli de ces idées devenues habituelles en lui, il s'abstient même des crimes cachés qui l'aviliroient à ses propres yeux ; il ressemble à un homme qui ayant dès l'enfance contracté l'habitude de la propreté, seroit péniblement affecté de se voir souillé lors-même que personne n'en seroit le témoin. L'homme de bien est celui à qui des idées vraies ont montré son intérêt ou son bonheur dans une façon d'agir que les autres sont forcés d'aimer & d'approuver pour leur propre intérêt.

Ces principes, dûment développés, sont la vraie base de la morale ; rien de plus chimérique que celle qui se fonde sur des mobiles imaginaires que l'on a

placés hors de la nature, ou sur des sentimens innés; que quelques spéculateurs ont regardé comme antérieurs à notre expérience, & comme indépendans des avantages qui résultent pour nous; il est de l'essence de l'homme de s'aimer lui-même, de vouloir se conserver, de chercher à rendre son existence heureuse; [88] ainsi l'intérêt ou le désir du bonheur est l'unique mobile de toutes ses actions; cet intérêt dépend de son organisation naturelle, de ses besoins, de ses idées acquises, des habitudes qu'il a contractées; il est, sans doute, dans l'erreur, lorsqu'une organisation viciée ou des opinions fausses lui montrent son bien-être dans des objets inutiles ou nuisibles à lui-même, ainsi qu'aux autres; il marche d'un pas sûr à la vertu, lorsque des idées vraies lui font placer son bonheur dans une conduite utile à son espece, approuvée des autres, & qui le rend un objet intéressant pour eux. La morale seroit une science vaine, si elle ne prouvoit aux hommes que leur plus grand intérêt est d'être vertueux. Toute obligation ne peut être fondée que sur la probabilité ou la certitude d'obtenir un bien ou d'éviter un mal.

En effet dans aucun des instans de sa durée un être sensible & intelligent ne peut perdre de vue sa conservation & son bien-être; il se doit donc le bonheur à lui-même; mais bien-tôt l'expérience & la raison lui prouvent que, dénué de secours, il ne peut tout seul se procurer toutes les choses nécessaires à sa félicité; il vit avec des êtres sensibles, intelligens, occupés comme lui de leur propre bonheur, mais capables de l'aider à obtenir les objets qu'il désire pour lui-même; il s'apperçoit que ces êtres ne lui seront favorables que lorsque leur bien-être s'y trouvera intéressé; il en conclut que pour son bonheur il faut qu'il se conduise en tout tems d'une façon propre à se concilier l'atta-

[88] Sénèque dit: *modus ergo diligendi præcipiendus est homini, id est quomodo se diligat aut. prosit sibi; quin autem diligat aut prosit sibi, dubitare dementis est.*

chement, l'approbation, l'eſtime & l'aſſiſtance des êtres les plus à portée de concourir à ſes vues; il voit que c'eſt l'homme qui eſt le plus néceſſaire au bien-être de l'homme, que pour le mettre dans ſes intérêts il doit lui faire trouver des avantages réels à ſeconder ſes projets; mais procurer des avantages réels aux êtres de l'eſpece humaine c'eſt avoir de la vertu; l'homme raiſonnable eſt donc obligé de ſentir qu'il eſt de ſon intérêt d'être vertueux. La vertu n'eſt que l'art de ſe rendre heureux ſoi-même de la félicité des autres. L'homme vertueux eſt celui qui communique le bonheur à des êtres capables de le lui rendre, néceſſaires à ſa conſervation, à portée de lui procurer une exiſtence heureuſe.

TEL eſt donc le vrai fondement de toute morale; le mérite & la vertu ſont fondés ſur la nature de l'homme, ſur ſes beſoins. Ce n'eſt que par la vertu qu'il peut ſe rendre heureux. [89] Sans vertu la ſociété ne peut ni être utile ni ſubſiſter; elle ne peut avoir des avantages réels que lorſqu'elle raſſemble des êtres animés du déſir de ſe plaire, & diſpoſés à travailler à leur utilité réciproque; il n'exiſte point de douceurs dans les familles ſi les membres qui les compoſent ne ſont dans l'heureuſe volonté de ſe prêter des ſecours mutuels, de s'entr'aider à ſupporter les peines de la vie & d'écarter par des efforts réunis les maux auxquels la nature les aſſujettit. Le lien conjugal n'eſt doux qu'autant qu'il identifie les intérêts des deux êtres, réunis par le beſoin d'un plaiſir légitime d'où réſulte le maintien de la ſociété politique, & capable de lui former des citoyens. L'amitié n'a de charmes que lorſqu'elle aſſocie plus particuliérement des êtres vertueux, c'eſt-à-dire, animés du déſir ſincère de conſpirer à leur bonheur réciproque. Enfin, ce n'eſt qu'en montrant de la vertu que nous pouvons mériter

[89] *Eſt autem virtus nihil aliud quàm in ſe perfecta & ad ſummum perducta natura.* CICERO, DE LEGIBUS I. Il dit ailleurs *virtus rationis abſolutio definitur.*

la bienveillance, la confiance, l'eſtime de tous ceux avec qui nous avons des rapports; en un mot nul homme ne peut être heureux tout ſeul.

En effet le bonheur de chaque individu de l'eſpèce humaine dépend des ſentimens qu'il fait naître & qu'il nourrit dans les êtres parmi leſquels ſon deſtin l'a placé; la grandeur peut bien les éblouir; le pouvoir & la force peuvent bien leur arracher des hommages involontaires; l'opulence peut ſéduire des ames baſſes & vénales; mais l'humanité, la bienfaiſance, la compaſſion, l'équité peuvent ſeuls obtenir ſans effort les ſentimens ſi doux de la tendreſſe, de l'attachement, de l'eſtime dont tout homme raiſonnable ſent la néceſſité. Etre vertueux, c'eſt donc placer ſon intérêt dans ce qui s'accorde avec l'intérêt des autres; c'eſt jouir des bienfaits & des plaiſirs que l'on répand ſur eux. Celui que ſon naturel, ſon éducation, ſes réflexions, ſes habitudes ont rendu ſuſceptible de ces diſpoſitions, & que ſes circonſtances mettent à portée de ſe ſatisfaire, devient un objet intéreſſant pour tous ceux qui l'approchent: il jouit à chaque inſtant; il lit avec plaiſir le contentement & la joie ſur tous les viſages; ſa femme, ſes enfans, ſes amis, ſes ſerviteurs lui montrent un front ouvert & ſerein, lui repréſentent le contentement & la paix dans leſquels il reconnoit ſon ouvrage; tout ce qui l'environne eſt prêt à partager ſes plaiſirs & ſes peines; chéri, reſpecté, conſidéré des autres, tout le ramène agréablement ſur lui-même; il connoit les droits qu'il s'eſt acquis ſur tous les cœurs; il s'applaudit d'être la ſource d'une félicité par laquelle tout le monde eſt enchaîné à ſon ſort. Les ſentimens d'amour que nous avons pour nous-mêmes, deviennent cent fois plus délicieux, lorſque nous les voyons partagés par tous ceux avec qui notre deſtin nous lie. L'habitude de la vertu nous fait des beſoins que la vertu ſuffit pour ſatisfaire; c'eſt ainſi que la vertu eſt toujours ſa propre récompenſe, & ſe paye elle-même des avantages qu'elle procure aux autres.

ON ne manquera point de nous dire, & même de nous prouver, que dans la préſente conſtitution des choſes, la vertu, loin de procurer le bien-être à ceux qui la pratiquent les plonge ſouvent dans l'infortune, & met des obſtacles continuels à leur félicité ; partout on la voit privée de récompenſes ; que dis-je ! mille exemples peuvent nous convaincre que preſqu'en tout pays elle eſt haïe, perſécutée, forcée de gémir de l'ingratitude & de l'injuſtice des hommes. Je réponds en avouant que par une ſuite néceſſaire des égaremens du genre-humain, la vertu mène rarement aux objets dans leſquels le vulgaire fait conſiſter le bonheur. La plûpart des ſociétés, gouvernées trop ſouvent par des hommes que l'ignorance, la flatterie, le préjugé, l'abus du pouvoir & l'impunité concourent à rendre ennemis de la vertu, ne prodiguent communément leur eſtime & leurs bienfaits qu'à des ſujets indignes, ne récompenſent que des qualités frivoles & nuiſibles, & ne rendent point au mérite la juſtice qui lui eſt dûe. Mais l'homme de bien n'ambitionne ni les récompenſes ni les ſuffrages d'une ſociété ſi mal conſtituée : content d'un bonheur domeſtique, il ne cherche pas à multiplier des rapports qui ne feroient que multiplier ſes dangers : il ſait qu'une ſociété vicieuſe eſt un tourbillon avec lequel l'homme honnête ne peut ſe coordonner : il ſe met donc à l'écart, hors de la route battue, où il ſeroit infailliblement écraſé. Il fait le bien autant qu'il peut dans ſa ſphère ; il laiſſe le champ libre aux méchans qui veulent deſcendre dans l'arêne, il gémit des coups qu'ils ſe portent, il s'applaudit de ſa médiocrité qui le met en ſûreté ; il plaint les nations malheureuſes par leurs erreurs & par les paſſions qui en ſont les ſuites fatales & néceſſaires ; elles ne renferment que des citoyens malheureux ; ceux-ci, loin de ſonger à leurs véritables intérêts, loin de travailler à leur bonheur mutuel, loin de ſentir combien la vertu leur devroit être chère, ne ſont que ſe combattre ouvertement ou ſe nuire

TAYLOR INST. OXFORD

fourdement, & déteſtent une vertu qui géneroit leurs paſſions déſordonnées.

QUAND nous diſons que la vertu eſt ſa propre récompenſe, nous voulons donc ſimplement annoncer que dans une ſociété dont les vues ſeroient guidées par la vérité, par l'expérience, par la raiſon, chaque homme connoîtroit ſes véritables intérêts, ſentiroit le but de l'aſſociation, trouveroit des avantages ou des motifs réels pour remplir ſes devoirs, en un mot ſeroit convaincu que, pour ſe rendre ſolidement heureux, il doit s'occuper du bien-être de ſes ſemblables & mériter leur eſtime; leur tendreſſe & leurs ſecours. Enfin dans une ſociété bien conſtituée, le gouvernement, l'éducation, les loix, l'exemple, l'inſtruction, devroient conſpirer à prouver à chaque citoyen que la nation dont il fait partie eſt un enſemble qui ne peut être heureux & ſubſiſter ſans vertus; l'expérience devroit à chaque inſtant le convaincre que le bien-être des parties ne peut réſulter que de celui du corps; la juſtice lui feroit ſentir que la ſociété, pour être avantageuſe, devroit être un ſyſtême de volontés, dans lequel celles qui agiſſent d'une façon conforme aux intérêts du tout, éprouveroient infailliblement une réaction avantageuſe.

MAIS hélas! par le renverſement que les erreurs des hommes ont mis dans leurs idées, la vertu diſgraciée, bannie, perſécutée ne trouve aucun des avantages qu'elle eſt en droit d'eſpérer. L'on eſt forcé de lui montrer dans l'avenir des récompenſes dont elle eſt preſque toujours privée dans le monde actuel; on ſe croit obligé de tromper, de ſéduire, d'intimider les mortels pour les engager à ſuivre une vertu que tout leur rend incommode; on les repaît d'eſpérances éloignées; on les allarme par des terreurs funeſtes pour les ſollicitet à la vertu que tout leur rend haïſſable ou les détourner du mal que tout leur rend aimable & néceſſaire. C'eſt ainſi que la politique & la ſuperſtition, à force de chimères & d'intérêts fictifs prétendent ſuppléer aux mobiles réels & véritables que

la nature, que l'expérience, qu'un Gouvernement éclairé, que la Loi, que l'inſtruction, que l'exemple, que des opinions raiſonnables pourroient fournir aux hommes. Ceux-ci, entraînés par l'exemple, autoriſés par l'uſage, aveuglés par des paſſions non moins dangereuſes que néceſſaires, n'ont point d'égards aux promeſſes & aux menaces incertaines qu'on leur fait; l'intérêt actuel de leurs plaiſirs, de leurs paſſions, de leurs habitudes l'emporte toujours ſur l'intérêt qu'on leur montre à obtenir un bien-être futur, ou à éviter des malheurs qui leur paroiſſent douteux toutes les fois qu'ils les comparent à des avantages préſens.

C'EST ainſi que la ſuperſtition, loin de faire des hommes vertueux par principes ne fait que leur impoſer un joug auſſi dur qu'inutile: il n'eſt porté que par des enthouſiaſtes ou par des puſillanimes, que leurs opinions rendent ou malheureux ou dangereux; & qui, ſans devenir meilleurs rongent en frémiſſant le foible mords qu'on leur met dans la bouche. En effet l'expérience nous prouve que la Religion eſt une digue incapable de réſiſter au torrent de la corruption auquel tant de cauſes accumulées donnent une force irréſiſtible. Bien plus cette religion n'augmente-t-elle pas elle-même le déſordre public par les paſſions dangereuſes qu'elle déchaîne & qu'elle ſanctifie? La vertu n'eſt preſque en tous lieux le partage que de quelques ames, aſſez fortes pour réſiſter au torrent des préjugés, contentes de ſe payer elles-mêmes des biens qu'elles répandent ſur la ſociété, aſſez modérées pour être ſatisfaites des ſuffrages d'un petit nombre d'approbateurs, enfin détachées des futiles avantages que des ſociétés injuſtes n'accordent trop communément qu'à la baſſeſſe, à l'intrigue & aux crimes.

MALGRÉ l'injuſtice qui règne dans le monde il eſt pourtant des hommes vertueux; il eſt, au ſein même des nations les plus vicieuſes, des êtres bienfaiſans, inſtruits du prix de la vertu, qui ſavent qu'elle arrache des hommages même à ſes ennemis; il en eſt

qui ſe contentent au moins des récompenſes intérieures & cachées dont nul pouvoir ſur la terre n'eſt capable de les fruſtrer. En effet l'homme de bien acquiert des droits ſur l'eſtime, la vénération, la confiance & l'amour de ceux-mêmes dont la conduite eſt oppoſée à la ſienne; le vice eſt forcé de céder à la vertu, dont, en rougiſſant, il reconnoît la ſupériorité. Indépendamment de cet aſcendant ſi doux, ſi grand, ſi ſûr, quand l'univers entier ſeroit injuſte pour l'homme de bien, il lui reſte l'avantage de s'aimer, de s'eſtimer lui-même, de rentrer avec plaiſir dans le fond de ſon cœur, de contempler ſes actions des mêmes yeux que les autres devroient avoir s'ils n'étoient aveuglés. Nulle force ne peut lui ravir l'eſtime méritée de lui-même; cette eſtime n'eſt un ſentiment ridicule que lorſqu'elle n'eſt point fondée; il ne doit être blâmé que lorſqu'il ſe montre d'une façon humiliante & fâcheuſe pour les autres; c'eſt alors que nous le nommons *orgueil*; s'appuie-t-il ſur des choſes futiles? nous l'appellons *vanité*; on ne peut le condamner, on le trouve légitime & fondé, on l'appelle *élévation*, *grandeur d'ame*, noble fierté, lorſqu'il s'appuie ſur des vertus & ſur des talens vraiment utiles à la ſociété, quand même elle ſeroit incapable de les apprécier.

CESSONS donc d'écouter les déclamations de ces ſuperſtitions, qui, ennemies de notre bonheur, ont voulu le détruire juſques dans le fond de nos cœurs; qui nous ont preſcrit la haine & le mépris de nous-mêmes; qui prétendent arracher à l'homme de bien la récompenſe, ſouvent unique, qui reſte à la vertu dans ce monde pervers. Anéantir en lui le ſentiment ſi juſte d'un amour-propre fondé, ce ſeroit briſer le plus puiſſant des reſſorts qui le porte à bien faire. Quel mobile lui reſteroit-il en effet dans la plûpart des ſociétés humaines? N'y voyons-nous pas la vertu mépriſée & découragée? le crime audacieux & le vice adroit récompenſés? l'amour du bien public taxé de folie; l'exactitude à remplir ſes devoirs regardée comme une duperie; la compaſſion, la ſenſibilité,

la tendreſſe & la fidélité conjugale, l'amitié ſincère & inviolable mépriſées & traitées de ridicules ? Il faut à l'homme des motifs pour agir, il n'agit bien ou mal qu'en vue de ſon bonheur; ce qu'il juge ſon bonheur eſt ſon intérêt; il ne fait rien gratuitement; quand on lui retient le ſalaire de ſes actions utiles il eſt réduit ou à devenir auſſi méchant que les autres, ou à ſe payer de ſes propres mains.

CELA poſé, l'homme de bien ne peut jamais être complettement malheureux, il ne peut être totalement privé de la récompenſe qui lui eſt due; la vertu peut tenir lieu de tous les biens ou bonheurs d'opinion; il n'en eſt point qui puiſſe la remplacer. Ce n'eſt pas que l'homme honnête ſoit exempt d'afflictions; ainſi que le méchant il eſt ſujet aux maux phyſiques; il peut être dans l'indigence; il eſt ſouvent en butte à la calomnie, à l'injuſtice, à l'ingratitude, à la haine; mais au milieu de ſes traverſes, de ſes peines & de ſes chagrins, il trouve en lui-même un ſupport; il eſt content de lui-même; il ſe reſpecte, il ſent ſa propre dignité, il connoit la bonté de ſes droits, & ſe conſole par la confiance qu'il a dans la juſtice de ſa cauſe. Ces appuis ne ſont point faits pour le méchant: ſujet ainſi que l'homme de bien à des infirmités & aux caprices du ſort, il ne trouve dans le fond de ſon cœur que des ſoucis, des regrets, de remords; il s'affaiſſe ſur lui-même; il n'eſt pas ſoutenu par ſa conſcience; ſon eſprit & ſon corps ſe trouvent accablés de tous les côtés à la fois. L'homme de bien n'eſt point un Stoïcien inſenſible; la vertu ne procure point l'impaſſibilité; mais s'il eſt infirme, il eſt moins à plaindre que le méchant malade; s'il eſt indigent, il eſt moins malheureux que le méchant dans ſa miſère; s'il eſt dans la diſgrace, il eſt moins accablé que le méchant diſgracié.

LE bonheur de chaque homme dépend de ſon tempérament cultivé; la nature fait les heureux; la culture, l'inſtruction, la réflexion font valoir le terrein que la nature a formé, & le mettent à portée de pro-

duire des fruits utiles. Etre heureuſement né pour ſoi-même, c'eſt avoir reçu de la nature un corps ſain, des organes agiſſans avec préciſion, un eſprit juſte, un cœur dont les paſſions & les déſirs ſont analogues & conformes aux circonſtances dans leſquelles le ſort nous a placés. La nature a donc tout fait pour nous, lorſqu'elle nous a donné la doſe de vigueur & d'énergie qui nous ſuffit pour obtenir les choſes que notre état, notre façon de penſer, notre tempérament nous font déſirer. Cette nature nous a fait un préſent funeſte, lorſqu'elle nous a donné un ſang trop bouillant, une imagination trop active, des déſirs impétueux pour des objets impoſſibles à obtenir dans nos circonſtances, ou du moins que nous ne pouvons nous procurer ſans des efforts incroyables, capables de mettre notre bien-être en danger & de troubler le repos de la ſociété. Les hommes les plus heureux ſont communément ceux qui poſſedent une ame paiſible, qui ne déſire que les choſes qu'elle peut ſe procurer par un travail propre à maintenir ſon activité, ſans lui cauſer des ſecouſſes trop importunes & trop violentes. Un philoſophe, dont les beſoins ſont aiſément ſatisfaits, étranger à l'ambition, contenu dans le cercle d'un petit nombre d'amis, eſt, ſans doute, un être plus heureuſement conſtitué, qu'un conquérant ambitieux, dont l'imagination affamée eſt réduite au déſeſpoir de n'avoir qu'un monde à ravager. Celui qui eſt heureuſement né où que la nature a rendu ſuſceptible d'être convenablement modifié n'eſt point un être nuiſible à la ſociété; elle n'eſt communément troublée que par des hommes mal nés, turbulens, mécontens de leur ſort, enivrés de paſſions, épris d'objets difficiles, qui la mettent en combuſtion pour obtenir les biens imaginaires, dans leſquels ils ont fait conſiſter leur bonheur. Il faut à un Alexandre des empires détruits, des nations baignées dans le ſang, des villes réduites en cendres pour contenter cette paſſion pour la gloire dont il s'eſt fait une fauſſe idée & dont ſon imagination eſt altérée; il ne faut à Diogène qu'un tonneau & la

liberté de paroître bizarre ; il ne faut à Socrate que le plaisir de former des disciples à la vertu.

L'HOMME étant par son organisation un être à qui le mouvement est toujours nécessaire, doit toujours désirer ; voilà pourquoi une trop grande facilité à se procurer les objets, les rend bien-tôt insipides pour lui. Pour sentir le bonheur il faut des efforts pour l'obtenir ; pour trouver des charmes dans la jouissance, il faut que le desir soit irrité par des obstacles ; nous sommes sur le champ dégoutés des biens qui ne nous ont rien coûté. L'attente du bonheur, le travail nécessaire pour se le procurer, les peintures variées & multipliées que l'imagination nous en fait, donnent à notre cerveau le mouvement dont il a besoin, lui font exercer ses facultés, mettent tous ses ressorts en jeu, en un mot, lui donnent une activité agréable dont la jouissance du bonheur lui-même ne peut point nous dédommager. L'action est le véritable élément de l'esprit humain ; dès qu'il cesse d'agir il tombe dans l'ennui. Notre ame a besoin d'idées comme notre estomac d'alimens [90].

AINSI l'impulsion que le desir nous donne est lui-même un grand bien ; il est pour l'esprit ce que l'exercice est pour le corps ; sans lui nous ne trouvons aucun plaisir dans les alimens qu'on nous présente ; c'est la soif qui rend le plaisir de boire si agréable pour nous ; la vie est un cercle perpétuel de desirs renaissans & de desirs satisfaits. Le repos n'est un bien que pour celui qui travaille ; il est une source d'ennuis, de tristesse & de vices pour celui qui n'a point travaillé. Jouir sans

[90] L'avantage que les sçavans & les gens de lettres ont sur les ignorans & les gens désœuvrés ou inhabitués à penser & à étudier, n'est dû qu'à la multitude & à la variété des idées que fournissent à l'esprit l'étude & la réflexion. L'esprit d'un homme qui pense trouve plus de pâture dans un bon livre, que l'esprit d'un ignorant dans tous les plaisirs que ses richesses lui procurent. Etudier c'est amasser un magasin d'idées. C'est la multitude & la combinaison des idées qui met tant de différence entre les hommes, & qui leur donne de l'avantage sur les autres animaux.

interruption c'eſt ne jouir de rien ; l'homme qui n'a rien à déſirer eſt à coup ſûr plus malheureux que celui qui ſouffre.

Ces réflexions fondées ſur l'expérience doivent nous prouver que le mal ainſi que le bien dépend de l'eſſence des choſes. Le bonheur, pour être ſenti, ne peut être continu ; le travail eſt néceſſaire à l'homme pour mettre de l'intervalle entre ſes plaiſirs ; ſon corps a beſoin d'exercice ; ſon cœur a beſoin de déſirs ; le malaiſe peut ſeul nous faire goûter le bien-être, c'eſt lui qui forme les ombres dans le tableau de la vie humaine. Par une loi irrévocable du deſtin les hommes ſont forcés d'être mécontens de leur ſort, de faire des efforts pour le changer, de s'envier réciproquement une félicité dont aucun d'eux ne jouit parfaitement. C'eſt ainſi que le pauvre envie l'opulence du riche, tandis que celui-ci eſt ſouvent bien moins heureux que lui ; c'eſt ainſi que le riche envie les avantages d'une pauvreté qu'il voit active, ſaine, & ſouvent riante au ſein même de la miſere.

Si tous les hommes étoient parfaitement contens il n'y auroit plus d'activité dans le monde ; il faut déſirer, agir, travailler, pour être heureux ; tel eſt l'ordre d'une nature dont la vie eſt dans l'action. Les ſociétés humaines ne peuvent ſubſiſter que par un échange continuel des choſes dans leſquelles les hommes font conſiſter leur bonheur. Le pauvre eſt forcé de déſirer & de travailler pour obtenir ce qu'il ſait néceſſaire à la conſervation de ſon être ; ſe nourrir, ſe vêtir, ſe loger, ſe propager, ſont les premiers beſoins que la nature lui donne ; les a-t-il ſatisfaits ? bientôt il eſt forcé de ſe créer des beſoins tout nouveaux, ou plutôt ſon imagination ne fait que raffiner ſur les premiers ; elle cherche à les diverſifier, elle veut les rendre plus piquans ; quand une fois, parvenu à l'opulence, il a parcouru tout le cercle des beſoins & de leurs combinaiſons, il tombe dans le dégoût. Diſpenſé de travail, ſon corps amaſſe des humeurs ; dépourvu de déſirs, ſon cœur tombe en lan-

gueur ; privé d'activité, il eſt forcé de faire part de ſes richeſſes à des êtres plus actifs, plus laborieux que lui ; ceux-ci, pour leur propre intérêt, ſe chargent du ſoin de travailler pour lui, de lui procurer ſes beſoins, de le tirer de ſa langueur, de contenter ſes fantaiſies. C'eſt ainſi que les riches & les grands excitent l'énergie, l'activité, l'induſtrie de l'indigent ; celui-ci travaille à ſon propre bien-être en travaillant pour les autres ; c'eſt ainſi que le deſir d'améliorer ſon ſort rend l'homme néceſſaire à l'homme ; c'eſt ainſi que les deſirs toujours renaiſſans & jamais raſſaſiés ſont le principe de la vie, de la ſanté, de l'activité, de la ſociété. Si chaque homme ſe ſuffiſoit à lui-même, il n'auroit nul beſoin de vivre en ſociété ; nos beſoins, nos deſirs, nos fantaiſies nous mettent dans la dépendance des autres, & font que chacun de nous, pour ſon propre intérêt, eſt forcé d'être utile à des êtres capables de lui procurer les objets qu'il n'a pas lui-même. Une nation n'eſt que la réunion d'un grand nombre d'hommes liés les uns aux autres par leurs beſoins ou leurs plaiſirs ; les plus heureux y ſont ceux qui ont le moins de beſoins & qui ont le plus de moyens de les ſatisfaire.

Dans les individus de l'eſpèce humaine, ainſi que dans les ſociétés politiques, la progreſſion des beſoins eſt une choſe néceſſaire ; elle eſt fondée ſur l'eſſence de l'homme ; il faut que les beſoins naturels une fois ſatisfaits ſoient remplacés par des beſoins que nous nommons *imaginaires* ou *beſoins d'opinion* ; ceux-ci deviennent auſſi néceſſaires à notre bonheur que les premiers. L'habitude qui permet au ſauvage d'Amérique d'aller tout nud, force l'habitant civiliſé d'une nation Européenne de ſe vêtir ; l'homme pauvre ſe contente d'un vêtement très-ſimple qui lui ſert toute l'année ; l'homme riche veut un habit conforme à chaque ſaiſon ; il ſouffriroit s'il n'avoit point la commodité d'en changer ; il ſeroit affligé ſi ſon habit n'annonçoit point aux autres ſon opulence, ſon rang, ſa ſupériorité. C'eſt ainſi que l'habitude multiplie les be-

soins du riche ; c'est ainsi que sa vanité devient elle-même un besoin, qui met en jeu mille bras empressés à la satisfaire ; enfin cette vanité procure à des hommes indigens les moyens de subsister. Celui qui s'est habitué au faste, au luxe dans les habits, lorsqu'il est privé de ces signes de l'opulence, auxquels il attache une idée de bonheur, se trouve aussi malheureux que le pauvre qui n'a point de quoi se vêtir. Les nations, civilisées aujourd'hui, ont commencé par être sauvages, errantes & vagabondes, occupées de la chasse & de la guerre, forcées de chercher leur subsistance avec peine : peu-à-peu elles se sont fixées, elles se sont livrées à l'agriculture, ensuite au commerce ; elles ont rafiné sur leurs premiers besoins, elles en ont étendu la sphère, elles ont imaginé mille moyens pour les contenter : progression naturelle & nécessaire dans des êtres actifs qui ont besoin de sentir, & qui pour être heureux, doivent varier leurs sensations.

A mesure que les besoins des hommes se multiplient ils deviennent plus difficiles à satisfaire, ils sont forcés de dépendre d'un plus grand nombre de leurs semblables ; pour exciter leur activité, pour les engager à concourir à ses vues, l'on est donc obligé de se procurer les objets capables de les inviter à contenter ses desirs ; un sauvage n'a qu'à étendre la main pour cueillir le fruit qui suffit à sa nourriture ; le citoyen opulent d'une société florissante est obligé de faire mouvoir des milliers de bras pour créer le repas somptueux & les mets recherchés, devenus nécessaires pour réveiller son appétit languissant, ou pour flatter sa vanité. D'où l'on voit que dans la même proportion que nos besoins se multiplient nous sommes forcés de multiplier les moyens de les satisfaire. Les richesses ne sont autre chose que des moyens de convention, à l'aide desquels nous sommes à portée de faire concourir un grand nombre d'hommes à contenter nos désirs, ou de les inviter par leur intérêt propre à contribuer à nos plaisirs. Que fait l'homme riche sinon d'annoncer à des indigens qu'il peut leur fournir les moyens de

ſubſiſter s'ils conſentent à ſe prêter à ſes volontés ? Que fait l'homme qui a du pouvoir, ſinon de montrer aux autres qu'il eſt en état de leur fournir des moyens de ſe rendre heureux ? Les ſouverains, les grands, les riches ne nous paroiſſent heureux que parce qu'ils poſſèdent des moyens ou des motifs ſuffiſans pour déterminer un grand nombre d'hommes à s'occuper de leur bonheur.

PLUS nous enviſagerons les choſes & plus nous nous convaincrons que les fauſſes opinions des hommes ſont les vraies ſources de leurs malheurs : le bonheur n'eſt ſi rare parmi eux que parce qu'ils s'attachent à des objets ou indifférens ou inutiles à leur bien-être ou qui ſe tournent en maux réels pour eux. Les richeſſes ſont indifférentes en elles-mêmes, il n'y a que l'uſage qu'on en ſait faire qui les rende utiles ou nuiſibles. L'argent, indifférent au ſauvage, qui ne ſauroit qu'en faire, eſt amaſſé par l'avare, pour qui il devient inutile ; & dépenſé par le prodigue & le voluptueux, qui ne s'en ſervent que pour acheter des regrets & des infirmités. Les plaiſirs ne ſont rien pour qui eſt incapable de les ſentir ; ils deviennent des maux réels, quand deſtructeurs pour nous-mêmes, ils dérangent notre machine, nous font négliger nos devoirs & nous rendent mépriſables aux yeux des autres. Le pouvoir n'eſt rien en lui-même ; il nous eſt inutile, ſi nous ne nous en ſervons pour notre propre félicité ; il nous devient funeſte, dès que nous en abuſons ; il devient odieux, dès que nous l'employons à faire des malheureux. Faute d'être éclairés ſur leurs vrais intérêts ceux d'entre les hommes qui jouiſſent de tous les moyens de ſe rendre heureux, ne trouvent preſque jamais le ſecret de les faire ſervir à leur propre bonheur. L'art de jouir eſt le plus ignoré ; ce ſeroit celui qu'il faudroit apprendre avant que de deſirer ; la terre eſt remplie d'hommes qui ne s'occupent que du ſoin de ſe procurer des moyens ſans jamais en connoître la fin. Tout le monde deſire de la fortune & du pou-

voir, & nous voyons très-peu de gens que ces objets rendent heureux.

Il eſt naturel, très-néceſſaire, très-raiſonnable de deſirer les choſes qui peuvent contribuer à augmenter la ſomme de notre félicité. Les plaiſirs, les richeſſes, le pouvoir, ſont des objets dignes de notre ambition & de nos efforts, lorſque nous ſavons en faire uſage pour rendre notre exiſtence plus agréable ; nous ne pouvons blâmer celui qui les deſire, ni mépriſer ou haïr celui qui les poſſede que quand pour les obtenir, il emploie des moyens odieux ou lorſque après les avoir obtenus, il en fait un uſage pernicieux ſoit pour lui-même, ſoit pour les autres. Déſirons la puiſſance, la grandeur, le crédit, lorſque nous pouvons y prétendre, ſans les acheter aux dépens de notre repos ou de celui des êtres avec qui nous vivons. Déſirons les richeſſes, quand nous ſaurons en faire un uſage vraiment avantageux pour nous-mêmes & pour les autres ; mais n'employons jamais pour nous les procurer des voies que nous ſerions forcés de nous reprocher ou qui nous attireroient la haine de nos aſſociés. Souvenons-nous toujours que notre bonheur ſolide doit ſe fonder ſur l'eſtime de nous-mêmes & ſur les avantages que nous procurons à d'autres, & que de tous les projets le plus impraticable pour un être qui vit en ſociété, c'eſt celui de vouloir ſe rendre excluſivement heureux.

CHAPITRE XVI.

Les erreurs des hommes ſur ce qui conſtitue le bonheur ſont la vraie ſource de leurs maux. Des remèdes qu'on leur a voulu appliquer.

LA raiſon ne défend point à l'homme de former de vaſtes deſirs ; l'ambition eſt une paſſion utile au genre-humain, quand elle a ſon bonheur pour objet. De grandes ames veulent agir dans une grande ſphère ; des Génies puiſſans, éclairés, bienfaiſans, placés dans d'heureuſes conjonctures, répandent au loin leurs influences favorables ; ils ont beſoin pour leur propre félicité de faire un grand nombre d'heureux. Tant de Princes jouiſſent ſi rarement d'un vrai bonheur parce que leurs ames foibles & rétrécies ſont forcées d'agir dans une ſphère trop étendue pour leur peu d'énergie. C'eſt ainſi que par l'inaction, l'indolence, l'incapacité de leurs chefs, les nations languiſſent ſouvent dans la miſère, & ſont ſoumiſes à des maîtres auſſi peu capables de faire leur propre bonheur que celui de leurs ſujets. D'un autre côté des ames trop emportées, trop bouillantes, trop actives ſont elles-mêmes à la gêne dans la ſphère qui les renferme, & leur chaleur déplacée en fait des fléaux du genre-humain. [91] Alexandre fut un monarque auſſi nuiſible à la terre & auſſi mécontent de ſon ſort, que le deſpote indolent qu'il parvint à détrôner. Les ames de l'un & de l'autre furent peu proportionnées à leurs ſphères.

LE bonheur de l'homme ne réſultera jamais que de

---

[91] *Æſtuat infelix angusto limite mundi.* Sénèque dit d'Alexandre, *poſt Darium & Indos pauper eſt Alexander ; inventus eſt qui concupiſceret aliquid poſt omnia.*

V. SENEC. EPIST. 119.

l'accord de ſes deſirs avec ſes circonſtances. La puiſſance ſouveraine n'eſt rien pour celui qui la poſſède, s'il ne ſçait en uſer pour ſon propre bonheur ; elle eſt un mal réel, ſi elle le rend malheureux; elle eſt un abus déteſtable, ſi elle produit l'infortune d'une portion du genre-humain. Les princes les plus puiſſans ne ſont pour l'ordinaire ſi étrangers au bonheur, & leurs ſujets ne ſont ſi communément dans l'infortune, que parce que les premiers poſſèdent tous les moyens de ſe rendre heureux ſans jamais en faire uſage, ou parce qu'ils ne ſçavent qu'en abuſer. Un ſage ſur le trône ſeroit le plus fortuné des mortels. Un monarque eſt un homme, à qui tout ſon pouvoir ne peut procurer d'autres organes & d'autres façons de ſentir qu'au dernier de ſes ſujets; s'il a des avantages ſur lui, c'eſt par la grandeur, la variété, la multiplicité des objets dont il peut s'occuper, qui donnant une action perpétuelle à ſon eſprit l'empêchent de ſe flétrir & de tomber dans l'ennui. Si ſon ame eſt vertueuſe & grande, ſon ambition ſe ſatisfait à chaque inſtant à la vue du pouvoir de réunir les volontés de ſes ſujets à la ſienne, de les intéreſſer à ſa conſervation, de mériter leur affection, & d'arracher les reſpects & les éloges de toutes les nations. Telles ſont les conquêtes que la raiſon propoſe à tous ceux que le ſort deſtine à gouverner des Empires; elles ſont aſſez grandes pour ſatisfaire l'imagination la plus vive & l'ambition la plus vaſte. Les Rois ne ſont les plus heureux des hommes que parce qu'ils ont la faculté de faire un plus grand nombre d'heureux & de multiplier ainſi les cauſes du contentement légitime d'eux-mêmes.

Ces avantages de la puiſſance ſouveraine ſont partagés par tous ceux qui contribuent au gouvernement des états. Ainſi la grandeur, le rang, le crédit, ſont des objets déſirables pour ceux qui connoiſſent les moyens de les faire ſervir à leur propre félicité; ils ſont inutiles à ces hommes médiocres qui n'ont ni l'énergie ni la capacité de les employer d'une façon avantageuſe pour eux-mêmes; ils ſont déteſtables, lorſque pour les obtenir on compromet ſon bonheur & celui de la ſoci-

été : celle-ci eſt dans l'erreur, toutes les fois qu'elle reſpecte des hommes qui n'employent qu'à ſa deſtruction une puiſſance qu'elle ne doit approuver que lorſqu'elle en recueille les fruits.

LES richeſſes, inutiles à l'avare qui n'en eſt que le triſte géolier, nuiſibles au débauché, à qui elles ne procurent que des infirmités, des ennuis, des dégoûts, peuvent mettre dans les mains de l'homme de bien mille moyens d'augmenter la ſomme de ſon bonheur; mais avant de déſirer les richeſſes il faut ſavoir en uſer; l'argent n'eſt que le ſigne repréſentatif du bonheur; en jouir, s'en ſervir pour faire des heureux, voilà la réalité. L'argent, d'après les conventions des hommes, procure tous les biens que l'on puiſſe déſirer, il n'en eſt qu'un ſeul qu'il ne procure point, c'eſt celui d'en ſçavoir uſer. Avoir de l'argent ſans ſçavoir en jouir, c'eſt poſſéder la clef d'un palais commode dont on s'interdit l'entrée; le prodiguer, c'eſt jetter cette clef dans la rivière; en faire un mauvais uſage, c'eſt s'en ſervir pour ſe bleſſer. Donnez à l'homme de bien éclairé les plus amples tréſors, il n'en ſera point accablé; s'il a l'ame grande & noble il ne ſera qu'étendre au loin ſes bienfaits; il méritera l'affection d'un grand nombre d'hommes; il s'attirera l'amour & les hommages de ceux qui l'entourent; il ſera retenu dans ſes plaiſirs, afin de pouvoir en jouir; il ſçaura que l'argent ne rétablira point une ame uſée par la jouiſſance, des organes affoiblis par des excès, un corps énervé & devenu déſormais incapable de ſe ſoutenir qu'à force de privations; il ſçaura que l'abus des voluptés étouffe le plaiſir dans ſa ſource, & que tous les tréſors du monde ne peuvent renouveller des ſens.

ON voit donc que rien n'eſt plus frivole que les déclamations d'une ſombre philoſophie contre le deſir du pouvoir, de la grandeur, des richeſſes, des plaiſirs. Ces objets ſont déſirables pour nous, dès que notre ſort nous permet d'y prétendre, ou lorſque nous ſavons la maniére de les faire tourner à notre avantage réel; la raiſon ne peut les blâmer ou les mépriſer,

quand pour les obtenir nous ne blessons personne ; elle les estime quand nous nous en servons pour nous rendre nous-mêmes & les autres heureux. Le plaisir est un bien, il est de notre essence de l'aimer, il est raisonnable lorsqu'il nous rend chère notre existence, lorsqu'il ne nuit point à nous-mêmes, lorsque ses conséquences ne sont point fâcheuses pour les autres. Les richesses sont le symbole de la plûpart des biens de ce monde ; elles deviennent une réalité, lorsqu'elles sont entre les mains d'un homme qui en sait user. Le pouvoir est le plus grand des biens lorsque celui qui en est dépositaire a reçu de la nature & de l'éducation une ame assez grande, assez noble, assez forte pour étendre ses heureuses influences sur des nations entières, qu'il met par-là dans une légitime dépendance, & qu'il enchaîne par ses bienfaits : l'on n'acquiert le droit de commander aux hommes qu'en les rendant heureux.

Les droits de l'homme sur son semblable ne peuvent être fondés que sur le bonheur qu'il lui procure ou qu'il lui donne lieu d'espérer ; sans cela le pouvoir qu'il exerce sur lui seroit une violence, une usurpation, une tyrannie manifeste ; ce n'est que sur la faculté de nous rendre heureux que toute autorité légitime est fondée. Nul mortel ne reçoit de la nature le droit de commander à un autre ; mais nous l'accordons volontairement à celui de qui nous espérons notre bien-être. Le gouvernement n'est que le droit de commander à tous conféré au souverain pour l'avantage de ceux qui sont gouvernés. Les souverains sont les défenseurs & les gardiens de la personne, des biens, de la liberté de leurs sujets, ce n'est qu'à cette condition que ceux-ci consentent d'obéir ; le gouvernement n'est qu'un brigandage dès qu'il se sert des forces qui lui sont confiées pour rendre la société malheureuse. L'empire de la religion n'est fondé que sur l'opinion où l'on est qu'elle a le pouvoir de rendre les nations heureuses ; les Dieux ne seroient que des phantômes odieux s'ils rendoient les hommes malheureux.

leux. [92] Le gouvernement & la religion ne ſeroient des inſtitutions raiſonnables qu'autant que l'un & l'autre contribueroient à la félicité des hommes ; il y auroit de la folie à ſe ſoumettre à un joug dont il ne réſulteroit que du mal ; il y auroit de l'injuſtice à forcer les mortels de renoncer à leurs droits ſans avantage pour eux.

L'AUTORITÉ qu'un Père exerce ſur ſa famille n'eſt fondée que ſur les avantages qu'il eſt ſuppoſé lui procurer. Les rangs dans les ſociétés politiques n'ont pour baſe que l'utilité réelle ou imaginaire de quelques citoyens, en faveur de laquelle les autres conſentent à les diſtinguer, à les reſpecter, à leur obéir. Le riche n'acquiert des droits ſur l'indigent qu'en vertu du bien-être qu'il eſt en état de lui faire éprouver. Le génie, les talens de l'eſprit, les ſciences & les arts n'ont des droits ſur nous qu'en raiſon de l'utilité, des agrémens & des avantages qu'ils procurent à la ſociété. En un mot c'eſt le bonheur, c'eſt l'attente du bonheur, c'eſt ſon image que nous chériſſons, que nous eſtimons, que nous adorons ſans ceſſe. Les dieux, les Monarques, les riches, les grands peuvent bien nous en impoſer, nous éblouir, nous intimider par leur puiſſance ; jamais ils n'obtiendront la ſoumiſſion volontaire de nos cœurs qui ſeuls peuvent conférer des droits légitimes, que par des bienfaits réels & des vertus. L'utilité n'eſt autre choſe que le bonheur véritable ; être utile ; c'eſt être vertueux ; être vertueux, c'eſt faire des heureux.

LE bonheur qu'on nous procure eſt la meſure invariable & néceſſaire de nos ſentimens pour les êtres de

[92] Cicéron dit : *Niſi homini Deus placuerit, Deus non erit* ; „ Dieu ne peut obliger les hommes à lui obéir qu'en leur faiſant „ connoître qu'il eſt en ſon pouvoir de les rendre heureux ou „ malheureux. " *Voyez défenſe de la religion, Tom. I. pag. 433.* Il faut conclure de ces principes que l'homme eſt en droit de juger la religion & les Dieux d'après les avantages ou les déſavantages qu'ils procurent à la ſociété.

notre eſpèce, pour les objets que nous deſirons, pour les opinions que nous embraſſons, pour les actions dont nous jugeons ; nous ſommes les dupes de nos préjugés toutes les fois que nous ceſſons de nous ſervir de cette meſure pour régler nos jugemens. Nous ne riſquerons jamais de nous tromper lorſque nous examinerons quelle eſt l'utilité réelle qui réſulte, pour notre eſpèce, des religions, des loix, de toutes les inſtitutions, les inventions & les actions des hommes.

Un coup d'œil ſuperficiel peut ſouvent nous ſéduire ; mais des expériences réfléchies nous ramenent à la raiſon, qui ne peut nous tromper. Elle nous apprend que le plaiſir eſt un bonheur momentané, mais que ſouvent il devient un mal ; que le mal eſt une peine paſſagère qui ſouvent devient un bien ; elle nous fait connoître la vraie nature des objets & preſſentir les effets que nous pouvons en attendre ; elle nous fait diſtinguer les penchans auxquels notre bien-être nous permet de nous livrer, de ceux à la ſéduction deſquels nous devons réſiſter. Enfin elle nous convaincra toujours que l'intérêt des êtres intelligens, amoureux de leur bonheur & qui déſirent de rendre leur exiſtence heureuſe, veut que l'on détruiſe pour eux tous les phantômes, les chimères & les préjugés qui mettent des obſtacles à leur félicité dans ce monde.

Si nous conſultons l'expérience nous verrons que c'eſt dans des illuſions & des opinions ſacrées que nous devons chercher la ſource véritable de cette foule de maux dont nous voyons par-tout le genre-humain accablé. L'ignorance des cauſes naturelles lui créa des Dieux ; l'impoſture les rendit terribles, leur idée funeſte pourſuivit l'homme ſans le rendre meilleur, le fit trembler ſans fruit, remplit ſon eſprit de chimères, s'oppoſa aux progrès de ſa raiſon, l'empêcha de chercher ſon bonheur. Ses craintes le rendirent eſclave de ceux qui le trompèrent ſous prétexte de ſon bien ; il fit le mal quand on lui dit que ſes Dieux demandoient des crimes ; il vécut dans l'infortune, parce qu'on lui fit entendre que ſes Dieux le

condamnoient à être miſérable ; il n'oſa jamais réſiſter à ſes Dieux ni ſe débarraſſer de ſes fers, parce qu'on lui fit entendre que la ſtupidité, le renoncement à la raiſon, l'engourdiſſement de l'eſprit, l'abjection de ſon ame étoient de ſûrs moyens d'obtenir l'éternelle félicité.

DES préjugés non moins dangereux ont aveuglé les hommes ſur leurs gouvernemens. Les nations ne connurent point les vrais fondemens de l'autorité ; elles n'oſerent exiger le bonheur de ces Rois, chargés de le leur procurer ; elles crurent que les ſouverains, traveſtis en Dieux, recevoient en naiſſant le droit de commander aux reſtes des mortels, pouvoient diſpoſer à leur gré de la félicité des peuples & n'étoient point comptables des malheureux qu'ils faiſoient. Par une ſuite néceſſaire de ces opinions la politique dégénéra dans l'art fatal de ſacrifier la félicité de tous au caprice d'un ſeul, ou de quelques méchans privilégiés. Malgré les maux qu'elles éprouvèrent, le Nations furent en adoration devant les Idoles qu'elles s'étoient faites, & reſpectèrent follement les inſtrumens de leurs miſeres ; elles obéirent à leurs volontés injuſtes ; elles prodiguèrent leur vie, leur ſang, leurs tréſors pour aſſouvir leur ambition, leur avidité inſatiable, leurs fantaiſies renaiſſantes ; elles eurent une vénération ſtupide pour tous ceux qui poſſedèrent, avec le ſouverain, le pouvoir de nuire ; elles furent à genoux devant le crédit, le rang, les titres, l'opulence, le faſte : enfin victimes de leurs préjugés, elles attendirent vainement leur bien-être de quelques hommes, qui malheureux eux-mêmes par leurs vices, & par l'incapacité de jouir ne furent guères diſpoſés à s'occuper du bien-être des peuples : ſous de tels chefs leur bonheur phyſique & moral fut également négligé, ou même anéanti.

NOUS trouvons le même aveuglement dans la ſcience des mœurs. La religion, qui n'eut jamais que l'ignorance pour baſe & l'imagination pour guide, ne fonda point la morale ſur la nature de l'homme, ſur

ſes rapports avec les hommes, ſur les devoirs qui découlent néceſſairement de ces rapports : elle aima mieux la fonder ſur des rapports imaginaires, qu'elle prétendit ſubſiſter entre l'homme & des puiſſances inviſibles qu'elle avoit gratuitement imaginées, & fauſſement fait parler. Ce furent ces Dieux inviſibles, que la religion peignit toujours comme des Tyrans pervers qui furent les arbitres & les modèles de la conduite de l'homme ; il fut méchant, inſociable, inutile, turbulent, fanatique, quand il voulut imiter ces Tyrans diviniſés, ou ſe conformer aux leçons de leurs interprêtes. Ceux-ci profitèrent ſeuls de la religion, & des ténèbres qu'elle répandit ſur l'eſprit humain ; les nations ne connurent ni la nature, ni la raiſon, ni la vérité : elles n'eurent que des religions, ſans avoir aucunes idées certaines de la morale ou de la vertu. Quand l'homme fit du mal à ſes ſemblables, il crut avoir offenſé ſon Dieu, il ſe crut quitte en s'humiliant devant lui, en lui faiſant des préſens, en mettant ſon prêtre dans ſes intérêts. Ainſi la religion, loin de donner une baſe ſûre, naturelle & connue à la morale, ne lui donna qu'une baſe chancelante, idéale, impoſſible à connoître. Que dis-je ? Elle la corrompit, & ſes expiations achevèrent de la ruiner. Quand elle voulut combattre les paſſions des hommes elle le fit vainement ; toujours enthouſiaſte & privée d'expérience, elle n'en connut jamais les vrais remèdes ; ſes remèdes furent dégoûtans & propres à révolter les malades ; elle les fit paſſer pour divins, parce qu'ils ne furent point faits pour des hommes ; ils furent inefficaces, parce que des chimères ne peuvent rien contre des paſſions que les motifs les plus réels & les plus forts concouroient à faire naître & à nourrir dans les cœurs. La voix de la religion ou des Dieux ne put ſe faire entendre dans le tumulte des ſociétés, où tout crioit à l'homme qu'il ne pouvoit ſe rendre heureux ſans nuire à ſes ſemblables : ſes vaines clameurs ne firent que rendre la vertu haïſſable, parce qu'elles la repréſenterent toujours comme ennemie du bonheur

& des plaiſirs des humains. Dans l'obſervation de leurs devoirs on ne fit voir aux mortels que le cruel ſacrifice de ce qu'ils ont de plus cher, & jamais on ne leur donna des motifs réels pour faire ce ſacrifice. Le préſent l'emporta ſur l'avenir, le viſible ſur l'inviſible, le connu ſur l'inconnu, & l'homme fut méchant parce que tout lui dit qu'il falloit l'être pour obtenir le bonheur.

C'EST ainſi que la ſomme des malheurs du genre humain ne fut point diminuée, mais s'accrut au contraire par ſes religions, par ſes gouvernemens, par ſon éducation, par ſes opinions, en un mot par toutes les inſtitutions qu'on lui fit adopter, ſous prétexte de rendre ſon ſort plus doux. L'on ne peut trop le répéter; c'eſt dans l'erreur que nous trouverons la vraie ſource des maux dont la race humaine eſt affligée; ce n'eſt point la nature qui la rendit malheureuſe; ce n'eſt point un Dieu irrité qui voulut qu'elle vécût dans les larmes; ce n'eſt point une dépravation héréditaire qui a rendu les mortels mechans & malheureux; c'eſt uniquement à l'erreur que ſont dûs ces effets déplorables.

LE ſouverain bien, tant cherché par quelques ſages, & par d'autres annoncé avec tant d'emphaſe, ne peut être regardé que comme une chimère, ſemblable à cette *Panacée* merveilleuſe que quelques adeptes ont voulu faire paſſer pour le remède univerſel. Tous les hommes ſont malades, la naiſſance les livre auſſitôt à la contagion de l'erreur; mais chacun d'eux, par une ſuite de ſon organiſation naturelle & de ſes circonſtances particulières en eſt diverſement affecté. S'il eſt un remède général que l'on puiſſe appliquer aux maladies diverſifiées & compliquées des hommes, il n'en eſt qu'un, ſans doute, & ce remède eſt la vérité, qu'il faut puiſer dans la nature.

A LA vue des erreurs qui aveuglent le plus grand nombre des mortels, & qu'ils ſont forcés de ſucer avec le lait; à la vue des déſirs dont ils ſont perpétuellement agités, des paſſions qui les tourmentent,

des inquiétudes qui les rongent, des maux tant physiques que moraux qui les assiègent de toutes parts, on seroit tenté de croire que le bonheur n'est point fait pour ce monde, & que ce seroit une entreprise vaine que de vouloir guérir des esprits que tout conspire à empoisonner. Quand on considère ces superstitions qui les allarment, les divisent & les rendent insensés; ces gouvernemens qui les oppriment, ces loix qui les gênent, les injustices multipliées sous lesquelles on voit gémir presque tous les peuples de la terre, enfin ces vices & ces crimes qui rendent l'état de la société si haïssable presque à tous ceux qui s'y trouvent; l'on a peine à se défendre de l'idée que l'infortune est l'apanage du genre-humain, que ce monde n'est fait que pour rassembler des malheureux, que le bonheur est une chimère, ou du moins un point si fugitif qu'il est impossible de le fixer.

DES superstitieux atrabilaires & nourris de mélancolie, virent donc sans cesse la nature ou son auteur acharnés contre l'espèce humaine; ils supposèrent que l'homme, objet constant de la colère du ciel, l'irritoit même par ses desirs, & se rendoit criminel en cherchant une félicité qui n'étoit pas faite pour lui. Frappés de voir que les objets que nous désirons le plus vivement ne sont jamais capables de remplir notre cœur, ils ont décrié ces objets comme nuisibles, comme odieux, comme abominables; il ont prescrit de les fuir; ils ont fait main basse indistinctement sur toutes les passions les plus utiles à nous-mêmes & aux êtres avec qui nous vivons; ils ont voulu que l'homme se rendit insensible, devint l'ennemi de lui-même, se séparât de ses semblables, renonçât à tout plaisir, se refusât le bonheur, en un mot se dénaturât. " Mortels! ont-ils dit, vous êtes nés pour le malheur; " l'auteur de votre existence vous destina pour l'in- " fortune; entrez donc dans ses vues & rendez-vous " malheureux. Combattez ces désirs rebelles qui ont " la félicité pour objet; renoncez à ces plaisirs qu'il " est de votre essence d'aimer; ne vous attachez à

„ rien ici bas ; Fuyez une ſociété qui ne ſert qu'à
„ enflammer votre imagination pour des biens que
„ vous devez vous refuſer ; briſez le reſſort de votre
„ ame ; réprimez cette activité qui cherche à mettre
„ fin à vos peines ; ſouffrez, affligez-vous, gémiſſez :
„ telle eſt pour vous la route du bonheur."

AVEUGLES Médecins ! qui ont pris pour une maladie l'état naturel de l'homme ! ils n'ont point vu que ſes paſſions & ſes déſirs lui ſont eſſentiels ! que lui défendre d'aimer & de déſirer, c'eſt vouloir lui enlever ſon être ; que l'activité eſt la vie de la ſociété & que nous dire de nous haïr & de nous mépriſer nous-mêmes, c'eſt nous ôter le mobile le plus propre à nous porter à la vertu. C'eſt ainſi que par ſes remèdes ſurnaturels la religion, loin de guérir les hommes de leurs maux, n'a fait que les aigrir & les déſeſpérer ; au lieu de calmer leurs paſſions, elle rendit plus incurables, plus dangereuſes & plus envenimées celles que leur nature ne leur avoit données que pour leur conſervation & leur bonheur. Ce n'eſt point en éteignant nos paſſions que l'on nous rendra heureux ; c'eſt en les dirigeant vers des objets vraiment utiles à nous-mêmes & aux autres.

MALGRÉ les erreurs dont le genre-humain eſt aveuglé ; malgré l'extravagance de ſes inſtitutions religieuſes & politiques ; malgré les plaintes & les murmures que nous faiſons continuellement contre le ſort, il eſt des heureux ſur la terre. Nous y voyons quelquefois des ſouverains animés de la noble ambition de rendre les nations floriſſantes & fortunées ; nous y trouvons des Antonins, des Trajans, des Julien, des Henri ; nous y rencontrons des ames élevées qui mettent leur gloire & leur bonheur à encourager le mérite, à ſecourir l'indigence, à tendre la main à la vertu opprimée. Nous y trouvons des génies occupés du déſir d'arracher l'admiration de leurs concitoyens en les ſervant utilement, & jouiſſant du bonheur qu'ils procurent aux autres.

NE croyons point que le pauvre lui-même ſoit

exclus du bonheur. La médiocrité, l'indigence, lui procurent souvent des avantages que l'opulence & la grandeur sont forcées de reconnoître & d'envier. L'ame du pauvre toujours en action ne cesse de former des desirs, tandis que le riche & le puissant sont souvent dans le triste embarras de ne savoir que souhaiter ou de desirer des objets impossibles à se procurer. [93] Son corps habitué au travail connoit les douceurs du repos; ce repos est la plus rude des fatigues pour celui qui s'ennuie de son oisiveté. L'exercice & la frugalité procurent à l'un de la vigueur & de la santé; l'intempérance & l'inertie des autres ne leur donne que des dégoûts & des infirmités. L'indigence tend tous les ressorts de l'ame, elle est mere de l'industrie; c'est de son sein que l'on voit sortir le génie, les talens, le mérite, auxquels l'opulence & la grandeur sont forcées de rendre hommage. Enfin les coups du sort trouvent dans le pauvre un roseau flexible qui cede sans se briser.

Ainsi la nature ne fut point une marâtre pour le plus grand nombre de ses enfans. Celui que la fortune a placé dans un état obscur ignore l'ambition qui dévore le courtisan, les inquiétudes de l'intriguant, les remords, les ennuis & les dégoûts de l'homme enrichi des dépouilles des nations dont il ne fait profiter. Plus le corps travaille & plus l'imagination se repose; c'est la diversité des objets qu'elle parcourt qui l'allume; c'est la satiété de ses objets, qui lui cause du dégoût: l'imagination de l'indigent est circonscrite par la nécessité: il reçoit peu d'idées, il connoît peu d'objets, par conséquent il a peu de desirs; il se contente de peu, tandis que la nature entiere suffit à peine pour contenter les vœux insatiables & les besoins imaginaires de l'homme plongé dans le luxe, qui a parcouru ou épuisé tous les objets nécessaires. Ceux que le préjugé nous fait regarder comme les plus

[93] Petrone dit, *nescio quomodo bonæ mentis soror est paupertas.*

malheureux des hommes jouiſſent ſouvent d'avantages plus réels & plus grands que ceux qui les oppriment, qui les mépriſent & qui quelquefois ſont réduits à les envier. Des deſirs bornés ſont un bien très réel ; l'homme du peuple dans ſon humble fortune ne deſire que du pain ; il l'obtient à la ſueur de ſon front, il le mangeroit avec joye, ſi l'injuſtice ne le lui rendoit communément amer. Par le délire des gouvernemens ceux qui nagent dans l'abondance, ſans être plus heureux pour cela, diſputent au cultivateur les fruits même que ſes bras font ſortir de la terre. Les Princes ſacrifient leur bonheur véritable & celui de leurs états à des paſſions, à des caprices qui découragent les peuples, qui plongent leurs provinces dans la miſere, qui font des millions de malheureux ſans aucun profit pour eux-mêmes. La tyrannie oblige ſes ſujets de maudire leur exiſtence, d'abandonner le travail, & leur ôte le courage de donner le jour à des enfans qui ſeroient auſſi miſérables que leurs peres : l'excès de l'oppreſſion les force quelquefois de ſe révolter ou de ſe venger, par des attentats, des injuſtices qu'on leur fait. L'injuſtice en réduiſant l'indigence au déſeſpoir, l'oblige de chercher dans le crime des reſſources contre ſes malheurs. Un gouvernement inique produit le découragement dans les ames ; ſes vexations dépeuplent les campagnes, les terres demeurent ſans culture ; de là naît l'affreuſe famine qui fait éclore les contagions & les peſtes. Les malheurs des peuples produiſent les révolutions ; aigris par l'infortune, les eſprits entrent en fermentation, & les renverſemens des Empires en ſont les effets néceſſaires. C'eſt ainſi que le phyſique & le moral ſont toujours liés ou plutôt ſont la même choſe.

Si l'iniquité des chefs ne produit pas toujours des effets ſi marqués, au moins elle produit la pareſſe, dont l'effet eſt de remplir les ſociétés de mendians & de malfaiteurs, que ni la religion ni la terreur des loix ne peuvent arrêter, & que rien ne peut

engager à demeurer les ſpectateurs malheureux d'un bien-être auquel il ne leur eſt pas permis de prendre part. Ils cherchent leur bonheur paſſager aux dépens même de leur vie, lorſque l'injuſtice leur a fermé la route du travail & de l'induſtrie qui les auroit rendus utiles & honnêtes.

QUE l'on ne nous diſe point que nul gouvernement ne peut rendre tous ſes ſujets heureux; il ne peut, ſans doute, ſe flatter de contenter les fantaiſies de quelques citoyens oiſifs, qui ne ſavent qu'imaginer pour calmer leurs ennuis: mais il peut & il doit s'occuper à contenter les beſoins réels de la multitude. Une ſociété jouit de tout le bonheur dont elle eſt ſuſceptible dès que le plus grand nombre de ſes membres ſont nourris, vêtus, logés, en un mot peuvent, ſans un travail exceſſif, ſe procurer les beſoins que la nature leur a rendus néceſſaires. Leur imagination eſt contente, dès qu'ils ont l'aſſurance que nulle force ne pourra leur ravir les fruits de leur induſtrie, qu'ils travaillent pour eux-mêmes. Par une ſuite des folies humaines, des nations entieres ſont forcées de travailler, de ſuer, d'arroſer la terre de larmes, pour entretenir le luxe, les fantaiſies, la corruption d'un petit nombre d'inſenſés, de quelques hommes inutiles, dont le bonheur eſt devenu impoſſible, parce que leur imagination égarée ne connoit plus de bornes. C'eſt ainſi que les erreurs religieuſes & politiques ont changé l'univers en une vallée de larmes.

FAUTE de conſulter la raiſon, de connoître le prix de la vérité, d'être inſtruits de leurs véritables intérêts, de ſavoir en quoi conſiſte le bonheur ſolide & réel, les princes & les peuples, les riches & les pauvres, les grands & les petits ſont, ſans doute, ſouvent très éloignés d'être heureux; cependant ſi nous jettons un coup d'œil impartial ſur la race humaine, nous y trouverons un plus grand nombre de biens que de maux. Nul homme n'eſt heureux en maſſe, mais il l'eſt en détail. Ceux qui ſe plaignent

le plus amérement de la rigueur du deſtin tiennent pourtant à leur exiſtence par des fils, ſouvent imperceptibles, qui les empêchent d'en ſortir. En effet l'habitude nous rend nos peines plus légeres; la douleur ſuſpendue devient une vraie jouiſſance; chaque beſoin eſt un plaiſir au moment où il ſe ſatisfait; l'abſence du chagrin & de la maladie eſt un état heureux dont nous jouiſſons ſourdement & ſans nous en appercevoir; l'eſpérance, qui rarement nous abandonne tout-à-fait, nous aide à ſupporter les maux les plus cruels. Le priſonnier rit dans les fers, le villageois fatigué rentre en chantant dans ſa cabane; enfin l'homme qui ſe dit le plus infortuné ne voit point arriver la mort ſans effroi, à moins que le déſeſpoir n'ait totalement défiguré la nature à ſes yeux. [94]

TANT que nous deſirons la continuation de notre être, nous ne ſommes pas en droit de nous dire complétement malheureux; tant que l'eſpérance nous ſoutient nous jouiſſons encore d'un très-grand bien. Si nous étions plus juſtes en nous rendant compte de nos plaiſirs & de nos peines, nous reconnoîtrions que la ſomme des premiers excede de beaucoup celle des derniers; nous verrions que nous tenons un régiſtre très exact du mal & peu exact du bien. En effet nous avouerions qu'il eſt peu de journées entiérement malheureuſes dans tout le cours de notre vie. Nos beſoins périodiques nous procurent le plaiſir de les contenter; notre ame eſt perpétuellement remuée par mille objets, dont la variété, la multiplicité, la nouveauté nous réjouit, ſuſpend nos peines, fait diverſion à nos chagrins. Les maux phyſiques ſont-ils violens? ils ne ſont pas d'une longue durée, ils nous conduiſent bientôt à notre terme; les maux de notre eſprit nous y menent également. En même-tems que la nature nous refuſe tout bonheur, elle

[94] Voyez ce qui a été dit ſur le Suicide dans le *chapitre XIV.*

nous ouvre une porte pour ſortir de la vie ; refuſons-nous d'y paſſer, c'eſt que nous trouvons encore du plaiſir à exiſter. Les nations réduites au déſeſpoir font-elles complétement malheureuſes ? elles ont recours aux armes, & au riſque de périr elles font leurs efforts pour terminer leurs ſouffrances.

De ce que tant d'hommes tiennent à la vie, nous devons donc en conclure qu'ils ne ſont pas ſi malheureux qu'on le penſe. Ainſi ne nous exagérons plus les maux de l'eſpece humaine ; impoſons ſilence à l'humeur noire qui nous perſuade que ſes maux ſont ſans remede ; diminuons peu-à-peu le nombre des erreurs, & nos calamités diminueront dans la même proportion. De ce que le cœur de l'homme ne ceſſe de former des deſirs, n'en concluons point qu'il eſt malheureux ; de ce que ſon corps a beſoin chaque jour de nourriture, concluons qu'il eſt ſain & qu'il remplit ſes fonctions ; de ce que ſon cœur deſire, il faut en conclure qu'il a beſoin à chaque inſtant d'être remué, que les paſſions ſont eſſentielles au bonheur d'un être qui ſent, qui penſe, qui reçoit des idées & qui néceſſairement doit aimer & deſirer ce qui lui procure ou lui promet une façon d'exiſter analogue à ſon énergie naturelle. Tant que nous vivons, tant que le reſſort de notre ame ſubſiſte dans ſa force, cette ame deſire ; tant qu'elle deſire, elle éprouve l'activité qui lui eſt néceſſaire ; tant qu'elle agit, elle vit. La vie peut être comparée à un fleuve, dont les eaux ſe pouſſent, ſe ſuccèdent & coulent ſans interruption : forcées de rouler ſur un lit inégal, elles rencontrent par intervalles des obſtacles qui empêchent leur ſtagnation ; elles ne ceſſent de jaillir, de bondir & de couler, juſqu'à ce qu'elles ſoient rendues dans l'océan de la nature.

CHAPITRE XVII.

Des idées vraies ou fondées ſur la nature ſont les ſeuls remedes aux maux des hommes. Récapitulation de cette premiere partie. Concluſion.

TOUTES les fois que nous ceſſons de prendre l'expérience pour guide nous tombons dans l'erreur. Nos erreurs deviennent encore plus dangereuſes & plus incurables lorſqu'elles ont pour elles la ſanction de la religion ; c'eſt alors que nous ne conſentons jamais à revenir ſur nos pas ; nous nous croyons intéreſſés à ne plus voir, à ne plus nous entendre, & nous ſuppoſons que notre bonheur exige que nous fermions les yeux à la vérité. Si la plûpart des moraliſtes ont méconnu le cœur humain ; s'ils ſe ſont trompés ſur ſes maladies & ſur les remedes qui pouvoient lui convenir ; ſi les remedes qu'ils lui ont adminiſtrés ont été inefficaces ou même dangereux, c'eſt qu'ils ont abandonné la nature, ils ont réſiſté à l'expérience, ils n'ont oſé conſulter leur raiſon ; ils ont renoncé au témoignage de leurs ſens, ils n'ont ſuivi que les caprices d'une imagination éblouie par l'enthouſiaſme ou troublée par la crainte ; ils ont préféré les illuſions qu'elle leur montroit aux réalités d'une nature qui ne trompe jamais.

C'EST faute d'avoir voulu ſentir qu'un être intelligent ne peut point perdre un inſtant de vue ſa propre conſervation, ſon intérêt réel ou fictif, ſon bien-être ſolide ou paſſager, en un mot ſon bonheur vrai ou faux, c'eſt faute d'avoir conſidéré que les deſirs & les paſſions ſont des mouvemens eſſentiels, naturels, néceſſaires à notre ame, que les docteurs des hommes ont ſuppoſé des cauſes ſurnaturelles de leurs égaremens, & n'ont appliqué à leurs maux que des topiques inutiles ou dangereux. En leur diſant d'étouffer

leurs desirs, de combatre leurs penchans, d'anéantir leurs passions, ils n'ont fait que leur donner des préceptes stériles, vagues, impraticables; ces vaines leçons n'ont influé sur personne; elles n'ont tout au plus retenu que quelques mortels qu'une imagination paisible ne sollicitoit que foiblement au mal; les terreurs dont on les accompagnoit ont troublé la tranquillité de quelques personnes modérées par leur nature, sans jamais arrêter les tempéramens indomptables de ceux qui furent enivrés de leurs passions ou emportés par le torrent de l'habitude. Enfin les promesses & les menaces de la superstition n'ont fait que des fanatiques, des enthousiastes, des êtres inutiles ou dangereux, sans jamais faire des hommes véritablement vertueux, c'est-à-dire, utiles à leurs semblables.

CES Empyriques guidés par une aveugle routine n'ont point vu que l'homme tant qu'il vit, est fait pour sentir, pour désirer, pour avoir des passions, & pour les satisfaire en raison de l'énergie que son organisation lui donne; ils ne se sont point apperçus que l'habitude enracinoit ces passions, que l'éducation les semoit dans les cœurs, que les vices du gouvernement les fortifioient, que l'opinion publique les approuvoit, que l'expérience les rendoit nécessaires, & que dire aux hommes ainsi constitués de détruire leurs passions, c'étoit les jetter dans le désespoir, ou bien leur ordonner des remedes trop révoltans pour qu'ils consentissent à les prendre. Dans l'état actuel de nos sociétés opulentes, dire à un homme, qui sait par expérience que les richesses procurent tous les plaisirs, qu'il ne doit pas les désirer, qu'il ne doit pas faire d'efforts pour les obtenir, qu'il doit s'en détacher, c'est lui persuader de se rendre malheureux. Dire à un ambitieux de ne point désirer le pouvoir & la grandeur, que tout conspire à lui montrer comme le comble de la félicité, c'est lui ordonner de renverser tout d'un coup le système habituel de ses idées, c'est parler à un sourd. Dire à un amant d'un tempérament

impétueux d'étouffer ſa paſſion pour l'objet qui l'enchante, c'eſt lui faire entendre qu'il doit renoncer à ſon bonheur. Oppoſer la religion à des intérêts ſi puiſſans, c'eſt combattre des réalités par des ſpéculations chimériques.

En effet ſi nous examinons les choſes ſans prévention nous trouverons que la plûpart des préceptes que la religion, ou que ſa morale fanatique & ſurnaturelle donnent aux hommes, ſont auſſi ridicules qu'impoſſibles à pratiquer. Interdire les paſſions aux hommes, c'eſt leur défendre d'être des hommes; conſeiller à une perſonne d'une imagination emportée de modérer ſes déſirs, c'eſt lui conſeiller de changer ſon organiſation, c'eſt ordonner à ſon ſang de couler plus lentement. Dire à un homme de renoncer à ſes habitudes, c'eſt vouloir qu'un citoyen accoutumé à ſe vêtir conſente à marcher tout nud; autant vaudroit-il lui dire de changer les traits de ſon viſage, de détruire ſon tempérament, d'éteindre ſon imagination, d'altérer la nature de ſes fluides, que de lui commander de n'avoir point de paſſions analogues à ſon énergie naturelle, ou de renoncer à celle que l'habitude & ſes circonſtances lui ont fait contracter & ont converties en beſoins [95]. Tels ſont pourtant les remedes ſi vantés que la plûpart des moraliſtes oppoſent à la dépravation humaine. Eſt-il donc ſurprenant qu'ils ne produiſent aucun effet, ou qu'ils ne faſſent que réduire l'homme au déſeſpoir par le combat continuel qu'ils excitent entre les paſſions de ſon cœur, ſes vices, ſes habitudes, & les craintes chimériques dont la ſuperſtition a voulu l'accabler. Les vices de la ſociété, les

[95] On voit que ces conſeils, tout extravagans qu'ils ſont, ont été ſuggérés aux hommes par toutes les religions. Les Indiens, les Japonois, les Mahométans, les Chrétiens, les Juifs, d'après leurs ſuperſtitions, font conſiſter la perfection à jeûner, ſe macérer, s'abſtenir des plaiſirs les plus honnêtes, fuir la ſociété, s'infliger mille tourmens volontaires, travailler ſans relâche à contredire la nature. Chez les Payens les Galles & les Prêtres de la Déeſſe de Syrie n'étoient pas plus ſenſés; ils ſe mutiloient par piété.

objets dont elle ſe ſert pour irriter nos deſirs ; les plaiſirs, les richeſſes, les grandeurs que le gouvernement nous montre comme des appas ſéducteurs ; les biens que l'éducation, l'exemple & l'opinion nous rendent chers, nous attirent d'un côté, tandis que la morale nous ſollicite vainement d'un autre ; & que la religion, par ſes menaces effrayantes, nous jette dans le trouble & produit en nous un conflict violent, ſans jamais remporter la victoire ; quand par haſard elle l'emporte ſur tant de forces réunies, elle nous rend malheureux, elle briſe tout-à-fait le reſſort de notre ame.

Les paſſions ſont les vrais contrepoids des paſſions ; ne cherchons point à les détruire, mais tâchons de les diriger : balançons celles qui ſont nuiſibles par celles qui ſont utiles à la ſociété. La raiſon, fruit de l'expérience, n'eſt que l'art de choiſir les paſſions que nous devons écouter pour notre propre bonheur. L'éducation eſt l'art de ſemer & de cultiver dans les cœurs des hommes des paſſions avantageuſes. La légiſlation eſt l'art de contenir les paſſions dangereuſes, & d'exciter celles qui peuvent être avantageuſes au bien public. La religion n'eſt que l'art de ſemer & de nourrir dans les ames des mortels des chimères, des illuſions, des preſtiges, des incertitudes, d'où naiſſent des paſſions funeſtes pour eux-mêmes, ainſi que pour les autres : ce n'eſt qu'en les combattant que l'homme peut être mis ſur la route du bonheur.

La raiſon & la morale ne pourront rien ſur les mortels, ſi elles ne montrent à chacun d'entr'eux que ſon intérêt véritable eſt attaché à une conduite utile à lui-même ; cette conduite, pour être utile, doit lui concilier la bienveillance des êtres néceſſaires à ſa propre félicité ; c'eſt donc pour l'intérêt ou l'utilité du genre humain ; c'eſt pour l'eſtime, l'amour, les avantages qui en réſultent, que l'éducation doit allumer de bonne heure l'imagination des citoyens ; ce ſont les moyens d'obtenir ces avantages que l'habitude doit leur rendre familiers, que l'opinion doit leur rendre chers, que l'exemple doit les exciter à rechercher. Le

gouvernement,

gouvernement, à l'aide des récompenſes, doit les encourager à ſuivre ce plan ; à l'aide des châtimens, il doit effrayer ceux qui voudroient le troubler. C'eſt ainſi que l'eſpoir d'un bien-être véritable & la crainte d'un mal réel ſeront des paſſions propres à contrebalancer celles qui nuiroient à la ſociété ; ces dernieres deviendroient au moins très-rares, ſi au lieu de repaître les hommes de ſpéculations inintelligibles & de mots vuides de ſens, on leur parloit de choſes réelles & on leur montroit leurs véritables intérêts.

L'HOMME n'eſt ſi ſouvent méchant que parce qu'il ſe ſent preſque toujours intéreſſé à l'être ; que l'on rende les hommes plus éclairés & plus heureux, & on les rendra meilleurs. Un gouvernement équitable & vigilant rempliroit bientôt ſon état de citoyens honnêtes ; il leur donneroit des motifs, préſens, réels & palpables, de bien faire : il les feroit inſtruire, il leur feroit éprouver ſes ſoins, il les ſéduiroit par l'aſſurance de leur propre bonheur ; ſes promeſſes & ſes menaces, fidélement exécutées, auroient, ſans doute, bien plus de poids que celles de la ſuperſtition, qui ne propoſe jamais que des biens illuſoires, ou des châtimens dont les méchans endurcis douteront toutes les fois qu'ils auront intérêt d'en douter ; des motifs préſens les toucheront bien plus que des motifs incertains & éloignés. Les vicieux & les méchans ſont ſi communs ſur la terre, ſi opiniâtres, ſi attachés à leurs déréglemens, parce qu'il n'eſt aucun gouvernement qui leur faſſe trouver de l'avantage à être juſtes, honnêtes & bienfaiſans ; au contraire, partout les intérêts les plus puiſſans les ſollicitent au crime, en favoriſant les penchans d'une organiſation vicieuſe que rien n'a rectifiée ni portée vers le bien [96]. Un ſauvage qui dans ſa horde ne connoît point le prix de l'argent, n'en fera certainement aucun cas ; ſi vous

[96] Salluſte dit : *nemo gratuito malus eſt.* On peut dire de même : *nemo gratuito bonus.*

le tranſplantez dans nos ſociétés policées, il apprendra bientôt à le déſirer, il fera des efforts pour l'obtenir, &, s'il le peut ſans danger, il finira par voler, ſurtout s'il n'a point appris à reſpecter la propriété des êtres qui l'environnent. Le ſauvage & l'enfant ſont préciſément dans le même cas; c'eſt nous qui rendons l'un & l'autre méchans. Le fils d'un grand apprend dès l'enfance à déſirer le pouvoir, il devient un ambitieux dans l'âge mûr, & s'il a le bonheur de s'inſinuer dans la faveur, il deviendra méchant, & le ſera impunément. Ce n'eſt donc point la nature qui fait des méchans, ce ſont nos inſtitutions qui déterminent à l'être. L'enfant élevé parmi des brigands ne peut devenir qu'un malfaiteur; s'il eût été élevé parmi des honnêtes gens il fût devenu un homme de bien.

SI nous cherchons la ſource de l'ignorance profonde où nous ſommes de la morale & des mobiles qui peuvent influer ſur les volontés des hommes, nous la trouverons dans les idées fauſſes que la plûpart des ſpéculateurs ſe ſont faites de la nature humaine. C'eſt pour avoir fait l'homme double; c'eſt pour avoir diſtingué ſon ame de ſon corps; c'eſt pour avoir tiré ſon ame du domaine de la phyſique afin de la ſoumettre à des loix fantaſtiques émanées des eſpaces imaginaires; c'eſt pour l'avoir ſuppoſée d'une nature différente en tout des êtres connus, que la ſcience des mœurs eſt devenue une énigme impoſſible à deviner. Ces ſuppoſitions ont donné lieu de lui attribuer une nature, des façons d'agir, des propriétés totalement différentes de celles que l'on voit dans tous les corps. Des métaphyſiciens s'en emparerent, & à force de ſubtiliſer ils la rendirent totalement méconnoiſſable. Ils ne ſe ſont point apperçus que le mouvement étoit eſſentiel à l'ame ainſi qu'au corps vivant; ils n'ont point vu que les beſoins de l'une ſe renouvelloient ſans ceſſe ainſi que les beſoins de l'autre; ils n'ont point voulu croire que ces beſoins de l'ame ainſi que ceux du corps ſont purement phyſiques, & que l'une & l'autre n'étoient jamais remués que par des objets phyſiques & matériels. Ils n'ont

point eu d'égard à la liaiſon intime & continuelle de l'ame avec le corps ; ou plutôt ils n'ont point voulu convenir qu'ils ne ſont qu'une même choſe, enviſagée ſous différens points de vue. Obſtinés dans leurs opinions ſurnaturelles, ou inintelligibles, ils ont refuſé d'ouvrir les yeux pour voir que le corps en ſouffrant rendoit l'ame malheureuſe, & que l'ame affligée minoit & faiſoit dépérir le corps. Ils n'ont point conſidéré que les plaiſirs & les peines de l'eſprit influoient ſur ce corps, & le plongeoient dans l'affaiſſement ou lui donnoient de l'activité. Ils ont cru que l'ame tiroit ſes penſées ſoit riantes ſoit lugubres de ſon propre fond ; tandis que ſes idées ne lui viennent que des objets matériels qui agiſſent, ou qui ont agi matériellement ſur ſes organes ; tandis qu'elle n'eſt déterminée ſoit à la gaieté ſoit à la triſteſſe que par l'état durable ou paſſager dans lequel ſe trouvent les ſolides & les fluides de notre corps. En un mot, ils n'ont point reconnu que cette ame, purement paſſive, ſubiſſoit les mêmes changemens qu'éprouvoit le corps, n'étoit remuée que par ſon intermède, n'agiſſoit que par ſon ſecours, & recevoit ſouvent à ſon inſçu & malgré elle de la part des objets phyſiques qui la remuent, ſes idées, ſes perceptions, ſes ſenſations, ſon bonheur ou ſon malheur.

PAR une ſuite de ces opinions, liées à des ſyſtêmes merveilleux, ou inventées pour les juſtifier, on ſuppoſa que l'ame humaine étoit libre, c'eſt-à-dire, avoit la faculté de ſe mouvoir d'elle-même, & jouiſſoit du pouvoir d'agir indépendamment des impulſions que ſes organes recevoient des objets qui ſont hors d'eux ; on prétendit qu'elle pouvoit réſiſter à ces impulſions, & ſans y avoir d'égard, ſuivre les directions qu'elle ſe donnoit à elle-même par ſa propre énergie ; en un un mot, on ſoutint que l'ame étoit libre, c'eſt-à-dire, avoit le pouvoir d'agir ſans être déterminée par aucune force extérieure.

AINSI cette ame, que l'on avoit ſuppoſée d'une nature différente de tous les êtres que nous connoiſ-

ſons dans l'univers, eut auſſi une façon d'agir à part; elle fut, pour ainſi dire, un point iſolé qui ne fut point ſoumis à cette chaine non interrompue de mouvemens, que, dans une nature dont les parties ſont toujours agiſſantes, les corps ſe communiquent les uns aux autres. Epris de leurs notions ſublimes, ces ſpéculateurs ne virent point qu'en diſtinguant l'ame du corps & de tous les êtres que nous connoiſſons, ils ſe mettoient dans l'impoſſibilité de s'en former une idée vraie; ils ne voulurent point s'appercevoir de l'analogie parfaite qui ſe trouvoit entre ſa maniere d'agir & celle dont le corps étoit affecté, non plus que de la correſpondance néceſſaire & continuelle qui ſe trouvoit entre l'ame & lui. Ils refuſerent de voir que ſemblable à tous les corps de la nature, elle étoit ſujette à des mouvemens d'attraction & de répulſion, dûs aux qualités inhérentes aux ſubſtances qui mettent ſes organes en action; que ſes volontés, ſes paſſions, ſes deſirs n'étoient jamais qu'une ſuite de ces mouvemens, produits par des objets phyſiques, qui ne ſont nullement en ſon pouvoir; & que ces objets la rendoient heureuſe ou malheureuſe, active ou languiſſante, contente ou affligée en dépit d'elle-même & de tous les efforts qu'elle pouvoit faire pour ſe trouver autrement. On chercha dans les cieux des mobiles fictifs pour la remuer; on ne préſenta aux hommes que des intérêts imaginaires; ſous prétexte de leur faire obtenir un bonheur idéal, on les empêcha de travailler à leur bonheur véritable qu'on ſe garda bien de leur faire connoître; on fixa leurs regards ſur l'empyrée pour ne plus voir la terre, on leur cacha la vérité, & l'on prétendit les rendre heureux à force de terreurs, de phantômes & de chimères. Enfin aveugles eux-mêmes, ils ne furent guidés que par des aveugles dans le ſentier de la vie, où les uns & les autres ne firent que s'égarer.

CONCLUSION.

De tout ce qui a été dit juſqu'ici, il réſulte évidemment que toutes les erreurs du genre-humain en tout genre viennent d'avoir renoncé à l'expérience, au témoignage des ſens, à la droite raiſon, pour ſe laiſſer guider par l'imagination ſouvent trompeuſe & par l'autorité toujours ſuſpecte. L'homme méconnoîtra toujours ſon vrai bonheur tant qu'il négligera d'étudier la nature, de s'inſtruire de ſes loix immuables, de chercher en elle ſeule les vrais remedes à des maux qui ſont des ſuites néceſſaires de ſes erreurs actuelles. L'homme ſera toujours une énigme pour lui-même tant qu'il ſe croira double & mû par une force inconcevable dont il ignore la nature & les loix. Ses facultés qu'il nomme intellectuelles, & ſes qualités morales, ſeront inintelligibles pour lui s'il ne les conſidere du même œil que ſes qualités ou facultés corporelles, & ne les voit ſoumiſes en tout aux mêmes regles. Le ſyſtême de ſa liberté prétendue n'eſt appuyé ſur rien; il eſt à chaque inſtant démenti par l'expérience; elle lui prouve qu'il ne ceſſe jamais d'être dans toutes ſes actions ſous la main de la néceſſité; vérité qui, loin d'être dangereuſe pour les hommes ou deſtructive pour la morale, lui fournit ſa vraie baſe, puiſqu'elle fait ſentir la néceſſité des rapports ſubſiſtans entre des êtres ſenſibles, & réunis en ſociété, dans la vue de travailler par des efforts communs à leur félicité réciproque. De la néceſſité de ces rapports naît la néceſſité de leurs devoirs & la néceſſité des ſentimens d'amour qu'ils accordent à la conduite qu'ils nomment vertueuſe, ou de l'adverſion qu'ils ont pour celle que l'on nomme vicieuſe & criminelle. D'où l'on voit les vrais fondemens de *l'obligation morale*, qui n'eſt que la néceſſité de prendre les moyens pour obtenir la fin que l'homme ſe propoſe dans la ſociété, où chacun de nous, pour ſon propre intérêt, ſon propre bonheur, ſa propre ſûreté, eſt forcé d'avoir & de montrer les diſpoſitions

néceſſaires à ſa propre conſervation & capables d'exciter dans ſes aſſociés les ſentimens dont il a beſoin pour être heureux lui-même. En un mot c'eſt ſur l'action & la réaction néceſſaires des volontés humaines, ſur l'attraction & la répulſion néceſſaires de leurs ames, que toute morale ſe fonde: c'eſt l'accord ou le concert des volontés & des actions des hommes qui maintient la ſociété, c'eſt leur diſcordance qui la diſſout ou la rend malheureuſe.

L'on a pu conclure de tout ce que nous avons dit que les noms ſous leſquels les hommes ont déſigné les cauſes cachées qui agiſſent dans la nature & leurs effets divers ne ſont jamais que la néceſſité enviſagée ſous différens points de vue. Nous avons trouvé que *l'ordre* eſt une ſuite néceſſaire de cauſes & d'effets dont nous voyons ou nous croyons voir l'enſemble, la liaiſon & la marche, & qui nous plait, lorſque nous la trouvons conforme à notre être. Nous avons vu pareillement que ce que nous appellons *déſordre* eſt une ſuite d'effets & de cauſes néceſſaires que nous jugeons défavorables à nous-mêmes ou peu convenables à notre être. L'on a déſigné ſous le nom *d'intelligence* la cauſe néceſſaire qui opéroit néceſſairement la ſuite des événemens que nous comprenons ſous le nom *d'ordre*. On a nommé *divinité* la cauſe néceſſaire & inviſible qui mettoit en action une nature où tout agit ſuivant des loix immuables & néceſſaires. On a nommé *deſtinée* ou *fatalité* la liaiſon néceſſaire des cauſes & des effets inconnus que nous voyons dans ce monde; on s'eſt ſervi du mot *hazard* pour déſigner les effets que nous ne pouvons preſſentir ou dont nous ignorons la liaiſon néceſſaire avec leurs cauſes. Enfin l'on a nommé facultés *intellectuelles* & *morales* les effets & les modifications néceſſaires de l'être organiſé, que l'on a ſuppoſé remué par un agent inconcevable, que l'on a cru diſtingué de ſon corps ou d'une nature différente de la ſienne, que l'on a déſigné ſous le nom d'*ame*.

En conſéquence l'on a cru cet agent immortel &

non diſſoluble comme le corps. Nous avons fait voir que le dogme merveilleux de l'autre vie n'eſt fondé que ſur des ſuppoſitions gratuites, démenties par la réflexion. Nous avons prouvé que cette hypothèſe eſt non ſeulement inutile aux mœurs des hommes, mais encore qu'elle n'eſt propre qu'à les engourdir, à les détourner du ſoin de travailler à leur bonheur réel; à les enivrer de vertiges & d'opinions nuiſibles à leur tranquillité; enfin à endormir la vigilance des légiſlateurs en les diſpenſant de donner à l'éducation, aux inſtitutions & aux loix de la ſociété toute l'attention qu'ils leur doivent. Nous avons fait ſentir que la politique s'eſt à tort repoſée ſur une opinion peu capable de contenir des paſſions que tout s'efforce d'allumer dans les cœurs des hommes, qui ceſſent de voir l'avenir dès que le préſent les ſéduit ou les entraîne. Nous avons fait voir que le mépris de la mort eſt un ſentiment avantageux, propre à donner aux eſprits le courage d'entreprendre ce qui eſt vraiment utile à la ſociété. Enfin nous avons fait connoître ce qui pouvoit conduire l'homme au bonheur, & nous avons montré les obſtacles que l'erreur oppoſe à ſa félicité.

QUE l'on ne nous accuſe donc pas de démolir ſans édifier; de combattre des erreurs ſans leur ſubſtituer des vérités; de ſapper à la fois les fondemens de la religion & de la ſaine morale. Celle-ci eſt néceſſaire aux hommes; elle eſt fondée ſur leur nature; ſes devoirs ſont certains, & doivent durer autant que la race humaine; elle nous oblige, parce que ſans elle ni les individus ni les ſociétés ne peuvent ſubſiſter ni jouir des avantages que leur nature les force de deſirer.

ECOUTONS donc cette morale établie ſur l'expérience & ſur la néceſſité des choſes; n'écoutons point cette ſuperſtition fondée ſur des rêveries, ſur des impoſtures & ſur les caprices de l'imagination. Suivons les leçons de cette morale humaine & douce qui nous conduit à la vertu par la voie du bonheur: bouchons

nos oreilles aux cris inefficaces de la religion, qui ne pourra jamais nous faire aimer une vertu qu'elle rend hideuse & haïssable, & qui nous rend réellement malheureux en ce monde dans l'attente des chimères qu'elle nous promet dans un autre. Enfin voyons si la raison, sans le secours d'une rivale qui la décrie, ne nous conduira pas plus sûrement qu'elle vers le but où tendent tous nos vœux.

QUELS fruits en effet le genre-humain a-t-il jusqu'ici retiré de ces notions sublimes & surnaturelles dont la Théologie depuis tant de siecles a repu les mortels ? Tous ces phantômes créés par l'ignorance & par l'imagination, toutes ces hypothèses aussi insensées que subtiles dont l'expérience fut bannie, tous ces mots vuides de sens dont les langues se sont remplies, toutes ces espérances fanatiques & ces terreurs paniques, dont on s'est servi pour agir sur les volontés des hommes, les ont-ils rendus meilleurs, plus éclairés sur leurs devoirs, plus fidèles à les remplir ? Tous ces systêmes merveilleux & les inventions sophistiquées dont on les appuie, ont-ils porté la lumière dans nos esprits, la raison dans notre conduite, la vertu dans notre cœur ? Hélas ! toutes ces choses n'ont fait que plonger l'entendement humain dans des ténèbres dont il ne peut se tirer, semer dans nos ames des erreurs dangereuses, faire éclore en nous des passions funestes dans lesquelles nous trouverons la vraie source des maux dont notre espèce est affligée.

CESSE donc, ô homme ! de te laisser troubler par les phantômes que ton imagination ou que l'imposture ont créés. Renonce à des espérances vagues, dégage-toi de tes craintes accablantes ; suis sans inquiétude la route nécessaire que la nature a tracée pour toi. Sème-la de fleurs, si ton destin le permet ; écarte, si tu le peux, les épines qu'il y a répandues. Ne plonge point tes regards dans un avenir impénétrable ; son obscurité suffit pour te prouver qu'il est inutile ou dangereux à sonder. Pense donc uniquement à te rendre heureux dans

dans l'exiſtence qui t'eſt connue. Sois tempérant, modéré, raiſonnable ſi tu veux te conſerver ; ne ſois point prodigue du plaiſir, ſi tu cherches à le rendre durable. Abſtiens-toi de tout ce qui peut nuire à toi-même & aux autres. Sois vraiment intelligent, c'eſt-à-dire, apprends à t'aimer, à te conſerver, à remplir le but qu'à chaque inſtant tu te propoſes. Sois vertueux, afin de te rendre ſolidement heureux, afin de jouir de l'affection, de l'eſtime & des ſecours des êtres que la nature a rendus néceſſaires à ta propre félicité. S'ils ſont injuſtes, rends-toi digne de t'applaudir & de t'aimer toi-même, tu vivras content, ta ſérénité ne ſera point troublée ; la fin de ta carriere, exempte de remors, ainſi que ta vie, ne la calomniera point. La mort ſera pour toi la porte d'une exiſtence nouvelle dans un ordre nouveau : tu y ſeras ſoumis, ainſi que tu l'es à préſent aux loix éternelles du deſtin, qui veut que pour vivre heureux ici bas tu faſſes des heureux. Laiſſe-toi donc entrainer doucement par la nature, juſqu'à ce que tu t'endormes paiſiblement dans le ſein qui t'a fait naître.

POUR toi, méchant infortuné ! qui te trouves ſans ceſſe en contradiction avec toi-même ! machine déſordonnée, qui ne peux t'accorder ni avec ta nature propre ni avec celle de tes aſſociés ! ne crains pas dans une autre vie le châtiment de tes crimes : n'es-tu pas déja cruellement puni ? Tes folies, tes habitudes honteuſes, tes débauches n'endommagent-elles pas ta ſanté ? Ne traines-tu pas dans le dégoût une vie fatiguée de tes excès ? L'ennui ne te punit-il pas de tes paſſions aſſouvies ? La vigueur & la gaieté n'ont-elles point déjà fait place à la foibleſſe, aux infirmités, aux regrets ? Tes vices chaque jour ne creuſent-ils pas le tombeau pour toi ? toutes les fois que tu t'es ſouillé de quelque crime as-tu bien ſans frayeur oſé rentrer en toi-même ? N'as-tu pas trouvé le remors, la terreur & la honte établis dans ton cœur ? N'as-tu pas redouté les regards de tes ſemblables ? N'as-tu pas tremblé tout ſeul, & ſans ceſſe appréhendé que la ter-

rible vérité ne dévoilât tes forfaits ténébreux ? Ne crains donc plus l'avenir, il mettra fin aux tourmens mérités que tu t'infliges à toi-même ; la mort en délivrant la terre d'un fardeau incommode, te délivrera de toi, de ton plus cruel ennemi.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

TABLE
DES
CHAPITRES.

Contenus dans la PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I. *De la Nature.* Pag. 1
CHAP. II. *Du mouvement & de ſon origine.* 11
CHAP. III. *De la matiere, de ſes combinaiſons différentes & de ſes mouvemens divers; ou de la marche de la Nature.* 28
CHAP. IV. *Des loix du mouvement communes à tous les êtres de la nature. De l'attraction, de la répulſion, de la force d'inertie. De la néceſſité.* 36
CHAP. V. *De l'ordre, du déſordre, de l'intelligence, du hazard.* 48
CHAP. VI. *De l'homme; de ſa diſtinction en homme phyſique & en homme moral; de ſon origine.* 61
CHAP. VII. *De l'ame & du Syſtême de la ſpiritualité.* 76
CHAP. VIII. *Des facultés intellectuelles; toutes ſont dérivées de la faculté de ſentir.* 88
CHAP. IX. *De la diverſité des facultés intellectuelles; elles dépendent de cauſes phyſiques ainſi que leurs facultés morales. Principes naturels de la ſociabilité, de la morale & de la Politique.* 102
CHAP. X. *Notre ame ne tire point ſes idées d'elle-même. Il n'y a point d'idées innées.* 134
CHAP. XI. *Du Syſtême de la liberté de l'homme.* 160
CHAP. XII. *Examen de l'opinion où l'on eſt que le ſyſtême du fataliſme eſt dangereux.* 191

CHAP. XIII. *De l'immortalité de l'ame; du dogme de la vie future; des craintes de la mort.* 218

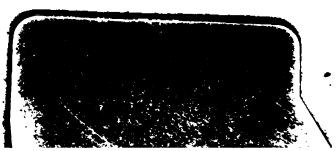
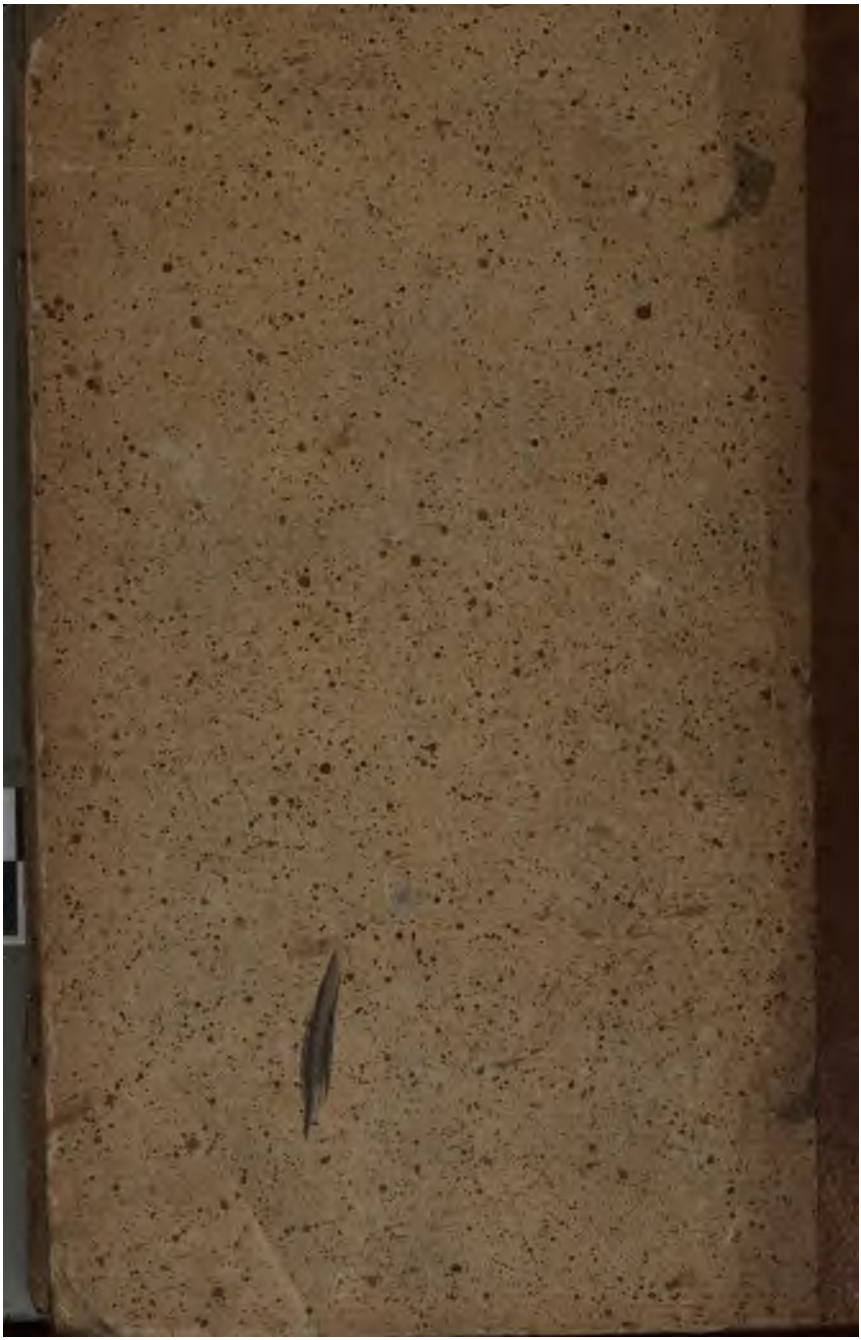
CHAP. XIV. *L'Education, la Morale & les Loix ſuffiſent pour contenir les hommes. Du deſir de l'immortalité.* Du ſuicide. 247

CHAP. XV. *Des intérêts des hommes, ou des* IDÉES *qu'ils ſe font du bonheur. L'Homme ne peut être heureux ſans la vertu.* 265

CHAP. XVI. *Les idées fauſſes ſur le bonheur, ſont les vraies ſources des malheurs de l'eſpece humaine. Des vains remedes qu'on a voulu appliquer.* 285

CHAP. XVII. *Des idées vraies ou fondées ſur la Nature ſont les ſeuls remedes aux maux des hommes. Récapitulation de cette premiere Partie. Concluſion.* 301

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIERE PARTIE.

Pythagoras
25.3.1989
[VOLT]
Hvols.

882970 SYSTÈME